
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00888553 5

L'ITALIE

DES

ROMANTIQUES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1902.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3060.

L'ITALIE

DES

ROMANTIQUES

PAR

URBAIN MENGIN
DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

A PAUL BOURGET

Hommage de respect et de reconnaissance.

PRÉFACE

Les très nombreuses citations qui sont dans ce livre sont tirées le plus souvent de lettres et de mémoires. Je n'ai guère fait que grouper, pour chacun des poètes dont il est ici question, les passages de ses œuvres et de sa correspondance qui se rapportent à l'Italie. En dehors de ces citations, c'est encore en suivant les textes que j'ai résumé les aventures de voyage et les fantaisies poétiques.

Les sept écrivains (1) auxquels j'ai consacré les études qui suivent ne sont pas les seuls qui à l'époque du romantisme ont aimé et célébré l'Italie, mais ils m'ont paru les plus importants, et en outre ils forment un groupe naturel. Chateaubriand et lord Byron étaient amis de Mme de Staël ; lord Byron était l'ami de Shelley, qui était celui de Keats ; enfin Alfred de Musset correspondait en

(1) Il n'est ici question que des poètes. Je crois pouvoir donner ce nom à Chateaubriand et même à Mme de Staël. A la même époque, Daru, Fauriel, Sismondi, d'autres encore, faisaient d'importants travaux sur l'histoire politique ou littéraire de l'Italie.

vers avec Lamartine et lui parlait de lord Byron. Il y a même entre ces écrivains une sorte de parenté intellectuelle. Chateaubriand a exercé une grande influence sur Lamartine, qui lisait aussi avec passion les poèmes de lord Byron; celui-ci doit beaucoup à Mme de Staël, pour laquelle Shelley avait également une grande admiration. Keats est un peu indépendant, mais, par la manière dont il s'inspire de Dante et de Milton, il est voisin à la fois de Chateaubriand et de Shelley; d'autre part il sait goûter Boccace comme le fera Alfred de Musset. Enfin ce dernier, qui vient plus tard que les autres, a recueilli tout leur héritage. Le long chapitre qui lui est consacré forme la conclusion de ce travail.

Chateaubriand est allé en Italie en 1803, Alfred de Musset en 1833. N'est-ce pas dans l'espace de ces trente années qu'a régné surtout l'enthousiasme poétique auquel on a donné le nom de romantisme? Gœthe, d'une part, et Browning, de l'autre, m'ont paru en dehors du vrai romantisme. Gœthe a fait son voyage d'Italie (1) avant la Révolution française. Ce qu'il allait chercher au delà des Alpes, c'était la terre classique, l'Italie romaine et

(1) En 1786 et 1787.

païenne. A Assise il ne voulut rien voir que la petite façade à colonnes corinthiennes d'un temple païen. Racontant comment il est monté à pied à la ville : « Je laissai à ma gauche avec dégoût, dit-il, les substructions énormes et l'architecture babylonienne des églises entassées l'une sur l'autre sous lesquelles saint François repose... » Le président de Brosses venant de Spolète avait dit : « Près de là est la ville d'Assise, où je me gardai bien d'aller, craignant les stigmates comme tous les diables (1). » C'était la même pensée, mais Gœthe avait encore plus de parti pris que le malin président. Dans l'art de la Renaissance il ne recherchait que l'imitation de l'antiquité. A Venise même, la ville la plus romantique qui soit au monde, il ne s'intéresse qu'à Palladio.

Si Gœthe n'est pas encore un vrai romantique, Browning et les préraphaélites anglais sont déjà autre chose. Ils se sont épris de l'art italien de la fin du moyen âge, art que les romantiques avaient ignoré. Les préraphaélites ne le comprennent d'ailleurs qu'à demi, car, tandis que tout est clarté chez Giotto et Fra Angelico, les poètes anglais qui

(1) Lettre datée de Modène du mercredi des cendres 1740.

s'inspirent de la *Vita nuova* semblent s'efforcer d'être plus difficiles à comprendre que le Dante des premiers poèmes. De leur vivant même ils ont eu besoin de commentateurs. Ils n'en forment pas moins une école nouvelle dont les grands efforts ont produit de belles œuvres d'art et de poésie. Je me suis contenté d'indiquer dans le chapitre sur John Keats comment ce délicat poète avait devancé Rossetti et Burne Jones dans ses visions poétiques d'une Italie d'avant Raphaël.

Stendhal est le contemporain des écrivains que j'étudie, mais j'ai pensé qu'il serait mal à l'aise auprès d'eux. Personne sans doute n'a mieux connu la société italienne de son temps; ses études sur la peinture sont importantes; s'il a, lui aussi, ignoré les grands Florentins, il a du moins révélé Luini et l'école milanaise; mais, même en parlant des caressantes peintures, son style demeure si froid et si revêche qu'il nous gêne au lieu de nous venir en aide quand nous voulons évoquer la poésie de l'Italie. Malgré la gracieuse Clélia Conti de *la Chartreuse de Parme*, Stendhal ne peut guère être qualifié de romantique.

Il est souvent question de l'Italie dans les livres de George Sand. Je n'ai parlé d'elle qu'au sujet

d'Alfred de Musset. Si belles que soient certaines pages des *Lettres d'un voyageur*, il m'a paru qu'elles n'ajoutaient guère à celles des poètes venus avant George Sand. J'avais déjà dans ces études tant de descriptions de Venise, qu'une nouvelle aurait pu paraître fastidieuse. Ce danger de revoir trop souvent les mêmes choses m'a fait m'arrêter avant Théophile Gautier et négliger aussi le bon Alexandre Dumas, qui, dans son roman populaire universel, a su tirer parti de l'Italie. Avec quelle verve, dans son *Corricolo*, il met en mouvement ce véhicule, et avec quelle gaieté il nous enseigne comment on vend les pastèques dans les rues de Naples !

Il y a dans *Notre-Dame de Paris* de jolis noms italiens et quelques mots de Dante :

> . . . la creatura bella
> Bianco vestita. . . . .

qui jadis nous ont fait rêver. Je crois bien aussi que ce sont *Lucrèce Borgia* et *Angelo tyran de Padoue* qui nous ont, il y a bien longtemps, révélé l'Italie des poignards et du poison. Mais, sans offenser la grande ombre de Victor Hugo, on peut bien dire que l'Italie fut peu de chose pour lui, tandis qu'au

contraire toute son œuvre rappelle l'Espagne, où s'était en partie écoulée son enfance.

Brizeux et Auguste Barbier ont voyagé en Italie et ont traduit leurs émotions dans leurs vers. L'originalité de Brizeux est surtout dans le contraste qu'il a noté entre ses impressions de voyage et les souvenirs de sa Bretagne ; il trahit continuellement son âme celtique, mais avant lui Chateaubriand, un autre Celte, dans sa simple prose, avait parlé avec plus d'éloquence. Il en est de même pour les plaintes d'Auguste Barbier dans *Il Pianto;* elles n'ajoutent guère à celles de Chateaubriand et de lord Byron. Il était nouveau, il est vrai, de décrire la fresque du *Triomphe de la mort* au Campo Santo de Pise, de nommer Giotto et Orcagna et de faire un sonnet sur Masaccio (1); mais l'ensemble des poésies d'Auguste Barbier sur l'Italie ne rappelle que de bien loin la frémissante beauté des vers de *la Curée* et de *l'Idole*.

Antony Deschamps avait commencé une traduction de Dante. L'Italie, pour ce délicat poète si éprouvé par le sort, fut la meilleure consolatrice :

(1) Il s'agit dans ce sonnet d'un portrait à fresque du musée des Offices et qui très probablement est celui de Filippino Lippi.

Ma divine Italie, oh! mère de beauté,
Terre de grand savoir et de simplicité,
Où le mourir est calme et le vivre facile,
On voit encor chez toi, comme au temps de Virgile,
Quelques hommes choisis, vrais enfants des Latins,
Cacher aux feux du jour leurs modestes destins,
Et, sans brûler leur sang des passions nouvelles,
Aimer encor Sylvain et les nymphes jumelles,
Gardant à l'étranger un toit hospitalier
Et des Lares d'argile auprès de son foyer.

Il nous montre le Poussin :

Qui traverse pensif la campagne de Rome,
Un carton sous le bras, un fusil dans la main...

A Naples il avait su retrouver la Grèce et Virgile et se souvenir aussi des mélodies de Cimarosa.

Que de fois j'ai maudit la reine Caroline,
Qui ferma pour jamais cette bouche divine;
Parce que, dans les murs de la belle cité,
Elle voulut un jour chanter la liberté...

C'est par petits fragments qu'il faut lire les vers d'Antony Deschamps; ils auraient perdu, je le crains, à être rapprochés des vers d'Alfred de Musset ou même de la prose de Chateaubriand.

J'ai laissé mes poètes eux-mêmes juger l'Italie et les Italiens. Je noterai simplement ici quelques impressions au sujet de ce que furent l'art et

la poésie en Italie à l'époque du romantisme.

Lorsque l'on fait un séjour prolongé à Florence, un des sanctuaires de l'art que l'on visite le plus souvent est Santa Croce, l'église des Franciscains. Comme presque tous les grands monuments florentins, elle a été construite à la fin du treizième siècle, du vivant même de Dante. On l'avait commencée sept ou huit ans avant son exil, et il avait pu y voir s'élever les colonnes polygonales d'un style très toscan. Dante connut probablement le prodigieux architecte Arnolfo di Cambio, qui, avant de construire cette église, avait dressé le clocher de la Badia et Or San Michele, et qui devait ensuite construire le Palais Vieux et commencer le Dôme. Les fervents admirateurs des primitifs vont surtout à Santa Croce pour y voir ce qu'il y reste des fresques de Giotto. Mais dans le trajet, depuis l'entrée jusqu'aux chapelles du fond, il y a place pour de longues méditations. De beaux vitraux anciens laissent passer une douce lumière. Il n'y a ni voûte ni plafond, et l'on voit toute la charpente du toit. Les murs latéraux avaient été décorés de simples fresques par Giotto et son école, mais Vasari les a détruites pour édifier une série d'autels monotones surmontés de lourds frontons

et qui disent trop qu'à la fin du seizième siècle les Florentins avaient perdu le sens de la beauté. Ce qui frappe les regards cependant, lorsqu'on entre, ce sont moins ces autels que les masses blanches des monuments funèbres adossés à ces mêmes murailles. Santa Croce est en effet le Panthéon des Italiens. Les morts les plus illustres ont là leur tombe où leur cénotaphe. Par malheur presque tous ces monuments sont indignes des grands hommes auxquels ils sont consacrés. Vasari et les sculpteurs qui travaillèrent à la tombe de Michel-Ange avaient donné un pitoyable exemple : la tombe de Galilée, qui date du dix-huitième siècle, n'est guère meilleure. Mais les monuments érigés pendant le dix-neuvième siècle blessent surtout la vue. Celui de Dante est formidable et d'un mauvais goût qui touche au ridicule. Il est de 1825. Les Florentins, qui avaient attendu cinq siècles pour rendre cet hommage à leur poète, auraient, au point de vue de l'art, mieux fait de tarder davantage encore. Il faut pourtant en juger au moins l'intention avec indulgence : le culte de Dante allait avoir la force d'une foi religieuse, et il a beaucoup contribué à l'unité de l'Italie. C'est dans leur admiration pour *la Divine Comédie* qu'au-

jourd'hui encore tous les Italiens se réconcilient. Et devant ce monument, au regret que l'on a de le voir si laid, se mêle l'espérance que la poésie de Dante, lorsqu'elle aura pénétré non seulement l'âme des érudits, mais celle du peuple, enseignera à celui-ci à goûter les chefs-d'œuvre des grands siècles et à désirer dans l'art nouveau quelque chose qui soit digne de l'art ancien.

A côté du monument de Dante est celui que, quinze ans auparavant, la comtesse d'Albany avait fait ériger par Canova à la mémoire d'Alfieri. Le talent du sculpteur qui fut si célèbre de son vivant et que Napoléon faisait venir à sa cour ne nous cause plus guère d'émotion aujourd'hui. Nous n'y trouvons qu'une imitation à la fois pompeuse et froide de l'antiquité; mais ce monument d'Alfieri est, lui aussi, d'un grand intérêt comme symbole. Sur un sarcophage orné de masques tragiques une femme drapée à l'antique est accoudée. Sa tête porte une haute couronne murale faite de plusieurs tours réunies. C'est l'Italie qui vient sur cette tombe pleurer et espérer. Et malgré le peu de similitude qu'il y a entre cet art et la poésie du quatorzième siècle, on se remémore la chanson de Pétrarque qui commence par ces mots :

« O mon Italie (1), » et où il dit : « Que font ici tant d'épées étrangères?... » Il demande ensuite aux grands de délivrer l'Italie de son dur esclavage : « L'antique courage, dit-il, n'est pas encore mort dans les cœurs italiens. » La voix de Pétrarque n'avait guère été entendue. A ce qu'il appelait la *tedesca rabbia* et le *bavarico inganno* s'étaient ajoutées les invasions françaises. Presque toutes les républiques, à l'exception de Venise, avaient tour à tour perdu leur liberté et s'étaient tristement pliées à la domination papale ou à la domination étrangère. Pendant plusieurs siècles l'idée de patrie n'eut plus en Italie qu'un sens très vague. La pensée d'une communion d'âmes entre tous les habitants de la Péninsule ne venait même pas aux esprits. Cependant, au grand souffle de libéralisme qui souleva la France aux approches de la Révolution, ces cœurs italiens dont parlait le poète tressaillirent aussi et le mot de liberté commença à être prononcé plus souvent au delà des Alpes. C'est à répandre l'amour de l'indépendance et la haine de la servitude qu'Alfieri avait dépensé tout son enthousiasme littéraire. Ses tragédies, à l'époque où il les écrivait, retentissaient comme des clairons

(1) Italia mia, benchè il parlar sia indarno.

de guerre appelant tous les braves à la lutte. C'était le grand réveil : la bataille devait être longue. Quand Alfieri mourut, en 1803, la puissance napoléonienne tenait l'Italie plus esclave que jamais, et c'est en 1810, de la part du sculpteur, une audace de personnifier son existence.

Si funeste qu'elle fût pour tant de choses, l'occupation militaire de l'Italie par Napoléon devait cependant contribuer à y faire naître l'idée de son unité future. Cette tyrannie éphémère de l'empire français y brisa momentanément toutes les autres chaînes. Le pays fut soumis à une administration uniforme, et il apprit ainsi qu'il pouvait, depuis les Alpes jusqu'à la Sicile, vivre d'une même vie. Après la chute de Napoléon, la dislocation se fit de nouveau; les anciens maîtres reprirent presque partout leurs possessions, mais tous les esprits généreux s'occupèrent de l'indépendance et de l'unité du pays. Et pour arriver enfin à une Italie complète avec Rome pour capitale, ce fut un si grand travail pendant encore plus d'un demi-siècle que les hommes de valeur, absorbés qu'ils étaient par la politique, n'avaient guère de loisirs pour la poésie.

Outre les préoccupations patriotiques, d'autres raisons encore empêchaient les écrivains ou les

artistes italiens de l'époque romantique de prêter leur attention à l'Italie de la Renaissance. Pendant les conquêtes et le gouvernement de Napoléon, la mode avait été à l'antiquité romaine, et une telle mode ne pouvait manquer d'être bien accueillie en Italie. Canova et les autres sculpteurs de l'époque, lorsqu'ils habillaient leurs personnages, les costumaient toujours en Romains ou en Romaines. Les écrivains suivaient plus ou moins cet exemple, et quand ils ne retournaient pas ainsi à un passé trop lointain et trop vague, c'était pour subir l'influence de la pensée française, qui continuait à s'irradier à l'étranger, ou pour aller chercher leurs inspirations jusqu'en Angleterre et en Allemagne. Alfieri, dont la passion pour les chevaux avait d'abord été plus grande que la passion pour la tragédie, avait vécu en grand seigneur anglais : il avait fait de longs séjours à Londres, qu'il préférait à Paris. Il eut pour compagne pendant la période studieuse de sa vie et jusqu'à sa mort la comtesse d'Albany, veuve du prétendant au trône d'Angleterre. Ugo Foscolo, dans ses *Dernières lettres de Jacques Ortis*, s'inspirait du *Werther* de Gœthe; il traduisit le *Voyage sentimental* de Sterne, et il alla mourir en Angleterre. Monti, grand

défenseur de la poésie classique et traducteur d'Homère, imite cependant tour à tour Klopstock et Milton, Ossian et Gray. Les écrivains qui vinrent plus tard et représentèrent le romantisme en Italie ne pouvaient manquer d'être attirés par les littératures du nord. Manzoni aimait Shakespeare; on s'en aperçoit peu en lisant ses deux tragédies, mais dans *les Fiancés* on sent que, volontairement ou non, il imitait de Walter Scott.

Leopardi cependant, le vrai poète italien de l'époque romantique, ne se laissa pas dominer par cette influence des littératures du nord. Il parlait, il est vrai, le français et il l'écrivait même avec une grande correction; il lisait aussi l'anglais et l'allemand, mais il dit (1) des *Mémoires* de Gœthe qu'ils sont écrits avec confusion et obscurité. Il ne se passionna vraiment que pour la poésie de son pays. Il commenta Pétrarque, il lut Dante avec ardeur, et il sut lui-même retrouver dans ses vers une admirable concision latine. Son style est celui d'un grand artiste. Pourquoi, ayant le sentiment du beau développé à un tel point, n'a-t-il pas, accablé de tristesses comme il l'était, cherché quelque consolation dans la vue et l'étude des œuvres d'art? On

(1) Lettre à Francesco Puccinotti, 5 juin 1826.

ne trouve à peu près rien, ni dans ses poésies, ni dans ses essais, ni dans sa correspondance, ni dans son journal, qui indique quelque intérêt porté à la peinture ou à la sculpture. Il était cependant lié d'amitié avec Pietro Giordani, qui écrivit un panégyrique de Canova et qui aida Cicognara à composer une *Histoire de la sculpture*. Il est vrai que pendant son enfance et sa première jeunesse Leopardi n'avait guère eu d'occasions d'initier ses sens et son imagination aux plaisirs que donnent les œuvres d'art. Il demeura jusqu'à vingt-quatre ans dans sa petite ville natale de Recanati. Toujours enfermé dans la bibliothèque de son père et courbé sur les livres, il devint infirme et bossu : « Je me suis ruiné la santé, dit-il lui-même (1), par sept années d'un travail fou et désespéré à cette époque de croissance où le corps se consolide... » Sa mère, tout occupée à relever une fortune compromise, n'eut pas pour lui les tendresses dont il aurait eu besoin. Son père semble avoir été un esprit étroit. Leopardi n'aima que sa sœur et ses frères. Il prit de bonne heure en haine la solitude où ses parents le retenaient dans la crainte qu'il ne perdît dans les grandes villes sa foi religieuse et qu'il ne s'affermît dans ses idées libérales.

(1) Lettre à Giordani, 2 mars 1818.

Il tenta vainement de s'évader. Il ne put aller à Rome qu'en 1822. En y arrivant, sa mélancolie ne fit qu'augmenter : « J'ai besoin d'amour, d'amour, d'amour, de feu, d'enthousiasme, de vie... », écrivait-il, et les merveilles de Rome le laissent indifférent. Il se plaint de l'étendue démesurée de la ville et de sa solitude : « Ces immenses bâtisses, dit-il (1), et ces rues interminables sont autant d'espaces jetés entre les hommes, au lieu d'espaces qui contiennent des hommes. » Les sermons des prêtres l'impatientent. Il ne trouve partout que sottise, fatuité et nullité : « Depuis que j'ai mis le pied dans cette ville, écrit-il à son frère Charles (2), pas une goutte de plaisir n'est tombée sur mon âme, excepté quand j'ai lu tes lettres... » Le 15 février il visite le tombeau du Tasse, et il y pleure : « C'est, écrit-il, le premier et l'unique plaisir que j'aie éprouvé à Rome (3). » Neuf ans plus tard il fit dans cette ville un nouveau séjour de six mois. A la veille de la quitter, il écrivait à sa sœur (4) : « Je pars sans avoir revu Saint-Pierre, ni le Colisée, ni le Forum, ni les musées, ni rien... »

(1) Lettre à son père du 29 novembre 1822.
(2) 6 décembre 1822.
(3) Lettre à son frère Charles du 20 février 1823.
(4) 6 mars 1832.

Quand il alla à Florence, où il fit à diverses reprises de longs séjours, ce fut la même chose. On ne voit pas dans ses lettres qu'il ait eu la moindre curiosité de connaître les monuments de l'art florentin. Le seul endroit de Florence qui lui plût était le cabinet littéraire de Vieusseux. Il préféra Pise à Florence, mais ce ne furent point le Campo Santo ni la place du Dôme qui l'intéressèrent. Sa ville favorite fut Bologne, à cause des ressources qu'il y trouvait pour ses travaux de philosophie, et aussi à cause de ses amis. Le climat fut malheureusement trop dur pour lui. Quand il alla à Naples, il était tellement accablé de souffrances physiques que tout travail lui fut interdit : il ne pouvait même plus se servir de ses yeux, et il était obligé de dicter ses lettres. Il ne put donc guère jouir du paysage, et il trouva la population odieuse. Il ne fit que languir trois ans dans la souffrance et la misère, et la mort qu'il désirait depuis longtemps vint enfin à lui : « Quels que soient mes malheurs, avait-il dit (1), j'ai eu assez de courage pour ne pas chercher à en diminuer le poids, ni par de frivoles espérances d'une prétendue félicité future et inconnue, ni par

(1) Dans une lettre en français à Louis de Sinner du 22 mai 1832.

une lâche résignation. » Bien qu'il se pliât sans murmure aux pratiques religieuses, il n'avait aucune espèce de foi, ni en la survivance de la personne humaine, ni en un esprit de bonté répandu dans le monde. Rien n'existait, selon lui, que l'universelle souffrance. Il ne voulut même pas s'avouer à lui-même le plaisir qu'il prenait à écrire de beaux vers désolés. Ces vers cependant suffisent à contredire ses négations. Il y a retrouvé un peu de l'âme de Dante et de Pétrarque, et il y a laissé, de son âme à lui, quelque chose qui dépasse la mort. Alfred de Musset a senti profondément cette poésie, qui lui a inspiré les vers que j'ai voulu citer encore, bien qu'ils soient connus de tous. Pour que la harpe italienne vibrant sous des doigts découragés pût émouvoir à un tel point un poète étranger, il fallait qu'il subsistât en elle un principe d'harmonie vivante. Même dans ces chants désespérés, il y avait la promesse du réveil de l'Italie toujours jeune qui ne veut pas, qui ne peut pas mourir.

Non, l'Italie ne peut pas mourir, mais, soumise aux lois de l'universelle évolution, elle est obligée de changer pour se renouveler. Le malheur est

qu'elle change trop vite et qu'en vue de l'avenir on y détruit souvent le passé. Combien est loin de nous déjà l'Italie qu'ont parcourue les pèlerins du romantisme! Certes il y a encore des oliviers et des cyprès sur les collines toscanes; les vignes y vont toujours d'arbre en arbre et les lucioles y scintillent l'été sur les champs de blé; les bois d'orangers embaument toujours Sorrente, et les gondoles, à Venise, glissent toujours, noires et furtives, dans les canaux silencieux; mais les bateaux à vapeur sillonnent le Grand Canal, et, ce qui est la tristesse des tristesses, on arrive en chemin de fer dans la ville jadis si bien isolée dans ses lagunes. A Florence, les tramways électriques, les automobiles, les bicyclettes surtout ne permettent plus au piéton de cheminer à l'aise dans les rues bien dallées, en contemplant les façades des palais. Nous ne reverrons plus jamais la place de la Seigneurie au clair de lune : l'implacable lumière électrique y règne toute la nuit. Chateaubriand ne se reconnaîtrait plus à Rome. Le costume pittoresque a disparu ou disparaît de partout; et la monotone laideur cosmopolite gagne peu à peu toute l'Italie.

Et pourtant nous continuons à venir dans ce pays en pèlerins passionnés, et, malgré tant de choses

détruites, nous avons même appris à voir une Italie plus belle encore que ne l'était celle des romantiques. Ils ont en effet ignoré presque complètement les merveilles de l'art du quatorzième et du quinzième siècles. Quand nous arrivons à Florence aujourd'hui, nous courons fiévreusement à l'Académie pour y voir *le Printemps* de Botticelli, nous allons passer de longues heures dans le chœur de Santa Maria Novella devant les fresques de Ghirlandaio, et à l'église du Carmine devant celles de Masaccio et de Filippino Lippi ; nous errons de cellule en cellule dans le cloître de Saint-Marc, enivrés par la poésie de Fra Angelico ; la chevauchée des mages dans la petite chapelle des Médicis est pour nos yeux une indicible caresse ; les sculptures de la même époque nous captivent presque autant ; nous restons, sans savoir comment nous en éloigner, devant la porte du paradis de Ghiberti ; le puissant saint Marc de Donatello nous hypnotise de son regard ; les enfants de Luca della Robbia nous font le même plaisir que si nous entendions leur chant mélodieux.

Les romantiques ont ignoré ces œuvres, et ils n'ont pas connu non plus les fresques que Giotto, l'ami de Dante, a peintes à Assise et à Padoue ; mais

ils ont aimé Dante lui-même, et ils avaient en outre, pour s'intéresser à l'Italie de la fin du moyen âge, une raison nouvelle, leur amour passionné des libertés politiques. Qu'ils soient de familles aristocratiques ou plébéiennes, ils sont tous enfants de la Révolution ; l'Italie qu'ils parcourent est presque partout esclave de l'étranger, mais les forteresses où les républiques italiennes se défendaient jadis sont encore debout : les généreux poètes évoquent alors cette époque de fière indépendance, et ils appellent de tous leurs vœux la liberté pour qu'elle refasse une Italie nouvelle.

Les poètes et les artistes du nord n'avaient pas attendu l'époque romantique pour demander de loin ou de près leurs inspirations à l'Italie. Le joyeux auteur des *Contes de Cantorbéry* vint à Florence du vivant de Boccace, et il connut Pétrarque. Au quinzième siècle, ce divin siècle qui est à la fois celui de Jeanne d'Arc et de Botticelli, l'exquis miniaturiste Jean Fouquet, peintre de Charles VII, voyage en Toscane. Albert Dürer et Van der Goes y viennent aussi. Au seizième siècle, Clément Marot va à Ferrare auprès de Renée de France.

Joachim du Bellay demeure si longtemps à Rome qu'il y regrette son petit Liré; Rabelais voit aussi la Ville Éternelle; il est vrai que dans ses lettres à l'évêque de Maillezais il ne parle guère que de graines de salades et de « pimpinelle ». Ronsard, traduisant Pétrarque dans ses sonnets, rivalisait de gentillesse avec lui, à l'époque même où la fantaisie de Shakespeare plaçait bon nombre de ses comédies et de ses drames en Italie. Montaigne et Milton y voyagèrent réellement ; et au temps de Louis XIV, à l'époque où nos écrivains ne s'écartent guère du voisinage de Versailles, La Fontaine était encore tout « entêté de Boccace », tandis que Claude Lorrain et le Poussin peignaient leurs beaux paysages dans la campagne romaine. Enfin, plus de cent ans avant Gœthe, Maynard disait à sa belle vieille :

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Au dix-huitième siècle le président de Brosses, plein de malice gauloise et de gros sel bourguignon, écrivait à ses amis les amusantes lettres que nous lisons encore volontiers aujourd'hui. L'Italie le met de si belle humeur et il nous promène si gaiement en gondole que nous lui pardonnons presque d'avoir

dit du vieux palais des doges que « c'est un vilain monsieur, s'il en fut jamais, sombre et gothique, du plus méchant goût », et d'avoir trouvé Dante « tout à fait sec et sans aménité ». Mais, en lisant ces lettres, nous sentons combien a été nouveau l'amour que les romantiques ont porté à l'Italie. Il ne s'agit plus pour eux d'amourettes frivoles; c'est une passion ardente et qui prend toute l'âme. Ils ont aimé l'Italie comme le Paolo de Dante aime son amante :

La bocca mi baciò tutto tremante...

Le romantisme a été un accès d'enthousiasme poétique. Quand les grondements de l'orage révolutionnaire et guerrier eurent cessé, on put entendre l'harmonie des lyres que le grand vent avait fait vibrer. Les poètes dans leur verve fougueuse ne se soucièrent ni de la vraisemblance ni de l'exactitude :

Une heure est à Venise, heure des sérénades,
Lorsque autour de Saint-Marc, sous les sombres arcades,
Les pieds dans la rosée et son masque à la main,
Une nuit de printemps joue avec le matin....

Y a-t-il jamais eu une telle heure à Venise? Peut-on avoir les pieds dans la rosée, là où l'herbe ne saurait pousser? Ah! qu'importe? Si l'esprit critique en arrive à s'inquiéter d'aussi aimables mensonges, une telle passion pour la vérité devient un escla-

vage. Certes nos historiens et nos romanciers écrivent encore de belles pages, mais la crainte de l'inexactitude paralyse trop souvent l'imagination. La poésie est submergée par l'histoire. Les meilleurs de nos poètes seraient incapables aujourd'hui de créer une Italie comparable à celle de la fantaisie romantique. Le puissant génie évocateur d'un Leconte de Lisle n'y aurait pas réussi et Sully-Prudhomme, l'exquis poète des délicatesses du cœur et des scrupules de la conscience, n'a rapporté d'un voyage au delà des Alpes que de simples et timides impressions. Cependant à une période de méditation scientifique peut succéder une période où l'imagination se donnera de nouveau libre cours. Quand reviendra ce printemps de la pensée, les jeunes poètes iront encore parfois chercher leurs inspirations dans l'inépuisable Italie. Ils la connaîtront mieux que ne la connaissaient les rêveurs romantiques, mais puissent-ils brûler du même violent amour et trouver comme eux des accents passionnés pour chanter cette terre d'éternelle beauté !

Florence, 20 juillet 1901.

I

L'ITALIE DE CHATEAUBRIAND

ET DE

MADAME DE STAËL

Chateaubriand précéda Mme de Staël en Italie. Il alla à Rome au printemps de 1803, Mme de Staël n'arriva à Milan qu'en décembre 1804 ; mais en publiant *Corinne* en 1807, elle révéla aussitôt toute son Italie ; les impressions de Chateaubriand demeurèrent au contraire longtemps cachées au public. Du moins on n'en connut d'abord que ce qu'il y a dans la lettre à Fontanes et dans *les Martyrs*. Les notes de voyage et les lettres à Joubert ne furent publiées que beaucoup plus tard (1). C'est là cependant et, pour les voyages postérieurs, dans certains fragments des *Mémoires d'outre-tombe* que l'on trouve de véritables croquis faits d'après nature, et plus précieux peut-être que les

(1) En 1837, dans les *Voyages en Amérique et en Italie*.

grands morceaux d'apparat. Ces feuillets délicats demeuraient dans l'ombre, tandis que la *Corinne* de Mme de Staël avait un retentissement européen, mais ils étaient lus par les intimes et probablement par Mme de Staël elle-même.

I

Chateaubriand secrétaire d'ambassade à Rome en 1803. — Comment il avait jugé l'Italie dans le *Génie du Christianisme*. — Lettres à Joubert. — Les plaines de la Lombardie. — Milan. — Rome. — La mort de Mme de Beaumont. — Tivoli et la villa Adriana. — Le Vatican. — Rome au clair de lune. — Voyage à Naples. — Ascension du Vésuve. — Les champs phlégréens. — Pompéi. — La lettre à Fontanes.

Quand Chateaubriand traversa le mont Cenis en juin 1803, il était dans sa trente-cinquième année. Ses goûts aventureux et sa destinée difficile l'avaient jusque-là fait errer bien loin de ce pays de poésie. Fils d'un grand seigneur breton, il s'était à vingt-trois ans embarqué à Saint-Malo pour un voyage de découvertes en Amérique. Il n'était pas arrivé jusqu'au passage du nord-ouest, mais en parcourant les grandes solitudes et les forêts des bords du Meschacébé il avait eu l'apparition d'Atala. Revenu en Europe, à l'heure

farouche de la tempête révolutionnaire, il alla à Londres, où il connut la misère et la faim, mais la gloire littéraire vint peu à peu. Quand parut le *Génie du Christianisme,* Bonaparte, occupé alors à rétablir le catholicisme, trouva de l'utilité à ce livre. Bien que Chateaubriand fût de famille royaliste, il le nomma secrétaire d'ambassade à Rome.

La part faite à l'Italie dans le *Génie du christianisme* est très petite. Chateaubriand n'y était pas encore allé, mais il avait lu les poètes, Dante surtout et le Tasse. Il reproche à ce dernier, dont il admire l'imagination, de ne pas faire assez «rêver sa muse (1) ». Mais il compare Dante aux plus grands poètes. Après avoir cité les vers écrits sur la porte de l'enfer : «Toute oreille, dit-il, sera frappée de la cadence de ces rimes redoublées, où semble retentir et expirer cet éternel cri de douleur qui remonte du fond de l'abîme. Dans les trois *per me si va,* on croit entendre le glas de l'agonie du chrétien. Le *lasciate ogni speranza* est comparable au plus grand trait de l'enfer de Virgile... (2). » L'épisode de Françoise de Rimini, qui sera cher à tous les romantiques, est déjà remarqué par Chateaubriand : «Virgile, dit-il, a placé les amants au milieu des bois de myrtes et dans les allées solitaires; le Dante a jeté les siens dans un air vague et parmi des tempêtes qui

(1) *Génie du christianisme*, seconde partie, liv. Ier.
(2) *Idem*, seconde partie, liv. IV, ch. XIV.

les entraînent éternellement: l'un a donné pour punition à l'amour ses propres rêveries, l'autre en a cherché le supplice dans l'image des désordres que cette passion fait naître. Le Dante arrête un couple malheureux au milieu d'un tourbillon; Françoise d'Ariminio, interrogée par le poète, lui raconte ses malheurs et son amour:

Noi leggevamo...

Quelle simplicité admirable dans le récit de Françoise! Quelle délicatesse dans le trait qui la termine!...»

Dans les chapitres (1) consacrés à la peinture, Michel-Ange, Raphaël, Carrache, Dominiquin, sont cités les premiers pour répondre à ceux qui soutiennent que le christianisme est l'ennemi des arts. Mais bien qu'il nomme aussi Nicolas (Pisano) et Cimabué, on peut voir que Chateaubriand n'a encore que des notions très vagues sur l'histoire de l'art en Italie. Il avoue lui-même plus tard, dans son *Voyage en Italie*, que ce qu'il a dit des arts dans le *Génie du christianisme* est «étriqué et souvent faux», parce qu'il n'avait vu encore ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Égypte. C'est dans ce *Voyage* qu'il faut chercher la véritable Italie de Chateaubriand.

La première lettre à Joubert est de Turin et du 17 juin 1803. Chateaubriand arrivait ainsi en Italie en

(1) Les chapitres III et IV du premier livre de la troisième partie.

plein été (1). Il vit en Lombardie les grandes prairies, les champs de maïs, de riz et de froment : « Ceux-ci, dit-il, sont surmontés de vignes qui passent d'un échalas à l'autre, formant des guirlandes au-dessus des moissons; le tout est semé de mûriers, de noyers, d'ormeaux, de saules, de peupliers, et arrosé de rivières et de canaux. Dispersés sur ces terrains, des paysans et des paysannes, les pieds nus, un grand chapeau de paille sur la tête, fauchent les prairies, coupent les céréales, chantent, conduisent des attelages de bœufs ou font remonter ou descendre des barques sur des courants d'eau... »

La chaleur devait être assez forte, mais il remarque fort justement que la grandeur et l'élévation des appartements empêche d'en souffrir. Il était allé aussitôt prendre le frais à l'intérieur du dôme de Milan : « Ce gothique, même de marbre, me semble, dit-il, jurer avec le soleil et les mœurs de l'Italie. » Il écrivait cela à la Saint-Jean d'été; il ne se doutait pas qu'il y a en hiver plus de brouillard à Milan qu'à Paris. Il était alors, au sujet de l'architecture ogivale, dans l'erreur commune qui veut qu'elle n'ait pas eu sa belle époque en Italie comme ailleurs. Il reviendra plus tard de cette opinion en voyant Venise.

Si les dates données aux lettres à Joubert sont

(1) Lettre à Joubert, de Milan, 21 juin 1803.

exactes, Chateaubriand, qui était encore le 23 juin à Milan, où il vit Murat, était à Rome le 27. Il dit dans une note que les lettres de Florence ne se sont pas retrouvées. C'est à peine si, voyageant si vite, il avait dû avoir le temps de les écrire. Arrivé à Rome, il a la fièvre de tout voir. Il écrit à Joubert le lendemain (1) de son arrivée, datant sa lettre de onze heures du soir : « J'ai couru tout ce jour, veille de la fête de saint Pierre. J'ai déjà vu le Colisée, le Panthéon, la colonne Trajane, le château Saint-Ange, Saint-Pierre, que sais-je ! J'ai vu l'illumination et le feu d'artifice qui annoncent, pour demain, la grande cérémonie consacrée au prince des apôtres ; tandis qu'on prétendait me faire admirer un feu placé au haut du Vatican, je regardais l'effet de la lune sur le Tibre, sur ces maisons romaines, sur ces ruines qui pendent ici de toute part. » Le jour suivant, il admire la cérémonie à Saint-Pierre, mais, ajoute-t-il, « chant médiocre, église déserte, point de peuple... » Le 2 juillet il est reçu par le pape. « Sa Sainteté, dit-il (2), m'a reçu hier ; elle m'a fait asseoir auprès d'elle, de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisait le *Génie du christianisme,* dont elle avait un volume ouvert sur sa table. »

Ce que Chateaubriand raconte dans les *Mémoires*

(1) 28 juin 1803.
(2) Lettre à Joubert du 3 juillet 1803.

d'outre-tombe de son installation à Rome fait contraste avec d'aussi grands honneurs. « Le cardinal Fesch, dit-il, avait loué, assez près du Tibre, le palais Lancelotti... On me donna le plus haut étage du palais ; en y entrant, une si grande quantité de puces me sautèrent aux jambes que mon pantalon blanc en était tout noir... » et cela lui rappelle la misère sordide qu'il avait connue en Angleterre. Ses occupations de secrétaire d'ambassade n'étaient pas trop absorbantes : « N'ayant presque rien à faire dans ma demeure aérienne, dit-il, je regardais par-dessus les toits, dans une maison voisine, des blanchisseuses qui me faisaient des signes... Heureux quand il passait des enterrements pour me désennuyer!... » Il avait cependant parfois des occupations plus attrayantes : « Vers le milieu de mon séjour à Rome, raconte-t-il (1), la princesse Borghèse (2) arriva; j'étais chargé de lui remettre des souliers de Paris. Je lui fus présenté ; elle fit sa toilette devant moi ; la jeune et jolie chaussure qu'elle mettait à ses pieds ne devait fouler qu'un instant cette vieille terre... »

Le séjour à Rome fut attristé par la mort de Mme de Beaumont, pour qui Chateaubriand avait un profond attachement. Elle était atteinte d'une maladie de poitrine et on l'envoyait mourir en Italie.

(1) Dans les *Mémoires d'outre-tombe.*
(2) La sœur de Napoléon.

Chateaubriand alla au-devant d'elle à Florence. Ils vinrent à Rome par Pérouse. A Terni, Mme de Beaumont eut le désir de voir les cascades, mais elle se sentit trop faible et dit : « Il faut laisser tomber les flots. » Chateaubriand avait loué pour elle près de la place d'Espagne une maison solitaire : « Il y avait un petit jardin avec des orangers en espalier et une cour plantée d'un figuier. » Les *Mémoires d'outre-tombe* sont pour cette époque-là tout entiers consacrés à la mort de cette grande amie.

Au mois de décembre, Chateaubriand fit une excursion à Tivoli et à la villa Adriana : « Me voilà seul, écrit-il dans son journal, arrivé à sept heures du soir à l'auberge du *Temple de la Sibylle.* J'occupe une petite chambre à l'extrémité de l'auberge, en face de la cascade, que j'entends mugir. J'ai essayé d'y jeter un regard ; je n'ai découvert dans la profondeur de l'obscurité que quelques lueurs blanches produites par le mouvement des eaux... » Le lendemain, dès que le jour paraît, il ouvre ses fenêtres. La cascade lui semble petite. Il fait observer qu'il a vu la cataracte du Niagara. Mais il regarde avec plaisir des animaux qui boivent dans la rivière : « Immédiatement au-dessus de la chute un troupeau de bœufs, d'ânes et de chevaux s'est rangé le long d'un banc de sable ; toutes ces bêtes se sont avancées d'un pas dans le Teverone, ont baissé le cou et ont bu lentement au courant de

l'eau qui passait comme un éclair devant elles pour se précipiter. Un paysan sabin, vêtu d'une peau de chèvre et portant une espèce de chlamyde roulée au bras gauche, s'est appuyé sur un bâton et a regardé boire son troupeau... »

Chateaubriand visite ensuite les cascades, puis les deux temples, admirant « cette couleur des siècles que le temps applique aux vieux monuments et qui varie selon les climats... ». Il remarque aussi combien le lieu se prêtait à l'émotion religieuse de la prêtresse et de la foule, car l'Anio passant autrefois plus à droite, le temple se trouvait juste au-dessus de la cascade. Ce sont bien cependant les émotions d'un vrai Breton que Chateaubriand retrouve devant ces ruines romaines : « A une heure du matin, dit-il (1), le vent soufflant avec violence, je me suis levé et j'ai passé le reste de la nuit sur la terrasse. Le ciel était chargé de nuages, la tempête mêlait ses gémissements dans les colonnes du temple au bruit de la cascade : on eût cru entendre des voix tristes sortir des soupiraux de l'antre de la Sibylle. La vapeur de la chute de l'eau remontait vers moi, du fond du gouffre, comme une ombre blanche ; c'était une véritable apparition. Je me croyais transporté au bord des grèves ou dans les bruyères de mon Armorique, au milieu d'une nuit d'automne... »

(1) Notes du 11 décembre.

Le lendemain il visita la villa Adriana. Les ruines à cette époque-là n'étaient ni entretenues ni surveillées. Des paysans les habitaient. « En sortant d'un chemin de traverse fort étroit, dit Chateaubriand, une allée de cyprès coupés par la cime m'a conduit à une méchante ferme, dont l'escalier croulant était rempli de morceaux de porphyre, de vert antique, de granit, de rosaces de marbre blanc et de divers ornements d'architecture. Derrière cette ferme se trouve le théâtre romain, assez bien conservé ; c'est un demi-cercle composé de trois rangs de sièges... Le fils de la fermière, petit garçon presque tout nu, âgé d'environ douze ans, m'a montré la loge et les chambres des acteurs. Sous les gradins destinés aux spectateurs, dans les endroits où l'on dépose les instruments de labourage, j'ai vu le torse d'un Hercule colossal, parmi des socs, des herses et des râteaux... L'intérieur du théâtre sert de basse-cour et de jardin à la ferme ; il est planté de pruniers et de poiriers. Le puits que l'on a creusé au milieu est accompagné de deux piliers qui portent les seaux ; un de ces piliers est composé de boue séchée et de pierres entassées au hasard, l'autre est fait d'un beau tronçon de colonne cannelée... Un troupeau de porcs fouillait et bouleversait le gazon qui recouvre les gradins du théâtre... »

Chateaubriand fait ensuite une description de la vallée de Tempé d'Adrien, au fond de laquelle il voit

les roseaux, les oliviers et les cyprès. Il se souvient d'avoir vu à Stowe, en Angleterre, une fantaisie analogue. « Mais Adrien, dit-il, avait taillé son jardin anglais en homme qui possédait le monde. »

Continuant à visiter les ruines, il voit celles de la Bibliothèque, puis le Lycée, le Pœcile, les *cento cellœ* des gardes patriciennes, les Thermes des femmes, où il se réfugie, ayant été surpris par la pluie. Les réflexions qu'il y fait sont différentes de celles que l'on pouvait attendre. Méditant en effet sur la forme des habitations des Romains, il trouve qu'ils y étaient comme des religieux dans des cloîtres : « Le jour même que l'on recevait dans ces demeures semblait porter à la quiétude : il descendait presque toujours de la voûte ou des fenêtres percées d'en haut ; cette lumière perpendiculaire, si égale et si tranquille, avec laquelle nous éclairons nos salons de peinture, servait au Romain à contempler le tableau de sa vie... »

Le 22 décembre, visitant le Vatican, il remarque la belle vue de Frascati que l'on a des *Loges*. Passant ensuite dans les *Chambres* de Raphaël et considérant la fresque de la *Dispute du Saint-Sacrement*, il écrit dans ses notes : « froid, nulle piété, mais dispositions et figures admirables. » Dans l'*Héliodore chassé du Temple* il voit « une figure céleste imitée par Girodet dans son Ossian ». Il trouve que dans l'*Incendie du bourg* l'art est trop visible. Raphaël, tout en lui plaisant, ne lui

donne pas d'émotions très vives. Il quitte les *Chambres* pour la *Bibliothèque*, « magnifique vaisseau, livres invisibles. » Au musée chrétien il voit les instruments de martyre : « griffes de fer pour déchirer la peau, grattoirs pour l'enlever, martinets de fer, petites tenailles... » puis des lampes trouvées dans les catacombes, des calices, d' « anciennes cuillères pour administrer la communion ».

Au musée capitolin, où il va le 23 décembre, parmi beaucoup d'autres bustes qu'il décrit, sont celui de Caracalla, « œil, nez et bouche pointus, nez contracté, l'air féroce et fou ; » celui de Néron, « visage gros et rond, enfoncé vers les yeux, de manière que le front et le menton avancent ; l'air d'un esclave grec débauché ; » celui de César, « figure maigre, toutes les rides profondes, l'air prodigieusement spirituel, le front proéminent entre les deux yeux, comme si la peau était amoncelée et coupée d'une ride perpendiculaire... les tempes aplaties comme chez Bonaparte... »

Il visite ensuite la galerie Doria. Il y admire surtout les paysages du Poussin et de Claude Lorrain. Dans une *Fuite en Égypte* de ce dernier, il remarque le saint Joseph ôtant le bât de l'âne, « un pont dans le lointain sur lequel passent des chameaux et leurs conducteurs, un horizon où se dessinent à peine les édifices d'une grande ville ; le calme de la lumière est merveilleux... » Critiquant ensuite des paysages du

Dominiquin, dont la lumière est « peu vaporeuse, peu idéale », il dit que « ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière de l'Italie ».

Dans un fragment sans date, mais de la même époque, il décrit Rome au clair de lune : « Du haut de la Trinité-du-Mont, les clochers et les édifices lointains paraissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre... Rome sommeille au milieu de ces ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Colisée... Le Tibre sépare les deux gloires : assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie... »

Un Italien qui lit aujourd'hui cette page doit éprouver quelque indignation de ce que Chateaubriand n'ait pas eu l'idée d'une Rome de l'avenir, capitale très peuplée d'une Italie florissante ; mais, s'il est artiste, il doit regretter que l'on ait en grande partie détruit l'immense ville déserte et mélancolique que contemplait Chateaubriand.

Nommé par Napoléon ministre dans le Valais, Chateaubriand voulut, avant de s'y rendre, faire le voyage de Naples. Le 31 décembre il est à Terracine. Il a rencontré le long du chemin non pas des brigands, mais des Anglais et des Russes dans de bonnes berlines, tandis que les Italiens n'ont que de vieilles calèches. Il voit aussi « des laboureurs conduisant des charrettes que traînent de grands bœufs, et qui portent une petite image de la Vierge, élevée sur le timon au bout d'un bâton; des paysannes voilées ou les cheveux bizarrement tressés, jupon court de couleur tranchante, corsets ouverts aux mamelles et entrelacés avec des rubans, colliers et bracelets de coquillages; des fourgons attelés de mulets ornés de sonnettes, de plumes et d'étoffe rouge... ».

Le 1er janvier il est à Gaëte ; il regarde la mer par un beau soleil, et il pense à la mort de Cicéron. Il a vu en sortant de Fondi un verger d'orangers « aussi chargés de fruits mûrs que pourraient l'être les pommiers les plus féconds de Normandie ». De Capoue à Naples le pays lui paraît fertile, mais peu pittoresque. Il entre à Naples par la grotte du Pausilippe. On n'avait pas encore tracé la route qui contourne la colline. Le lendemain de son arrivée il visite le musée. Le 4 janvier il va à Pouzzoles. Il y voit la villa de Cicéron, où Adrien, qui en avait fait un palais, vint mourir, et il cite les adieux que cet empereur faisait à son âme :

Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis.

Il visite la Solfatare : « bruit des fontaines d'eau bouillante, dit-il, bruit du Tartare pour les poètes. »

Le 5 janvier il fait l'ascension du Vésuve. Lorsqu'il arrive à la plaine de lave qui aboutit au cône du volcan, il se souvient de Dante, et il cite les vers du dix-huitième chant de *l'Enfer :*

... Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove
. . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa.

« Même en présence de ces débris calcinés, dit-il, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus, au moment des éruptions du Vésuve. Le Dante les avait peut-être vus, lorsqu'il a peint dans son *Enfer* ces sables brûlants où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe sanza vento...* »

Le temps était nuageux ; Chateaubriand n'aperçut que par intervalle la vue merveilleuse que l'on a du haut du Vésuve. Quand il eut gravi le cône de cendres, il se trouva dans un épais brouillard, mais cette obscurité augmentait l'horreur du lieu. Il voulut descendre dans le cratère. Il y vit les puits qui avaient vomi les flammes en 1798 : « Des fumées, dit-il, transpirent à travers les pores du gouffre. » Mais le volcan est dans une période de calme presque complet, et ce qui frappe

le plus Chateaubriand, c'est le silence de cet endroit où au moment des éruptions retentissent des détonations épouvantables. Au lieu de cela, « je retrouve ici, dit-il, ce silence absolu que j'ai observé quelquefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique, lorsque, retenant mon haleine, je n'entendais que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur... »

Chateaubriand ne prend à Naples nul repos. Le lendemain de son ascension du Vésuve il retourne dans la direction opposée, va jusqu'au nord de Cumes, monte à la tour de Scipion et recherche, près du lac de Patria, les ruines de l'ancienne Literne. Il y trouve la nature belle, mais triste : « Des terrains humides, dit-il, semés de fougères, attenant à des fonds boisés, m'ont rappelé les aspects de la Bretagne. » Attendri par cette évocation de son pays : « Qu'il y a déjà longtemps, dit-il, que j'ai quitté mes bruyères natales ! On vient d'abattre un vieux bois de chênes et d'ormes parmi lesquels j'ai été élevé : je serais tenté de pousser des plaintes comme ces êtres dont la vie était attachée aux arbres de la magnifique forêt du Tasse... »

Le 9 janvier il visite Baïa, le lac Averne, la grotte de la Sibylle, le lac Lucrin, les bains de Néron ; il fait cuire des œufs dans le Phlégéthon. Il voit sur le bord de la mer et dans la mer elle-même toutes les ruines des villes romaines des temps d'Agrippine et

de Néron, et il définit cet endroit l'Élysée de Virgile et l'Enfer du Tasse.

Le 11 janvier Chateaubriand visite Pompéi, dont les fouilles n'étaient pas encore très avancées : « Pour passer, dit-il, d'une partie découverte de la ville à une autre partie découverte, on traverse un riche sol cultivé ou planté de vignes. » Il regrette qu'à mesure que l'on déchausse un édifice on emporte au musée tout ce que l'on y trouve. Le grand intérêt, selon lui, serait de tout laisser en place, et il voudrait même que l'on restaurât les maisons de façon à empêcher la dégradation des peintures et des murs. On ferait ainsi de toute la ville le plus merveilleux musée du monde.

De retour à Rome, d'où il allait presque aussitôt regagner Paris, il écrivit sa longue lettre à Fontanes. On sent déjà trop qu'il l'écrit dans son cabinet, et elle n'a plus la saveur des notes prises en plein air. Certains passages cependant y révèlent avec quels yeux d'artiste Chateaubriand contemplait le paysage romain : « Une vapeur particulière, dit-il, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur et de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes ou noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte

singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux... » « Je ne me lassais point, continue-t-il, de voir, à la villa Borghèse, le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la villa Pamphili, plantés par Le Nôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Molle pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissaient alors de lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine... »

Mais il lui fallut renoncer bientôt à ces couchers de soleil sur la campagne romaine et regagner Paris, où il allait être témoin des violences de Bonaparte, qui faisait juger et fusiller le duc d'Enghien. Chateaubriand, indigné, donna sa démission. Il se remit à voyager, partit pour la Grèce et la terre sainte, méditant le grand poème en prose des *Martyrs* qu'il dit avoir ébauché pendant son premier séjour à Rome.

II

Mme de Staël (1) se rend en Italie à la fin de l'automne de 1804. — Son amitié pour Monti. — Ses impressions à Rome et à Naples. — A Florence la comtesse d'Albany lui donne à lire la *Vie d'Alfieri*. — Le peu d'intérêt qu'elle porte aux œuvres d'art.

Chateaubriand était revenu d'Italie en février 1804. A la fin de l'automne de cette même année, Mme de Staël s'y rendait accompagnée de ses enfants. Son père et sa mère étaient Genevois et elle avait des ancêtres allemands. En littérature elle est avant tout l'élève de Jean-Jacques Rousseau, qui était encore moins Français qu'elle. Ses autres sympathies vont aux Allemands et aux Anglais. Quand elle dut quitter Paris, pendant la Terreur, elle alla en Suisse d'abord, puis bientôt en Angleterre, où elle eut « quatre mois de bonheur échappés au naufrage de la vie ». Dans son livre *De la littérature*, elle consacre un long chapitre à Shakespeare, loue presque tous les écrivains anglais, exalte Milton et trouve dans Gray et Goldsmith « cette noble mélancolie qui est la majesté du philosophe sensible ». Dans ce même livre, où elle n'a fait qu'une petite part à l'Italie et où elle nomme à

(1) Les livres de M. Charles Dejob et de M. Albert Sorel m'ont fourni ici de précieuses indications.

peine Dante, elle montre sa prédilection pour l'Allemagne, où « tous les esprits sont disposés à l'enthousiasme ». Elle se passionne pour les œuvres de Gœthe et de Schiller au point d'aller en 1803 avec ses enfants faire un long séjour auprès d'eux à Weimar. Elle perdit son père à cette époque, et elle s'achemina, l'esprit plein de tristesse, vers l'Italie. Elle s'y lia brusquement à Milan d'une amitié passionnée pour le poète Monti. Ce fut lui qui lui révéla un peu de l'Italie, mais les autres guides qu'elle eut, comme Schlegel et Guillaume de Humboldt, la lui montrèrent surtout à travers des idées allemandes.

Monti avait cinquante ans et Mme de Staël trente-huit ; les lettres qu'elle lui écrit pendant ce voyage sont si passionnées qu'on se demande de quel sentiment il s'agit. On pourrait croire à un brûlant amour, mais c'était surtout de l'enthousiasme, « ce sentiment plus vif que l'amitié, plus pur que l'amour (1). » La première lettre de Mme de Staël à Monti, qu'elle ne connaissait que de réputation, est de Milan et du 30 décembre 1804. Elle lui demande simplement une entrevue. Quinze jours après elle lui écrit de Lodi en l'appelant *caro* et en lui disant qu'elle avait pris une douce habitude de passer ses jours avec lui.

(1) Lettre à Monti, 23 juin 1805. (Une partie des lettres de Mme de Staël à Monti ont été publiées dans le volume des *Lettere inedite... a Vincenzo Monti,* Livourne, 1876.)

« Quand je suis entrée en Italie, ajoute-t-elle, je croyais voir des poignards sous tous ces grands manteaux ; à présent je me confie à ces visages, à ces accents qui dans un immense éloignement sont néanmoins un peu du même pays que vous... » Elle ne le reverra qu'à son retour à Milan, mais pendant les six mois de son voyage elle semble plus préoccupée de lui que du reste de l'Italie. Elle lui écrit de toutes les étapes de son voyage depuis Milan jusqu'à Naples, se croyant assez sûre de son amitié pour lui confier librement ses impressions. C'est dans ces lettres que nous voyons le mieux comment elle appréciait l'Italie.

La superstition est une des premières choses qui l'attristent. Elle écrit de Parme le 18 janvier 1805 : « L'inondation du Taro m'a retenue un jour dans le bourg de San Donnino, dans le moment où un chien enragé avait mordu d'abord des cochers, que l'on amenait tous à un prêtre pour les bénir, et puis un pauvre *camérier* de mon auberge, qui s'était aussi contenté de ce remède... Je suis arrivée ici le jour de Saint-Antoine, et tous les chevaux aussi arrivaient pour se faire bénir : ah ! Monti, un peuple se relève-t-il jamais de tout cela ?... » Mais elle a confiance en Monti pour ranimer les cœurs. On l'appelle partout le *premier poète de l'Italie*. On le qualifie de *procelloso*, de *sulfureo*. « Il me semble, dit-elle, que l'on vous donne tous les attributs du feu » Elle va lire les poèmes de Parini,

mais elle dit à Monti (1) : « C'est vous, c'est votre talent, votre charme, votre amitié, qui me font trouver de l'intérêt dans toute la littérature italienne, et il me semble que si j'avais à me plaindre de vous, je ne pourrais plus supporter un seul de ces sons qui n'ont pénétré dans mon âme que par vos accents. »

A Bologne elle a rencontré Mme Monti : « Je l'ai fait parler de vous, lui dit-elle (2), de tous les détails de votre pétulante bonté, et je vous ai aimé presque autant pour vos défauts que pour vos qualités... » Puis elle songe à faire avec lui, à son retour de Rome, le voyage de Venise : « Si vous pouvez faire deux voyages, lui dit-elle, dans l'été venez à Ferrare, de là je vous mène à Venise et vous ramène à Milan. Si vous ne pouvez faire qu'un voyage, je préfère le second, celui des îles Borromées et de la Suisse. » Elle ne dit rien de Bologne, sinon qu'elle y a été l'objet d'un aimable accueil, mais que rien n'est comparable à Monti.

Elle passe par Ancône et elle est à Rome le 3 février, L'inondation du Tibre l'a retenue deux jours aux portes de Rome. Elle écrit à Monti le 5 : « Je n'ai encore vu que Saint-Pierre et les cardinaux, qui, à mon arrivée, ont bien voulu venir chez moi et qui se préparent à me faire catholique. » Elle n'y est guère

(1) Même lettre.
(2) Lettre du 23 janvier 1805.

disposée : « Saint Pierre, dit-elle, m'a fait une impression de tristesse et d'admiration... Dans Rome toutes les impressions sont contrariées, les plus beaux monuments sont élevés en l'honneur des idées les plus superstitieuses et les plus grands souvenirs sont à côté de la plus grande misère... » Mais c'est toujours son amitié pour Monti qui la console : « Ma petite fille (1), lui avoue-t-elle, disait l'autre jour assez gentiment : « Maman n'a aimé que deux choses en Italie : « la mer et Monti. » Ajoutez à cela Saint-Pierre, et ces trois merveilles sont assez bien choisies. »

Elle lui écrit de nouveau le 7 février : « Il faut vous parler de Rome, dit-elle, tout y est beau, de souvenir, de majesté, de mélancolie. J'aime surtout la lune et la nuit dans Rome : tout ce qui sépare de l'antique est assoupi, et les ruines se relèvent; mais les hommes ! Ah ! Monti, que je vous admire d'être devenu vous, d'être resté vous au milieu de tout cela !... » On parle italien autour d'elle : « J'espère une de vos paroles, soupire-t-elle, et j'entends le plus insipide bruit de voyelles harmonieuses. » Les cardinaux lui plaisent cependant, et elle avertit Monti : « Si je vous suis infidèle, ce sera pour un cardinal... » Elle ajoute aussitôt : « Caro Monti, ne vous comparez à aucun littérateur de ce pays, vous m'offenseriez... »

(1) Sa fille Albertine, qui épousa Victor de Broglie.

On l'a invitée à une séance de l'Académie des Arcadiens, et l'abbé Godard, qui présidait, l'a priée d'y débiter quelque chose. Elle a lu une traduction qu'elle avait faite d'un sonnet de Manzoni (1), et elle a été proclamée Arcadienne. « Après, il nous est, dit-elle (2), tombé sur la tête une pluie ardente de sonnets. » Elle en a pris la fuite vers Naples, car elle écrit de Velletri le 17 : « On m'a fait entendre hier une jeune personne qui improvise, Mlle Pellegrini : avec elle était une nuée de petits poètes tous armés de sonnets. On me présente l'un qui me dit : *Sono un insetto del Parnasso*. Godard lui saisit la main et dit : *È un cigno, ne rispondo*. »

Le 21 février elle arrive à Naples. C'est là qu'elle paraît avoir eu les impressions les plus vives : « Quel aspect que celui de Naples (3), caro Monti ! Le fleuve de feu qui descend du Vésuve, et dont les vagues enflammées sont à côté de celles de la mer comme pour présenter la même idée sous des formes si différentes, ce feu éternel que l'on voit pour la première fois, cette nature si vive, ces citronniers, ces orangers dont les fruits roulent dans les rues avec cette indifférence qui naît de la richesse, tout est admirable ici, excepté le climat moral, qui fait bien

(1) Le sonnet qui commence par les mots *Quando Gesù*.
(2) Lettre à Monti du 15 février.
(3) Lettre du 23 février.

ressouvenir de ne pas prendre ceci pour le paradis... » Mais il semble encore que Mme de Staël aime surtout le Vésuve parce qu'il lui rappelle Monti : « Je n'ai eu que quatre plaisirs vifs en Italie, lui dit-elle : vous entendre, voir Saint-Pierre, la mer et le Vésuve, encore le Vésuve et vous, cela pourrait ne compter que pour un... »

Elle a été reçue par la reine de Naples, qui lui a fait « mille coquetteries ». Mais cela ne suffit pas pour la retenir à Naples. Elle songe à Ferrare, où elle espère que Monti viendra la rejoindre, et au voyage de Venise, qu'elle voudrait faire avec lui. Elle est de retour à Rome le 13 mars. On la prévient de l'inconstance de Monti, et elle commence elle-même à soupçonner l'extrême prudence que son ami tient cachée sous la fougue et l'enthousiasme : « Tout impétueux que vous êtes, lui dit-elle (1), votre conduite est plus que raisonnable. » Rome ne la captive pas : « Il faut que je vous confie (2) que Rome, ou du moins la société de Rome, m'ennuie : la vivacité des Napolitains, leur naturel vésuvien me plaisait davantage; ceci est insipide et maniéré... » Elle se lamente sur cette nation « si favorisée par le ciel et si dégradée par son gouvernement... ». Et quelques jours plus tard (3) :

(1) Lettre du 13 mars.
(2) Lettre du 16 mars.
(3) 30 mars.

« Je vous avoue, dit-elle à Monti, que je ne me sentirais pas capable de passer ma vie à Rome ; on y est tellement saisi par l'idée de la mort, elle se présente sous tant de formes : aux catacombes, à la voie Appienne, à la pyramide de Cestius, dans les souterrains de Saint-Pierre, à l'église des Morts, qu'à peine si l'on se croit sûr d'être en vie. » L'attrait des beaux-arts n'est que médiocre pour elle et ne suffit pas à l'attacher à Rome : « ... Le grand intérêt qui y domine, dit-elle, ce sont les tableaux et les statues, et je n'ai pas une si insatiable ardeur de la figure humaine que je puisse passer ma vie à la voir. Représenter un secret de l'âme, une manière de souffrir moins ou d'être plus aimée, me touche mille fois plus que ces beaux pieds, que ces belles mains dont on parle tout le jour. »

Elle est à Bologne le 21 mai. Elle a eu à Florence deux plaisirs très vifs, celui d'entendre louer Monti « dans le plus bel italien » et de lire le manuscrit de la vie d'Alfieri que lui a confié Mme d'Albany : « C'est, dit-elle (1), une lecture qui m'a captivée à un tel point que je n'ai existé que pour elle pendant cinq jours... » Elle allait tous les jours chez Mme d'Albany, mais elle ne dit rien de ce qu'on a pu lui faire visiter à Florence : elle ne cite ni une œuvre ni un nom d'ar-

(1) Lettre du 21 mai.

tiste. Elle dit qu'elle va à Venise, et qu'elle en repartira dès qu'elle aura reçu une lettre de Monti. Il n'avait pas pu l'y accompagner comme elle l'avait espéré. Elle le retrouva enfin à Milan, mais ce fut pour peu de temps, car il partit pour Bologne le 12 juin. Dans une lettre qu'elle lui écrit le lendemain, elle lui dit qu'elle se sent le cœur serré. Elle va repasser les Alpes, et elle s'aperçoit alors qu'elle aime l'Italie : « Il faut donc quitter cette douce Italie, *bella Italia, amate sponde*... » Mais elle espère y revenir bientôt, et Monti lui a donné sa parole qu'il irait au mois d'août la voir en Suisse. Elle lui écrit le 16 juin de Verceil : « J'ai voyagé la nuit à cause de la chaleur ; j'ai vu ces mouches brillantes qui volent dans les arbres et semblent des étincelles de la terre enflammée. Quel beau pays que celui-ci, et quelle douleur de le quitter quand les sentiments du cœur viennent se mêler à ces enchantements de l'imagination ! Ah ! j'y reviendrai si vous avez le cœur et le caractère d'Alfieri... » Elle semble prête à être une seconde comtesse d'Albany. Elle écrit encore à Monti, de Turin, le 17 juin : « Je vais donc traverser les monts, quitter l'Italie, que vous me rendrez tout entière quand je vous reverrai ; son beau ciel est dans vos regards, et son climat est dans votre âme... » Et de l'autre côté des Alpes elle continue à lui écrire des lettres passionnées.

Quel que fût le talent de Monti, Mme de Staël ne pouvait guère rencontrer plus mal pour se faire une heureuse idée du caractère italien. Elle qui résistait courageusement à Napoléon et qui défendait fièrement ses idées de politique libérale, elle était assez aveuglée par son admiration pour ne pas voir la bassesse de caractère de son ami et la honte de ses volte-face. Monti célébra tour à tour, selon que cela pouvait lui être utile, le pape, l'empereur d'Autriche, les républicains, Napoléon et, après la chute de celui-ci, de nouveau l'empereur d'Autriche. Il fut le poète de toutes les palinodies. Son nom fait tache auprès de ceux des grands Italiens qui ont lutté pour l'indépendance de leur patrie. Par bonheur Mme de Staël composa *Corinne* avant d'avoir perdu ses illusions, et elle put y répandre un peu de l'enthousiasme que Monti lui avait fait éprouver en Italie.

III

Corinne. — Rome. — Naples. — Venise. — Florence.

Napoléon, en lui interdisant le séjour de Paris, ne laissait à Mme de Staël que trop de loisirs pour composer son roman. Malgré ses goûts anglais et allemands, elle souffrait beaucoup de cet exil. Elle allait

avoir quarante ans; elle tenta, pour l'oublier, de tracer dans *Corinne* (1) un portrait d'elle où elle s'en donnait moins de trente. Corinne est un personnage complexe. C'est une Romaine qui est la fille d'un Anglais; en même temps elle a l'éloquence de Monti, et elle ressemble aussi à Mme de Staël. Elle porte en effet un châle des Indes tourné autour de sa tête; ses cheveux, du plus beau noir, sont entremêlés avec ce châle, et c'était la coiffure de Mme de Staël. Corinne a aussi comme elle des bras « d'une éclatante beauté » et « la taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques ». Enfin, Corinne est, comme Mme de Staël, une femme de lettres célèbre et adulée et qui se montre volontiers sur le théâtre. Mme de Staël jouait les rôles d'héroïnes des tragédies de Racine et de Voltaire, Corinne joue la Juliette de Shakespeare. Dans le roman, Corinne et Mme de Staël prennent la parole chacune à leur tour, faisant à lord Nelvil et au lecteur les honneurs de l'Italie, et, en femmes de théâtre, elles nous montrent une Italie théâtrale.

C'est Rome d'abord, assez théâtrale par elle-même. Lord Nelvil (ce personnage représente souvent Mme de Staël) y est venu d'Ancône « sans rien observer, sans s'intéresser à rien. » Il a traversé fort

(1) Le roman de *Corinne* fut composé en 1805-1806 et publié en 1807.

impassible « le désert qui environne la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire, qui semble dédaigner de produire ». On lui montre de loin la coupole de Saint-Pierre ; il entre à Rome par la porte du Peuple et le Corso, et il se sent isolé à son arrivée : « Dans le vaste caravansérail de Rome, dit Mme de Staël, inspirée par Guillaume de Humboldt, tout est étranger, même les Romains, qui semblent habiter là non comme des possesseurs, *mais comme des pèlerins qui se reposent auprès des ruines.* » Corinne, après avoir été couronnée au Capitole, fait à lord Nelvil les honneurs de Rome. Elle le conduit d'abord au Panthéon, puis au château Saint-Ange : en arrivant en face de Saint-Pierre, lord Nelvil éprouve une émotion extraordinaire. Mme de Staël, pour nous l'expliquer, nous dit, traduisant sans doute une pensée de Schlegel, que « c'est le seul travail de notre terre actuelle qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création ». Puis Corinne explique à lord Nelvil que la religion est moins mystique en Italie que dans les pays du nord, que Saint-Pierre est un « temple posé sur une église » et « qu'il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice ». Le lendemain, ils vont au Capitole, et du haut de la tour ils regardent les sept collines, le Forum, le Colisée, les bains immenses « ouverts à

tous ceux qui voulaient goûter les voluptés orientales », le Palatin et toutes les ruines des palais des empereurs, et le Quirinal, où le pape habitait alors. Un autre jour, ils se retrouvent auprès de la fontaine de Trèves : « C'est le bruit des voitures, observe Mme de Staël, que l'on a besoin d'entendre dans les autres villes ; à Rome, c'est le murmure de cette fontaine immense qui semble comme l'accompagnement nécessaire à l'existence rêveuse qu'on y mène. » Corinne et lord Nelvil poursuivent leurs amours et leurs promenades méthodiques dans Rome en visitant les tombeaux, les églises, les palais. Lord Byron, dans ses lettres, renvoie souvent au *Guide des voyageurs;* Mme de Staël aurait pu en faire autant. Il faut tourner bien des feuillets pour y trouver des réflexions intéressantes ; et ce sont le plus souvent des critiques, celles-ci par exemple, sur les palais de Rome, « extrêmement vastes, d'une architecture souvent très belle et toujours imposante ; » « mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût... Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; les paresseux habitants de ces superbes palais se retirent chez eux, dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs vastes galeries... » Mme de Staël s'étonne aussi « du goût qu'ont les Italiens pour les ornements maniérés, eux qui ont sans cesse sous les yeux la

noble simplicité de l'antique... ». Après les palais, Corinne fait admirer à lord Nelvil les statues et les tableaux. Mme de Staël avoue dans une note qu'elle a pris dans Schlegel les réflexions qu'elle fait sur la sculpture antique et la peinture moderne. Lord Nelvil, en bon protestant, « était presque scandalisé de voir représenter en peinture, comme l'a fait Michel-Ange, la figure de la Divinité même, revêtue de traits mortels. » Assistant pendant la semaine sainte aux cérémonies catholiques, « il regrette les nobles et simples fêtes du culte anglican. » Avant la semaine sainte nous avons eu les fêtes populaires, les courses de chevaux sans cavaliers et les *moccoli ;* mais, dans une note, Mme de Staël nous conseille de lire dans Gœthe la description du carnaval à Rome. Il faut se résoudre, dans ce voyage en Italie, à être toujours entre l'inspiration allemande et l'admiration pour l'Angleterre. Quand Corinne conduit lord Nelvil dans la ville de Tivoli, elle lui fait voir un tableau du peintre anglais Wallis, dont le sujet est tiré d'Ossian, et devant ce tableau, ayant pris sa harpe, elle chante des romances écossaises.

Mme de Staël reconnaît cependant que l'Italie est le vrai pays de la musique : « Qui n'a pas entendu le chant italien, dit-elle, ne peut avoir l'idée de la musique. Les voix en Italie ont cette mollesse et cette douceur qui rappellent et le parfum des fleurs et la

pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat; l'une est comme un reflet de l'autre. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps : il lui demande un de ses airs délicieux, et les âmes s'oublient en l'écoutant jusqu'à ce que leur gardien les rappelle. »

Corinne accompagne lord Nelvil à Naples ; en quittant Rome, ils passent auprès du lac d'Albano et du lac Nemi. Ils traversent les marais Pontins; ils y voient des buffles qui traînent la charrue, et ils échappent à la malaria. Ils arrivent à Terracine, où commence le vrai midi ; la montagne y est couverte d'orangers et de citronniers en fleur. On entend à la fois mugir la mer et chanter les rossignols : « Pendant la nuit des mouches luisantes se montraient dans les airs ; on eût dit que la montagne étincelait et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes... » Mme de Staël transporte ainsi à Terracine les lucioles qu'elle avait vues entre Milan et Verceil.

A l'arrivée à Naples, Corinne et lord Nelvil voient dans la rue de Tolède les lazzaroni « couchés sur les pavés ou retirés dans un panier d'osier ». Et Mme de Staël s'aperçoit que ce qui manque le plus à cette nation, en général, c'est le sentiment de la dignité.

Pour retrouver « l'image d'un ordre social libre et sévère », lord Nelvil conduit Corinne à bord d'un vaisseau anglais qui était dans le port de Naples. Revenus à terre, les voyageurs visitent Pompéi. Ils sont depuis longtemps épris l'un de l'autre, mais ils ne se sont pas encore confié leurs secrets. Il faut pour cela un endroit extraordinaire et solennel, l'ermitage de San Salvador, à mi-chemin, en faisant l'ascension du Vésuve. Encore n'aurons-nous que l'histoire de l'un d'eux. Avant de connaître l'autre, il faut achever l'ascension du Vésuve, puis ensuite aller au cap Misène. Pour s'y rendre, lord Nelvil et Corinne traversent aux flambeaux la grotte du Pausilippe ; ils vont au lac Averne, puis suivent le bord du golfe de Baïa. Sur le cap Misène, Corinne a fait préparer les danses et la musique, et quand elle a accordé sa lyre, elle improvise un poème pour célébrer la campagne de Naples, et les îles d'Ischia, de Procida et de Capri, et Sorrente, et le Tasse, et « la force involontaire qui précipite le génie dans le malheur ». Au retour à Naples, une tempête s'étant élevée, des lazzaroni sur le bord de la mer regardent un vieillard qui se noie. Le noble lord se jette à l'eau pour l'en retirer, prouvant ainsi son courage et la supériorité de sa race.

De Naples, Corinne et lord Nelvil reviennent à Rome, d'où ils partent bientôt pour Venise. Ils passent par Ancône. C'était là que lord Nelvil avait abordé en

Italie, et un grand incendie ayant éclaté à propos, il avait pu immédiatement montrer sa bravoure et utiliser les pompes à feu qu'il avait à bord de son navire anglais. Les habitants d'Ancône, quand il revient, l'accueillent avec enthousiasme et lui décernent une couronne que lui remet Corinne agenouillée devant lui.

Ils suivent la côte de l'Adriatique, passent dans Rimini et dans Césène, franchissent le Rubicon, non loin duquel est la république de Saint-Marin; ils arrivent à Ferrare, qu'ils trouvent vaste et déserte, n'ayant plus rien des splendeurs de la cour chantée par l'Arioste et le Tasse. Corinne s'apitoie sur les malheurs de ce dernier : elle se sent une âme enthousiaste et frémissante comme la sienne.

La description de l'arrivée à Venise semble indiquer de la part de Mme de Staël des souvenirs un peu confus, à moins que la confusion ne soit seulement dans le style : « On s'embarque, dit-elle, sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange de moresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre ré-

gulier comme l'architecture, borde le canal presque partout... » En lisant la description des palais, on se croit déjà sur le Grand Canal de Venise, et quand on retrouve le peuplier, on voit que l'on est encore sur les bords de la Brenta, où le style des maisons de plaisance ne peut donner aucune idée du style vénitien.

Mme de Staël ne fut pas éblouie par la ville féerique : « L'aspect de Venise, dit-elle, est plus étonnant qu'agréable; on croit voir une ville submergée... » Elle n'en aime pas le silence et tout lui paraît funèbre : « Les gondoles noires, dit-elle, qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère, le gouvernement, les coutumes et l'amour. » Sur ce dernier point il est trop naturel que Mme de Staël ne cherche pas à pénétrer le mystère, comme le fait le président de Brosses, qui avait vu une Venise plus joyeuse que celle où Corinne est venue pleurer.

Il n'est donné que peu d'attention dans le roman aux beaux-arts à Venise. De l'église Saint-Marc il

est dit seulement qu'elle ressemble à une mosquée. Le palais des doges n'est signalé que pour ses prisons, la Bouche du lion et le pont des Soupirs. A part le pont du Rialto, sur lequel chante un gondolier, et l'arsenal, gardé par ses deux lions, il n'est question d'aucun autre édifice. Lord Nelvil quittera Venise sans savoir qu'il y a eu des peintres vénitiens. Mais Corinne chante des barcaroles dans le dialecte, « doux et léger comme un souffle agréable. » « On ne conçoit pas, ajoute Mme de Staël, comment ceux qui ont résisté à la ligue de Cambrai parlaient une langue si flexible. » Elle dit bien encore que Venise est une ville de plaisirs, que l'on y vit à l'orientale en prenant des sorbets sous les tentes bleues de la place Saint-Marc. Elle ajoute que « le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse ». Mais rien ne peut la distraire de la tristesse que lui inspiraient les récents malheurs de Venise. Napoléon avait détruit cette république, qui durait depuis plus de dix siècles, et il avait lâchement brûlé le Bucentaure. Du haut du campanile de Saint-Marc, Corinne ne s'attarde pas à contempler l'aspect féerique de Venise ; elle indique à lord Nelvil les côtes d'Istrie et de Dalmatie : « Du côté de ces nuages, dit-elle, est la Grèce; cette idée ne suffit-elle pas pour émouvoir ? Là sont encore des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-

être, ainsi que nous, à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres. »

Florence n'apparaît qu'à la fin, Corinne y vient mourir après un voyage en Écosse, où elle s'est vue trahie par lord Nelvil. Celui-ci, avec une jeune épouse, refait le voyage d'Italie; mais c'est l'hiver, et, tandis qu'ils descendent des Alpes, ils souffrent du froid, et tout leur paraît triste, la campagne, et les villes, et surtout « le vide de ces palais immenses dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géants (1) ». Ils passent par Turin, où l'on venait d'apprendre la mort d'Alfieri : « C'était un deuil général pour tous les Italiens qui voulaient s'enorgueillir de leur patrie. » A Milan, quand le soleil a dissipé le brouillard, ils voient la cathédrale « bâtie en forme de croix... belle image de douleur qui s'élève au-dessus de la riche et joyeuse ville de Milan ». A Parme ils admirent les fresques du Corrège. A Bologne ils visitent la galerie de tableaux et y voient *la Sibylle* du Dominiquin, mais le langage et la grossièreté de la populace leur font une triste impression. Ils sont assaillis par une quantité de mendiants et tout leur donne l'idée d'un peuple sans dignité. Enfin ils franchissent l'Apennin et trouvent au delà un meilleur climat, le langage toscan et tous les souvenirs

(1) Liv. XXI, ch. v.

de la belle Italie. Mais Corinne se meurt, et lord Nelvil n'est admis auprès d'elle que pour lui voir rendre le dernier soupir. Florence n'est entrevue que dans ces chagrins et ce deuil. Mme de Staël semble avoir été plutôt effrayée que séduite par cette ville « bâtie pour la guerre civile ». Elle avait su retrouver cependant là et dans d'autres villes de Toscane « l'empreinte du génie républicain du moyen âge ». Mais les temps sont changés : « La vie qu'on mène à Florence de nos jours est singulièrement monotone ; on va se promener tous les après-midi sur les bords de l'Arno, et le soir on se demande les uns aux autres si l'on y a été. »

La description de la Florence artistique dans *Corinne* est aussi pauvre que celle de Venise. Il est bien question des portes du Baptistère, des tombeaux de San Lorenzo et de Santa Croce, de la galerie où sont la Niobé et la tête d'Alexandre mourant. Quelques erreurs comme celles qu'a relevées Ugo Foscolo, au sujet des tombes de Santa Croce, seraient de peu d'importance, si d'autres détails nous révélaient une émotion véritable ressentie devant les œuvres des artistes florentins. Mais nous ne trouvons à peu près rien. Et Corinne, qui symbolise ce qui reste d'enthousiasme en Italie pour la poésie et pour l'art, Corinne meurt sans que nous sachions qu'il y a des fresques à Florence.

IV

Chateaubriand passe par Venise en 1806. — Il est nommé ambassadeur à Rome en 1828. — Son voyage. — Il passe par Ravenne. — Son aventure à Lorette. — Il franchit le pas de la Somma. — Lettres de Rome à Mme Récamier. — Les ruines. — Les arts. — Les Anglais de Rome. — La mort du pape Léon XII. — Une fête à la villa Médicis. — Le retour en France. — Le voyage à Venise en 1833. — Chateaubriand et la duchesse de Berry à Ferrare.

Mme de Staël ne retourna en Italie qu'en 1816. Elle écrivait à Monti le 30 juin 1815 pour lui dire qu'elle n'avait pas cessé de s'intéresser à lui, et elle ajoute : « J'espère vous voir bientôt, car je me propose d'aller en Grèce par Milan, Rome et Naples... Il me faut reconnaître le Levant pour écrire un poème *sermone pedestri* sur Richard Cœur de Lion... » Elle n'exécuta qu'une partie de ses beaux projets. M. de Rocca, avec qui elle était mariée secrètement, était gravement malade. Ce fut pour sa santé qu'il fallut venir en Italie pendant l'hiver. Ils s'arrêtèrent à Pise, où fut célébré en février 1816 le mariage de la fille de Mme de Staël avec le duc de Broglie. Elle trouva cette ville très triste. Plus rien ne la passionnait en Italie, pas même son ancienne amitié pour Monti. Au mois de juin elle regagna Coppet sans songer à ajouter de nouvelles pages à *Corinne*. L'année suivante,

frappée de paralysie, elle mourut à Paris. Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, parle d'elle avec émotion, et il raconte comment il la vit sur le lit où elle allait mourir : « Une fièvre ardente animait ses joues. Son beau regard me rencontra dans les ténèbres et elle me dit : « Bonjour, *my dear Francis*. Je souffre, mais cela ne m'empêche pas de vous aimer. » Chateaubriand conserva pour elle par delà la mort une pieuse admiration. Dix-sept ans plus tard il relisait *Corinne* à Venise, et il met le nom de Mme de Staël auprès de celui des grands poètes italiens et de lord Byron.

En 1806, avant que le roman de *Corinne* ait été publié, Chateaubriand, dans un brusque voyage pour se rendre à Trieste et de là en Grèce, à Constantinople et à Jérusalem, entrevit Venise pour la première fois. L'*Itinéraire* donne peu de détails sur le court séjour qu'il y fit : « J'arrivai à Venise le 23 (1); j'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée; on me montra quelques bons tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse et de son frère, du Bassan et du Titien. Je cherchai dans une église déserte le tombeau de ce dernier peintre, et j'eus quelque peine à le trouver... » Chateaubriand se met alors à songer au tombeau du Tasse à Rome,

(1) 23 juillet 1806.

et nous voilà loin de Venise. Nous n'avons plus qu'une description du départ : « Je quittai Venise le 28, et je m'embarquai à dix heures du soir pour me rendre en terre ferme. Le vent du sud-est soufflait assez pour enfler la voile, pas assez pour troubler la mer. A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguais comme des taches sur les flots les différentes ombres des îles dont la plage est semée... »

Mme de Chateaubriand avait accompagné son mari jusqu'à Venise; dans un fragment de lettre cité par Joubert, elle dit : « Je vous écris à bord du *Lion d'or*, car les maisons ici sont des vaisseaux toujours à l'ancre. On voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir. »

A son retour de Jérusalem, Chateaubriand composa *les Martyrs*. Il y mit de belles descriptions de la baie de Naples et de Rome; mais elles ajoutent peu de chose aux notes qu'il avait prises sur les lieux mêmes lors de son premier voyage. C'est ensuite dans les *Mémoires d'outre-tombe* qu'il faut chercher de nouvelles impressions d'Italie.

Devenu sous la Restauration un grand personnage politique, Chateaubriand, alors ambassadeur à Londres, représenta en 1822 la France comme ministre

plénipotentiaire au congrès de Vérone. Il y était trop occupé de la politique européenne pour pouvoir donner beaucoup d'attention à l'Italie pittoresque et artistique. Mais en 1828, ayant été nommé ambassadeur à Rome, il y demeura sept mois, et il a dans les *Mémoires* consacré de longues pages à ce séjour en Italie. Il y reproduit ses lettres à Mme Récamier et des fragments des notes intimes qu'il prenait alors.

Les *Mémoires d'outre-tombe* ont, comme Rome elle-même, un aspect de ruines. Chateaubriand avait soixante ans Il croyait ou feignait de croire sa mort prochaine : « Ma santé était altérée, dit-il; je ne pouvais lever les yeux sans éprouver des éblouissements : pour admirer le ciel, j'étais obligé de le placer autour de moi, en montant au haut d'un palais ou d'une colline. » Cet ambassadeur demeurait en effet, malgré sa renommée, un poète aux ambitions inassouvies. Il se consolait mal d'avoir sacrifié les lettres à la politique. Il cherchait, en rédigeant ses *Mémoires,* à se persuader lui-même qu'il avait rendu de grands services à son pays, mais on voit trop qu'il n'en était pas convaincu. Il mêle dans ses souvenirs la politique à la poésie, sa vie solennelle à sa vie familière. Quand il s'agit de l'Italie, dont on parle trop souvent avec emphase, ce sont les pages sincères qui nous attendrissent le plus.

Chateaubriand se plaint au début de son voyage de trouver l'Italie encore plus« décolorée » que quand il

est allé à Vérone en 1822 (1). Il eut le sentiment de ce que l'Italie avait souffert sous sa longue servitude : « A Milan, dit-il (2), en moins d'un quart d'heure, j'ai compté dix-sept bossus passant sous la fenêtre de mon auberge. La schlague allemande a déformé la jeune Italie. » On le reçoit à Bologne « avec tous les honneurs dont on assomme les ambassadeurs ». Il va à la nouvelle galerie admirer les Carrache et revoir la *Sainte-Cécile*, qui était revenue du Louvre. A Forli il se détourna de sa route pour aller à Ravenne faire ses dévotions au tombeau de Dante. Ému par un tel souvenir, il dédaigna de visiter la maison de lord Byron. Il entra à Saint-Vital et à Saint-Apollinaire Il se souvint d'Honorius, de Galla Placidia, de Théodoric. Il eût souhaité avoir le temps d'aller à la colonne des Français pour y méditer sur la mort de Gaston de Foix. Il traversa l'antique forêt de pins « esseulés », et il lui fallut s'éloigner de Ravenne : « A Rimini, dit-il (3), je n'ai rencontré ni Françoise ni l'autre ombre sa compagne, *qui au vent semblaient si légères...* »

A Lorette on le fait coucher « dans un lit de huit pieds carrés consacré par Bonaparte ». Il lui arrive une aventure comme à Bayard avec la jeune fille de

(1) Notes du 14 novembre 1823.
(2) Notes du 28 septembre 1828.
(3) Notes des 3 et 4 octobre 1828.

Grenoble, et il se montre aussi vertueux et aussi généreux que le bon chevalier : « Je remerciai, dit-il, mon patron saint François, dont c'était la fête; je restai dans les ténèbres, moitié riant, moitié regrettant, et dans une admiration profonde de mes vertus... Mme de Chateaubriand fit amende honorable de ma passagère fortune en montant à genoux les degrés de la santa Chiesa... » Il continua sa route par Foligno, les sources du Clitumne, où il se souvint d'un paysage du Titien « chaud et suave ». Après il fallut franchir le pas de la Somma : « J'ai, dit-il, monté la Somma à pied, près des bœufs du Clitumne qui traînaient Mme l'ambassadrice à son triomphe. Une jeune chevrière maigre, légère et gentille comme sa bique, me suivait avec son petit frère, dans ces opulentes campagnes, en me demandant la *carità;* je la lui ai faite en mémoire de Mme de Beaumont, dont ces lieux ne se souviennent plus. »

Chateaubriand écrivit de Rome, le 11 octobre, à Mme Récamier : « J'ai traversé cette belle contrée remplie de votre souvenir (1)... J'ai revu cette mer Adriatique que j'avais traversée il y a plus de vingt ans... A Terni je m'étais arrêté avec une pauvre expirante. Enfin je suis entré dans Rome. Ses monuments, après ceux d'Athènes, comme je le craignais, m'ont

(1) Mme Récamier était allée en Italie en 1814.

paru moins parfaits... » Bien qu'il soit désabusé et souvent désenchanté, il laisse percer quelque orgueil de la façon dont il est accueilli par le pape Léon XII, avec lequel il a de longues entrevues. Il dit cependant se plaire davantage dans la société des artistes que dans celle du haut clergé. Il songe au faste du temps de Raphaël et de Michel-Ange : « Aujourd'hui, dit-il, la scène est bien changée ; les artistes à Rome vivent pauvres et retirés. Peut-être y a-t-il dans cette vie une poésie qui vaut la première. » Et il ajoute : « Je voudrais être né artiste ; la solitude, l'indépendance, le soleil, parmi des ruines et des chefs-d'œuvre, me conviendraient. Je n'ai aucun besoin ; un morceau de pain, une cruche de l'Aqua Felice, me suffiraient... » Malheureusement sa qualité d'ambassadeur le forçait à mener grand train à la villa Médicis.

Passant en revue les écrivains les plus célèbres qui ont visité Rome, il cite Rabelais et Montaigne, Milton et Addison, de Brosses, Lalande, Dupaty, d'autres encore, puis Gœthe et enfin lord Byron : « Quand l'aigle de Napoléon, s'écrie-t-il, laissa Rome s'échapper de ses serres, elle retomba dans le sein de ses paisibles pasteurs : alors Byron parut aux murs croulants des Césars ; il jeta son imagination désolée sur tant de ruines, comme un manteau de deuil. Rome ! tu avais un nom, il t'en donna un autre : ce nom te restera : il t'appela *la Niobé des nations...* »

Si belle que soit cette Niobé, l'ambassadeur, dans une lettre à Villemain (1), se plaint bientôt d'avoir le mal du pays : « Mon débris, dit-il, n'est pas assez grand pour se consoler avec celui de Rome... » Et plus loin : « Je rentre chez moi pour subir mes honneurs, accablé du *sirocco* ou percé par la *tramontane.* » Il se plaint surtout des Anglais qui encombrent Rome. Il va à un bal chez Torlonia, et à voir le public, il lui semble qu'il est encore ambassadeur à Londres : « Ce qu'il y a de vraiment déplorable ici, écrit-il à Mme Récamier (2), ce qui jure avec la nature des lieux, c'est cette multitude d'insipides Anglaises et de frivoles dandys... Cette Grande-Bretagne vagabonde et déhanchée, dans les solennités publiques, saute sur vos places et boxe avec vous pour vous en chasser : tous les jours elle avale à la hâte les tableaux et les ruines et vient avaler, en vous faisant beaucoup d'honneur, les gâteaux et les glaces de vos soirées. »

Mme de Chateaubriand semble tenir plus que lui aux grandes réceptions. Elle est heureuse un jour d'avoir eu à son *ricevimento* « tous les cardinaux de la terre ». Quant à lui, aussitôt qu'il le peut, il se réfugie dans le désert. Après avoir dit à Mme Récamier (3) quel était l'emploi de ses journées : « Vers onze

(1) Du 3 novembre 1828.
(2) Le 15 novembre 1828.
(3) Lettre du 3 janvier 1829.

heures, dit-il en finissant, je me couche ou bien je retourne encore dans la campagne, malgré les voleurs et la malaria : qu'y fais-je? Rien; j'écoute le silence, et je regarde passer mon ombre de portique en portique, le long des aqueducs éclairés par la lune... »

Il s'y promenait aussi pendant le jour ; malgré son titre d'ambassadeur, il aimait à s'aventurer dans les faubourgs de Rome pour y trouver des espaces vides, des ruines, des cloîtres abandonnés : « Je fais semblant, dit-il, de chercher un appartement à louer : je frappe à la porte d'une maison retirée. On me répond : *Favorisca.* J'entre : je trouve dans des chambres nues ou un ouvrier exerçant son métier, ou une *zitella* fière tricotant ses laines, un chat sur ses genoux, et me regardant errer à l'aventure sans se lever. »

Léon XII vint à mourir ; Chateaubriand hérita de son chat : « On vient, écrit-il à Mme Récamier (1), de m'apporter le petit chat du pauvre pape ; il est tout gris et fort doux comme son ancien maître. » Mais il lui fallut s'occuper activement de l'élection du nouveau pape et faire tous ses efforts pour que ce fût un des cardinaux favorables à la France. Il était résolu à demander un congé pour rentrer en France aussitôt après cette élection. Le voisinage de Mme Récamier lui semblait plus attirant que les ruines romaines. Le nouveau pape, Pie VIII, fut un de ceux qu'il avait

(1) 17 février 1829.

souhaités, mais en allant écouter le *Miserere* à la chapelle Sixtine il trouva que les temps de Jules II et de Léon X étaient bien loin : « Au lieu de ces pontifes puissants, écrit-il à Mme Récamier (1), de ces cardinaux qui disputaient la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Eglise sans éclat, annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne... De curieux étrangers séparés de l'unité de l'Église assistaient en passant à la cérémonie et remplaçaient la communauté des fidèles... C'est une belle chose que Rome pour tout oublier, mépriser et mourir. »

Ce n'est pas cependant de la vieillesse du pape que lui vient toute sa mélancolie. Ce qu'il regrette surtout, c'est d'être lui-même loin de ses vingt ans. Décrivant une fête qu'il donne à la villa Médicis en l'honneur de la grande-duchesse Hélène : « J'ai bien de la peine, dit-il, à me souvenir de mon automne quand je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres de mes galeries successives... A quel désennui vont-elles ? Au bout de la route elle tomberont dans ces sépulcres toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassin à des fontaines suspendues à

(1) 15 avril 1829.

des portiques ; elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes. Ces flots de beautés, de diamants, de fleurs et de plumes roulent au son de la musique de Rossini, qui se répète et s'affaiblit d'orchestre en orchestre... » Et songeant alors à sa jeunesse : « Cette mélodie, dit-il, est-elle le soupir de la brise que j'entendais dans les savanes des Florides, le gémissement que j'ai ouï dans le temple d'Erechthée à Athènes? Est-ce la plainte lointaine des aquilons qui me berçaient sur l'océan ? »

Quand l'heure de quitter Rome arriva, il s'aperçut qu'il s'était épris d'elle plus qu'il ne le pensait, et il souhaita vivement d'y conserver son ambassade. Il faisait le projet d'avoir à Saint-Onuphre, près du tombeau du Tasse, une cellule où il irait à ses heures perdues continuer à écrire ses *Mémoires*. Une cruelle déception l'attendait à son retour en France. La politique libérale dont il était partisan était abandonnée. Le ministère Polignac arrivait avec les *ordonnances*. Chateaubriand donna sa démission d'ambassadeur. C'en était fini de Rome.

En 1833, après avoir erré en Allemagne et, par simple fidélité de gentilhomme, conspiré à Prague avec Charles X, il eut une dernière occasion de revoir un peu d'Italie. La duchesse de Berry, alors à Naples, lui donna rendez-vous à Venise. Il s'y rendit avec joie, et une fois arrivé : « Je désirai, dit-il, demeurer

seul une quinzaine de jours... Je souhaitai de mauvais chemins à l'auguste voyageuse, sans songer que ma restauration du roi Henri V pourrait être retardée d'un demi-mois... » Chateaubriand n'avait pas revu Venise depuis son voyage à Jérusalem, il y avait de cela vingt-sept ans. Il ne désirait pas cette fois aller plus loin : « Que ne puis-je m'enfermer dans cette ville en harmonie avec ma destinée, dans cette ville des poètes, où Dante, Pétrarque, Byron, passèrent ! Que ne puis-je achever d'écrire mes *Mémoires* à la lueur du soleil qui tombe sur ces pages ! L'astre brûle encore mes solitudes floridiennes et se couche ici à l'extrémité du Grand Canal... »

Il n'eut pas même ces quinze jours qu'il désirait, mais cinq ou six seulement. Il les employa bien, étudia l'architecture riante des palais vénitiens, visita Saint-Marc, le palais des doges, se fit montrer la prison de Silvio Pellico, s'enquit de Zanze, la fille de la geôlière des *Mie prigioni*. Il alla aussi à l'église des *Frari*, à l'Académie des Beaux-Arts, où on lui fit admirer *l'Assomption* du Titien et *la Présentation de la Vierge au temple*. Il s'y attarda dans la salle des dessins : « Je ne pouvais, dit-il, m'arracher aux dessins originaux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël... » A l'église de Saint-Jean-et-Saint-Paul il admira l'architecture, les vitraux et les tombeaux. L'ancien arsenal, avec ses murs crénelés et ses lions

de pierre, lui fit une grande impression. Il se souvint des vers de Dante :

Qual nell' arzanà dei Veneziani
Bolle l'inverno la tenace pece
A rimpalmar li legni lor non sani...

Mais il ajoute avec tristesse : « Tout ce mouvement est fini ; le vide des trois quarts et demi de l'arsenal, les fourneaux éteints, les chaudières rongées de rouille, les corderies sans rouets, les chantiers sans constructeurs, attestent la même mort qui a frappé les palais... » Il visita le cimetière vénitien dans l'île Saint-Christophe. Il explique la légende de ce saint : « Et moi aussi, ajoute-t-il, j'ai voulu porter un enfant-roi, mais je ne m'étais pas aperçu qu'il dormait dans son berceau depuis dix siècles : fardeau trop pesant pour mes bras. » A Murano, visitant le monastère de Saint-Michel, il s'écrie de nouveau : « Donnez-moi là, je vous prie, une cellule pour achever mes *Mémoires.* » Puis comme on file devant lui un cordon de verre, il se souvient de l'Amérique : « C'était de ce verre, dit-il, qu'était faite la perle pendant au nez de la petite Iroquoise du saut du Niagara... »

Il observe les gondoliers faisant le matin la toilette de leur gondole, et il en donne tous les détails. Puis il songe au bonheur du gondolier à qui il va s'adresser : « La gondole, en forme de patin, glisse sur l'eau

comme sur la glace. *Sia stati! sta longo!* en voilà pour toute la journée. Puis vienne la nuit, et la *calle* verra mon gondolier chanter et boire avec la *zitella* le demi-sequin que je lui laisse, en allant très certainement remettre Henri V sur le trône. »

Sa grande mission politique ne l'empêche pas de penser un peu aux fameuses courtisanes de Venise, et il cite en partie le passage des *Confessions* où Zulietta dit à Jean-Jacques : *Zanetto, lascia le donne e studia la matematica.* Il se souvient aussi de la *Fornarina* de lord Byron, qui jurait par le *can della Madonna*, et il trouve assez bizarrement le moyen de la comparer à sa Velléda des *Martyrs*.

La duchesse de Berry cependant était en route pour Ferrare. Il fallait quitter Venise et aller au-devant d'elle. En voyant les monts Euganéens, Chateaubriand pensa à Pétrarque. Il passa le Pô en barque, la nuit, dans le brouillard. A Ferrare, la duchesse de Berry n'étant pas encore arrivée, il visita le cachot du Tasse : « Les bâtiments, dit-il, dans lesquels s'enclôt aujourd'hui la prison du Tasse dépendent d'un hôpital ouvert à toutes les infirmités : on les a mises sous la protection des saints : *sancto Torquato sacrum.* A quelque distance de la loge bénie est une cour délabrée : au milieu de cette cour le concierge cultive un parterre environné d'une haie de mauves ; la palissade d'un vert tendre était chargée de larges et belles

fleurs. J'ai cueilli une de ces roses de la couleur du deuil des rois et qui me semblait croître au pied d'un calvaire. Le génie est un Christ; méconnu, persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes, il meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré. »

La duchesse de Berry arriva. On lui fit à Ferrare une réception enthousiaste. Dans la cohue elle tendit la main à Chateaubriand en lui disant : « Mon fils est votre roi, aidez-moi donc à passer. » Chateaubriand la décrit dans son bizarre accoutrement, et allant çà et là « comme un hanneton » : « J'étais obligé, dit-il, de l'arrêter irrespectueusement par sa robe, ou de lui barrer le chemin en lui disant : « Madame, voilà le com-« mandant autrichien, l'officier en blanc; madame, « voilà le commandant des troupes pontificales, l'offi-« cier en bleu; madame, voilà le prolégat, le jeune « grand abbé en noir. » La foule était accourue à l'hôtel, tout autant pour voir Chateaubriand lui-même que la princesse : « Pour la vieille Italie, dit-il, je suis le défenseur de la religion; pour la jeune, le défenseur de la liberté. » En outre beaucoup d'Italiennes ont traduit *Atala* : « Je vois donc arriver, continue-t-il, des écoliers, de vieux abbés à larges calottes, des femmes dont je remercie les traductions et les grâces; puis des *mendicanti* trop bien élevés pour croire qu'un ci-devant ambassadeur est aussi gueux que leur seigneurie. »

Chateaubriand devait conduire la duchesse de Berry en Bohême, mais des ordres contraires leur parvinrent, et on lui demanda de partir tout seul pour Prague. A Padoue, il visita le *Santo*, mais il n'avait pas le temps de s'attarder : « A onze heures, dit-il, je montai en voiture; la nuit était pluvieuse. Il me semblait retourner à Venise, car je suivais la route de Mestre ; j'avais plus envie de revoir Zanze que Charles X... » Il passa par Udine, s'enfonça bientôt dans les montagnes du Tyrol et perdit de vue la terre d'Italie.

V

Conclusion.

Chateaubriand avait utilisé dans *les Martyrs* les souvenirs de son premier voyage à Rome et à Naples. Il conserva au contraire pour ses *Mémoires d'outre-tombe*, sans en rien détacher, toutes les notes qu'il prit à Rome en 1828 et à Venise en 1833. Il avait depuis longtemps renoncé aux ouvrages d'imagination, et en dehors de la politique, il ne voulait pas travailler à autre chose qu'à ses *Mémoires*. Il estimait peut-être qu'après *Corinne* et le quatrième chant de *Childe Harold* il était trop tard pour parler encore de l'Italie. Il avait devancé à

Rome Mme de Staël et lord Byron, mais le roman et le poème qui étaient à écrire alors avaient été écrits par eux. Chateaubriand ne parle pas de Lamartine dans les *Mémoires*, mais il avait certainement entendu réciter les vers des *Méditations*, et il avait reconnu, traduits dans un rythme qu'aucune prose harmonieuse ne peut égaler, les sentiments qu'il avait lui-même éprouvés en Italie. Enfin il écrivait à George Sand le 30 octobre 1834 : « René a promené dernièrement au Lido ses regrets et ses souvenirs entre Childe Harold, qui s'était retiré, et Lélia, prête à paraître. » Il n'ignorait pas que la romancière était accompagnée d'un jeune poète à la voix brûlante et voluptueuse. C'était à ceux-là maintenant qu'il fallait abandonner l'Italie. Quant à lui, il se plaisait parmi les ruines et ne voulait plus rien construire que des tombes. Il en avait érigé une au Poussin dans l'église San Lorenzo in Lucina, à Rome, et il choisissait pour la sienne le rocher du Grand-Bé, sur les côtes de Bretagne.

« Je voudrais être né artiste, » l'avons-nous entendu soupirer à Rome. Il l'était profondément. Le malheur de sa vie fut de ne pas pouvoir vivre en simple artiste. Sa naissance, les troubles sanglants de la Révolution, la tyrannie de Napoléon, ses propres ambitions enfin, le condamnèrent à une existence d'homme politique et de grand seigneur souvent très pauvre. Le meilleur délassement de sa vie fut de faire du paysage. Comme

il n'avait pas appris à se servir du pinceau, il dut peindre avec de simple prose, mais il y devint habile au point de rivaliser, dans la campagne romaine, avec nos vieux maîtres Claude Lorrain et le Poussin. L'Italie qu'il connut et qu'il aima fut surtout une Italie de paysages, car c'était aussi en paysagiste qu'il aimait Dante. Les visions de *la Divine Comédie* auraient pu l'initier à l'art florentin, mais il n'eut jamais l'occasion de séjourner en Toscane. Il ignora Florence et ses fresques des grands siècles. Passionné comme il l'était pour la poésie du christianisme, il semble qu'il eût pu, s'il se fût attardé dans le cloître de Saint-Marc, y goûter Fra Angelico. Il n'en eut pas l'occasion. La fine gaieté florentine lui échappa également. Bien des traits spirituels de ses *Mémoires* nous montrent que le *Décaméron* n'était pas fait pour l'effaroucher. Mais l'attitude qu'il avait prise l'obligeait à déclarer qu'il préférait le Tasse à l'Arioste, et ce qu'il lui fallait aimer par-dessus tout, c'était Rome avec ses ruines et sa campagne. Personne peut-être n'en a senti et rendu mieux que lui la grandeur mélancolique.

Mme de Staël était loin d'être un grand artiste à la manière de Chateaubriand. Dans les lettres qu'elle écrivait à Monti, il n'est jamais question des beaux-arts, et ce qu'il y a dans *Corinne* se réduit à peu de chose. Mme de Staël ne paraît avoir goûté que la

musique. Elle n'était que médiocrement sensible aux plaisirs de la vue. Les beaux paysages eux-mêmes ne lui inspiraient que peu de curiosité : « Si (1) ce n'était le respect humain, avouait-elle à un ami, je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la première fois, tandis que je ferais cent lieues pour causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas... »

Comment, étant l'œuvre d'un écrivain aussi peu passionné pour la nature et les arts, ce roman de *Corinne* a-t-il inspiré à tant de lecteurs un vif amour de l'Italie et un ardent désir de voir ce beau pays? Le succès européen du livre s'explique en partie par la grande renommée de Mme de Staël. Il était fait pour plaire aux Allemands, à cause des réminiscences de Gœthe : « Connaissez-vous le pays où les orangers fleurissent... » et aussi à cause des théories de Schlegel. Il devait flatter au dernier point l'amour-propre des Anglais par la supériorité qui leur est sans cesse accordée pour les mœurs et la dignité. Mais ce n'est pas seulement pour ces raisons-là que le livre fut tant goûté de lord Byron, de Shelley et des autres poètes. Ils y trouvaient autre chose. Mme de Staël est toute frémissante de l'esprit de la Révolution, et l'Italie est pour elle une terre d'espérance qui se soulèvera bien-

(1) Cité par M. Albert Sorel dans son livre sur Mme de Staël (série des grands écrivains de Hachette).

tôt au souffle de la liberté. Dans l'intérieur même de Saint-Pierre (1), Corinne cite à lord Nelvil les vers d'Alfieri :

Servi siam, ma servi ognor frementi,

et elle ajoute : « Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie... » Cette âme, Mme de Staël ne l'a qu'imparfaitement révélée, mais on voit qu'elle en avait deviné quelque chose en lisant les poètes : « L'Italie, fait-elle dire à Corinne, revit tout entière dans le Dante. » Parlant de Pétrarque, elle l'appelle « le poète valeureux de l'indépendance italienne ». On sent qu'elle veut de nouveau cette indépendance, persuadée qu'ainsi les beaux jours reviendraient pour l'Italie. Enfin, malgré toutes les tristesses qu'elle y a signalées, elle s'est prise elle-même à aimer l'Italie plus qu'elle ne pensait, et au pied du mont Cenis, elle se répétait le vers de Dante :

Vegno di loco ove tornar desio.

(1) Liv. IV, ch. III.

II

LE PREMIER VOYAGE DE LAMARTINE

ET

SES FANTAISIES NAPOLITAINES

Lamartine, à vingt et un ans, n'avait jamais quitté la province ; la plus grande ville qu'il connaissait était Lyon; il n'avait non plus jamais vu la mer. Ce fut à cet âge qu'il fit son premier voyage en Italie et qu'il séjourna de longs mois sur les bords du golfe de Naples. Tout le reste de sa vie poétique demeura éclairé par ce premier rayon de soleil italien.

A son retour en France, il alla à Paris, où il eut de bonne heure des succès littéraires et mondains, et lorsque à trente ans il publia son premier recueil de vers, il devint le poète favori des jeunes gens et des femmes. Nommé attaché d'ambassade, il refit le voyage d'Italie avec la jeune Anglaise qu'il venait d'épouser. Son second séjour à Naples et les années qu'il passa à Florence, à l'ambassade (1825, 1826, 1827), lui firent assurément mieux connaître l'Italie, mais les

premières impressions, bien que moins prolongées, avaient été les plus fortes. Il avait laissé un peu de sa plus belle jeunesse

> Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
> Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger...

A cinquante-quatre ans, devenu depuis longtemps par la politique un des hommes les plus populaires de France, mais traversant une période difficile, accablé de gloire et de dettes, et recourant à la plume pour payer ces dernières, c'est de nouveau à sa chère île d'Ischia qu'il alla chercher la santé et l'inspiration. Il y composa l'épisode des *Confidences* où il raconte comment mourut de chagrin une jolie et naïve fille de pêcheurs, abandonnée par lui après d'innocentes amours. Dans les *Mémoires* qu'il écrivit presque octogénaire, il s'efforce de nous faire croire à la réalité et à la pureté des amours qu'il a contées dans ce roman. Il confesse seulement qu'avant d'être corailleuse Graziella avait été employée à la manufacture de tabacs. Il est impie de discuter les fictions des poètes. Gardons-nous de porter une main profane sur les beaux cheveux que la pauvre fille de Procida avait coupés pour les offrir à la Madone. Dans la correspondance du poète il y a, de la fin de janvier à la mi-avril 1812, un vide qu'il faut respecter. Tenons-nous-en à ce que dit cette correspondance pour suivre l'heureux adolescent dans son premier voyage.

Les précieux fragments du journal intime de sa mère nous aideront d'abord à comprendre ce qu'avait été son éducation. Ses premières lettres nous diront comment il avait été préparé à ce voyage. Ses vers enfin nous révéleront les émotions profondes qu'il ressentit en Italie.

I

L'enfance et l'éducation de Lamartine. — L'esprit poétique et la piété de sa mère.

Les sentiments que le poète traduira en vers harmonieux sont déjà presque tous exprimés dans le petit volume qu'il a publié sous le titre de *Manuscrit de ma mère.* Alix des Roys était fille de la gouvernante des enfants du duc d'Orléans; elle dit que dans son enfance elle ne se figurait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'à la cour. Son fils, plus tard, par sa passion pour le luxe et les grandeurs, ne se souviendra que trop des jeunes années de sa mère; mais elle, quand, transportée loin du fracas de la cour, mariée et mère de famille, elle dut habiter la solitude de Milly, elle sut comprendre son rôle de modeste châtelaine et goûter les joies de la vie des champs.

« Nous nous sommes promenés ce soir, écrit-elle (11 juin 1801), avec mon mari et mes deux filles

aînées dans nos vignes en fleur; tout l'air était parfumé par leur bonne odeur. Nos vignes sont tout notre revenu, pour nous, nos enfants, nos domestiques et nos pauvres. Si tout ce qui est en fleur se tourne en grappes, nous serons bien à l'aise cette année... » Les orages viennent; elle sait se résigner et se préparer à des sacrifices : « La grêle a achevé de détruire toute notre récolte... Ce malheur nous oblige à bien des retranchements et des privations : tous nos projets d'aller passer les hivers à Mâcon, pour l'éducation de nos filles, sont renversés; nous vendrons probablement notre cheval et notre char à bancs. » Et elle a prié « au bruit des grêlons qui cassaient les branches et les vitres et des sanglots des paysans qui se désespéraient dans la cour ».

Cette communion d'âme avec la nature et les paysans et cette piété seront les deux sources de la poésie de Lamartine. La prose de sa mère, écrite cependant pour rester dans l'ombre, atteint parfois à une grandeur poétique. En parlant des montagnes qui séparent leur vallée de celle de la Saône, elle dit : « Ces sommets qui fléchissent et se relèvent tour à tour, comme de la terre pétrie sous la main pesante de Dieu, sont couverts de sapins, de hêtres et, dans quelques endroits, de genêts dont les fleurs jaunissent comme une dorure des plaques du paysage; ailleurs, ce sont des bruyères violettes ou

des pelouses grises sur lesquelles on voit d'en bas blanchir les moutons... (1). »

Elle aime « en idée » les montagnes et la mer, qu'elle n'a jamais vues pourtant : « Ceux qui sont nés en face de ces belles œuvres de Dieu doivent en avoir des images plus grandes que nous... » En cela elle se trompe. Les longs désirs préparent l'âme à comprendre la grande beauté. Si Lamartine était né au bord de la mer ou dans la haute montagne, il n'eût pas ressenti les fortes émotions qu'il éprouva lorsque, à vingt ans, il traversa les Alpes et s'en vint rêver sur les bords du golfe de Naples.

Le renouveau du sentiment religieux, après la période de révolte contre la superstition et le culte établi, contribua beaucoup au succès des poésies de Lamartine. C'est encore à l'éducation et à l'exemple que lui donna sa mère qu'il doit surtout ses inspirations pieuses. Elles ne se développèrent chez lui qu'assez tard; nous n'en trouvons guère de traces à l'époque de son premier voyage en Italie; mais elles sont déjà tout auprès de lui. Tandis qu'il lit *les Confessions* de Jean-Jacques, sa mère lit celles de saint Augustin, et elle s'applique à imiter sainte Monique. Sa religion n'est pas une vaine superstition; dans son journal, où il est si souvent question de

(1) 19 juillet 1801.

soumission à la Providence et d'espoir en elle, il n'y a aucun signe de formalisme étroit. Elle est fidèle aux pratiques du culte, mais elle n'a ni esprit sectaire ni ascétisme maladif. Elle considère la vie d'une bonne mère de famille comme aussi sainte que celle d'une vierge cloîtrée (1).

Elle est pleine de piété filiale et d'amour fraternel. Elle envoie « en se retranchant tout » vingt louis d'or à un frère malheureux. Elle fait, en plein hiver, pour aller voir sa mère, le voyage de Mâcon jusqu'à Rieux, petit village de la Brie : « De Coulommiers à Rieux, écrit-elle, j'ai été obligée de faire la route à cheval, sur un cheval de fermier qu'un enfant tenait par la bride. Il faisait un vent glacial; j'ai souffert sur les neiges ce qu'on doit souffrir en Sibérie. Jamais je ne peindrai la joie que j'ai eue de revoir ma pauvre mère; elle a été bien saisie elle-même en m'embrassant. Ce moment m'a fait oublier toutes mes peines. »

Elle élève avec courage et intelligence ses enfants; ils sont six, un garçon et cinq filles, et elle les a nourris elle-même. Le garçon ira au collège à Lyon, puis à Belley, mais elle se fait elle-même l'institutrice de ses filles : « Après le dîner, on travaille à l'aiguille; à la tombée de la nuit, nous récitons ensemble le chapelet, et le soir, à la veillée, nous lisons quel-

(1) 5 février 1805.

quefois une comédie de Molière... » Son fils, plus tard, trop épris de choses étrangères, semblera un peu oublier cette éducation toute française; cependant, c'est à la pratique de nos vieux auteurs qu'il devra le meilleur de son style.

Le mettre interne au collège avait été un grand sacrifice pour sa mère : « Je suis à Lyon, où je ramène Alphonse dans sa maison d'éducation : le cœur m'en saigne. J'ai été, ce matin, assister à la messe dans cette maison. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon Dieu! que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé, pour la jeter dans ces maisons mercenaires! » L'enfant n'y est pas mauvais élève : il est au nombre de ceux que l'on choisit pour aller voir Bonaparte passer la revue sur la place Bellecour; mais la reclusion ne lui va pas. A douze ans, il s'échappe de son collège. On le rattrape à six lieues de Lyon, et on a de la peine à lui faire écrire une lettre pour demander pardon à son père. Ce précoce esprit d'indépendance alarme un peu la mère; elle obtient pourtant qu'on le change de collège, et on le met, l'année suivante, chez les jésuites, à Belley. A la fin de sa rhétorique, il revient chargé de couronnes; il a seize ans; sa mère ne peut s'empêcher de le contempler : « Il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais

fort, quoique élancé. » Elle ne lui trouve pas le ton aussi doux qu'elle voudrait, mais elle craint en le grondant de l'éloigner d'elle.

L'année suivante, il finit son temps de collège en passant ses thèses de philosophie. Dans la première lettre que nous donne de lui la correspondance publiée, il raconte à son ami Guichard, de Bienassis, comment il a voyagé de Belley à Mâcon : « J'ai fait plus de la moitié du chemin à pied, avec mon petit paquet sur le dos... je m'en allais tout le long de la route chantant, comme un troubadour, quelque vieille romance; j'en composais même tout en marchant; lorsque je trouvais quelque beau site, je m'asseyais et je le contemplais tout à loisir... (1). » Et il veut se faire chevalier errant.

II

Projets de voyage. — Lamartine apprend l'italien et l'anglais et lit Chateaubriand et Mme de Staël. — Son engouement pour la littérature anglaise. — Ses parents l'envoient en Italie pour qu'il échappe à la conscription.

Il ne tardera pas à méditer de longs voyages et surtout celui d'Italie. Il félicite Virieu d'un beau

(1) 24 septembre 1807.

projet d'aller à Rome et d'y avoir quinze laquais (1). Comme toute carrière lui est fermée, « hors celle du génie et des arts, » c'est au milieu des ruines et des beautés d'imagination qu'il lui faut aller vivre. Rome donc, et il s'y contenterait même d'un cheval, d'un cabriolet et d'un laquais. « Athènes ensuite et la vieille Grèce ; quelques mois d'hiver dans les montagnes d'Écosse, auprès des ombres d'Ossian et de Fingal; un petit tour aux grandes Indes pour tenter la fortune, un an ou deux en Amérique pour voir la jeune nature. » Voilà de beaux projets qu'il ne fait d'ailleurs qu'en plaisantant, car il se voit revenant d'Amérique « avec des souliers un peu usés, une vieille redingote percée au coude, un chapeau déformé, la cravate noire, la culotte de peau, la pipe à la bouche... ».

En attendant, pour se préparer à ces grands voyages, il apprend l'italien et l'anglais, lit Mme de Staël et Chateaubriand. Quatre années s'écoulent entre sa sortie du collège et son départ pour l'Italie, pendant lesquelles, abandonné à lui-même, inquiet de son avenir et rêvant la gloire, il lit passionnément et s'exerce, sans trêve, à composer des vers. Il écrit de longues lettres à ses deux amis de collège, Aymon de Virieu et Guichard de Bienassis, confidents de ses

(1) 1er juin 1809.

projets de gloire et d'amour et premiers lecteurs de ses poésies juvéniles. Très jeune de cœur à dix-huit ans, il n'a connu encore ni la moquerie ni la cruauté, lorsqu'il envoie à son ami Guichard d'innocents fragments comme celui-ci :

Sous la fenêtre d'une belle,
Mêlant ma plainte au bruit des vents,
Je chantais des vers languissants
Dont se moquait une cruelle...

Comme il n'a auprès de lui que d'indulgents amis à qui montrer ses œuvres, rien ne l'arrête et son imagination court à l'aventure, sous l'ondée trop souvent monotone des strophes et des rimes. Dans une des premières lettres que nous ayons de lui, il dit à Guichard : « Je m'aperçois que je suis verbeux, comme les vieilles gens... » Il ne se corrigera guère de ce défaut, et il n'aura jamais la concision nécessaire à une œuvre dramatique, mais dans le vague des libres méditations il trouvera des accents de puissant lyrisme.

Il a horreur des mathématiques, néglige toutes les sciences et n'a même pas, comme son cher Jean-Jacques, de passion pour la botanique. Élevé à la campagne, amant de la grande nature, le goût de l'histoire naturelle ne lui vint jamais. Tout ce qui est précis lui déplaît. En poésie, il ne voudra jamais s'assujettir aux exigences des poèmes à forme fixe

Dans les arts, c'est à la musique qu'il est le plus sensible ; elle lui plaît parce qu'elle est fluide et impalpable.

Il s'écarte peu à peu dans ses lectures de ce qui est clair, raisonnable et de vieille tradition française. Au sortir du collège il ouvre encore volontiers Molière, Racine et Voltaire, mais il ne tarde pas à les négliger pour suivre Chateaubriand dans les solitudes du nouveau monde. Il lit et relit *René* et s'en donne « à cœur joie » de pleurer (1). Il s'attache à Montaigne, mais le quitte quand il tombe amoureux. C'est la lecture de Jean-Jacques Rousseau qui l'impressionne le plus. Quand sa mère veut brûler les livres si habilement écrits du cynique sophiste, l'adolescent curieux et désobéissant les a depuis longtemps lus et relus. Il va, quand il est à Lyon, méditer seul et lire *les Confessions* dans une grotte des bords de la Saône (2). Quand il lit pour la première fois *la Nouvelle Héloïse*, c'est du délire. Il sera toute sa vie épris de la Julie de Rousseau ; il pensera à elle en aimant son Elvire et en composant les stances du *Lac ;* il donnera le nom de Julie à sa fille et à l'héroïne du roman où il conte l'histoire de ses amours les plus passionnées.

Après *la Nouvelle Héloïse* le roman qui excita le plus son admiration fut *Corinne.* Il y trouvait, mêlée au récit d'aventures sentimentales, une description de

(1) 21 octobre 1809.
(2) Corr. 2 mai 1810.

l'Italie. Ce livre aviva en lui le désir des voyages : « Je le lus en deux jours, dit-il, me croyant transporté dans un autre monde. » Sous l'impression de cette lecture, il part tout seul à Saint-Point, n'emportant que l'*Orlando furioso.* Il n'était guère en état de lire l'Arioste. Il avait fait différentes tentatives pour apprendre l'italien, placé une grammaire italienne en évidence sur sa cheminée (1) ; mais ayant envie de concourir pour un prix que décerne l'Athénée de Vaucluse, il s'aperçoit que tout ce qu'il sait de Pétrarque (2), c'est qu'il a aimé Laure et composé des sonnets ; il serait embarrassé pour les lire dans le texte. Ce qui lui donne un grand désir de savoir l'italien, c'est la renommée d'Alfieri : « Il aimait tant les chevaux, la poésie, les lettres, ses amis, les voyages et la gloire !... »

Lamartine à cette époque de sa vie n'a qu'un assez faible patriotisme. Tout a été si bouleversé en France et en Europe par la Révolution qu'un fils de gentilhomme ne s'y reconnaît plus. En réalité, la cause de départ pour l'Italie fut la crainte que l'on avait de le voir pris par la conscription. A son retour, en avril 1812, il s'arrêtera prudemment à Milan et attendra que son père lui écrive qu'il peut

(1) Lettre à Guichard de Bienassis, 10 décembre 1808.

(2) Lettres à Aymon de Virieu du 30 septembre 1810 et du 12 décembre 1810.

rentrer en France sans danger d'être incorporé.

A vingt ans, ses enthousiasmes littéraires le portaient encore plus vers l'Angleterre que vers l'Italie. Il n'entendra parler de lord Byron que longtemps après son retour d'Italie, mais dès que paraîtra *Childe Harold* il reconnaîtra en lui le héros qu'il aurait voulu créer, et la vie de lord Byron est celle qu'il aurait voulu vivre. Outre la mode qui sévissait alors, la passion du grand luxe qui le tourmenta toute sa vie devait contribuer à son admiration pour la riche Angleterre. Quand il sera plus tard attaché d'ambassade à Florence, il aura de beaux chevaux et s'en ira caracoler aux Cascines. A dix-huit ans, il soupire en écrivant à son ami Virieu : « Que n'ai-je une jolie maison de campagne à une demi-lieue de la ville, avec un beau cheval et un boguey bien propre pour y venir prendre mes leçons ! » Il ne sait pas encore l'anglais et n'a lu que de pauvres traductions, mais il estime la poésie anglaise supérieure à la française et à l'italienne (1), et il médite un voyage en Angleterre avec son ami Virieu. Il lit Pope, qu'il préfère à Boileau, les romans de Fielding, de Richardson, de Goldsmith. Sterne le fait pleurer comme un enfant (2). A Lyon, il fréquente surtout des Anglais, et il a assez

(1) Lettres à Aymon de Virieu du 3 mars 1809 et du 10 août 1810.

(2) Lettre à Virieu du 23 mars 1811.

de persévérance pour apprendre véritablement leur langue. Il traduit *les Nuits* d'Young, une tragédie d'Addison, et quand il est pris d'idées sombres, il se *récrée* avec quelques auteurs anglais comme Ossian, Young et Shakespeare (1).

Il était dans tout le feu de ses études anglaises, lorsque son départ pour l'Italie se décida inopinément. Un amour à oublier en fut le prétexte. Il n'avait eu jusque-là que d'insignifiantes passions, des désirs d'aimer plutôt qu'autre chose et des aventures de bal masqué. Il aimait le théâtre et la danse et n'avait vécu innocent ni à Lyon, ni à Mâcon, mais il n'avait eu aucune passion profonde. Il regrettait en lisant Parny de n'avoir pas d'Éléonore (2), en lisant *la Nouvelle Héloïse*, de n'être pas amoureux comme Saint-Preux (3). Et lisant *Werther* il soupirait : « Voici l'automne : c'est le temps où je deviens amoureux, mélancolique, rêveur, ennuyé de la vie ; c'est le temps où je lis *Werther* et où je suis souvent tenté d'imiter cet aimable et malheureux héros de roman... » Ne nous effrayons pas : septuagénaire il aimera encore à nous parler de ses belles victimes. Pour le moment, ce qui le tourmente, c'est d'être obligé de se créer des maîtresses imaginaires (4).

(1) Lettre à Virieu du 24 mars 1811.
(2) *Ibid.*, du 28 mars 1810.
(3) *Ibid.*, de septembre 1810.
(4) Lettre à Virieu du 4 janvier 1811

Une fois il s'était écrié : « Ah ! mon ami (1), me voilà pris ! me voilà mort ! j'aime, et j'aime sans espérance ! j'aime quelqu'un qui ne peut m'aimer ; du moins, j'ai de fortes raisons de le craindre. Quant à la dernière petite intrigue dont je te parlais dans ma dernière lettre, c'est fini... » Celle-ci ne dure aussi qu'une seule lettre.

Un jour vient cependant où, quand il écrit (2) qu'il se sent « une passion naissante et malheureuse dans le cœur », cette fois, c'est tout de bon. Il croit aimer pour la vie, et il veut prendre aussitôt un parti violent pour obtenir à vingt-cinq ans la main de celle qu'il aime. Il ira à Paris chercher une position ; s'il n'y réussit pas, il se fera soldat. Et bientôt son désespoir grandit ; puisqu'il ne peut vivre heureux en France, il déclare qu'il veut aller se faire tuer en Espagne ou en Russie (3 avril 1811). Et la fièvre le prend.

Cela devenait grave ; les parents s'en émurent. Le mariage leur paraissait peu raisonnable ; peut-être n'avaient-ils qu'une médiocre confiance dans la durée des sentiments du jeune poète. Pour l'en distraire et pour l'éprouver, ils proposèrent le voyage d'Italie. Une occasion se présentait : une cousine de sa mère venait de se marier et allait avec son mari passer deux mois à Livourne. On pouvait leur confier le pauvre

(1) Lettre à Guichard du 10 décembre 1809.
(2) Lettre à Guichard, 1er février 1811.

amoureux. Il fut aussitôt prêt à partir. Il écrit le même jour (30 mai 1811) à Guichard et à Virieu, leur annonçant que les prochaines lettres qu'ils recevront seront datées de Florence ou de Rome ; il séjournera dans toutes les belles villes d'Italie, il prendra en Toscane le bon accent italien. A son retour il s'embarquera à Gênes ; il verra donc aussi la mer. Mais les amours ? « Ce soir, dit-il, je vais annoncer mon triste départ. Que de larmes vont couler ! Combien j'aurai d'assauts à soutenir pour ne pas me dédire ! Mais j'ai du cœur, et toutes les Armides de ma patrie ne retiendront pas un chevalier qui va courir les aventures et voir tout ce qu'il y a eu et tout ce qu'il y a encore de beau et de grand dans le monde... » Il demande d'ailleurs à Virieu de ne point tarder à le suivre en Italie. Qui sait où le jettera le désespoir ? Peut-être est-ce son tombeau que son ami viendra chercher à Rome ou à Naples.

III

Lamartine à Turin, à Milan, à Bologne. — Comment il juge les Italiens. — Il séjourne à Livourne. — Il va à Florence.

Il ne partit qu'au mois de juin. La première lettre d'Italie que nous donne la correspondance est de Bologne et n'est pas datée. Il dit à Virieu qu'il n'a été content jusque-là que des Alpes et de Turin. Il n'attache pas d'importance à cette Italie du nord qui est « l'Italie moderne ». Turin, cependant, l'a émerveillé. Le jeune voyageur, qui ne connaît pas Paris, y fut sans doute surtout impressionné par le mouvement d'une grande ville, par l'alignement des grandes rues et le déroulement infini des arcades.

A Milan, il trouve que la cathédrale vaut « huit jours d'admiration », mais il ne dit rien des ruines de la grande fresque de Léonard de Vinci. Le réfectoire du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, dont un général de Bonaparte avait fait une écurie, et dont on avait dû ensuite murer la porte, avait cependant été ouvert de nouveau en 1801. Mais Lamartine, à cette époque de sa vie, semble ignorer qu'il y a eu un Léonard de Vinci et ce que fut la passion pour la peinture aux beaux siècles de l'Italie.

Il va au théâtre de la *Scala* entendre « de la belle musique italienne, entre des abbés et des filles publiques ». Ce mélange l'offusque, comme aussi de voir au *Cours oriental* la foule des équipages magnifiques « garnis de jolies femmes et d'hommes maussades et taciturnes ». La première impression que lui ont produite les Italiens est fort mauvaise. Il est probable qu'à cette époque des guerres de l'Empire les Français étaient assez mal reçus au delà des Alpes. Et le jeune poète, dont on n'attendait que paroles admiratives, est déçu à son arrivée : « Ah ! le triste pays que l'Italie, dit-il, si on veut y vivre avec les vivants ! Aucune politesse, aucune prévenance, personne qui réponde aux vôtres. Voilà du moins ce que j'ai vu jusqu'à Bologne. Quand je trouve un Français, je l'embrasserais volontiers. Je parle à tous nos soldats que je rencontre ; ils sont plus aimables qu'un seigneur italien. » A l'étranger, aux plus indifférents, la douceur de la patrie se révèle. Lamartine n'avoue pas combien il est pénible d'entendre résonner autour de soi un langage étranger que l'on ne comprend pas. C'est son cas, et c'est pour cela surtout qu'il parle à tous les soldats français qu'il rencontre. Il se montre très injuste pour la jeune Italie ; il le sera longtemps. Plus tard, quand il sera à l'ambassade de Florence, il écrira dans le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* les vers insultants qui lui valurent son duel

avec le colonel Pepe. Il ne sentait pas l'admirable mouvement du *Risorgimento* qui se préparait.

Bologne lui paraît toutefois « une ville charmante ». Il y visite l'université, admire les cabinets de physique et s'émerveille du désintéressement des professeurs. Nous n'avons pas ses premières impressions de Florence. Plusieurs lettres manquent à cet endroit dans la correspondance. Dans la lettre de Livourne du 8 septembre, il ne dit rien non plus de l'émotion qu'il ressentit lorsqu'il vit la mer pour la première fois. Il dit seulement de Livourne que c'est « un magnifique port de mer ». Puis, parlant par métaphore et se souvenant d'heureuses journées passées à Bienassis avec ses deux amis : « Les nuages s'amoncellent, dit-il, le jour disparaît, la mer s'agite ; ô journées tranquilles du rivage, que nous étions sots de ne pas vous apprécier assez et de désirer de nous embarquer et de faire aussi notre triste traversée !... » Et il s'excuse de son style poétique, « auquel on ne peut échapper dans ce beau pays, sur ces bords charmants de la Méditerranée. » Il commence à prendre goût à la langue italienne, qu'il trouve « vraiment céleste ». Mais son cœur est « plein de tristesse ». Il songe encore à ses amours.

Vers la mi-octobre, les personnes avec qui il était venu à Livourne étant obligées de retourner en France, on le laisse seul. Il a d'ailleurs grand besoin

de quelqu'un à qui communiquer ses impressions, et il se plaint de faire son voyage « assez maussadement ». La séparation est pour lui « cruelle et longue ».

Le 22 octobre 1811 il est à Florence, d'où il écrit à Virieu qu'il doit partir le surlendemain pour Rome, bien que la route soit peu sûre à cause des vols et des assassinats, mais il se confie à la destinée. Florence lui plaît davantage que la première fois ; il a visité l'intérieur du palais Pitti ; il a trouvé à la galerie (probablement celle des Offices) « de nouvelles beautés », mais il ne donne aucun autre détail. Peut-être notait-il quelques impressions dans ses carnets. A Bologne, il avait déjà « un petit volume de notes décousues ». Un peu plus tard il promet à Guichard de lui rapporter « un portefeuille bien garni » de descriptions d'Italie pour le distraire les soirs d'hiver à Bienassis. Ces carnets sont perdus, mais il est probable qu'ils ne contenaient pas d'indications précieuses. L'art et la poésie des Toscans étaient encore lettre morte pour Lamartine. Plus tard, après de longs séjours à Florence, il saura du moins goûter le charme du paysage : « A l'heure où la chancellerie de l'ambassade se fermait, » écrit-il dans le commentaire à une pièce des *Harmonies* (1), « après les dépêches écrites, je montais à cheval sur le quai de l'Arno ; je sortais de la ville

(1) Celle qui est intitulée : *Encore un hymne.*

par une de ces belles portes antiques qui conduisent aux campagnes voisines ; j'errais seul entre les haies de figuiers, d'oliviers, de cyprès qui revêtent ces collines d'une draperie un peu pâle, mais douce aux yeux, et j'écoutais en moi les inspirations fugitives, mais presque toujours pieuses, qui me montaient de cette terre au cœur. Le soleil couché, je rentrais par les longues rues sombres, pavées de dalles retentissantes et tout embaumées par l'odeur de résine qui s'exhale des charpentes des maisons et des palais de Florence, faites de bois de cyprès... » Par les chaudes journées d'été, cette odeur embaume en effet toute la ville ; dans ce parfum, la beauté des grands siècles florentins pénètre plus avant dans l'âme, mais Lamartine était plus attentif aux œuvres de la nature qu'à celles de l'homme.

IV

Lamartine à Rome en novembre 1811. — Ses vers sur les ruines romaines. — La jeune fille dansant sur la tombe de Cecilia Metella. — Lamartine au tombeau du Tasse.

La première lettre datée de Rome que nous donne la correspondance est du 18 novembre 1811. Nous y voyons que le poète écrivait souvent à la jeune fille dont il était épris. Inquiet de Virieu, il lui dit : « Écris-moi quelques lignes seulement, pas plus long que je n'écris à mon amie quand je suis pressé : Je t'aime et je me porte bien. Ajoutes-y : J'arrive... » Il se sent triste en effet et aurait besoin d'un ami auprès de lui ; cependant il trouve que la mélancolie de Rome lui est bienfaisante : « ... Son aspect, ses mœurs, son silence, sa tranquillité, me font du bien. Si jamais des malheurs irréparables m'arrivaient, je viendrais me fixer ici. Je crois que c'est le lieu qui convient le mieux à la douleur, à la rêverie, aux chagrins sans espoir... » Il était mieux fait pour comprendre Rome que Florence. Les ruines d'alors, que les archéologues commençaient à peine à déchiqueter, avaient leur lierre et leur gazon. Le jeune poète y voyait

Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,

L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence...

Ces vers font partie de son premier recueil (1) et ont pu être ébauchés pendant le premier séjour à Rome. Dans les *Nouvelles Méditations*, publiées en 1823, une longue pièce, intitulée : *la Liberté ou une nuit à Rome*, donne une description du Colisée envahi par le lierre, et le poète s'écrie :

Rome! te voilà donc ! O mère des Césars,
J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars;
J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire.
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?
Nos monuments sont-ils plus immortels que nous?
Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir errer sur ce tombeau
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau,
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines...

Quelle vie le jeune voyageur abandonné à lui-même menait-il à Rome? La correspondance nous donne peu de détails. Dans les *Confidences*, si suspectes, Lamartine nous raconte qu'en venant de Florence à Rome il s'était lié avec un compagnon de voyage qu'il avait pris pour le neveu du chanteur

(1) *Méditations*, la Foi.

David, mais qui était en réalité une jeune fille romaine, élève de ce David. Elle s'était travestie pour la route. C'est elle qui est son guide à Rome ; elle le conduit à Frascati, à Tivoli, à Albano ; elle est gaie et folâtre et danse sur la tombe de Cecilia Metella. Que faut-il croire de tout cela? Est-ce à lui ou à un autre que cette aventure est arrivée? Lui qui aime tant à conter ses moindres succès féminins à ses amis, il ne dit rien de tout ceci dans la lettre qu'il écrit à Virieu.

Sa mère semble inquiète de lui à cette époque; mais il doit y avoir dans le journal une erreur de date; la page qui porte la date du 11 octobre ne peut être que du mois de novembre, puisqu'en octobre Lamartine était en Toscane: « Alphonse, dit sa mère, m'écrit de Rome une lettre d'enthousiasme sur les monuments de cette ville célèbre; je voudrais bien être avec lui, mais je suis trop pauvre. Ses oncles et ses tantes nous aident à payer les frais de son voyage, ils nous ont donné hier pour lui 72 louis. S'il est économe, il pourra avec 100 louis passer l'hiver à Rome et à Naples ; mais qu'il est jeune et débordant d'imagination pour être ainsi livré à lui-même dans ces pays lointains !... » Et elle se réjouit qu'Aymon de Virieu, qu'elle juge « plus mûr », doive aller le rejoindre. Lamartine est lui-même bien impatient d'avoir son ami près de lui; il craint que sans lui il ne lui soit impossible de passer son hiver à Rome :

« Viens, lui dit-il, décide-moi, aide-moi, secours-moi, je suis un homme perdu... » Il a évidemment besoin d'argent.

Quand il recevra du secours, il ne résistera pas au désir de partir aussitôt pour Naples. En attendant il se promène dans les galeries du Vatican. Il y voit passer la comtesse d'Albany et se scandalise de ce qu'elle ait donné un peintre français pour successeur à Alfieri. Il va à Saint-Onuphre à la recherche du tombeau du Tasse. On commence par lui faire voir d' « ennuyeuses peintures ». (C'est au couvent de Saint-Onuphre qu'est la *Vierge au donateur* de Léonard de Vinci, et il y a aussi une fresque de Pinturicchio.) Ce n'est pas pour cela qu'il est venu. Où est le tombeau du Tasse ? On lui montre enfin « une très petite pierre carrée », et aussitôt il se jette à genoux : « Je ne sais pas quelle prière j'ai faite, mais je sais bien que je pleurais en me relevant... »

Ce que Lamartine adore dans le Tasse, ce ne sont pas tant ses beaux vers que sa renommée. Il accepterait, lui, l'ambitieux adolescent, la même destinée malheureuse pour avoir aussi la couronne de laurier. Il aime Rome, parce qu'elle est pleine de souvenirs de gloire. Son culte pour les poètes fameux devient une religion dans laquelle il y a déjà un pressentiment de son génie.

V

Lamartine à Naples en décembre. — Enthousiasme. — Lettres à Virieu. — Ennuis d'argent. — L'arrivée de Virieu. — Le mystère de Graziella. — Dix ans plus tard. — Légitimes amours. — Mme de Lamartine et le poète à Ischia en 1820. — *Le lys du golfe de Santa Restituta.*

En décembre il est à Naples, et le voilà enthousiasmé. Il a cru n'y venir que pour cinq ou six jours; il comprend tout de suite qu'il y restera au moins de longues semaines. Il lui tarde toujours que Virieu vienne le rejoindre : « Tu ne verras rien au monde, lui dit-il, de plus beau que le golfe de Naples et de plus bruyant que cette ville... » Rome, à l'époque où Lamartine venait de la voir, était plus déserte et plus silencieuse qu'elle n'est aujourd'hui, et le contraste était plus frappant en arrivant à Naples. Le mouvement prodigieux des voitures, le nombre infini des riches équipages de Chiaja passant au travers d'une foule à la fois loqueteuse, mendiante, larmoyante et joyeuse, durent impressionner fortement le jeune provincial.

Avant d'aller s'installer chez un de ses cousins, directeur de la manufacture des tabacs, il était descendu à l'auberge dans le quartier de Monte Oliveto. A se promener aujourd'hui dans les rues noires et

mal odorantes de cette partie de la ville, on se demande comment Lamartine pouvait conseiller (1) à son ami de descendre à cette même auberge quand il viendrait le rejoindre. Il avait la jeunesse et la foi.

L'air napolitain, dès son arrivée, l'avait grisé. On était en hiver, et pour lui, qui avait toujours passé la froide saison sous d'assez rudes climats, l'atmosphère attiédie, quand il se promena pour la première fois dans les ravins de Sorrente, dut lui sembler celle d'un paradis, et, en effet, il voyait les arbres chargés de fruits d'or. Il s'abandonna à une heureuse paresse d'esprit : « J'emploie mon temps à courir, dit-il, à voir sans suite et sans raison ; je n'écris presque plus rien, je suis mort au monde, aux projets de ma jeunesse, je m'endors (2). » Ses tourments d'amour ne sont pourtant pas encore apaisés : « Pour moi, » écrit-il à Guichard, « je traîne, je promène, je berce par toute l'Italie mes ennuis déchirants... » Il les berce trop, ils finissent aussi par s'endormir.

Le Vésuve est en éruption ; il y organise une excursion avec des dames napolitaines (3). Il va aussi à Pouzzolles, à Baïa, à la Solfatare. Quand il écrit à Virieu, le 15 décembre 1811, il arrive d'Herculanum. Les belles excursions qu'il fait lui coûtent fort cher.

(1) Lettre du 14 janvier 1812.
(2) Lettre à Guichart, 8 décembre 1811.
(3) 8 décembre 1811.

Bien qu'il soit dans un hôtel très modeste et ensuite chez son cousin, il a un « domestique et un guide ». Il ne tarde pas à avoir de nouveau des ennuis d'argent : « Je n'ai fait aucune économie, dit-il, parce qu'étant tout seul, je n'ai pas le courage d'en faire. J'ai tout jeté par les fenêtres et je suis à sec. » Et quelques jours plus tard : « Je me trouve en ce moment-ci sans le sol et avec des dettes à Naples. Je ne pourrais pas en partir si je ne trouvais pas ici une *âme charitable* qui eût la complaisance de me prêter quelques ducats. Je ne sais trop si je les trouverai. Je m'endors là-dessus et fais une dépense de fol en attendant... » C'est ce que le pauvre poète devait faire toute sa vie : augmenter toujours parallèlement à ses dettes la folie de ses dépenses. Il trouva l'*âme charitable* et put continuer à faire des dettes, et il se mit aussi à jouer. Mais l'enfant prodigue fera pleurer sa mère : « Je viens d'avoir beaucoup de chagrin à cause de lui, » écrira-t-elle dans son journal un an plus tard (1), « on a envoyé de Lyon et d'Italie à son oncle et à ses tantes des notes assez considérables de dettes qu'il a faites pendant ses voyages... » L'intelligente femme, qui allait trouver bientôt dans les succès du poète une consolation à de tels chagrins, écrivait dans son journal, alors qu'il était tout enfant : « Acceptons le génie,

(1) 31 janvier 1813.

si Dieu le donne, mais souhaitons le bon sens à nos enfants (1) ».

Le génie que la mère avait pressenti ne s'était pas encore révélé à l'époque de ce premier séjour à Naples, mais tandis que le jeune homme, si actif jusque-là pour lire, écrire et s'exercer à l'art des vers, s'abandonne sous l'influence du voluptueux climat à une paresse momentanée, des sensations nouvelles pénètrent son âme, qui, plus tard, deviendront des souvenirs purifiés par le lointain et animant des vers harmonieux.

Il continue à conjurer Aymon de Virieu de venir partager le plaisir de ses yeux devant le beau paysage. Il ne veut pas qu'il s'arrête à Turin, ni à Gênes, ni à Livourne, ni même à Florence. Il n'y a que Rome et Naples qui comptent en Italie. Plus tard, il sera moins injuste pour Florence, et il écrira (19 janvier 1820) au chevalier de Fontenay, qui doit venir le retrouver à Naples : « Vous regretterez Florence du double quand vous connaîtrez Naples ; il y a les éléments de tout, mais c'est comme le chaos, rien n'en sort. Il faut se contenter de la volupté des yeux et du divin climat. » Et il avait compris cela à son premier voyage ; car, lorsqu'il était en route pour le second, il écrivait à la marquise de Raigecourt (13 juillet 1820) :

(1) 14 janvier 1803.

« Nous allons à présent dans le pays de la pure et brutale volupté ; Naples ressemble plus à l'Asie qu'à l'Italie; il n'y a que les délices du corps, l'air, la vue, le ciel et la paresse. » Mais, à vingt ans, la « brutale volupté » lui suffit. Il s'abandonne à une insouciante contemplation comme un vrai lazzarone.

La solitude cependant lui pèse un peu. Les dames napolitaines ne l'ont pas accompagné comme il le pensait au Vésuve. Il a déjeuné seul dans le cratère. Il est allé seul à Pompéi, à Herculanum, à Pouzzoles. Dans sa lettre du 14 janvier 1812, il demande à son ami de ne pas s'arrêter à Rome plus de trois jours. Ils y reviendront ensemble. Enfin, dans sa lettre du 22 janvier, la dernière avant l'arrivée de Virieu, on sent qu'il n'aurait pas le courage d'attendre plus longtemps : « ...Mon seul désir, lui dit-il, est d'être avec toi. Viens t'attrister, viens *fantasticare* avec moi. Je te conduirai partout : j'ai tout vu depuis longtemps, et, sans l'espoir de te voir arriver, il y a longtemps que j'aurais secoué la poussière de mes pieds... » Il avait pour Virieu une forte amitié et ne pouvait être heureux qu'avec lui. Plus tard, voulant marquer à sa femme combien il a d'attachement pour elle, il lui dira : « Tu es mon Virieu. » Le mariage même ne diminuera pas l'affection des deux amis.

Virieu arriva enfin. C'est ici que nous trouvons dans la correspondance le grand vide. Il n'y a plus

de lettres de Naples. Les lettres qui suivent sont de Florence et de Milan, de la fin d'avril, et le jeune poète va repasser les Alpes. Le beau voyage est fini.

Comment avaient vécu à Naples les deux jeunes gens? Quelles avaient été leurs aventures et leurs heureuses folies? La pièce intitulée : *le Golfe de Baïa*, qui parut dans les premières *Méditations*, semble avoir été composée pendant le premier séjour à Naples. Le poète fait au clair de lune une promenade en bateau sur les eaux tranquilles du golfe. Une « main craintive » tient le « docile aviron », ce qui signifie probablement en prose qu'une femme est assise à l'arrière du bateau et dirige le gouvernail. Le jeune homme, au contraire, se courbe « sur la rame bruyante », et, contemplant les ruines des palais romains et aussi la belle enfant qu'il promène sur l'eau, il évoque à la fois la fierté des Catons et les amours d'Horace, de Properce et de Tibulle. Mais il n'y a rien dans le ton de la pièce qui indique une passion réelle. S'il y a quelque amourette, il la sent fragile et passagère comme le sillage du bateau qu'il conduit. Peut-être songe-t-il encore, malgré son gracieux pilote, à la jeune fille avec laquelle il a échangé ses premiers serments et qui l'attend toujours dans son pays :

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;

Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ces palais, ces temples déserts.

S'il était très amoureux, il n'éprouverait pas cette tristesse ; il se sent devenir infidèle à ses amours lointaines, mais ses amours présentes ne sont qu'un badinage et comme une caresse passagère de la brise embaumée du soir.

Était-ce une cigarière ou quelque fille de pêcheur qu'il promenait ainsi sur l'eau? Au lieu de deux, quand Aymon de Virieu était avec lui, ils étaient souvent quatre dans la barque :

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'Amour conduits !
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits (1) !...

Soulever un tel voile, même si c'était possible, serait d'une sotte et coupable curiosité.

Quand Lamartine adressait ces vers à son ami, dix

(1) *Nouvelles Méditations*, le Passé.

années avaient déjà passé sur leurs folies de Naples et de Baïa. Le poète était marié, et il était revenu avec sa femme sur ce même rivage. Il n'y a rien dans ses lettres d'alors qui indique qu'il y ait trouvé des souvenirs qui auraient été des remords. Dans la pièce des *Nouvelles Méditations* intitulée : *Tristesse*, et qu'il composa à un moment où sa santé était ébranlée, il demande qu'on le reconduise à Naples :

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur.
Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces riants coteaux;
Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cinthie, au tombeau de Virgile,
Près des débris épars du temple de Vénus :
Là sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie
Et tresse sur la tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.
. . . .

Et croyant prochaine la fin de ses « jours pâlissants », il ajoute :

Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

Celle qu'il adore et avec laquelle il voudrait retourner aux jardins de Cinthie est Mme de Lamartine. Les plus sceptiques n'ont, pour s'en convaincre, qu'à lire les lettres qu'il écrivait pendant son second voyage d'Italie. Le poète fut bon mari. Au même Aymon de Virieu qui en 1812 a été, à Naples, son compagnon des joyeuses folies de la vingtième année, il écrira, de Naples encore, en 1820, pour lui donner de bons conseils au sujet du mariage, lui souhaiter une femme plutôt intelligente et bonne que jeune et riche, et il ajoutera : « Je suis toujours de plus en plus content de celle que la Providence me ménageait dans sa bonté. Je tâche de la rendre contente et heureuse aussi. Je me dépouille du plus d'égoïsme possible, car les longs et bons attachements se nourrissent de mutuels sacrifices... » Et il était véritablement heureux; vingt passages de ces lettres le prouvent. Mme de Lamartine fut la vraie muse des *Nouvelles Méditations*. A peine si quelques pièces comme *le Crucifix* sont consacrées à la mémoire de la pauvre morte déjà pleurée dans *le Lac*. C'est à sa jeune femme que le poète s'adresse dans presque toutes les autres pièces et qu'il dit dans l'*Élégie :*

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie ;
Des rapides printemps respire au moins les fleurs.
Aux chastes voluptés abandonnons nos cœurs ;
Aimons-nous sans mesure, ô mon unique amie !

C'est par Mme de Lamartine et non par une fille de pêcheur qu'il se fait dire dans *Ischia :*

« Viens ! l'amoureux silence occupe au loin l'espace !
Viens du soir près de moi respirer la fraîcheur !
C'est l'heure ; à peine au loin la voile qui s'efface
Blanchit en ramenant le paisible pêcheur.

. . . .

« Maintenant sous le ciel tout repose et tout aime :
La vague en ondulant vient mourir sur le bord ;
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

« Vois, la mousse a pour nous tapissé la vallée,
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux
Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ces fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux... »

C'est seulement quand il vint avec sa femme à Naples qu'il semble avoir découvert Ischia. Sans doute il y avait fait des promenades avec son ami Virieu lors de son premier voyage, mais il y avait passé presque indifférent, car il n'en parle ni dans ses lettres ni dans ses vers. Cette fois, il y loua une petite maison pour l'automne, et il écrivit à Louis de Vignet (16 septembre 1820) en lui faisant une description de l'île, qu'il compare à une montagne de la Savoie qui s'élèverait dans la mer : « Là (1), dit-il, je passe mon temps à rêvasser avec Marianne. Nous rentrons, nous dînons, nous dormons. Quatre ânes, frémissants d'une

(1) Lettre à Louis de Vignet du 31 (*sic*) septembre 1820.

noble ardeur, nous attendent dans la cour; Mme Birch et son écuyer Monkey ouvrent la marche; et dans ce grotesque équipage, le seul connu du pays, nous gravissons les sommets volcaniques... nous nous égarons dans les bois, nous culbutons dans les ravins. Mme Birch pleure, Monkey roule en silence et moi je ris... » Et il souhaite à son ami « une bonne petite perfection de femme » comme la sienne. Le climat et les eaux d'Ischia lui rendent la santé, et il dit à Virieu qu'il n'a pas d'autres tourments que des ennuis d'argent. La vie est chère dans cette île heureuse, et bientôt il faudra augmenter les dépenses « à cause des enfants ». Sans quoi il voudrait se fixer là toujours, goûtant la fraîcheur des eaux qui descendent du mont Epomée, et insouciant des tremblements de terre : « Je jouis, dit-il, à l'ombre de ces figuiers, du beau soleil et de ma femme. Nous passons mollement nos jours à ne rien faire, à lire, à errer dans les bois ou sur la mer. Nous nous aimons, nous ne connaissons pas l'ennui. Ah ! que ce temps-ci ne peut-il durer des années et que n'es-tu là !... »

En somme, Mme de Lamartine fut une nouvelle Graziella plus heureuse que la première, à supposer qu'il y en ait eu une première malheureuse. L'île d'Ischia est toute voisine de celle de Procida; par un bon vent, on va de l'une à l'autre en une demi-heure. Il est donc probable que le poète alla souvent s'y

promener avec sa jeune femme. Et quand, à cinquante-quatre ans, il revint à Ischia et composa son roman, comment aurait-il pu démêler exactement les souvenirs de la trentième année d'avec ceux de la vingtième ! Lorsque l'on va de Naples à Sorrente ou à Capri et que l'on regarde dans la direction du cap Misène, Ischia et Procida se confondent l'une avec l'autre et l'on croirait qu'il n'y a plus qu'une seule île dominée par le mont Epomée. Ce que le lointain fait pour les yeux, il le fait aussi pour l'imagination des poètes, qui créent leurs fictions en combinant et en simplifiant des souvenirs épars. Ces fictions, quand un grand artiste leur a donné la vie, sont plus durables que les fuyantes réalités.

Dans la pièce du *Golfe de Baïa*, qu'il composait plein de jeunesse, Lamartine méditait sur la fuite rapide des heures de volupté et sur la tristesse des ruines :

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

Heureux le poète qui, comme celui-ci, laisse des vers que la vague du temps sera longue à détruire. Il n'en a guère, à notre sens, composé de plus beaux que ceux dans lesquels il interprète la légende de Santa Restituta, la patronne de l'île d'Ischia. La

vierge condamnée à être brûlée vive a été attachée au fond d'une barque enduite de poix et qu'on doit abandonner à la merci des flots après y avoir mis le feu. Mais la clémence divine adoucit ce supplice : une tempête précipite les bourreaux à la mer; la sainte expire, et son corps sans souillure est porté par les flots jusqu'à l'île d'Ischia :

Des pêcheurs, un matin, virent un corps de femme
Que la vague nocturne au bord avait roulé;
Même à travers la mort sa beauté touchait l'âme.
Ces fleurs depuis ce jour naissent près de la lame
Du sable qu'elle avait foulé.

D'où venait cependant cette vierge inconnue
Demander une tombe aux pauvres matelots ?
Nulle nef en péril sur ces mers n'était vue;
Nulle bague à ses doigts : elle était morte et nue
Sans autre robe que les flots.

Ils allèrent chercher dans toutes les familles
Le plus beau des linceuls dont on put la parer;
Pour lui faire un bouquet, des lis et des jonquilles;
Pour lui chanter l'adieu, des chœurs de jeunes filles,
Et des mères pour la pleurer.

Ils lui firent un lit du sable où rien ne pousse,
Symbole d'amertume et de stérilité;
Mais les fleurs de pitié rendirent la mer douce,
Le sable de ces bords se revêtit de mousse,
Et cette fleur s'ouvre l'été.

Vierges, venez cueillir ce beau lis solitaire,
Abeilles de nos cœurs dont l'amour est le miel !
Les anges ont semé sa graine sur la terre;
Son sol est le tombeau, son nom est un mystère ;
Son parfum fait rêver du ciel.

Lamartine, en insérant ces vers dans une nouvelle édition des *Méditations,* leur a donné la date de 1842. Mais les poètes savent-ils jamais quand ils composent leurs vers? Si on lit la correspondance de cette même année 1842, Lamartine y semble tout absorbé par la politique, et il écrit à Mme de Girardin (1) : « Faites-vous des vers? J'y ai renoncé. C'est trop puéril pour le chiffre de mes années. La rime me fait rougir de honte. Sublime enfantillage dont je ne veux plus. » Les enfantillages du poète furent le meilleur de lui-même. En cherchant des rimes pour chanter les fleurs du golfe de Santa Restituta, c'est sa propre jeunesse qu'il a sauvée des injures du temps, et embaumée dans le parfum des souvenirs les plus anciens et les plus chers, souvenirs des leçons pieuses de sa mère et des visions divines des rivages d'Italie.

(1) 23 novembre 1842.

III

LORD BYRON A VENISE ET A RAVENNE

Lord Byron arriva en Italie en octobre 1816. Il avait vingt-huit ans. Il y vécut près de sept années consécutives et n'en repartit que pour aller mourir à Missolonghi. Il s'était rendu immédiatement à Venise et, à part un court voyage qu'il fit à Rome, il y demeura trois années, installé tantôt à Venise même, tantôt à la Mira. De janvier 1820 à novembre 1821, il habita Ravenne. Sa vie devint ensuite plus errante. Il séjourna à Pise, puis à Gênes, mais à une époque où son esprit inquiet se tournait déjà vers la Grèce. C'est surtout à Venise et à Ravenne qu'il sentit l'Italie et qu'il traduisit ses impressions dans ses longs poèmes, dans son journal et dans sa correspondance.

I

Lord Byron avant son arrivée en Italie. — Il est à Milan en octobre 1816. — Premières impressions.

Sept ans avant de venir en Italie, le jeune lord avait fait son grand voyage d'Espagne, de Turquie et de Grèce, et il avait à son retour publié les deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe Harold.* L'Italie avait dû de bonne heure attirer la mélancolie hautaine de ce pèlerin pour qui la gloire était la vraie divinité. Le succès, la vie de plaisirs et les embarras de fortune l'avaient cependant retenu à Londres, puis, au moment où il allait partir pour voir les Alpes et Venise, son mariage s'était décidé. Au bout d'une année, pendant laquelle il était resté en Angleterre, il se séparait de sa femme, ou plutôt celle-ci refusait de revenir auprès de lui, et c'est tout l'opposé d'un voyage de noces que l'étrange poète devait faire en Italie. Il quitta son pays peu après avoir été ainsi abandonné, reconnaissant d'ailleurs lui-même qu'il méritait son infortune, et il alla promener en terre étrangère son orgueil blessé. Il visita d'abord la plaine de Waterloo. Un an ne s'était pas encore écoulé depuis la bataille. Malgré le désastre final il admirait Napoléon ; il se sentait une énergie

analogue à la sienne et aussi un besoin d'étonner le monde. De Waterloo il alla en Suisse, où il voulut gravir les hauts sommets et marcher sur les glaciers, et où il lut, en voguant sur les lacs, les pages les plus passionnées de Jean-Jacques Rousseau. Il avait rencontré à Genève le poète Shelley, comme lui esprit révolté et fougueux lyrique. Il écrivit son troisième chant du *Pèlerinage*, puis il franchit les Alpes.

La première lettre datée d'Italie que nous donne la correspondance est de Milan et du 15 octobre 1816. Il dit à Murray, son éditeur, qu'il est passé par le Simplon et la route du lac Majeur. Les îles Borromées sont belles, mais lui ont paru trop artificielles. A Milan, ce qui l'intéresse, c'est la correspondance de Lucrèce Borgia qu'on lui fait voir à la bibliothèque Ambroisienne et aussi une boucle de cheveux d'elle dont il souhaite pouvoir obtenir quelques-uns. On le conduit à la galerie Brera, mais la peinture ne l'intéresse guère ; il avoue qu'il n'y connaît rien. Plus tard il dira même que la peinture et la sculpture lui paraissent les plus artificiels des arts. Il les méprise. A la galerie Brera, ce qui attire son attention, c'est un tableau du Guerchin qui représente Abraham renvoyant Agar et Ismaël. C'est le seul tableau dont il parle.

Il semble étrange qu'un homme épris de la Grèce et de l'Italie ait témoigné autant d'indifférence pour

les arts. La sculpture et la peinture étaient sans doute pour lord Byron quelque chose de trop tranquille. Il lui fallait du mouvement et de la violence. Peut-être aussi mettait-il quelque affectation dans ce dédain. N'avait-il pas trouvé spirituel de ne rapporter comme souvenirs d'Athènes que des crânes trouvés dans des sarcophages ? Lord Byron était plus sensible à la musique qu'à la peinture. Stendhal, qui le rencontra à Milan, le vit un jour au théâtre attentif et charmé : « Je fus frappé, dit-il, des yeux de lord Byron au moment où il écoutait un *sestetto* d'un opéra de Mayer intitulé : *Elena*. Je n'ai vu de ma vie rien de plus beau ni de plus expressif. Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête sublime reparaît tout à coup devant moi... »

C'est apparemment aussi parce qu'il était beau garçon et que les regards des belles se tournaient volontiers vers lui que le poète dédaignait les statues.

A Vérone on lui montra la tombe de Juliette, et il en emporta quelques morceaux de granit, pensant les donner plus tard à sa fille Ada et à ses nièces. Mais il ne devait jamais revoir Ada ni les filles de sa sœur Augusta, la seule personne, avait-il dit, dont il s'était séparé à regret en quittant l'Angleterre.

A l'époque où il arrivait ainsi à Venise, bien que

jeune encore, sa vie avait déjà été très tourmentée. Enfant, sa mère, au tempérament irascible, n'avait pas su se faire aimer de lui. La première fois qu'il cite les noms de l'Arioste et de Dante, c'est pour regretter de n'avoir pas leur plume afin de mieux décrire les colères furieuses de sa mère (Mrs Byron *furiosa*). Sa légère infirmité, ce pied déformé qui déparait sa beauté, était pour lui un sujet constant d'humiliation et de chagrin. Il avait aimé miss Chaworth et avait cruellement souffert en la voyant danser au bras d'un autre. Ni les lointains voyages, ni les folles débauches à Newstead et à Londres n'avaient guéri son cœur. Il avait été épris de miss Milbanke et, après de longues hésitations de la part de celle-ci, il l'avait épousée, mais leur union n'avait duré qu'une seule année. Il s'était vu méprisé et abandonné. Ce fut la grande blessure d'amour-propre dont il ne guérit jamais. Sa fortune était considérable, mais embarrassée; ses créanciers le persécutaient; sa bibliothèque avait été plusieurs fois saisie et vendue. Sans son titre de lord, il eût été probablement emprisonné. Il se voyait enfin obligé de vendre Newstead Abbey. La gloire subite qu'il avait acquise en publiant *Childe Harold* ne l'avait soutenu que pendant quelque temps; son ambition restait inassouvie. Il avait tenté de la politique, mais n'ayant pas eu au Parlement les succès éclatants qu'il avait espérés, il

s'en était rebuté, et il avait pris en haine ses compatriotes. Et maintenant, accablé par ses chagrins domestiques, il fuyait son pays, et il venait chercher des sensations nouvelles à Venise, qu'il savait la plus étrange des villes et dont il se proposait par avance de goûter toutes les voluptés honnêtes ou coupables.

II

Lord Byron à Venise. — Il apprend le dialecte vénitien avec Marianna Segati et l'arménien avec les moines de l'île de Saint-Lazare. — La société vénitienne selon lord Byron. — La belle-sœur de Marianna.

Sa gondole l'attend sur le canal, dit-il, dans une lettre à Moore du 17 novembre 1816. Venise lui sourit à son arrivée ; elle a toujours été après l'Orient « l'île la plus verte de son imagination ». Et il est déjà amoureux non seulement de la ville, mais d'une Vénitienne. Il a trouvé en effet un très bon logement dans la rue étroite de la Spezeria (Moore cite peut-être mal ; il y a une calle dei Spezieri près de la Frezzaria) chez le signor Segati, un marchand de Venise qui est fort occupé de ses affaires. Sa femme, Marianna, a vingt-deux ans et ressemble tout à fait à une gazelle. Elle a de grands yeux noirs comme une Orientale. Sa voix est très douce, le dialecte vénitien

dans la bouche d'une femme est d'une délicieuse naïveté ; et milord prend avec elle de fort bonnes leçons.

Il a pourtant une autre fantaisie, celle d'apprendre l'arménien. Tous les jours il va en gondole au couvent arménien de Saint-Lazare, et il aide un des moines à corriger le texte d'une grammaire arménienne à l'usage des Anglais. Ce contraste shakespearien entre ses deux professeurs lui plaît, et il pense que l'étude de l'arménien et ses amours avec Marianna l'occuperont tout l'hiver.

Il prend part à toutes les gaietés de Venise, d'abord à celle qu'il appelle la morne gaieté (1) des gondoles, puis au carnaval. Il va au théâtre, aux *conversazioni*, dîne chez la comtesse Albrizzi.

L'état des mœurs lui paraît être à peu près le même qu'au temps des doges. Par parenthèse, la République des doges ayant duré dix siècles, l'état des mœurs a dû souvent s'y modifier. Au commencement du dix-neuvième siècle elles étaient assurément fort relâchées, et la perte des libertés publiques n'était pas faite pour les relever. Cependant le petit peuple intelligent et industrieux, et qui devait avoir son Manin, conservait dans les familles des commerçants et des ouvriers plus d'honnêteté que n'en pouvait

(1) Lettre à Murray du 25 novembre 1816.

trouver lord Byron dans le genre de monde qu'il fréquentait. « Une femme, dit-il (lettre à Murray, 2 janvier 1817), est vertueuse selon le code lorsqu'elle se contente de son mari et d'un amant; celles qui en ont deux, trois ou plus sont un peu déréglées, mais ce sont seulement celles qui se prodiguent sans discernement et qui ont de basses liaisons qui transgressent la modestie du mariage. »

Telle est l'idée qu'il se fait de la société vénitienne, et, trouvant tout naturel de profiter de telles mœurs, il raconte gaiement ses aventures : « Il y a quelques jours, écrit-il à Murray, (2 janvier 1817), un gondolier m'apporte un billet sans signature, où la personne qui l'écrivait exprimait le désir d'avoir une entrevue avec moi, soit en gondole, soit à l'île de San Lazaro, soit à un troisième rendez-vous qui était indiqué... Je répondis qu'aucun de ces endroits ne me convenait, mais que je serais chez moi à dix heures du soir et seul, ou au *ridotto* à minuit... A dix heures j'étais seul chez moi (Marianna était allée avec son mari à une *conversazione*) quand la porte de mon appartement s'ouvrit et une belle et blonde fille d'environ dix-neuf ans entra ; elle me dit qu'elle avait épousé le frère de mon *amorosa* et désirait s'entretenir avec moi. J'y consentis et nous nous mîmes à parler italien et romaïque (sa mère étant une Grecque de Corfou), quand, au bout de quelques ins-

tants, à mon grand étonnement, entre tout à coup Marianna Segati, oui, elle-même, et après nous avoir fait fort poliment la révérence à sa belle-sœur et à moi, sans dire un mot, elle saisit ladite belle-sœur par les cheveux et lui applique quinze ou seize gifles qui vous auraient fait mal aux oreilles rien que d'en entendre le bruit. Inutile de vous dire les cris qui suivirent. L'infortunée visiteuse prit la fuite. Je saisis Marianna, qui, après plusieurs efforts pour s'en aller à la poursuite de son ennemie, eut comme une attaque de nerfs entre mes bras, et qui, en dépit de nos raisons, de l'eau de Cologne, du vinaigre, d'une demi-cruche d'eau... demeura ainsi jusqu'à passé minuit.

« Après avoir grondé les domestiques pour avoir laissé entrer sans me prévenir, je compris que Marianna avait vu le matin le gondolier de sa belle-sœur dans l'escalier, et, comme cette apparition ne lui présageait rien de bon, elle était revenue, avertie peut-être par quelqu'une de ses servantes, pour se livrer à ce pugilat... Ce ne fut pas tout. Au bout d'une heure voici venir le signor Segati, son seigneur et mari ; il me trouve avec sa femme évanouie sur un sofa, et tout l'appareil du désordre, cheveux défaits, chapeaux, mouchoirs, sels, flacons de senteur, et la dame pâle comme les cendres, qui a perdu connaissance et demeure inerte. Le mari demande ce que c'est. La dame ne pouvant répondre, c'est moi qui lui

dis que la chose s'explique le plus simplement du monde, mais qu'il faut d'abord faire revenir sa femme...

« Ne vous alarmez pas ; la jalousie n'est pas à l'ordre du jour à Venise, et le poignard n'est plus à la mode ; les duels en matière d'amour sont inconnus, du moins avec les maris. Malgré tout, ce fut une affaire ennuyeuse. Bien que le mari dût savoir déjà que j'étais amoureux de Marianna, je crois qu'avant ce soir-là il ne savait pas jusqu'où étaient allées les choses. On admet que presque toutes les femmes mariées ont un amant ; mais on a coutume de sauver les apparences, comme dans les autres pays. Je ne savais que dire. Je crus que le mieux était de la laisser s'expliquer elle-même (les femmes n'étant jamais à court)... Je vis que son mari était calme. Elle alla se coucher, et le lendemain, je ne sais comment cela se fit, mais ils avaient arrangé les choses. J'eus alors à m'expliquer avec Marianna au sujet de sa terrible belle-sœur (*never to be sufficiently confounded sister-in-law*), et je le fis en protestant de mon innocence et de mon éternelle fidélité. Mais la belle-sœur, fort mal contente d'avoir été traitée de la sorte, avait, sans plus de honte, conté la chose à la moitié de Venise et les domestiques l'ont dit à l'autre moitié... »

Lord Byron ne défend nullement à son éditeur de le dire à tout Londres. Et il conte aussi ses bonnes

fortunes à Moore. Il lui dit (10 mars 1817) qu'il a été pris de la fièvre, mais que Marianna est assise auprès de lui et l'empêche de continuer sa lettre : « Voilà une paire de grands yeux noirs qui regardent par-dessus mon épaule, comme l'ange qui se penche sur celle de saint Mathieu dans les vieux évangiles, en sorte qu'il faut que je me retourne et leur réponde au lieu de vous répondre. »

III

Projets de poèmes. — Lectures italiennes. — Le voyage à Rome. Le retour à Venise.

Il songe bientôt à faire le voyage de Rome. Marianna voudrait le suivre, s'il quitte Venise, mais elle a un mari et un enfant, et il trouve que ce serait trop de les lui faire abandonner. Marianna voit la lettre (1) où il exprime ces scrupules, et elle lui dit que s'il était réellement épris d'elle, il ne ferait pas d'aussi belles réflexions, qui ne sont bonnes que pour *forbirsi le scarpe*. Il partira toutefois pour Rome sans l'emmener, lui promettant d'être bientôt de retour.

Avant ce voyage à Rome, il n'a encore achevé, depuis qu'il est en Italie, aucun poème, mais il en

(1) Celle du 25 mars 1817.

médite un grand nombre. Il écrit à son éditeur (9 avril 1817) qu'il en a seize en train. L'histoire sinistre de Marino Faliero hante son imagination. Il a vu, dans le palais des doges, l'escalier sur lequel il fut d'abord couronné, puis décapité. Il veut composer une tragédie sur ce sujet. Avant de venir en Italie, il a déjà traité, dans un poème, un sujet italien, l'*Histoire de Parisina*. Le marquis d'Este ayant découvert les amours incestueuses de sa femme Parisina avec Hugo, son fils bâtard, beau et vaillant jeune homme, leur fit trancher la tête à tous les deux. Voilà les sujets qui conviennent à lord Byron. Le tragique est ce qui lui plaît par-dessus tout. Il méprise, au contraire, la poésie sentimentale. Composer des sonnets à l'italienne ne lui irait guère; il a déclaré depuis longtemps (1) qu'il trouvait ce genre platonique, ennuyeux et ridicule. Il déteste Pétrarque, et il n'aurait pas voulu être à sa place, « même s'il avait obtenu sa Laure, ce à quoi ce vieux radoteur, métaphysicien et pleurard, ne put jamais arriver. » Et avant de venir en Italie, ce qu'il lit volontiers en italien, après Dante et les nouvelles de Bandello, ce sont les tragédies d'Alfieri et de Monti.

Il part pour Rome. Il n'ira pas jusqu'à Naples. Il connaît Constantinople, où la vue de la mer est plus

(1) 17 décembre 1813.

belle. Le Vésuve est silencieux et il est passé auprès de l'Etna. C'est Rome seulement qu'il désire voir. Florence ne lui inspire pas la moindre curiosité (lettre du 11 avril 1817). Il passera par Ferrare et non par Mantoue, car il verra plus volontiers le cachot où fut enfermé le Tasse que l'endroit où est né « cet harmonieux plagiaire et misérable flatteur dont on lui faisait de force apprendre les hexamètres à Harrow ».

Le 26 avril il était déjà à Foligno, d'où il écrit à Murray. Il lui avait envoyé, de Florence, son poème *la Lamentation du Tasse*, qu'il avait composé à la suite de son passage à Ferrare. A Florence, il n'est resté qu'un jour. Il est pourtant allé aux deux galeries. Il y a vu la maîtresse de Raphaël, la maîtresse du Titien et sa Vénus, les Parques de Michel-Ange. La Vénus de Médicis lui a, dit-il, inspiré plus d'admiration que d'amour; cependant c'est la première fois que des œuvres de peinture et de sculpture lui causent quelque enthousiasme.

Il est allé à la chapelle des Médicis, « belles fripe-ries, dit-il, de grandes dalles de pierres riches et de tons divers, pour commémorer cinquante carcasses pourries et oubliées. » Il ne parle pas de la sacristie nouvelle. N'était-il pas allé y voir *la Nuit* de Michel-Ange?

« L'église de Santa Croce, dit-il, contient aussi beaucoup de néant illustre. Les tombes de Machiavel, de Michel-Ange, de Galilée et d'Alfieri en font le

Westminster de l'Italie. Je n'ai admiré aucune de ces tombes, abstraction faite de leur contenu. Celle d'Alfieri est pesante, et elles me semblent toutes trop chargées. »

Le 5 mai, il écrit à Murray qu'il est à Rome depuis déjà quelques jours. Il vient de voir un pape vivant et un cardinal mort. Pie VII a enterré le cardinal Bracchi, dont il a vu le corps exposé à la Chiesa Nuova. Rome l'enthousiasme ; de là sa belle humeur et le ton plaisant de ses lettres. Il voit de jeunes artistes allemands qui, dans leur passion pour Raphaël, cherchent à lui ressembler de visage et laissent croître leurs cheveux. « Ils feraient mieux, dit-il, de les couper et d'en faire des pinceaux pour peindre comme lui. » Il trouve que l'Apollon du Belvédère est l'image de lady Adélaïde Forbes. Il s'amuse beaucoup de l'histoire d'un Anglais qui, voyant les statues équestres de Charlemagne et de Constantin aux extrémités du portique de Saint-Pierre, les prend pour les statues de saint Pierre et de saint Paul et demande lequel des deux cavaliers est saint Paul, à quoi on lui répond : « Je croyais, monsieur, que saint Paul n'était jamais monté à cheval depuis son accident. »

Quant à lord Byron, qui ne doit jamais trouver son chemin de Damas, il chevauche tous les jours dans la campagne. Il voit Albano et ses lacs, monte au sommet des monts Albains, va aussi à Frascati et à Ariccia. Et

tout l'enchante; c'est, selon lui, plus beau que la Grèce, plus beau que Constantinople; mais, pour la description de tout ce qu'il voit : Colisée, Panthéon, Saint-Pierre, Vatican, Palatin, il renvoie plaisamment ses amis au guide. Il pourrait aussi les renvoyer au poème qu'il va composer. Pour le moment, il ne peut pas décrire, parce que, dit-il, ses premières impressions sont toujours fortes et confuses; sa mémoire en fait un choix et les met en ordre, comme fait le lointain pour un paysage. La Rome vue ainsi à distance sera celle du quatrième chant du *Pèlerinage*.

Tandis qu'il est à Rome, il est tenté d'aller jusqu'à Naples; mais il y renonce, ayant peur d'y trouver trop d'Anglais; il aime mieux les haïr de loin. Il faudrait, pour qu'il pût accepter leur voisinage, qu'il fût sûr d'avoir un tremblement de terre ou une sérieuse éruption du Vésuve. D'ailleurs, il est temps de revenir auprès de Marianna, qu'il a quittée depuis bientôt un mois et qui doit se désoler sans lui. Il repart donc pour Venise. La veille de son départ de Rome, il va voir guillotiner trois voleurs et donne à Murray tous les détails de l'exécution qu'il a observée avec soin. Il a été fort impressionné en voyant trancher la première tête, mais pour les deux autres, il se sentait déjà habitué à la chose. Il aurait d'ailleurs volontiers, s'il l'avait pu, sauvé la vie de ces misérables; mais quel étrange goût, pour un poète,

d'emporter, comme dernier souvenir de Rome, celui d'un tel spectacle!

Sur la route de Rome à Venise, il visite pour la seconde fois les cascades de Terni; il pêche une truite dans le Clitumne, auprès du temple qui est sur ses bords. Trop anxieux d'être de retour à Venise, il ne s'arrête même pas à Florence. Il voit Bologne, qui est célèbre, dit-il, « par sa production de papes, de peintres et de saucisses. »

IV

Lord Byron à la Mira. — Courses à cheval sur les bords de la Brenta. — Aventures. — Passion pour la nage. — Apostrophe à l'Océan.

Il est de retour à Venise le 18 mai. Marianna a été prise des fièvres, mais elle se remet, et quand il écrit à Murray, le 4 juin, elle est auprès de lui, et il va louer une villa à la Mira, au bord de la Brenta, pour qu'elle puisse respirer le bon air. Il ne tarde pas à s'y installer, à y avoir ses chevaux, de façon à pouvoir faire tous les soirs un temps de galop sur les bords de la Brenta, et c'est là qu'il écrit le quatrième chant de *Childe Harold*.

Il dit à Murray, le 1er juillet, qu'il en a déjà composé trente-six strophes, et il en cite le premier vers :

« J'étais à Venise, sur le pont des Soupirs... » Il explique à Murray ce qu'est ce pont des Soupirs, et il commente aussi la seconde strophe : « Dans Venise, les échos du Tasse ne sont plus; le gondolier ne chante plus; il rame silencieux... »

Le silence des canaux, la compagnie de Marianna et les beaux vers qu'il écrit ne calment pas cependant les instincts violents du farouche poète. Un jour qu'il revient de sa promenade à cheval (1), des gens en voiture passent auprès de lui, et quelqu'un, mettant la tête à la portière, se met à crier très fort. Il tourne bride, fait arrêter la voiture, demande à l'homme ce qu'il lui veut, et, le trouvant impertinent, lui applique un soufflet; puis, descendant de cheval, il ouvre la portière de la voiture, commande à l'autre d'en descendre s'il ne veut pas recevoir un second soufflet; enfin, il lui donne son adresse et lui dit qu'il est prêt à se battre en duel. L'autre va se plaindre à la police, mais on donne naturellement raison au noble lord et on renvoie le malheureux qui a été souffleté en lui disant qu'il a été l'agresseur!

Lord Byron aura des aventures de ce genre partout où il passera. Deux ans plus tard, à Bologne (2), au sujet d'un cheval qu'un officier lui a vendu et qui se

(1) Lettre du 8 juillet 1817.
(2) Lettre du 29 août 1819.

trouve taré, il insulte cet officier et veut se battre en duel sur-le-champ, proposant d'abord des pistolets qu'il a sous la main, tout chargés, puis des sabres, si bien que l'officier s'enfuit en criant au secours et au meurtre. A Ravenne, nous le verrons en révolte ouverte contre la police et le gouvernement. A Pise, un jour qu'il revient à cheval avec ses amis, un malheureux dragon étant venu à passer au milieu d'eux, on lui cherche querelle, et, comme il a le malheur de tirer son sabre, il est frappé d'un coup de fourche par un des hommes du poète, qui a ainsi des *bravi* à sa solde. Loin d'éviter les bagarres et les scènes sanglantes, il semble les rechercher. Il n'y a guère, dans l'histoire des poètes ou des artistes, d'exemple d'un tempérament aussi batailleur. Benvenuto Cellini n'eut pas plus d'aventures.

Au physique comme au moral, sa vitalité débordait. A cette époque, où il composait le quatrième chant de *Childe Harold*, il allait de la Mira à la mer pour s'y baigner, et il se laissait porter des heures entières par les flots de l'Adriatique. Ses prouesses comme nageur sont légendaires. Il dit lui-même qu'à l'exception de son ami Matthews, qui mourut noyé à Cambridge, étant resté pris dans les herbes, il n'a connu personne qui pût lutter avec lui à la nage. Dans son voyage d'Orient, comme Léandre, il était allé de Sestos à Abydos; il n'y avait pas d'exploit

dont il fût plus fier. Il l'avait aussitôt écrit à sa mère, avec laquelle il était cependant peu expansif; il le lui avait répété dans plusieurs lettres, et en avait aussi fait part à ses amis. Plus tard, quelqu'un, dans un article de journal, ayant soutenu que Léandre n'aurait jamais pu franchir le bras de mer, il explique longuement, dans une lettre à Murray (21 février 1821), comment il l'a lui-même traversé, en présence de plus de cent témoins anglais; puis il raconte qu'il a fait un jour plus fort que cela, étant parti, à la nage, du Lido pour Venise avec deux autres personnes; à l'entrée du Grand Canal, ils n'étaient plus que deux; au pont du Rialto, l'autre nageur, qui était déjà depuis quatre heures dans l'eau, avait dû sortir, mais lui, il avait continué jusqu'à Santa Chiara, et il avait donc fait à la nage toute la distance du Lido à Venise, et ensuite toute la longueur du Grand Canal. Il était resté dans l'eau quatre heures et vingt minutes, tandis qu'il n'avait mis qu'une heure et dix minutes pour traverser l'Hellespont.

Ce fut, s'il faut en croire son valet Fletcher, cette passion pour la nage qui causa sa mort. En effet, le 3 janvier 1824, tout auprès de Missolonghi, où les vents contraires empêchaient d'aborder, il voulut, bien que la mer fût agitée et la nuit froide, se mettre à la nage; ce bain lui fit du mal, et au bout de quelques jours il se plaignit d'une douleur dans tous les os.

Il aimait la mer, comme pouvaient l'aimer les pirates normands, ses ancêtres, et personne n'a trouvé pour la chanter de plus grands accents lyriques que lui : « Je t'ai aimé, ô Océan ! et mon plaisir dans mes ébats juvéniles a été d'être porté sur ta poitrine, comme les bulles d'air de tes bouillonnements; dès mon enfance j'ai joué avec tes vagues, et si ton courroux les rendait terribles, cet effroi pour moi était encore une volupté, car j'étais comme un de tes enfants, et de près ou de loin, je me fiais à tes flots et je saisissais ta crinière... »

V

Le quatrième chant de *Childe Harold*.

Cet homme-là se mouvait dans la poésie comme il se mouvait à la nage. Les strophes n'étaient pour lui qu'autant de brassées. Il avait pris très jeune l'habitude de penser et d'écrire en vers, et ce langage lui était devenu naturel. Il avançait avec aisance dans les longs poèmes et composait sans connaître la fatigue. Dans sa correspondance, où il tient ses amis au courant de tout ce qu'il ressent, jamais il ne se plaint de la moindre lassitude devant ses manuscrits. Presque toutes les nuits, alors que tout est endormi, aux heures qui précèdent l'aurore, sa plume court

rapide sur le papier. Son écriture est celle d'un homme qui n'a pas besoin de réfléchir pour trouver quelque chose à dire, ni non plus d'effort pour le dire bien. Il n'a d'ailleurs ni préjugés ni pudeur, et rien n'arrête les élans de sa fringante imagination.

Le quatrième chant du *Pèlerinage* est, comme les précédents, plein d'éloquence dans les descriptions et dans les réflexions. Il faudrait être Anglais pour en bien goûter ce que Lamartine appelait « la sauvage harmonie », mais même un étranger qui suit le poète dans le texte ou dans une traduction est saisi par la vigueur de cette poésie. Qui peut citer, avant ou depuis lord Byron, une aussi puissante évocation lyrique de l'Italie? Il fallait un barde du nord, un fils d'une Écossaise, pour sentir ainsi par contraste le charme et la grandeur de Venise et de Rome. Son ignorance même, son manque de culture artistique, lui rendaient l'enthousiasme plus facile. Les détails ne l'arrêtent pas. Ses visions sont vagues, mais grandioses.

C'est d'abord Venise, dont les palais émergent des eaux comme dans une féerie sous la baguette d'un enchanteur. Un Anglais peut méditer sans jalousie sur sa puissance maritime d'autrefois. Il retrouve aussi auprès du Rialto les héros de Shakespeare, Shylock et Othello. Les gondoliers ne chantent plus les octaves du Tasse. Venise est silencieuse dans la

mélancolie de sa liberté perdue et de sa grandeur finie. Le doge n'épouse plus l'Adriatique, Napoléon a fait brûler le Bucentaure et le lion de Saint-Marc n'est plus là que par dérision. Pourtant le poète qui a souffert continue à aimer Venise; « c'est auprès d'elle que les plus heureux moments de la trame de son existence ont pris leurs couleurs. »

Cette Italie que le pèlerin va traverser est toujours, malgré son abandon, le jardin du monde; les herbes sauvages n'arrivent pas à y étouffer les fleurs. Voici, au sortir de Venise, les bords de la Brenta aux flots bleu foncé à l'heure du crépuscule; les yeux s'enivrent des couleurs vives et changeantes que la nuit efface peu à peu.

Sur la colline, c'est le village d'Arquà où Pétrarque vint finir sa vie; puis c'est Ferrare et ses grandes rues symétriques, abandonnées et envahies par l'herbe, Ferrare où le Tasse connut la gloire et où l'on montre son cachot. Avant lui l'Arioste, ce Walter Scott du Midi (*southern Scott*), a chanté à Ferrare les exploits des chevaliers : « Italie, Italie, tu as le don fatal de la beauté ! » et les barbares se disputent une si belle proie.

Voici Florence, l'Athènes de la riche Étrurie, où sont nés le luxe et le commerce modernes, où la science aussi est revenue à la vie. Là est la Vénus de pierre, belle comme elle est apparue à Pâris et à

Anchise. A Santa Croce sont les cendres des hommes immortels, mais pourquoi l'ingrate Florence ne possède-t-elle pas celles de Dante, de Pétrarque et du barde de la prose, de celui qui a conté les cent nouvelles d'amour? Leurs cendres n'eussent-elles pas été plus précieuses que celles des ducs marchands auxquels on a élevé la pyramide de porphyre, de jaspe et d'agate?

Plus loin, vers Rome, c'est le lac de Trasimène, les défilés où le sang romain versé par les Carthaginois a grossi les torrents. Les ruisseaux coulent maintenant limpides, le lac a l'aspect d'un drap d'argent ; là où les cadavres étaient amoncelés, croissent des bois touffus.

Le Clitumne, que le pèlerin rencontre ensuite, coule avec des flots trop purs pour avoir jamais été souillés par le sang, et le petit temple qui est sur ses bords ne peut être celui d'une divinité cruelle. Mais, comme contraste à la riante petite rivière, l'imposante cascade de Terni donne à la fois l'impression de l'épouvante et de la beauté (*horribly beautiful*).

Et Rome apparaît enfin : « O Rome! mon pays! cité de l'âme! ceux dont le cœur est orphelin doivent venir à toi, mère des empires défunts, qui restes seule... Niobé des nations! » Ses sépulcres mêmes sont vides, le vieux Tibre coule dans un désert de marbre.

Et dans le désordre des transports lyriques les grands noms romains, les souvenirs et les ruines sont évoqués : César et Brutus, Cicéron, Virgile, le puissant Sylla comparé à l'usurpateur Cromwell, la statue au pied de laquelle tomba César, la louve nourrice de Rome, Antoine aux pieds de Cléopâtre, la tombe de Cecilia Metella, la colonne Trajane, Numa et la nymphe Égérie, le grand cirque sanglant au clair de lune. Mais sur les ruines le temps a fait son œuvre : « O temps, tu embellis les morts et tu ornes les ruines, tu consoles et tu guéris les cœurs qui saignent... » Puis c'est le Panthéon, temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'à Jésus ; le mausolée d'Adrien et Saint-Pierre enfin, plus grand que le temple de Diane à Ephèse et que la Sainte-Sophie de Constantinople, que le pèlerin a contemplée jadis ; puis le Vatican, son Laocoon et son Apollon, dieu de la lumière et de la poésie. Et le pèlerinage s'achève. Revenant de Rome, le poète voit le lac de Némi, puis, du haut des monts Albains, il aperçoit l'Océan, son vieil ami. Que sont auprès de lui l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage. Les empires s'écroulent, mais l'Océan demeure « sans limite et sublime, image de l'éternité ».

VI

Beppo; l'imitation de Pulci. — Le palais Mocenigo. — Margarita Cogni. — La petite Allegra. — La visite de Shelley. — L'ode à Venise. — Le premier chant du *Don Juan.*

Lord Byron demanda à son éditeur pour ce quatrième chant 2,500 guinées (plus de 66,000 francs). Murray trouvant ce prix un peu élevé, lord Byron lui donna en outre le petit poème de *Beppo*, où il s'essayait dans le genre qu'il devait adopter pour le *Don Juan*. C'est un plaisant et facile bavardage en octaves. On y sent déjà l'imitation de Pulci. Il y explique ce qu'est une gondole, ce qu'est un *cavaliere servente* et un *ridotto*. Dans cette amusante divagation, il déguise à peine l'histoire de ses amours avec la femme d'un marchand de Venise. Il y explique aussi qu'il aime l'Italie parce que, pour les promenades à cheval, le temps est plus sûr et les routes plus agréables qu'en Angleterre, parce qu'on y mange des becfigues, et que le langage, ce doux latin bâtard, suave comme les baisers des femmes, semble écrit sur du satin et est liquide en comparaison du langage guttural et sifflant du nord; il ajoute qu'il y aime les femmes, depuis la paysanne au teint bronzé et aux grands yeux noirs jusqu'à

la grande dame au front poli qui a le cœur sur les lèvres et l'âme dans les yeux, douce et ensoleillée comme son pays.

Au mois de mai il quitta le logis du mari de Marianna pour aller s'installer dans le palais Mocenigo (1), qu'il avait loué sur le Grand Canal. Il n'était resté aussi longtemps dans l'étroite rue de la Spezeria qu'à cause de ses amours avec Marianna, mais une aventure avait refroidi sa passion. Il avait en effet retrouvé sur le marché des bijoux qu'il lui avait autrefois offerts; elle les avait donc vendus; il les racheta et les lui redonna, mais peu après il s'éloigna d'elle pour aller mener une vie encore moins édifiante dans le palais que lui avait loué la comtesse Mocenigo.

Moore a supprimé du journal et de la correspondance de lord Byron les passages les plus scandaleux. Imitons sa discrétion; ne cherchons pas à pénétrer dans ce qu'il appelle un « harem indigne », et contentons-nous de l'histoire de Margarita Cogni, que lord Byron appelait sa Fornarina, à cause du métier de son mari. C'est elle qui l'avait abordé en lui demandant du secours, sa générosité étant connue; et elle était devenue une de ses protégées, puis sa favorite. Elle était brune, grande, avait le visage

(1) Il y en a trois. Lord Byron occupa celui du milieu.

vénitien et de très beaux yeux noirs. Elle ne savait ni lire ni écrire, ce qui plaisait fort à lord Byron. Ayant rencontré un jour la femme du marchand de Venise, celle-ci, jalouse, lui chercha querelle, mais elle répondit que, trompant toutes les deux leur mari, elle avait les mêmes droits qu'elle, bien qu'elle fût moins riche. A un bal de carnaval, elle arrache le masque d'une noble dame qu'elle voit appuyée au bras de lord Byron. Un soir que celui-ci s'était emporté contre elle à la suite de quelque esclandre et l'avait traitée de « vacca », elle lui répondit en lui faisant la révérence : *Vacca tua 'celenza.* Et ces effronteries amusent le milord blasé. Un jour, s'étant querellée avec son mari, qu'elle traitait elle-même de *becco ettico*, elle vient chercher un refuge au palais Mocenigo et déclare qu'elle ne veut plus retourner vers lui, qu'il la bat, lui dépense son argent et la néglige scandaleusement. Son mari vient le lendemain pour la chercher et grâce à la police la ramène chez lui; au bout de quelques jours, elle s'échappe de nouveau et revient se réfugier au palais Mocenigo, d'où le lord n'a pas le courage de la chasser. Elle devint sa *donna di governo* et administra assez bien sa maison, où les dépenses diminuèrent. Mais au bout de quelque temps, elle se rendit insupportable à tous, et lord Byron lui dit doucement qu'il fallait qu'elle retournât chez elle. Sur quoi elle le menaça du cou-

teau, et le lendemain, en effet, comme il était en train de dîner, elle entre, brisant d'abord une porte vitrée; puis elle arrache des mains de lord Byron son couteau de table, en le blessant au pouce. On se précipite sur elle et on la désarme, et lord Byron donne à ses gondoliers l'ordre de la reconduire chez elle. Au moment où on va la faire monter dans la gondole, elle se jette dans le canal. On l'en retire à demi noyée, mais ce bain froid avait calmé sa colère, et, quand elle fut guérie, elle se laissa enfin emmener loin du palais où elle avait régné et où elle ne revint plus.

Dans ce même palais où il vivait en prince oriental, il avait fait venir la petite Allegra, la fille naturelle que lui avait donnée miss Clairmont. Il avait eu avec celle-ci, qui accompagnait les Shelley, une liaison clandestine à l'époque de son séjour à Genève, et il avait voulu se charger de l'éducation de l'enfant, qui était ainsi la demi-sœur d'Ada. Les deux pauvres filles devaient mourir jeunes, sans s'être connues et sans avoir eu conscience des désordres et des tristesses de la vie du poète. En août 1818, Shelley vint à Venise avec miss Clairmont, pour tenter d'obtenir qu'il confiât la petite Allegra à sa mère. Il fut très dur pour miss Clairmont, qu'il ne voulut pas revoir, consentant à peine à ce qu'elle vît sa fille. Shelley a conté ce voyage de Venise dans une lettre à Mary Shelley et aussi dans son *Julian et Maddalo*, où il

décrit les courses à cheval que les deux poètes firent sur le Lido. Écrivant un peu plus tard (octobre 1818) à Peacock, Shelley lui donne ses impressions sur la misérable vie du grand seigneur anglais : « Les Italiennes qu'il fréquente, dit-il, sont peut-être les plus méprisables femmes qui soient en ce monde sublunaire, les plus ignorantes, les plus répugnantes, les plus bigotes ; les comtesses sentent tellement l'ail qu'un Anglais ne peut approcher d'elles. Eh bien ! lord Byron est familier avec la plus basse catégorie de ces femmes, celles que ses gondoliers lui ramassent dans les rues... Il est profondément et sincèrement mécontent de lui-même, et comme il contemple la nature et la destinée de l'homme dans le miroir de sa pensée malade, il n'y peut trouver que des objets de mépris et de désespoir ? Mais qu'il soit un grand poète, son apostrophe à l'Océan me paraît bien le prouver... »

C'est à cette époque (juillet, août, septembre 1818) que lord Byron écrivit l'*Ode à Venise* et le premier chant du *Don Juan*. Dans l'ode il pleure sur la ruine de la République de Venise ; il accuse les Vénitiens de n'avoir plus le courage de leurs pères pour secouer le joug de la tyrannie, et il leur conseille ou de mourir en combattant comme les Spartiates, ou d'aller par delà l'océan retrouver la liberté dans l'indépendante Amérique.

Le 19 septembre il a déjà achevé le premier chant

du *Don Juan*. Le succès de son *Beppo* l'avait engagé à entreprendre un poème du même genre, mais qui pourrait s'étendre sans fin et serait aussi long que *Roland le Furieux*. Il comprenait que rien ne convenait mieux à sa muse que d'avancer au hasard en se permettant toutes les fantaisies et toutes les divagations. Depuis Chaucer et les comédies shakespeariennes, on n'avait apparemment rien écrit en anglais, en poésie du moins, qui eût autant de verve et de gaieté. L'influence de la vie vénitienne et de la lecture des poètes italiens, de Pulci et de l'Arioste entre autres, y est manifeste, et c'est en bonne partie à l'Italie que le poète anglais doit ici la légèreté et l'aisance de son style.

A l'apparente gaieté du début du *Don Juan* se mêle cependant une amère mélancolie. Le poète commence à éprouver du dégoût pour la vie qu'il mène au palais Mocenigo. Il sent que sa belle jeunesse va lui échapper, et il craint de vieillir sans avoir connu les joies d'un véritable amour. « Aujourd'hui, dit-il, à trente ans, mes cheveux grisonnent (je voudrais bien savoir ce qu'ils seront à quarante ; l'autre jour j'ai songé à prendre perruque) ; et mon cœur n'est guère plus jeune que mes cheveux; en un mot, j'ai gaspillé tout mon été avant les jours de mai... Jamais, non, plus jamais, ne descendra sur moi, comme une rosée, cette fraîcheur du cœur qui, de tout ce que nous voyons

d'objets aimables ici-bas, extrait des émotions charmantes et nouvelles pour les amasser dans notre sein, comme l'abeille entasse son trésor dans sa ruche… Jamais, jamais, non, plus jamais, ô mon cœur, tu ne pourras être mon seul monde, mon seul univers !… L'illusion s'est envolée pour toujours, et tu es devenu insensible… J'ai passé le temps d'aimer : désormais les charmes d'une jeune fille, d'une femme, d'une veuve surtout, n'auront plus le pouvoir de me tourner la tête… » Ce fut à cette époque qu'il rencontra la Guiccioli.

VII

La Guiccioli. — Voyage à Ravenne. — La *Prophétie de Dante.* — Lord Byron accompagne la Guiccioli à Bologne. — Ce qu'il écrit sur un volume de *Corinne.* — Lord Byron et la Guiccioli regagnent Venise et s'installent à la Mira. — La visite de Moore. — Lord Byron quitte Venise et se fixe à Ravenne.

Teresa Gamba était fille d'un comte de Ravenne. On l'avait depuis peu, et au sortir du couvent, âgée à peine de seize ans, donnée en mariage au riche comte Guiccioli, qui en avait soixante et dont elle était la troisième femme. Jolie, délicate et sentimentale, elle tomba, dès qu'elle le connut, amoureuse du jeune lord, beau et célèbre. « En avril 1819, dit-elle ellemême dans ses mémoires, je fis la connaissance de

lord Byron ; il me fut présenté à Venise par la comtesse Benzoni... Sa noble et très belle physionomie, le son de sa voix, ses manières, les mille charmes qui l'entouraient faisaient de lui un être si différent de tous ceux que j'avais vus jusque-là, et si supérieur, que je ne pus m'empêcher d'en éprouver la plus profonde impression. A partir de ce soir-là, pendant tout le temps que je demeurai à Venise, nous nous vîmes tous les jours. »

Elle dut quitter Venise avec son mari, au milieu d'avril, pour se rendre à Ravenne, en s'arrêtant aux différentes propriétés que le comte avait en Romagne. Le long du chemin elle écrivait des lettres passionnées à lord Byron et lui disait le désespoir qu'elle avait eu de le quitter. Elle lui avait fait promettre de venir la voir à Ravenne. Il y arriva en effet le 2 juin et la trouva gravement malade. Il écrit à Hoppner le 20 juin 1819 : « Je ne peux pas fixer de date pour mon retour à Venise. Je puis revenir prochainement ou dans longtemps ou pas du tout. Cela dépend de la *Donna*, que j'ai trouvée très sérieusement malade, alitée et crachant le sang ; mais tout cela se calme... Elle est très habile, — mais si je m'en vais quelque bel après-midi avec un stylet dans le gosier, je n'en serai pas surpris. Quant à lui, je n'arrive pas du tout à le comprendre. Il vient souvent me voir, me promène dans une voiture à six chevaux... Il semble qu'il se laisse

tout à fait mener par elle, moi aussi d'ailleurs... »

Le 29 juin il écrit à Murray qu'il est depuis quatre semaines auprès de son *amica :* « Cela peut vous sembler étrange, dit-il, mais à Faenza il y a lord *** avec une fille d'opéra ; à l'hôtel de la même ville est un prince napolitain qui sert la femme du gonfalonier, et moi je suis de service ici. Vous voyez donc : *Cosi fan tutti e tutte...*

« J'ai mes chevaux ici ; je vais à cheval tous les jours dans la forêt, la *Pineta,* qui sert de cadre à la nouvelle de Boccace et à la fable d'*Honoria* de Dryden... et je vois ma *Dama* tous les jours ; mais je suis très inquiet de sa santé... En la perdant je perdrais un être qui a couru de grands risques à cause de moi et que j'ai toute raison d'aimer... » Mais il ne veut pas croire que cela soit possible ; il sent qu'il ne pourrait plus vivre lui-même si elle venait à mourir ; en tout cas il ne pourrait plus aimer : « S'il arrive malheur à mon amie, dit-il à Hoppner (1), j'en ai fini avec la passion pour toujours ; c'est mon dernier amour. Quant au libertinage, j'en suis dégoûté, comme il était naturel à la façon dont j'y allais. Ce libertinage aura eu cela de bon sur moi qu'il m'aura conduit à *aimer* dans le meilleur sens du mot, mais cette fois c'est ma dernière aventure... »

(1) 2 juillet 1819.

Il passait presque tout son temps auprès d'elle, lui prodiguant ses soins, comme elle le raconte elle-même dans ses mémoires. Elle le pria de composer pour elle quelque poème sur Dante, et aussitôt il écrivit la *Prophétie*.

Au mois d'août, les Guiccioli partirent pour Bologne. Lord Byron les y rejoignit; mais tandis que le comte et sa femme visitaient leurs propriétés de la Romagne, il dut rester seul à Bologne. Il se rendait pendant l'absence de son amie à sa demeure, se trouvant ainsi moins loin d'elle, et il écrivit (25 août 1819) sur la dernière page d'un volume de *Corinne :* « Ma très chère Teresa, — j'ai lu ce livre dans votre jardin; — mon amour, vous étiez absente ; sans quoi je ne l'aurais pas lu. C'est un de vos livres favoris et celle qui l'a écrit était une de mes amies. Vous ne comprendrez pas ces lignes écrites en anglais ou d'autres ne les comprendront pas, et c'est la raison pour laquelle je ne les griffonne pas en italien. Mais vous reconnaîtrez l'écriture de celui qui vous aime passionnément, et vous comprendrez que sur ce livre qui est à vous il n'a pu penser qu'à l'amour. En ce mot qui est beau dans toutes les langues, mais plus encore dans la vôtre, — *amor mio*, — est comprise toute mon existence présente et future. Je sens que j'existe maintenant et je sens que j'existerai encore, — et pour quel but, c'est vous qui en déciderez ; ma destinée se repose sur

vous, et vous êtes une femme; vous avez dix-sept ans, et il y a deux ans seulement que vous êtes sortie du couvent. Je souhaiterais de tout mon cœur que vous y fussiez restée, — ou du moins que je ne vous eusse jamais rencontrée étant mariée.

« Mais pour cela il est trop tard. Je vous aime et vous m'aimez; — vous le dites et vous agissez comme si vous m'aimiez, ce qui est du moins une consolation. Mais moi, je fais plus que vous aimer et je ne puis cesser de vous aimer.

« Pensez à moi quelquefois quand les Alpes ou l'Océan nous sépareront. — mais ils ne nous sépareront jamais à moins que vous ne le vouliez. »

On voit à quel point il était épris et combien cette passion rajeunissait son cœur, qu'il avait cru blasé.

Le comte revint à Bologne ; ses affaires le rappelaient à Ravenne, mais la comtesse étant toujours souffrante et le climat de Venise devant être meilleur pour elle que celui de Ravenne, il chargea lord Byron de la conduire à Venise. Ils partirent de Bologne le 15 septembre, visitèrent ensemble les monts Euganéens et Arquà; ils écrivirent leurs noms sur le livre que l'on présente aux visiteurs ; ils discoururent de Pétrarque et de Laure, dont le mari était probablement moins accommodant que celui de la comtesse.

Quand les amants furent arrivés à Venise, les

médecins ordonnèrent à la comtesse l'air de la campagne, et lord Byron l'installa dans sa villa de la Mira, sur les bords de la Brenta. Moore, qui voyageait alors en Italie, vint leur rendre visite. Il trouva à la Guiccioli une beauté singulière pour une Italienne, car elle était blonde et avait le teint clair. Lord Byron lui parut engraissé de corps et de visage. Il portait des favoris, parce qu'on lui avait dit que sans cela il avait une *faccia di musico*. Ses traits avaient perdu de leur finesse. Malgré cela Moore trouva qu'il ressemblait de plus en plus à l'Apollon du Belvédère. Il était heureux de revoir son ami et d'une gaieté exubérante. Il accompagna Moore à Venise et pendant le trajet qu'ils firent en voiture, d'abord de la Mira à Fusine, puis en barque de Fusine à Venise, sa verve fut intarissable. Il obligea Moore, qui voulait descendre à l'hôtel, de loger dans son palais. Il y tenait une ménagerie et il fallait en entrant prendre garde aux chiens et aux singes. Lord Byron y avait aussi un *segretario,* mais qui ne savait pas écrire. Moore était un peu épouvanté de tout cela; il trouva cependant à l'intérieur l'espèce de confort cher aux Anglais. Le poète, en effet, bien qu'il fût depuis plusieurs années en Italie, conservait ses habitudes anglaises.

La veille du départ de Moore, la comtesse permit à lord Byron de passer la nuit à Venise avec son ami. Ils dînèrent ensemble, puis ils allèrent à l'opéra. Le

mérite principal d'une des actrices, selon lord Byron, était d'avoir poignardé un de ses amants. Après l'opéra ils allèrent au cabaret sur la place Saint-Marc, buvant du punch jusqu'à deux heures du matin. Puis lord Byron prit Moore dans sa gondole et ils virent Venise au clair de lune. Le lendemain, Moore, qui reprenait la route de Padoue, s'arrêta à la Mira pour y faire ses adieux. Il y vit la petite Allegra, que lord Byron avait toujours auprès de lui ; la comtesse lui donna une lettre d'introduction pour son frère, le comte Gamba, pensant qu'il pourrait le rencontrer à Rome, et lord Byron lui remit un manuscrit, en lui disant qu'il contenait « sa vie et ses aventures », mais qu'il ne devait être publié qu'après sa mort. C'est ce manuscrit que Moore crut devoir brûler.

Le poète semblait se lasser de l'Italie. Il écrit à Murray (29 octobre 1819) qu'il veut aller s'établir comme planteur dans l'Amérique du Sud et y emmener sa fille Allegra. Il s'était rebuté de Venise : « J'ai un cheval ou deux de plus, cinq en tout, écrit-il le même jour à Hoppner ; je vais reprendre possession du Lido et me lever de meilleure heure ; nous irons secouer nos foies sur la plage, comme auparavant, si vous voulez, — et nous exciterons de nouveau les rugissements de l'Adriatique par notre haine pour cette coquille d'huître maintenant vide et sans perle qu'est la ville de Venise. »

Il n'avait plus longtemps à faire ses courses à cheval sur le Lido. Le comte Guiccioli arriva en effet à Venise ; il proposa à sa femme un projet de règlement pour ses heures, sa conduite, sa morale ; et le premier article de ce traité était l'exclusion de lord Byron. La comtesse se refusait à accepter. Le poète songea d'abord à partir avec elle pour la France ou l'Amérique ; puis il voulut lui-même faire le grand sacrifice ; il la réconcilia avec son mari et se disposa à partir pour l'Angleterre, en passant par le Tyrol. Il attendait seulement que la petite Allegra alors souffrante fût rétablie. Les adieux se firent. Le comte emmena sa femme à Ravenne. Il était entendu qu'elle cesserait toute relation avec lord Byron. Mais celui-ci ne tarda pas à lui écrire des lettres passionnées : « Tu es (1), tu seras toujours ma première pensée. Mais en ce moment je suis dans un affreux état, ne sachant que décider, — ayant peur d'une part de te compromettre pour toujours par mon retour à Ravenne et ses conséquences, et de l'autre de te perdre, et moi aussi, et tout ce que j'ai connu et goûté de félicité, si je ne dois plus te voir. Je te prie, je te supplie de te calmer et de croire que je ne puis cesser de t'aimer qu'avec la vie. »

Tous ses préparatifs de départ pour l'Angleterre

(1) Ces lettres étaient écrites en italien.

étaient faits cependant, lorsqu'il apprit que la comtesse était dangereusement malade et que le comte consentait à ce qu'elle le priât de venir auprès d'elle. Il hésita; ses malles étaient déjà chargées sur la barque, et à la destination de l'Angleterre. Brusquement il les fit décharger et écrivit à la comtesse : « L'amour a vaincu ; je n'ai pu trouver la force d'âme nécessaire pour quitter le pays où tu es sans te revoir au moins encore une fois... Je suis un citoyen du monde, tous les pays sont égaux pour moi... Tu as décidé que je dois revenir à Ravenne, j'y reviendrai ; je ferai, je serai ce que tu voudras. »

Bientôt en effet il était à Ravenne, et après une courte installation à l'hôtel, le comte, dans son extraordinaire complaisance, lui louait un appartement dans son palais et il se trouvait de nouveau sous le même toit que la comtesse.

Il ne devait jamais revoir Venise, et il semble à partir de cette époque avoir oublié ou méprisé cette ville qu'il avait d'abord tant aimée. Il n'en parle plus qu'une ou deux fois pour dire qu'il lui préfère Ravenne et pour la traiter de Sodome de la mer. Le souvenir de ses basses amours provoquait en lui un tel dégoût ! Venise cependant avait été pour lui, avant la Guiccioli, la grande inspiratrice.

VIII

Vie de lord Byron à Ravenne. — Promenades à cheval dans la forêt de pins. — La tragédie de *Marino Faliero.* — Traduction du premier chant du *Morgante maggiore.* — Pietro Gamba. — Lord Byron carbonaro. — Le banquet des *Americani* dans la forêt. — Désillusions. — Les Gamba bannis de Ravenne. — Lord Byron veut quitter l'Italie. — Shelley visite lord Byron. — Le *Doge de Venise.* — Nouveaux chants du *Don Juan.*

Sa vie à Ravenne fut très réglée, sinon très régulière. Il continua à donner ses après-midi aux promenades à cheval et au tir au pistolet, ses nuits à ses travaux littéraires, ses matinées au repos. « L'alouette qui me tire du sommeil, dit-il, est un oiseau de l'après-midi. » Presque tous les jours il sortait de la ville en voiture, allait ainsi jusqu'au pont qui est entre Ravenne et Sant'Appollinare in Classe ; là son cheval de selle l'attendait, et il allait faire sa promenade dans la forêt de pins. On l'avertissait de se tenir sur ses gardes : le comte, malgré sa complaisance, devait être jaloux et pouvait le faire assassiner. Mais lord Byron semblait prendre plaisir à s'exposer ainsi au danger, content de se dire qu'il n'y avait rien eu à Ravenne de comparable à son aventure depuis le temps de Guido di Polenta. Il n'y aurait pas eu de différence entre les héros de Dante et de Boccace et lui si, outre son stylet, il n'avait eu sur lui deux pis-

tolets de poche, quand il allait à cheval dans la forêt de pins. « Ce qui fait surtout ma sûreté, écrivait-il à Moore (24 mai 1820), c'est que le comte n'a pas le courage de dépenser vingt écus, le prix ordinaire qu'il faut payer un *bravo* aux mains propres. Sans quoi, ce ne sont pas les occasions qui manquent, car je vais à cheval dans les bois tous les soirs avec un seul domestique et parfois avec un ami, qui depuis quelque temps paraît un peu mal à son aise, quand nous passons près des fourrés solitaires. »

La comtesse, secondée par ses parents, qui prirent son parti contre son mari, finit par obtenir du pape la séparation ; mais une des conditions fut qu'elle irait vivre chez son père. Elle quitta Ravenne le 16 juillet 1820 et se rendit à une villa qui était à une quinzaine de milles de Ravenne. Lord Byron lui avait d'abord conseillé de ne pas demander cette séparation, en lui donnant comme raison que les prêtres ne veulent pas que les amants vivent ensemble, à moins qu'il n'y ait la sanction du mari. Quand la séparation fut prononcée et qu'elle fut chez son père, il dut d'abord se contenter d'aller la voir de temps en temps, une ou deux fois par mois, et il vivait solitaire à Ravenne. Au contraire, pendant les premiers mois de son séjour, qui avaient été ceux de l'hiver et du carnaval, il était beaucoup allé dans le monde, avait fréquenté les *conversazioni*, le théâtre, toutes les fêtes, trouvant la société

de Ravenne supérieure à celle de Venise. La comtesse n'étant plus à Ravenne, il se confina davantage dans ses travaux littéraires. Il continuait son *Don Juan* et méditait de nombreuses tragédies. Il venait d'achever celle de *Marino Faliero*, pour laquelle il avait consulté toutes les chroniques qu'il avait pu trouver. Il lisait beaucoup d'italien ; il avait traduit l'épisode de la Francesca de Dante et le premier chant du *Morgante Maggiore* de Pulci. Alfieri l'enthousiasmait. Il n'oubliait pas cependant les écrivains de son pays ; il dévorait les romans de Walter Scott au fur et à mesure qu'on les lui faisait parvenir. Ils lui apportaient dans sa solitude de Ravenne des visions de son Écosse et flattaient son goût pour les aventures chevaleresques.

Depuis longtemps il désirait lui-même acquérir la gloire d'un preux chevalier. Une belle cause à défendre se présentait, celle de l'indépendance de l'Italie. Naples était en révolution ; le temps semblait venu pour l'Italie du nord de secouer le joug de l'Autriche. Le poète anglais, épris de l'idée de liberté, manifeste bientôt sa haine contre les Autrichiens : « Les Huns sont sur le Pô, écrit-il à Murray, le 7 septembre 1820 ; s'ils le traversent pour se rendre à Naples ils auront toute l'Italie à leurs trousses. Les chiens ! les loups ! puissent-ils périr comme l'armée de Sennachérib ! » Le frère de la Guiccioli, que le poète ne connaissait pas encore et qui, comme il était naturel, était fort pré-

venu contre lui, revint à Ravenne à cette époque-là, et presque aussitôt, subjugué par ses manières, son intelligence et ses idées généreuses, se lia avec lui d'une grande amitié. Le comte Pietro Gamba avait vingt ans. Il se passionnait pour l'idée de l'indépendance de l'Italie, et il arrivait de Naples, qui donnait l'exemple de la révolution. Il était carbonaro. Lord Byron voulut l'être aussitôt, et il écrivit aux Napolitains une lettre qui fut interceptée par le gouvernement pontifical et dans laquelle il se déclarait ami de la liberté et offrait de seconder « l'œuvre de la révolte contre la barbarie et l'hypocrisie ». La Guiccioli l'encourageait. Il dit dans son journal, le 5 janvier 1821, qu'il est allé la voir, qu'ils ont parlé de l'Italie, de patriotisme, d'Alfieri, de Mme d'Albany, de la conspiration de Catilina.

Le moment critique approchait : « Le comte Gamba, écrit-il le 7 janvier, m'a pris à part pour me dire que les patriotes ont été avertis de Forli, qui est à vingt milles d'ici, que cette nuit le gouvernement et ses hommes veulent frapper un grand coup, — que le cardinal ici a des ordres pour opérer immédiatement plusieurs arrestations et qu'en conséquence les libéraux prennent les armes et installent des patrouilles dans les rues pour donner l'alarme. — Il m'a demandé ce qu'il fallait faire : je lui ai répondu qu'il fallait combattre plutôt que de se laisser prendre

un par un, et j'ai proposé le refuge de ma demeure pour ceux qui sont en danger immédiat d'être arrêtés. De chez moi on peut se défendre : nous avons des armes et des munitions. Ils pourraient aussi s'échapper à la faveur de la nuit... J'ai voulu donner au comte les pistolets que j'avais sur moi; il n'en a pas voulu, mais m'a dit qu'en cas d'accident il viendrait chez moi. — Il est bientôt minuit et il pleut. Je m'attends d'une minute à l'autre à entendre le tambour et les coups de fusil ; pour le moment, je n'entends que la pluie et la rafale. Je ne veux pas me coucher, parce que je n'aime pas à être réveillé... — Je viens d'arranger le feu. J'ai mes armes sous la main et un livre ou deux que je vais feuilleter. Je ne sais pas quel est leur nombre, mais je crois les *Carbonari* assez forts pour battre les troupes. Avec vingt hommes on peut défendre cette maison vingt-quatre heures. Pendant ce temps, le pays sera informé et se soulèvera... »

Le gouvernement n'avait pas donné d'ordres pour les arrestations, et le poète dit le 8 janvier, dans son journal, que s'il avait su que l'émeute fût différée, il se serait couché la veille deux heures plus tôt. Il ne sait trop comment se comporteront les Italiens dans une émeute sérieuse, mais il a confiance en eux : « Ce peuple a de l'étoffe, dit-il, et une noble énergie ; il faudrait seulement qu'il fût dirigé. Mais, dans des occasions comme celles-ci, les héros peuvent surgir.

La liberté est la mère des quelques vertus que la nature humaine est susceptible d'avoir. »

Et le 9 janvier : « On dit que les barbares d'Autriche vont venir, écrit-il. Chiens d'enfer ! Espérons encore que nous verrons leurs os empilés comme ceux que j'ai vus de ces chiens humains à Morat en Suisse. » Et il ajoute qu'il est tout prêt à sacrifier sa vie. Le 23 janvier il apprend que les Autrichiens ont saisi à Venise deux ou trois livres de poudre qu'il avait. Il espère leur donner du plomb en échange.

En attendant les Autrichiens, il fait des promenades à cheval dans la forêt et ne cesse de s'exercer au pistolet. Il a aussi de douces causeries avec sa Teresa. Elle se querelle avec lui parce qu'il a dit que l'amour n'était pas le sujet le plus élevé pour une tragédie. Il se résout à mettre dans son *Sardanapale* plus d'amour qu'il n'en avait l'intention. Il feuillette les tragédies de Sénèque et en médite quatre lui-même : ce *Sardanapale* déjà commencé, un *Caïn*, sujet métaphysique dans le genre de *Manfred :* une *Françoise de Rimini* en cinq actes et peut-être un *Tibère*.

Le 6 février 1821, il apprend que les Barbares ont passé le Pô. Il achète des armes pour les *Americani*. Ceux-ci étaient autrefois une société de chasseurs dans la forêt ; ils sont devenus *carbonari* et forment une compagnie secrète de plusieurs milliers d'hommes. Ils donnent un banquet dans la forêt et y

10

invitent lord Byron. Il y va comme camarade et aussi comme poète, se souvenant du banquet donné dans cette même forêt par le Nastagio degli Onesti du *Décaméron*. Mais ses préoccupations présentes du sort de l'Italie sont plus fortes que ses réminiscences littéraires. Il pense qu'il serait beau de mourir pour cette cause de l'indépendance de l'Italie : « Une Italie libre ! on n'a pas vu cela depuis Auguste. »

Il ne la verra pas non plus. Les déceptions et les désillusions ne tardent pas à venir. Les Napolitains sur lesquels on comptait déclarent ne plus s'occuper du nord de l'Italie. L'effort des *carbonari* du nord va ainsi être perdu. Il continuera à les secourir de son argent et de sa personne, mais on rapporte déjà chez lui les armes qu'il avait fait distribuer. La marche en avant des Barbares est plus rapide qu'on ne pensait et le soulèvement est impossible. Cet échec le décourage : « Les Napolitains, dit-il, ont été des traîtres. » Une jolie femme lui dit avec mélancolie en s'installant devant sa harpe : « Hélas ! les Italiens n'ont plus maintenant qu'à se remettre à faire des opéras ! »

On bannit bientôt de Ravenne et d'autres villes des États pontificaux les principaux organisateurs du soulèvement, et les Gamba, eux aussi, sont exilés (23 juillet 1821) ; la Guiccioli est obligée de les suivre à Florence, parce que son père n'étant plus à Ravenne, si elle y restait, on l'enfermerait dans un couvent. Le

pauvre poète ne sait que devenir. Il est lui-même menacé. Il était devenu populaire en faisant la charité. Le gouvernement n'ignorait pas qu'il était *carbonaro ;* on le considérait comme le chef des *Americani*, et on savait qu'il recélait des armes. On ne le ménageait que parce qu'il était un grand seigneur anglais. Il fit bientôt le projet de se réfugier en Suisse, d'y faire venir les Gamba, père, fils et fille, et d'y emmener aussi la petite Allegra, qu'il avait mise au couvent de Bagnacavallo. Il écrit à un banquier de Genève pour qu'on lui trouve une maison avec une écurie pour au moins huit chevaux. Il voulait donc quitter l'Italie. C'était la fin de la période la plus heureuse de sa vie.

Shelley vint le voir à Ravenne, alors que les Gamba et la Guiccioli en étaient déjà partis. Il écrit à Mary Shelley le 7 août 1821 : « Je suis arrivé hier soir à dix heures et suis resté à causer avec lord Byron jusqu'à cinq heures du matin... Lord Byron a tout à fait repris sa santé, et sa vie est toute différente de ce qu'elle était à Venise. Il a une sorte de liaison permanente avec la comtesse Guiccioli, qui est maintenant à Florence. Elle y attend qu'une décision se prenne pour leur départ pour la Suisse. Lord Byron s'était ruiné la santé à Venise. Sa faiblesse était telle qu'il ne pouvait plus digérer aucune nourriture, et il était consumé par la fièvre. Il serait mort certainement sans cet attachement qui l'a éloigné des excès où le

conduisaient l'insouciance et l'orgueil plutôt que le plaisir. Il est maintenant très bien et plongé dans la politique et la littérature... »

La lettre du 15 août contient des détails sur la vie du poète à Ravenne : « Lord Byron se lève à deux heures de l'après-midi et déjeune; nous causons, nous lisons jusqu'à six heures, puis nous montons à cheval à huit heures, et après dîner nous restons à causer jusqu'à quatre ou cinq heures du matin... « Lord Byron, dit plus loin Shelley, a un appartement splendide dans le palais du comte Guiccioli. Il y a deux singes, cinq chats, huit chevaux; tous ces animaux, à l'exception des chevaux, se promènent dans la maison comme s'ils en étaient les maîtres. Tita, le Vénitien, est ici et est mon valet. C'est un bel homme avec une extraordinaire barbe noire; il a poignardé deux ou trois hommes et il a l'air du meilleur garçon du monde. »

Lord Byron lit à Shelley une partie de sa tragédie du *Doge de Venise*, puis un des chants encore inédits du *Don Juan* et qui plaît beaucoup à Shelley : « C'est merveilleusement beau, dit-il, et cette poésie le met au-dessus de tous les poètes contemporains. »

Puis Shelley apprécie ainsi le caractère de son grand ami : « Lord Byron, dit-il, a beaucoup gagné de toute façon : en génie, en humeur, en moralité, en santé, en bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli lui a

fait un bien inestimable. Il vit dans un grand luxe, sans toutefois dépenser tout son revenu, qui est d'environ 100,000 francs par an; il en consacre 25,000 à des œuvres de charité. Il a eu de pernicieuses passions, mais il semble les avoir domptées, et il devient ce qu'il doit être, un homme de bien. L'intérêt qu'il a pris à la politique de l'Italie et la façon dont il a agi en conséquence sont des sujets dont je ne puis vous parler dans une lettre, mais dont vous serez ravie et étonnée. »

Lord Byron, pour retenir Shelley, lui disait que sans lui ou la Guiccioli il retomberait dans ses anciennes habitudes. Tous les soirs les deux poètes faisaient leur promenade à cheval dans la forêt et s'exerçaient à tirer au pistolet sur des citrouilles. Ils causaient de l'Italie, lord Byron disait son regret de la quitter. C'étaient les Gamba qui désiraient aller en Suisse. Il fit écrire par Shelley une lettre en italien à la Guiccioli pour l'en dissuader. Shelley, bien qu'il ne connût pas la jolie comtesse, fut éloquent dans cette lettre, car il souhaitait que lord Byron vînt s'établir auprès de lui en Toscane. Ses conseils furent suivis. La Guiccioli lui répondit : *Non partite da Ravenna senza milord*... et Shelley ne s'éloigna que quand il fut sûr que son ami le suivrait de près.

IX

Lord Byron se résout à quitter Ravenne. — Pise; le palais Lanfranchi. — Nouvelles tragédies; nouveaux chants du *Don Juan*. — La mort d'Allegra. — La mort de Shelley. — La fin du séjour en Italie. — Départ pour la Grèce.

Le 3 septembre il fait déjà ses préparatifs de départ. Le 19 il écrit à Moore : « Je suis dans toute la sueur, la poussière, les jurons de l'universel emballage de toutes mes affaires, mes meubles, etc., pour Pise, où je vais passer l'hiver. » Il fait cependant déjà le projet d'aller avec le frère de la Guiccioli en Grèce, où le soulèvement commence. Il ne devait partir pour Céphalonie et Missolonghi que près de deux ans plus tard, en juillet 1823, mais dès cette époque il regardait par delà la mer.

Il quittait Ravenne à regret ; il fut près de deux mois à faire ses préparatifs. Une fièvre légère le retenait, sans toutefois l'empêcher de faire ses promenades à cheval ni d'écrire ses tragédies. Il acheva son *Caïn*, qu'il déclarait lui-même « plein de déclamations titaniques », puis il écrivit *la Vision du Jugement* dans le style de Pulci.

Le 28 octobre 1821, il partit de nuit de Ravenne. Il rencontra à Bologne le poète Samuel Rogers, qui a

décrit en vers leur entrevue. Il ne s'arrêta que peu de temps à Florence. Le 9 novembre il était à Pise, d'où il envoyait à son éditeur le drame lyrique de *Ciel et Terre*. Il s'installa à Pise au palais Lanfranchi : « Je suis ici, écrit-il à Murray, dans un vieux et fameux palais féodal (1) sur l'Arno, assez grand pour y loger une garnison, avec des cachots souterrains et des cellules dans les murs, et si plein de fantômes, que mon valet Fletcher m'a demandé la permission de changer de chambre et n'a pas voulu occuper la nouvelle, parce qu'il y avait encore plus de fantômes que dans l'autre... La maison a appartenu à la famille Lanfranchi ; Ugolino, dans son rêve, parle d'un Lanfranchi comme ayant été son persécuteur avec Sismondi. » Des fantômes et les plus farouches souvenirs dantesques, voilà bien ce qu'il fallait à lord Byron. Outre cela, il pouvait dans son jardin cueillir des oranges. Il se plut donc à Pise pendant les premiers mois. Sa vie y fut tout à fait analogue à celle qu'il menait à Ravenne. Il y faisait des promenades à cheval et pratiquait le tir au pistolet. Pendant les premiers temps il allait dans la forêt de pins, prenant la route de San Rossore, mais plus tard, ayant trouvé un endroit plus favorable pour le tir au pistolet, il prenait la route qui part de la porta alla Spiaggia, à l'est de la ville. Après

(1) Il est du seizième siècle et attribué à Michel-Ange.

être arrivé à une ferme où on leur avait permis d'établir une cible dans le jardin, il tirait une heure au pistolet avec ses amis Shelley, Williams et Trelawny. Il composait aussi de nouvelles tragédies et de nouveaux chants du *Don Juan*. La Guiccioli lui permettait de continuer ce poème à la condition qu'il y fût décent.

Sa vie promettait d'être assez tranquille et heureuse à Pise. La société de Shelley lui était bienfaisante comme celle de la Guiccioli. Mais les chagrins vinrent de nouveau l'accabler. Le 22 avril il apprit la mort de sa fille Allegra ; elle était morte de la fièvre au couvent de Bagnacavallo, où il l'avait laissée. Il avait voulu qu'elle fût élevée dans la religion catholique, qui lui paraissait « le plus élégant des cultes, en exceptant à peine la mythologie grecque ». La conduite de lord Byron envers miss Clairmont, qu'il ne voulut pas revoir et à qui il ne voulut pas non plus laisser cette enfant, est assez étrange, mais il semblait avoir une vive affection pour Allegra, qu'il avait projeté d'emmener avec lui dans le nouveau monde ; il espérait peut-être, puisqu'on tenait éloignée de lui sa fille légitime, que celle-ci prendrait soin de ses vieux jours. Elle mourait à cinq ans ; il envoya son corps en Angleterre pour qu'il fût enterré dans l'église de Harrow.

Quelques mois plus tard il perdit Shelley. Il écrit à

Moore, le 8 août 1822 : « Vous aurez déjà appris que Shelley avec une autre personne, le capitaine Williams, ont péri noyés il y a environ un mois (il y avait un mois hier) dans une tourmente au sortir du golfe de Spezia. Voici encore un homme qui s'en va et que le monde par méchanceté et par ignorance n'avait pas su comprendre. On lui fera peut-être justice maintenant qu'il n'est plus là pour en profiter. » Le poète dont lord Byron lui-même n'avait su pénétrer qu'à demi le puissant esprit, mais qui avait été son meilleur conseiller, périssait ainsi à peine âgé de trente ans. Le 27 août lord Byron écrit à Moore : « Nous avons brûlé les corps de Shelley et de Williams au bord de la mer, afin qu'il fût possible de les transporter et de les enterrer. Vous n'imaginez pas quel effet extraordinaire produit un bûcher funèbre sur un rivage désolé avec, dans le fond, des montagnes et devant, la mer, et le singulier aspect que le sel et l'encens donnent aux flammes. » Medwin raconte que, la cérémonie terminée, lord Byron, quittant ses vêtements, se mit à la nage pour regagner son yacht.

Les Gamba ayant été bannis de la Toscane, il fallut quitter Pise, où il était lui-même inquiété par la police. Le 9 octobre il écrit de Gênes à Murray, en lui disant qu'il a été malade à Lerici et est resté quatre jours au lit avec la fièvre, dans un mauvais hôtel. A trente-cinq ans, il sentait déjà sa santé fortement atteinte. Il se

plaignait de grisonner. Il croyait aussi sa réputation littéraire à son déclin. Il formait le projet d'aller à Naples pour y écrire deux nouveaux chants de *Childe Harold*, mais il se décourageait. Sa verve poétique et sa passion de l'Italie faiblissaient. Il se sentait de plus en plus le besoin d'agir autrement qu'en écrivant. En Grèce l'insurrection contre les Turcs devenait sérieuse. Le 15 avril 1823, lord Byron écrit d'Albaro, près de Gênes, à M. Blaquière : « ... Je ne puis vous dire combien je prends d'intérêt à la cause ; l'espérance que j'avais d'être témoin de la délivrance de l'Italie m'avait empêché depuis longtemps de retourner en Grèce pour faire ce que je puis personnellement pour ce pays. »

Il entra aussitôt en relation avec le comité de l'indépendance. Il fit faire trois casques : un pour lui, un autre pour Trelawny, le troisième pour le docteur Bruno. Le frère de la Guiccioli voulut aussi l'accompagner. Ils s'embarquèrent le 13 juillet et partirent le lendemain, au lever du soleil, mais à cause d'une tempête il fallut rentrer à Gênes. Les dieux avertissaient le poète de ne pas quitter cette terre d'Italie où il était depuis sept années et où il laissait une fidèle amante. Mais la grande cause qu'il voulait servir l'attirait trop. Il repartit le vendredi suivant, toucha Livourne pour y prendre de la poudre, y reçut des vers de Gœthe et lui répondit, puis continua son voyage, pressé d'appor-

ter aux Grecs 100,000 francs pour leur flotte et leur armée. Il visita Ithaque, et il écrivit de Céphalonie plusieurs lettres à la Guiccioli, lui disant son désir de revenir le plus tôt possible auprès d'elle. Il était pris de tristesse et regrettait l'Italie. Il songeait aussi à son lointain pays natal, qu'il n'avait pas revu depuis tant d'années. Ce n'était pas *l'Odyssée*, mais *Quentin Durward*, qu'il lisait à Céphalonie. A la fin de décembre il partit pour Missolonghi. Il eut une attaque de convulsions qui l'épouvanta et dont il ne se remit pas. Son Vénitien Tita, qui l'avait suivi, et le comte Gamba l'entourèrent de leurs soins pendant sa maladie, et il put à ses dernières heures les entendre parler ce langage italien dont la musique avait si souvent calmé les violences et les inquiétudes de son cœur.

X

Conclusion.

Lord Byron s'est trouvé dans des conditions exceptionnelles pour connaitre l'Italie. Il était grand seigneur et très riche, et, comme étranger, plus indépendant que ne le furent jamais les princes ou les ducs des États italiens. Il put tout voir et tout faire. A peine son carbonarisme lui créa-t-il quelques diffi-

cultés. On peut dire que pendant les sept années de son séjour en Italie il vécut dans une liberté absolue, qui fut d'ailleurs longtemps un absolu libertinage. Son revenu était si considérable qu'il ne le dépensait pas tout entier, singulière aventure pour un poète. Il avait tout à sa portée pour satisfaire ses passions nobles ou basses. Nous avons vu qu'il eut des amours dans le peuple et dans l'aristocratie. Il avait appris à lire et à parler la langue italienne. Les poètes lui étaient familiers ; il les traduisait et les imitait. Ainsi favorisé il aurait dû pénétrer très avant dans l'âme italienne. De fait, le quatrième chant de *Childe Harold*, qui fit presque oublier la *Corinne* de Mme de Staël, fut accueilli comme une révélation de l'Italie poétique. Encore maintenant, quand nous le relisons, nous sommes parfois entraînés par l'impétuosité d'un lyrisme auquel nous pardonnons d'être incohérent et déclamatoire, et nous comprenons que les jeunes romantiques aient prêté l'oreille à ces accents, comme à ceux d'un sermon enflammé qui les excitait à partir, eux aussi, en pèlerinage pour le pays de la gloire et de la beauté. Cependant, à examiner de sang-froid ce poème et tout le reste de l'œuvre poétique de lord Byron, on est surpris qu'il n'ait entrevu que si peu de chose de l'Italie que nous aimons aujourd'hui.

Il ne semble avoir soupçonné ni l'Italie artistique, ni l'Italie religieuse. Il professait, nous l'avons vu,

pour la peinture et la sculpture la plus grande indifférence. Il n'y a pas à l'accuser de n'avoir pas vu les grandes fresques du quatorzième et du quinzième siècles, puisque, à l'époque du romantisme, on en ignorait pour ainsi dire l'existence ; elles sont aujourd'hui à nos yeux la plus grande manifestation de l'art italien ; mais si l'on supposait toutes ces fresques ensevelies sous le badigeon, ne resterait-il pas encore assez de peinture en Italie pour enchanter les yeux d'un poète? Lord Byron, cependant, traversait impassible et dédaigneux les plus belles galeries. C'est à peine s'il remarquait quelques tableaux. Il dit préférer les Vénitiens aux autres peintres ; un tableau attribué au Corrège et où il y a un portrait de femme lui plaît surtout (1). Mais jamais nous ne le voyons brûler du désir d'aller voir ou revoir quelque chef-d'œuvre. Bien qu'il ait ordinairement de la curiosité pour les choses très célèbres, il ne parle même pas pendant son séjour à Rome des fresques de Michel-Ange et de Raphaël au Vatican. En fait de sculpture il ne mentionne que quelques statues antiques. A Florence, quand on lui fait visiter la chapelle des Médicis, il ne dit pas être entré dans la nouvelle sacristie de Saint-Laurent pour y voir *la Nuit* et le *Pensieroso*. L'architecture le préoccupe encore moins.

(1) *Beppo*.

Seules, les ruines de Rome lui donnent quelque émotion, surtout, semble-t-il, parce qu'elles sont des motifs à déclamation poétique. Les palais florentins, si puissants et si farouches, ne lui ont rien inspiré. Enfin, lui qui habita si longtemps Venise, il n'a rien rendu dans ses vers de la féerie de l'architecture vénitienne. Le palais sans caractère qu'il avait choisi symbolise son indifférence pour les arts. Il ne pouvait cependant comprendre qu'imparfaitement l'âme de ses héros vénitiens si ses regards n'étaient pas captivés par les fenêtres ogivales du riant palais en brique et en pierre de taille que l'infortuné Foscari avait fait agrandir. A Ravenne, on se demande s'il alla jamais voir les mosaïques de Saint-Vital et de Saint-Apollinaire. La tristesse et la laideur de la ville ne l'y gênaient nullement. Quand, enfin, il vint à Pise, il ne paraît pas que la vue de la place du Dôme lui ait causé la moindre surprise.

Il est singulier qu'en lisant les drames ou les comédies que Shakespeare a placés dans une Italie tout imaginaire nous ayons plus facilement l'illusion d'être au delà des Alpes qu'avec le *Marino Faliero* ou *les Deux Foscari* que lord Byron écrivait en Italie même. Cela tient à la puissance dramatique dont disposait Shakespeare et aussi à ce qu'il composait ses pièces de théâtre à cette époque où la Renaissance italienne avait porté son sourire jusqu'en Angleterre.

Au contraire, à l'époque où lord Byron était en Italie, deux siècles d'indigence et de mauvais goût y avaient défiguré l'ancienne poésie. Pour l'y retrouver il fallait avoir un sentiment de l'histoire que lord Byron ne possédait que faiblement. Il était trop occupé de lui-même et de ses sensations immédiates pour savoir vivre dans le passé. Malgré son long voyage en Grèce, il ne s'était guère pénétré de la vie antique. Le pauvre Keats, dont les vers lui avaient paru enfantins et illisibles, y avait vu plus loin que lui, tout en se contentant dans les brumes de Londres de lire l'Homère de Chapman et de regarder les bas-reliefs d'une urne grecque. Cette impossibilité de se détacher de soi-même empêchait aussi lord Byron de comprendre l'âme des hommes du moyen âge et de la Renaissance. Sa nature impulsive répugnait aux amours mystiques. Nous avons vu qu'il méprisait Pétrarque. Ce qu'il goûtait surtout dans Pulci, c'était la satire des mœurs monastiques et l'irrévérencieuse gaieté. Il aimait dans *la Divine Comédie* les épisodes passionnés comme ceux de Françoise de Rimini, mais il eût pris peu de plaisir à suivre Béatrice dans le Paradis. Toute la philosophie religieuse et morale de Dante était pour lui lettre morte, et ignorer Dante, c'est toujours ignorer l'Italie.

Lord Byron, cependant, avait bien mieux fait que

de connaître l'Italie : il l'avait aimée. Dans son *Beppo*, il donne plaisamment, comme nous l'avons vu, les raisons toutes matérielles qui la lui font préférer à l'Angleterre : la beauté du climat, l'agrément des promenades à cheval, le fumet des becfigues et la douceur du langage. Il avait véritablement aimé tout cela et aussi les grands yeux noirs des Italiennes ; le charme de la vie dans ce pays ensoleillé l'avait pénétré profondément et lui avait fait goûter inconsciemment beaucoup de choses que son intelligence ne savait pas définir. Malgré son amertume et sa misanthropie, il se laissait gagner à la gaieté de Boccace et de l'Arioste, et son *Don Juan* est plein de belle humeur italienne. Il avait eu, grâce à sa fortune, l'occasion de faire la charité, et l'on prend presque toujours de l'affection pour ceux à qui l'on vient en aide. Il raconte dans son journal qu'il avait rencontré dans la forêt de Ravenne une pauvre vieille femme pliant sous son fagot ; il avait voulu la secourir et, non content de lui donner l'aumône, il lui avait fait une petite pension. Elle lui apporta un jour un bouquet de violettes. Cette pauvre femme ressemblait à l'Italie de son époque, qui languissait dans la misère et la servitude, mais qui avait encore des fleurs à offrir, et lord Byron aima ces fleurs. Au lieu de mépriser et de railler les Italiens malheureux, il prit le parti de leurs patriotes, les encouragea et les secourut. Il

devait mourir sans avoir vu l'Italie libre qu'il avait rêvée, mais il avait, autant qu'un étranger pouvait le faire, préparé la venue des Cavour, des Manin et des Garibaldi. Et combien d'amis parmi les étrangers son exemple autant que son éloquente poésie n'ont-ils pas gagnés à l'Italie?

La mort du poète à Missolonghi acheva de faire de lui un héros aux yeux de la jeunesse romantique, qui, de son vivant même, l'avait pris pour son maître.

Le souffle de Byron vous soulevait de terre,

dit Alfred de Musset dans sa *Lettre à Lamartine*, où il a si bien exprimé le grand enthousiasme qu'inspira alors l'auteur de *Childe Harold*,

Lui qui depuis dix ans fuyait sa renommée
Et de sa solitude emplissait l'univers;
Lui, le grand inspiré de la mélancolie,
Qui, las d'être envié, se changeait en martyr;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir...

Et l'admiration qu'eurent pour lui les deux poètes français fut telle, qu'elle contribua encore à tourner leur pensée vers cette Italie qu'il avait aimée.

VI

LA VIE ERRANTE DE SHELLEY

Shelley périt noyé le 8 juillet 1822 dans un naufrage entre Livourne et Lerici. Il n'avait pas encore trente ans. Il était en Italie depuis le mois d'avril 1818, et, pendant ces quatre années, il avait erré dans la Péninsule, du nord au midi, de l'est à l'ouest. Toujours en proie à une véritable fièvre de lyrisme, il composa des poèmes aux diverses étapes de sa route, mais s'il ne nous avait pas laissé autre chose, nous serions assez mal renseignés sur la façon dont il goûtait l'Italie. Il se tient dans son style poétique loin de toute réalité. Un lecteur français, toujours inhabile à suivre un poète étranger dans ses envolées lyriques, ne pourrait guère, en lisant les vers de Shelley, retrouver la route qu'il a parcourue en Italie, d'autant plus qu'il nous transporte aussi en imagination sur le Caucase indien, sur l'Atlas et à Constantinople. Mais Shelley, si vague dans ses vers, est précis dans sa prose. Les lettres qu'il a écrites en

Italie contiennent des descriptions détaillées et, mieux que tous les commentaires de ses amis, elles nous renseignent sur l'état d'esprit du poète et nous font connaître sa vie étrange et tragique (1).

I

Shelley avant son arrivée en Italie.

Avant d'arriver en Italie, le barde romantique expulsé d'Oxford en 1811 pour son essai sur la *Nécessité de l'athéisme,* avait déjà promené sa muse révolutionnaire de ville en ville, de solitude en solitude. Brouillé de bonne heure avec sa famille, à cause de ses opinions politiques et religieuses, un peu soutenu par sa mère au début, mais trouvant du côté de son père une rigueur inflexible, la porte de la maison paternelle lui fut fermée, et, sans les questions d'argent, à peine se serait-il souvenu qu'il avait une famille. Son grand-père était baronnet et avait une fortune considérable, mais le poète, à cause de ses dissentiments avec son père, qui, à diverses reprises, lui coupa les vivres, ne connut jamais l'aisance tranquille. Les œuvres qu'il publia ne lui rapportaient

(1) J'ai puisé pour cette étude des renseignements dans le livre d'Edward Dowden *(the Life of Percy Bysshe Shelley)*, mais j'ai surtout consulté la correspondance du poète.

rien. C'était lui qui donnait de l'argent aux libraires.

Il eut en outre de bonne heure des charges de famille. A dix-neuf ans, peu après avoir été expulsé d'Oxford, il enlève Harriet Westbrook, qui en avait seize. Il va avec elle jusqu'à Édimbourg, où il l'épouse. Son ami Hogg vient les y retrouver, puis ils vont ensuite tous les trois à York, où la cathédrale semble à Shelley une « gigantesque bâtisse de superstition ». Il faisait lire à Harriet les articles de Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*. Hogg cependant ayant déclaré à Harriet qu'il était épris d'elle, elle confia la chose à Shelley, et les jeunes mariés quittèrent York sans en avertir leur ami. Ils allèrent errer au bord des lacs de Cumberland. Shelley de là écrit des lettres philosophiques à une certaine miss Hitchener, qu'il appelle « la sœur de son cœur », et à l'illustre Godwin, l'apôtre en Angleterre des idées de la Révolution française. Bientôt les Shelley partent pour l'Irlande, où le poète veut favoriser l'émancipation catholique. Ils ont une traversée pénible ; la tempête les tient vingt-huit heures en mer. Dès qu'ils sont sur la terre ferme, Shelley rédige une adresse au peuple irlandais et en fait tirer quinze mille exemplaires. Harriet et lui les lancent par les fenêtres, les distribuent dans la rue ; Shelley en met dans le capuchon d'une femme qui passe. Avant de quitter l'Irlande, il rédige aussi une « déclaration des

droits », où il préconise les idées d'égalité et de liberté et où il indique l'anarchie comme l'idéal de l'humanité, les gouvernements n'ayant selon lui de raison d'être que pour réprimer les vices.

Pendant son séjour en Irlande, Shelley se fit végétarien. A son retour en Angleterre, il se lia avec le docteur Newton, qui préconisait le régime végétal, et le poète prit l'habitude de s'abstenir de toute nourriture animale. Il était grand mangeur de pain ; au cours de ses promenades en ville, il entrait parfois dans une boulangerie et achetait un pain qu'il mangeait dans la rue. Il était friand de raisins de Corinthe et grand buveur de thé ; il en prenait aux différentes heures de la journée, sans s'astreindre à avoir des heures fixes pour ses repas. Il sacrifiait le moins possible aux conventions. Cependant il portait un chapeau quand il sortait en ville, mais à la campagne il s'en allait tête nue, et les petits enfants des paysans demeuraient étonnés en voyant passer ce jeune homme imberbe, grand et mince, aux yeux brillants sous des boucles épaisses de cheveux bruns, qui marchait d'un pas précipité et avait l'air d'un égaré.

Revenus en Angleterre, les Shelley allèrent à Holyhead, puis à Nantgwilt, puis à Lynmouth. Là, pour répandre ses idées politiques, le poète mettait ses volumes dans des bouteilles qu'il jetait à la mer ou dans des ballons qu'il abandonnait au vent. De

Lynmouth, les Shelley allèrent à Swansea, puis à Tremadoc. Le 14 octobre 1812, Shelley est à Londres. Il y fait la connaissance de Godwin. Ce fut bientôt une grande intimité. Le 13 novembre Shelley et Harriet quittent brusquement Londres, passent par Oxford, s'arrêtent une nuit à Stratford-sur-Avon et se rendent de nouveau à Tremadoc. Shelley enseigne le latin à Harriet, il lit d'Holbach et écrit son poème de *Queen Mab*. Le 26 février, une tentative d'assassinat, si toutefois l'assassin fut autre chose qu'une hallucination, le fait quitter Tremadoc. Il va à Dublin, puis à Killarney, puis à Londres, où naît la petite Ianthe, en juin 1813. Quand la santé d'Harriet le permet, ils quittent Londres pour Bracknell. C'est à cette époque que Shelley commence à étudier la poésie italienne : il lit le Tasse et l'Arioste. Pendant une absence de son père, il va à Field Place voir sa mère, qui l'avait appelé. Les ennuis d'argent augmentent pour lui. Il fait pourtant de nouveaux voyages avec Harriet. Ils vont dans la région des lacs en passant par Warwick. En octobre 1813 ils sont à Édimbourg. En décembre ils reviennent à Londres, n'y restent que quelques jours et vont s'installer à Windsor. Là il traduit dans Plutarque le traité sur « le fait de manger de la chair » ; il lit Homère, et il écrit un essai intitulé *la Réfutation du déisme*.

Au printemps de 1814, Shelley et Harriet avaient

cessé de vivre en bonne intelligence. Au mois de mai il fit la connaissance de Mary Godwin. Elle avait dix-sept ans ; elle était jolie et intelligente. Ils s'éprirent l'un de l'autre. La pauvre Harriet, bien qu'elle fût de nouveau enceinte, fut abandonnée. Godwin chercha à séparer Shelley de sa fille, mais celle-ci lui accordait des rendez-vous au cimetière, sur la tombe de sa mère. Ils échangèrent là leurs premiers serments d'amour. Le 28 juillet 1814, Shelley enleva Mary, et ils partirent pour Douvres et le continent.

Ils arrivèrent à Paris le 2 août. Ils avaient avec eux miss Clairmont, fille de la seconde femme de Godwin et qu'elle avait eue d'un premier mari. Ils ont à Paris des ennuis d'argent. Shelley vend sa montre et sa chaîne pour huit napoléons et cinq francs. Le 8 août, en revanche, il va au marché aux ânes pour acheter la monture qui doit les aider à faire la route de Paris à Lucerne. Ils partent à pied, l'âne portant les bagages, mais à Charenton ils vendent cet âne, le remplaçant par une mule, et se remettent en route. Mary, vêtue de noir, était sur la mule, que Shelley tenait à la bride d'une main ; dans l'autre il avait un panier de fruits. Miss Clairmont, également vêtue de noir, suivait par derrière. Ils traversaient une région dévastée par la guerre où on ne pouvait même plus trouver de lait, les cosaques ayant enlevé tout le bétail. Shelley eut bientôt les pieds endoloris, puis

il se fit une entorse, et ce fut à son tour de monter sur la mule. Ils arrivent ainsi jusqu'à Troyes, d'où Shelley écrit à Harriet qu'il ne l'oublie pas, et lui conseille de venir les trouver en Suisse, l'assurant que s'il n'est plus son mari, il est toujours son ami. Puis il vend la mule, achète une voiture et s'entend avec un cocher pour se faire conduire jusqu'à Neuchâtel.

Le soir du 23 août, les Shelley sont en bateau sur le lac de Neuchâtel. Ils abordent à Brunnen; ils y sont pris par le mauvais temps et s'installent dans un château abandonné qu'on dit avoir été celui de Guillaume Tell. Ils lisent la description du siège de Jérusalem dans Tacite et commencent un roman qui sera intitulé *les Assassins*. Ils avaient loué l'appartement pour six mois, mais au bout de deux jours, le poêle qu'ils ont installé n'allant pas comme il faut, ils décident de retourner en Angleterre et se font conduire en bateau à Lucerne. Là Shelley lit *le Roi Lear* à haute voix.

De Lucerne ils gagnent le Rhin, qu'ils descendent en bateau depuis Bâle jusqu'à Bonn, continuant à lire Shakespeare. Parmi leurs compagnons de voyage se trouve un Anglais qu'ils veulent éloigner d'eux, et pour le faire, ils déclarent tout haut devant lui qu'il convient de trancher la tête aux rois. Ils font en voiture le trajet de Bonn à Cologne. Le 8 septembre ils sont à Rotterdam. Mary y commence un roman qui sera

intitulé *la Haine*, et miss Clairmont un autre qui sera intitulé *l'Idiot*.

Le 13 septembre ils sont de retour en Angleterre et débarquent à Gravesend. A Londres ils ont des ennuis d'argent. Shelley y passe son temps avec des hommes de loi. Il écrit à Harriet pour lui demander de le secourir, et la pauvre femme lui envoie 20 livres sterling. Elle aussi cependant se trouve dans la détresse. Dans son journal, à la date du 2 janvier 1815, Mary écrit : « Harriet envoie ici ses créanciers ; la mauvaise femme ! il va falloir que nous changions de logement. » Celle pour qui Mary montrait si peu d'indulgence avait, le 30 novembre, donné un nouveau fils à Shelley. Il alla la voir, mais, loin de se réconcilier, ils se traitèrent mutuellement d'égoïstes et ne se revirent plus.

Le manque d'argent continuant, Shelley mit son microscope au Mont-de-Piété et en obtint cinq livres sterling. Il fut bientôt sous le coup d'un mandat d'arrêt à cause de ses dettes. S'étant réfugié avec Mary dans un hôtel de Londres, l'hôtelier, les voyant sans bagages, refusa de les nourrir à crédit, et ils souffrirent de la faim ; Mary cependant étudiait le grec. Pendant quelque temps ils vécurent séparés ; Shelley se cachait et ne venait auprès de Mary que le dimanche, les arrestations pour dettes ne pouvant se faire ce jour-là.

Dans les premiers jours de janvier 1815, Shelley, apprenant la mort de son grand-père, se rend auprès de son père; celui-ci a donné des ordres pour qu'on ne le laisse pas entrer; il reste à la porte et lit le *Comus* de Milton. Il y a là apparemment sa mère, ses quatre sœurs et son frère. Il ne les voit pas. De retour à Londres, un homme de loi lui apprend que, par le testament de son grand-père, il aura, s'il veut s'engager à laisser intact son futur héritage, le revenu de cent mille livres sterling à la mort de son père. Il se refuse à prendre cet engagement; après de longues négociations, il obtient une rente annuelle de mille livres sterling.

Pendant l'été de 1815, Shelley voyage seul dans le Devonshire; puis il s'installe avec Mary près de la forêt de Windsor. Au mois de septembre ils font avec Peacock une excursion en bateau aux sources de la Tamise et Shelley écrit *Alastor*. Pendant l'hiver qui suit, passionné de plus par la littérature grecque, il lit Théocrite, Moschus, Homère, Eschyle, Lucien, Hérodote, Thucydide. Le 24 janvier 1816, Mary met au monde un petit garçon auquel on donne le nom de William. La santé de Shelley et celle de Mary étaient délicates, et ils songeaient déjà à aller s'installer en Italie. Ils se contentèrent cependant en 1816 de faire un nouveau voyage en Suisse.

Ils sont à Paris avec miss Clairmont le 8 mai, et le

15 ils sont sur le lac de Genève ; ils y rencontrent lord Byron, avec qui ils font tous les soirs des promenades en bateau. Miss Clairmont avait déjà fait à Londres la connaissance du poète de *Childe Harold ;* elle s'était éprise de lui, et ils eurent, sur le lac de Genève, une liaison clandestine. Shelley lisait *la Nouvelle Héloïse* avec enthousiasme. Il fit avec miss Clairmont une excursion à Chamounix, et il écrivit en grec sur l'album des voyageurs à Montauvert : « Je suis philosophe, républicain et athée. » De retour au cottage qu'ils avaient loué sur les bords du lac, et où lord Byron, qui habitait la villa Diodati, venait souvent les voir, ils lisent ensemble des histoires de revenants et décident d'en écrire chacun une. Lord Byron commence *le Vampire*, Mary commence *Frankenstein*. A la fin d'août, les Shelley quittent la Suisse et reviennent en Angleterre, en passant par Dijon, Auxerre, Fontainebleau, Versailles, Rouen et le Havre, d'où ils s'embarquent pour Portsmouth.

Au mois d'octobre, les Shelley, en villégiature à Bath, sont attristés par la mort tragique de Fanny Godwin, la sœur de Mary, qui, ayant quitté la maison paternelle, se suicida à Swansea avec du laudanum. Elle était passée par Bath sans s'y arrêter. Deux mois plus tard, Shelley, étant à Londres, y apprend que l'on a trouvé dans la Serpentine le corps d'Harriet. Elle avait au doigt une bague de prix. C'était donc

de désespoir qu'elle s'était noyée. Il l'avait perdue de vue depuis plusieurs mois; son opinion était qu'elle était devenue femme de mauvaise vie. Écrivant à Mary trois jours après avoir appris le suicide de celle qui avait été sa femme et la mère de deux de ses enfants, il n'a pour la malheureuse que des expressions de mépris et de dureté; il songe aussitôt que, puisqu'il se trouve veuf, il va pouvoir régulariser son union avec Mary. Le 30 décembre 1816, leur mariage est en effet célébré. Shelley veut alors prendre avec lui les enfants qu'il a eus d'Harriet; les parents s'y opposent. Un procès à lieu. La cour refuse à Shelley ses enfants ; on lui permet seulement de les voir une fois par mois.

En mars 1817, les Shelley s'établissent à Marlow, au bord de la Tamise. Shelley s'était réconcilié avec Godwin, et, malgré le procès au sujet de ses enfants, il a dans sa vie à cette époque quelques mois de relative tranquillité. Il allait souvent de Marlow à Londres; il y voyait Leigt Hunt, Reynolds et Keats. Ne portant pas le deuil d'Harriet, il allait à l'Opéra, y entendait le *Don Juan* et *les Noces de Figaro*. A Marlow il faisait continuellement des promenades en bateau, lisait Homère, Eschyle, Sophocle, *le Banquet* de Platon et la Bible, où il aimait surtout le livre de *Job*. Enfin il écrivait son immense poème de *Laon et Cythna*. Aux approches de l'hiver, il se trouva souffrant et se crut

poitrinaire. La santé de Mary n'était pas non plus très forte. Elle avait eu au mois de septembre un nouvel enfant, la petite Clara. On leur conseillait d'aller passer l'hiver en Italie. Ils s'y décidèrent, mais ne partirent cependant que le 11 mars 1818, emmenant avec eux, outre leurs deux enfants, Miss Clairmont et la petite Allegra, la fille de lord Byron. Ils étaient le 14 mars à Calais et le 30 ils franchissaient le mont Cenis.

II

Premières impressions; lettre de Milan (avril 1818). — Le lac de Côme. — De Milan à Pise. — Les bains de Lucques. — *Rosalinde et Hélène.*

La France ne comptait pas pour Shelley; il dira plus tard à Keats qu'elle ne vaut pas la peine d'être vue: « Notre voyage, écrit-il (1) de Milan à Peacock, a été un peu pénible à cause du froid, et n'a guère été intéressant avant de passer les Alpes... Mais à peine fûmes-nous arrivés en Italie que la beauté de la terre et la sérénité du ciel furent pour moi un changement complet. Il me faut cela pour vivre; dans la fumée des villes, le bruit de la foule, les froids brouillards et la

(1) Avril 1818.

pluie de notre pays, c'est à peine si je peux dire que je vis. Avec quel plaisir j'ai entendu la femme qui nous a conduits voir l'arc de triomphe à Suse, parler la langue claire et complète de l'Italie, bien que je ne la puisse comprendre qu'à demi (1), après la cacophonie nasale et à syllabes indistinctes qu'est la langue française! Un arc de triomphe en ruine, de proportions magnifiques et dans le goût grec, sur une route d'un gazon vert fleuri de violettes et de primevères, cela au milieu de montagnes merveilleuses; une femme blonde aux manières fines et gracieuses, un peu dans le genre de l'Ève de Fuseli, ce sont là les premières choses que nous avons rencontrées en Italie. »

En passant à Turin les Shelley allèrent à l'Opéra, où miss Clairmont avoue qu'elle n'a pas pu comprendre un seul mot de ce qui se chantait. A Milan Shelley admire beaucoup la cathédrale : l'intérieur lui donne l'impression d'un sépulcre immense ; il y trouve sous un vitrail, dans une lumière éteinte et jaunâtre, un bon endroit pour lire Dante (2). Au théâtre de la Scala il va voir un ballet représentant l'histoire d'Othello, et qui lui plaît beaucoup. En revanche les Milanais lui font une mauvaise impression : « Les gens d'ici, écrit-il à Peacock, bien qu'assez inoffensifs, me paraissent, au physique comme au moral, une race misérable.

(1) Cette femme de Suse devait parler piémontais.
(2) Lettre à Peacock du 20 avril 1818.

Les hommes méritent à peine ce nom; on dirait une tribu d'esclaves idiots et ratatinés... » Quant aux femmes, elles lui paraissent à la fois prudes et coquettes et lui rappellent ce qu'il a vu de pire en Angleterre. Il n'est donc guère disposé à s'occuper dans ses poèmes des Italiens contemporains, mais il médite une belle tragédie sur la folie du Tasse.

Le 7 avril les Shelley quittent Milan pour le lac de Côme : « Ce lac, écrit Shelley à Peacock, dépasse en beauté tout ce que j'ai vu jusqu'ici, à l'exception des îles d'arbousiers de Killarney... Il a l'aspect d'un fleuve puissant et sinueux entre des montagnes et des forêts. » Tandis que Shelley admire le paysage, il a une aventure que miss Clairmont raconte dans son journal. Il se promenait seul au bord du lac, cherchant un endroit où il pût tirer au pistolet. Deux individus, s'approchant, lui déclarent qu'ils sont de la police et qu'ils l'arrêtent pour port d'armes défendues. On le mène devant le préfet, qui ne consent à lui rendre le pistolet que quand Mary vient assurer qu'il n'a pas l'intention de se suicider. Cet événement contribua peut-être à faire abandonner aux Shelley le projet qu'ils avaient fait de se fixer sur les bords du lac de Côme; il avaient été en pourparlers pour y louer la villa Pliniana. Shelley en avait beaucoup admiré les ruines, la colonnade, les hauts cyprès, la vue merveilleuse.

Le 1[er] mai les Shelley quittèrent Milan, mais avant ce départ la petite Allegra avait été envoyée à lord Byron, qui était alors à Venise. Il avait réclamé sa fille, mais il refusait de voir miss Clairmont. Les Shelley, qui se rendaient à Pise, passèrent par Plaisance, Parme, Modène et Bologne. La partie des Apennins qu'ils traversèrent ne plut pas à Shelley (1). Il trouva au contraire les plaines du Milanais et de Parme d'une beauté exquise, et il remarqua les blés qui croissent sous des arbres à épais feuillage et les festons de vigne qui vont d'un arbre à l'autre.

Le 7 mai ils sont à Pise : « C'est, écrit Shelley à Peacock, une grande et désagréable ville, presque sans habitants, » et il n'en dit pas autre chose. Le journal de miss Clairmont est ici plus intéressant que les lettres de Shelley. D'abord en traversant la Toscane elle en a remarqué l'extrême fertilité : « Les paysans, dit-elle, ont meilleure mine ; ils semblent riches et de belle humeur. Nous avons vu leurs femmes et leurs filles conduisant les chèvres sur les routes ou se tenant sur les portes de leurs maisons proprettes, en tissant de la paille… » A Pise elle voit l'Arno jaune et boueux : « Il y a, dit-elle, dans toute la ville un air de pauvreté et d'abandon. Les prisonniers, qui sont nombreux, travaillent dans les rues, qu'on leur fait

(1) Lettre à Peacock du 5 juin.

balayer; ils sont vêtus de rouge et sont enchaînés au pied deux à deux. Toute la journée on entend le bruit des chaînes qu'ils traînent et le bruit de la charrette à laquelle ils sont attelés comme des bêtes de somme... »

Les Shelley étaient descendus à l'auberge des *Tre Donzelle;* ils visitèrent la cathédrale et la Tour penchée. Il n'est question du Campo Santo ni dans leurs lettres ni dans leurs notes intimes. Ils ne restèrent que trois jours à Pise; à Livourne il trouvèrent les Gisborne, pour lesquels Godwin leur avait donné une lettre d'introduction. Ils y demeurèrent un mois, puis, dans le courant de juin, ils allèrent s'installer dans la montagne aux Bains de Lucques. Ils y lisent l'Arioste, que Shelley trouve « amusant et gracieux et parfois poète (1) », mais « cruel dans ses descriptions » et immoral parce qu'il « embellit la vengeance »... « Quelle différence avec le tendre et solennel enthousiasme de Pétrarque, ou même la délicate sensibilité morale du Tasse !... »

Le paysage des Bains de Lucques plaît beaucoup à Shelley: « Nous sommes allés à cheval, Mary et moi, dit-il dans la même lettre, à un endroit appelé *Prato fiorito*, sur le haut de la montagne: de la route qui serpente entre des forêts, au-dessus des torrents et

(1) Lettre aux Gisborne, 10 juillet 1818.

sur le bord de verts ravins on a une vue magnifique. » Shelley ajoute qu'il prend plaisir à observer les changements de l'atmosphère, les orages qui se forment et se dissipent. Quand les lucioles ont fini de briller, « la planète Jupiter se lève majestueusement entre les dentelures des montagnes couvertes de forêts, et les pâles éclairs d'été jettent toute la nuit par intervalles leur lumière dans le ciel. Il n'est pas douteux que la Providence ait disposé ainsi les choses pour que, quand les lucioles disparaissent, le hibou, qui vole bas, puisse retrouver son chemin. »

Le 25 juillet, Shelley écrivant à Peacock lui décrit ainsi ses occupations : « Au milieu du jour, je me baigne dans une fontaine ou vasque naturelle formée au milieu de la forêt par un torrent. Elle est entourée de tous les côtés par des rochers à pic, et la chute d'eau qui la forme y fait un bouillonnement perpétuel. Auprès, sur le haut des rochers, sont des aunes, et au-dessus, de grands châtaigniers dont les feuilles longues et pointues se détachent sur le ciel bleu sombre. L'eau de la vasque... est aussi transparente que l'air, et les pierres et le sable qui sont au fond semblent pour ainsi dire trembler dans la lumière de midi. Cette eau est aussi extrêmement froide. Je quitte mes vêtements, je m'assieds sur les rochers et je lis Hérodote, jusqu'à ce que la transpiration ait cessé, et alors je saute du bord du rocher dans la fontaine... Le torrent

se compose d'une succession de flaques d'eau et de cascades, dans lesquelles je m'amuse souvent à grimper quand je me baigne, me faisant éclabousser tout le corps, tandis que je monte en me cramponnant aux rochers humides. »

Shelley jouit ainsi de la belle nature en Italie, mais il continue à ne pas y aimer les hommes : « Les Italiens modernes, écrit-il à Godwin (1), sont un peuple misérable ; ils n'ont ni sensibilité, ni imagination, ni intelligence. Leur extérieur est poli, le commerce avec eux est facile, mais n'aboutit à rien, ne produit rien. Les femmes ont l'esprit particulièrement vide... » Celles qu'il voit danser au Casino n'ont ni grâce ni beauté (2).

Pour se consoler de la vulgarité des Italiennes modernes, Shelley traduit *le Banquet* de Platon et écrit un essai sur « les mœurs des anciens en ce qui concerne l'amour ». Il y donne son opinion sur les poètes : « Peut-être Shakespeare, dit-il, par la variété et l'étendue de son génie, doit-il être considéré en somme comme le plus grand esprit individuel dont il nous reste quelque chose ; peut-être Dante a-t-il créé des images d'une plus grande beauté et d'une plus grande énergie que celles que l'on peut trouver dans l'ancienne littérature de la Grèce ; peut-être n'a-t-on

(1) 25 juillet 1818.
(2) Lettre à Peacock du 25 juillet 1818.

rien découvert dans les fragments des lyriques grecs qui soit comparable à la sensibilité chevaleresque de Pétrarque. — Mais comme poète il faut reconnaître qu'Homère l'emporte sur Shakespeare par l'unité, l'harmonie, la grandeur soutenue, par la perfection de ses images, qui s'appliquent si exactement à l'objet qu'il veut mettre en lumière. Et Dante, qui est défectueux dans son poème par la conduite, le plan, la nature, la variété et la retenue, ne pourrait être comparé avec de tels hommes, si dans ce poème il n'y avait des îles fortunées, chargées de fruits d'or qui seules donnent la tentation de s'embarquer sur l'océan brumeux de cette sombre et extravagante fiction. »

Shelley termine aussi pendant son séjour aux Bains de Lucques son poème de *Rosalinde et Hélène*. La scène est sur le bord du lac de Côme. Ce beau lac et son tranquille paysage, les noms mêmes choisis par le poète pour ce qu'il appelle son « églogue moderne », ne nous font-ils pas prévoir un récit tendre et riant? Hélas! les histoires que se racontent les deux Anglaises exilées sur ce rivage d'Italie sont à faire frémir, et Dante ni Shakespeare n'ont rien inventé de plus effrayant. Il y a là dedans des fantômes, un inceste, des enfants qui éclatent de rire en apprenant la mort de leur père, et d'autres monstruosités qui empêchent d'entendre chanter le rossignol. Il y a encore, pour augmenter le contraste entre l'horreur du récit et la

beauté du paysage, la description de la maison d'Hélène, propre et blanche, et dont les fenêtres brillent parmi les feuillages des treilles, au soleil du matin ; à l'intérieur, on ne se sent plus en Italie, tout y est disposé comme dans une maison anglaise, et Rosalinde en demeure attendrie.

III

Voyage à Venise. — Séjour à Este. — *Vers écrits dans les monts Euganéens.* — *Julian et Maddalo.* — Commencement du *Prométhée délivré.*

Miss Clairmont désirait revoir et, s'il était possible, reprendre la petite Allegra, que lord Byron, après l'avoir eue quelque temps avec lui au palais Mocenigo, avait confiée à Mme Hoppner, la femme du consul anglais à Venise. Il fut décidé que Shelley irait demander à lord Byron de vouloir bien permettre à la mère de revoir sa fille. Shelley et miss Clairmont partirent donc le 19 août des Bains de Lucques. Le 20 ils étaient à Florence, d'où Shelley écrivit à Mary, lui décrivant le pays qu'il avait traversé et où il avait admiré la montagne abrupte, avec des châteaux du moyen âge, puis les vignes chargées de raisins et les attelages de bœufs blancs. Florence lui plaît à l'arrivée; il voit sur l'Arno «les voiles blanches des

bateaux, se détachant sur le fond vert des bois qui viennent jusqu'au bord de l'eau », et aussi les coupoles et les clochers se dressant de tous côtés. Il trouve à la ville un aspect de grande propreté. Il ne s'arrête à Florence que quelques heures pour y faire viser leurs passeports. Son domestique Paolo leur trouve une bonne voiture et deux mules, et ils partent pour Padoue. Il avait été convenu d'abord que Shelley irait seul à Venise et que miss Clairmont attendrait à Padoue le résultat de l'entrevue; mais elle se trouve trop mal à l'auberge, et le 22 août elle montait avec Shelley en gondole pour traverser la lagune. Shelley, toujours passionné pour tout ce qui est bateau, ne manque pas en écrivant à Mary de lui expliquer en détail ce que c'est qu'une gondole. Il a abordé Venise au milieu de la nuit et pendant un orage. C'est à peine si on distinguait de temps à autre la ville entre les averses et à la lueur des éclairs. Le vent faisait rage, mais la surface de l'eau dans la lagune restait presque calme, et Shelley dit combien il se sentait à l'aise dans cet orage sur les coussins moelleux de la gondole couverte et vitrée. Telle fut son arrivée à Venise. Le lendemain lord Byron le conduisit au Lido et lui récita des strophes de *Childe Harold* tandis qu'ils suivaient à cheval le rivage de l'Adriatique.

Il fut décidé que les Shelley s'établiraient dans les monts Euganéens, lord Byron leur cédant une villa

qu'il avait louée. Miss Clairmont, chez les Hoppner, put revoir sa fille, mais elle dut éviter toute rencontre avec lord Byron. Shelley fit venir aussitôt des Bains de Lucques Mary et ses enfants. La petite Clara arriva très malade à Padoue. Shelley et Mary résolurent de la conduire à Venise pour consulter un médecin. Le 24 septembre ils montaient en gondole à Fusine; Mary, en traversant la lagune pour la première fois, tenait dans ses bras sa petite fille mourante; à peine avaient-ils gagné l'hôtel qu'elle était morte. Le 29 septembre les Shelley s'installèrent à la villa des Capuccini à Este.

Écrivant à Peacock quelques jours plus tard, le 8 octobre 1818, Shelley lui donne ses impressions de Venise : « C'est, dit-il, une ville merveilleusement belle. La vue que l'on a en y arrivant par la lagune, avec les coupoles et les clochers qui brillent, en une longue rangée, sur les flots bleus, est une des plus belles féeries architecturales du monde. La ville semble avoir et elle a réellement ses fondations dans la mer. Les rues silencieuses sont pavées avec de l'eau, et l'on n'entend rien que le bruit des rames et de temps en temps l'appel des gondoliers... Les gondoles elles-mêmes ont un aspect tout à fait romantique et pittoresque; je ne puis les comparer qu'à des phalènes qui auraient eu un cercueil pour chrysalide. Elles sont tendues de noir, peintes en noir et ont un tapis gris ;

elles sont recourbées à l'avant et à l'arrière, et elles ont à l'avant une sorte de bec en acier brillant, qui reluit au bout de cette longue masse noire. » Shelley a visité les palais des doges et les prisons, et il décrit ces dernières en détail, constatant les horreurs de la tyrannie. Mais Venise est maintenant tombée dans l'esclavage : « Elle avait d'ailleurs cessé d'être libre... du jour où l'oligarchie avait usurpé les droits du peuple. Cependant elle ne semble jamais avoir été aussi dégradée que depuis qu'elle est tombée sous le joug des Français et surtout sous celui des Autrichiens... Une horde de soldats allemands, aussi vicieux et aussi répugnants que les Vénitiens eux-mêmes, insultent ce misérable peuple. » Et Shelley dit enfin qu'il ne savait pas à quel point pouvaient être poussées l'avarice, la lâcheté, la superstition, l'ignorance, la débauche et toutes les brutalités qui dégradent la nature humaine avant d'avoir passé quelques jours à Venise.

Shelley se plut à la petite villa des Capuccini : « Derrière nous, dit-il à Peacock, sont les monts Euganéens... avec Arquà, où l'on conserve et visite pieusement la maison et la tombe de Pétrarque. Au bout de notre jardin est un grand château gothique, qui n'est plus habité que par les chats-huants et les chauves-souris, et où demeuraient les Médicis avant d'aller à Florence. Nous avons devant nous les vastes

plaines unies de la Lombardie, où nous voyons le lever et le coucher du soleil et de la lune, et l'étoile du soir et la splendeur dorée des nuages d'automne. »

Dans ce beau décor Shelley composa ses *Vers écrits dans les monts Euganéens,* son *Julian et Maddalo,* et il commença le *Prométhée délivré.* Dans les premiers il y a une lugubre prophétie sur Venise. Elle a été la fille, puis la reine de l'Océan ; elle en sera maintenant la proie ; elle a perdu la liberté, elle perdra la vie : le poète n'a pour elle un peu de pitié que parce qu'elle a accueilli lord Byron, le chantre d'Albion, « le cygne qui fend les tempêtes. » Dans *Julian et Maddalo,* il est aussi question de lord Byron et des promenades que Shelley a faites avec lui. Puisque le poète est affligé de la misère actuelle de Venise, cherchera-t-il à se consoler en admirant ses merveilles du temps passé ? Ira-t-il rêver devant les palais du Grand Canal ou les tableaux aux chaudes couleurs des musées ? Se fera-t-il conduire à l'île de Murano pour y visiter les verreries, à celle de Burano pour y voir faire de la dentelle, à Chioggia pour y admirer les courageux pêcheurs ? Non, c'est toujours du lugubre au plus lugubre qu'il aime à aller. Entre tant d'îles qui entourent Venise, c'est celle où sont les aliénés qu'il choisit comme scène de son poème : il entreprend de raconter, en la laissant d'ailleurs énigmatique, l'his-

toire d'un des malheureux qui y sont enfermés. Et le poète ne nous parlera plus guère de Venise.

IV

Départ pour Naples. — Ferrare. — Bologne. — Les peintres de l'école bolonaise. — Les cascades de Terni. — Trois jours à Rome. — Les ruines. — Critiques de Michel-Ange.

Le 5 novembre, les Shelley se mirent en route pour leur grand voyage jusqu'à Naples. Miss Clairmont était avec eux, mais la petite Allegra avait été reconduite à lord Byron. Shelley écrit à Peacock de Ferrare (1). Il a admiré dans la plaine ferraraise les longs attelages de grands bœufs, blancs comme le lait ou couleur de tourterelle. Dans une ferme qu'il a visitée, il y en avait soixante-trois à l'étable. La cour de ferme lui a paru très bien tenue : « L'aire pour le grain est au dehors, mais, comme celle décrite dans *les Géorgiques*, elle est aplanie par une colonne brisée, et ni la taupe, ni le crapaud, ni la fourmi ne peuvent y trouver une crevasse où se loger. Autour de l'aire, à cette époque-ci, sont amassées les feuilles et les tiges du maïs qui a été battu... A quelque distance sont des tas de citrouilles multicolores, dont quel-

(1) Le 8 novembre 1818.

ques-unes sont énormes et qui sont empilées pour nourrir les porcs pendant l'hiver. Il y a aussi des dindons et des poulets de côté et d'autre, et deux ou trois chiens qui aboient avec violence. » Shelley trouve bonne mine aux paysans, et il remarque qu'il faut que les ressources agricoles du pays soient très grandes pour qu'ils aient continué à travailler, malgré les gouvernements tyranniques qui ont pesé sur eux.

Shelley visite la cathédrale de Ferrare, mais il y trouve tant de mendiants qu'il ne s'y attarde guère. Il va ensuite à la bibliothèque. Avant d'y entrer il rencontre un pénitent : « Son corps est tout entier drapé dans une flanelle blanche qui lui donne l'aspect d'un fantôme ; il va pieds nus, en sandales, et il a sur les yeux une sorte de visière en filet qui lui cache tout le visage. Cette pénitence lui a sans doute été infligée pour quelque crime que son confesseur et lui sont seuls à connaître ; ce genre d'exposition est un exemple frappant de la puissance que la superstition catholique exerce encore sur l'esprit humain. » A la bibliothèque Shelley voit la tombe de l'Arioste, son fauteuil, son encrier, des autographes de lui, le manuscrit complet de *la Jérusalem délivrée* du Tasse. Il étudie de près l'écriture de ce dernier, lit des sonnets écrits de sa main et qu'il adressait à son persécuteur, le duc Alphonse. Il va ensuite voir sa prison à

l'hôpital de Sainte-Anne, et en bon Anglais, tout en faisant de belles réflexions philosophiques, il arrache un petit morceau du bois de la porte et l'envoie à Peacock.

La lettre qui vient ensuite, parmi celles adressées à ce même ami, est datée de Bologne et du 9 novembre. Il y a vu, lui dit-il, une quantité d'églises, de palais, de statues, de fontaines et de tableaux. En fait d'architecture il ne signale à son ami que les arcades, qu'il a trouvées extrêmement pittoresques au clair de lune, et les deux tours, « laides », construites en briques, qui penchent toutes les deux dans des sens différents, si bien qu'avec l'illusion que donnent les ombres du clair de lune, on pourrait croire que la ville est secouée par un tremblement de terre. » Il ne dit rien des sculptures qu'il a vues ; il est probable qu'il n'a guère prêté d'attention aux portes de San Petronio ni au tombeau de saint Dominique. Mais on voit qu'il a beaucoup aimé l'école de peinture bolonaise et surtout le Guide, dont il parle avec admiration. Il décrit à Peacock plusieurs de ses tableaux, *l'Enlèvement de Proserpine*, entre autres, « où Proserpine se détourne pour regarder de ses yeux languissants, et pour ainsi dire irrésolus, les fleurs qu'elle a laissées sans les cueillir dans les jardins d'Enna. » Du Guide il a admiré encore le *Samson* qui vient d'assommer les Philistins et qui fait jaillir l'eau de la

mâchoire d'âne, un *Jésus crucifié*, un *Massacre des innocents*, une *Fortune*, qui passe rapide sur le monde et qu'un Amour essaie de retenir par sa chevelure, mais surtout une *Madone* qui allaite, penchée sur son enfant. Dans la *Sainte Cécile* de Raphaël il trouve une unité et une perfection indicibles. « Elle écoute la musique, dit-il, et je crois qu'elle vient de cesser de chanter, car les quatre personnages qui l'entourent sont tournés vers elle, surtout le saint Jean, qui, dans une pose attentive et cependant réservée, se penche vers elle, comme ébranlé par une profonde émotion. A ses pieds sont différents instruments de musique, brisés ou aux cordes rompues. De la couleur je ne dirai rien : elle éclipse la nature, et cependant tout en elle n'est que vérité et que douceur. » Shelley trouve également exquis ce qu'il voit à Bologne du Corrège ; il loue le Guerchin, mais un de ses tableaux lui permet de faire une description macabre et de critiquer le christianisme. C'est celui qui représente « le fondateur des Chartreux accomplissant ses pratiques austères dans le désert, assisté par un jeune homme agenouillé auprès de lui à un autel ; sur un autre autel sont un crâne et un crucifix ; et autour sont les rochers et les arbres du désert. Je n'ai jamais vu un personnage comme celui-là. Son visage est ridé comme la peau d'un serpent qu'on a fait sécher, et dessiné à traits longs

et durs ; les mains elles-mêmes sont ridées. Il a l'air d'une momie animée. Il est drapé dans une flanelle flottante et couleur de la mort, et on pourrait croire que c'est un linceul qui a enveloppé un cadavre un mois ou deux. Elle a une teinte jaune, corrompue, effrayante, qui s'étend sur tout ce qui est auprès, si bien que les mains et le visage du Chartreux et de son compagnon deviennent jaunâtres à cette lueur sépulcrale ? A quoi bon écrire des livres contre la religion, lorsqu'on peut pendre au mur de pareils tableaux ».

Avant de quitter Bologne, Shelley fit une promenade à cheval pour aller sur le mont Guardia visiter la chapelle de la Madonna di San Luca, dont il dit que c'est un « joli monument corinthien », et il a admiré de là les plaines fertiles, les Apennins aux nombreux replis et la ville.

De Bologne, les Shelley continuèrent leur voyage par Faenza et Cesena, suivirent la côte de l'Adriatique de Rimini à Fano, passèrent la nuit dans une misérable auberge à Fossombrone, remontèrent ensuite le cours du Métaure à travers de belles forêts de chênes et d'yeuses, admirant la montagne et les travaux gigantesques des Romains, aqueducs et galeries percées dans le roc, où l'on voit encore la trace du ciseau des légionnaires. Ils arrivèrent à Spolète, « la ville la plus romantique que j'aie jamais vue, »

dit Shelley à Peacock (1). De là ils se rendirent à Terni et allèrent voir les cascades : « Imaginez, dit Shelley, une rivière de six pieds de large, avec un vaste volume d'eau, le trop-plein d'un grand lac qui est plus haut dans la montagne, et qui tombe de trois cents pieds, dans un gouffre d'une vapeur blanche comme la neige, et qui bondit et bondit dans un cercle d'anfractuosités noires, puis, sautant vers le bas, forme cinq ou six autres cascades, dont chacune a de cinquante à cent pieds de haut, et qui reproduisent en moins grand, mais avec une belle et sublime variété, les mêmes phénomènes. Mais les mots — et la peinture y serait encore moins habile — ne peuvent pas rendre cela... Un bruit de tonnerre monte de l'abîme, bruit singulier, car, bien qu'il dure toujours, il n'est jamais le même, mais il a ses modulations par suite du mouvement des eaux, et il monte et descend alternativement ; nous sommes restés à la même place pendant une demi-heure, et il nous semblait que ce n'avait été que quelques minutes. Le paysage, tout autour, est dans son genre le plus ravissant et le plus sublime qu'on puisse imaginer. Nous étions d'abord passés par des bois d'oliviers où de vieux arbres, aux troncs énormes, blanchis et tordus, se penchaient dans toutes les directions. Puis

(1) Lettre du 20 novembre 1818.

nous traversâmes un sentier bordé d'orangers auprès de la rivière, et les orangers étaient chargés de leurs fruits d'or; nous arrivâmes à une forêt de chênes verts; ils sont énormes; leurs branches, qui ont toujours leurs feuilles et portent des glands, se confondent au-dessus du sentier sinueux. Autour de nous, faisant comme un ourlet dans l'étroite vallée, étaient les cimes de hautes montagnes dont les rochers en pyramides sont revêtus de plantes et d'arbres toujours verts : du grand pin, dont les feuilles sont comme un plumage qui tremble dans l'air bleu; du chêne vert, cet antique habitant des montagnes; de l'arbousier aux fruits rouges et aux feuilles qui reluisent. Au bout d'une heure de marche à pied, nous étions au-dessous de la cascade de Terni, à la distance d'un demi-mille; on ne peut pas en approcher plus près, car le Nar, qui se jette là dans le Velino, barre le passage. Nous traversâmes ensuite la rivière formée ainsi, sur un petit pont naturel que fait un rocher, et nous vîmes la cascade de la plate-forme... L'hôtel est très mauvais, sans quoi nous serions restés plus longtemps... »

Quittant Terni, les Shelley passèrent par Nepi, traversèrent la campagne romaine et arrivèrent à Rome par la pluie, le 20 novembre. Ils n'y restèrent que huit jours, ayant l'intention d'y séjourner deux ou trois mois à leur retour de Naples. Ils visitèrent

les ruines, le Vatican, Saint-Pierre ; ils allèrent tous les jours au Forum et au Colisée : « Le temps, dit Shelley (1), a fait du Colisée un amphithéâtre de collines rocheuses envahies par l'olivier sauvage, le myrte et le figuier, où de petits sentiers serpentent entre des escaliers en ruine et des galeries démesurées ; les branchages vous donnent de l'ombre tandis que vous errez dans ce labyrinthe et les herbes sauvages de ce pays de fleurs s'épanouissent sous vos pieds. » Shelley admire beaucoup l'arc de triomphe de Constantin, « qui est, dit-il, plutôt celui de Trajan, car ce fut le sénat servile et avare de la Rome déchue qui ordonna que le monument de son prédécesseur fût démoli afin d'en dédier un au reptile chrétien qui avait rampé dans le sang de sa famille assassinée et était arrivé ainsi au pouvoir suprême... »

« Le Forum, dit Shelley, est une plaine au milieu de Rome, une sorte de désert plein de fosses et d'amas de pierres ; et bien qu'on y soit si près des habitations des hommes, c'est l'endroit le plus désolé que l'on puisse imaginer. Les ruines des temples sont tout autour, fragments de colonnes et rangées de colonnes encore intactes supportant des corniches d'un travail exquis ; vastes voûtes de dômes en ruine où l'on voit encore les caissons réguliers qui conte-

(1) Lettre à Peacock écrite de Naples le 22 décembre 1818.

naient autrefois des sculptures d'ivoire et d'airain. Les temples de Jupiter, de la Concorde, de la Paix, du Soleil, de la Lune, de Vesta, sont à peu de distance les uns des autres. Voilà les épaves de ce qu'un grand peuple dédiait autrefois aux abstractions de l'esprit. Rome est, pour ainsi dire, la ville des morts, ou plutôt elle est la ville de ceux qui ne peuvent pas mourir, car ils survivent aux chétives générations qui habitent et traversent les lieux qu'ils ont rendus à jamais sacrés. A Rome, du moins dans le premier enthousiasme que l'on ressent à retrouver l'antiquité, on ne voit rien des Italiens. La disposition même de la ville contribue à l'illusion, car ses murailles vastes et antiques ont seize milles de tour, et ainsi la population peu dense est dispersée dans un espace presque aussi grand que Londres. Il y a à l'intérieur de grands champs abandonnés, des pelouses de gazon et des bosquets dans les ruines ; une verte colline, nue et solitaire, domine le Tibre. Les jardins des palais modernes sont comme des bois sauvages de cèdres, de cyprès et de pins. Le cimetière anglais est sur une pente verte auprès des murailles, au-dessous de la tombe en pyramide de Cestius : c'est, je crois, le plus beau et le plus solennel cimetière que j'aie jamais vu. Quand nous l'avons visité, le soleil brillait sur la rosée d'automne ; nous entendions le vent soupirer dans les arbres qui s'élèvent plus haut que la

tombe de Cestius, le sol bruissait sous la chaude lumière, nous regardions les tombes, presque toutes de femmes et d'enfants, et nous nous disions que l'on souhaiterait, si l'on mourait, le sommeil dont ils semblent dormir... »

Shelley, à ce premier passage à Rome, n'avait visité que rapidement le Vatican, les musées et les églises. Michel-Ange ne lui plut pas : « Je ne puis m'empêcher de croire, écrivait-il à Peacock (1), que l'on estime beaucoup trop haut le génie de cet artiste. Non seulement il n'a ni retenue, ni modestie, ni sentiment des justes limites de l'art (et sur ce point un génie admirable peut se tromper), mais il n'a pas le sens de la beauté, et manquer de cela, c'est manquer du sens du pouvoir créateur de l'esprit. Que signifie la terreur, si elle ne fait contraste avec la beauté ou n'est unie à elle ? Que Dante a bien compris ce secret! Dante, à qui on a si présomptueusement comparé cet artiste. Qu'est-ce que son Moïse? Comme il est contourné, et loin de tout ce qui est naturel et majestueux !... Dans *le Jugement dernier*, Dieu se penche hors du ciel. Le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, est au-dessous de lui. Sous le Saint-Esprit est Jésus dans l'attitude de quelqu'un qui harangue une assemblée... » Jésus, selon Shelley,

(1) De Naples, le 25 février 1819.

aurait dû avoir une majesté calme et sévère et non pas l'air d'un homme en colère. Continuant la description, il trouve les personnages vulgaires. Il compare l'ensemble de la fresque au drame de *Titus Andronicus*, « mais à coup sûr, dit-il, l'auteur n'est pas un Shakespeare. »

V

L'arrivée à Naples. — Pouzzoles et Baïa. — L'ascension du Vésuve. — Pompéi. — *Stances écrites dans l'abattement près de Naples*. — Pæstum.

Le 27 novembre Shelley part seul pour Naples, pour y chercher un logement; Mary et miss Clairmont, afin d'éviter les frais d'hôtel, n'y arriveront que trois jours plus tard. Shelley remarque, en s'avançant vers le midi, que la beauté du paysage augmente en même temps que la barbarie féroce des habitants : « En entrant à Naples, la première chose qui attira mon attention, dit-il (1), fut un assassinat. Un jeune homme sortit en courant d'un magasin, poursuivi par une femme qui tenait un gourdin et par un homme armé d'un couteau. Ce dernier attrapa le jeune homme et d'un coup de couteau dans le cou l'étendit

(1) Lettre à Peacock du 22 décembre 1818.

mort sur la route. Comme j'exprimais mon horreur et mon indignation, un prêtre calabrais qui voyageait avec moi se mit à rire de bon cœur et se moqua de moi. Je n'ai jamais éprouvé un aussi grand désir de battre quelqu'un. Le ciel sait que je ne suis guère fort, mais le prêtre vit que j'étais extrêmement courroucé et il se tut. Ce même individu, un géant pour la force et la taille, avait manifesté la plus folle terreur des brigands le long de la route; il avait poussé des cris à la vue de mon pistolet, et il avait fallu tous mes efforts et ceux du vetturino pour le calmer. »

Shelley trouva un logement donnant sur la villa Reale. Mary et miss Clairmont arrivèrent le 1er décembre : « Le climat est délicieux, écrit Shelley à Peacock (1). Nous ne faisons pas de feu et nous avons les fenêtres ouvertes. » Et il raconte ensuite leur première excursion, qui a été pour Baïa : « Nous sommes partis une heure après le lever du soleil, par un radieux matin, dans un petit bateau; il n'y avait pas un nuage dans le ciel, pas une vague sur la mer; elle était si transparente qu'on y pouvait voir les cavernes recouvertes de mousses glauques, et les feuilles et les branches de ses algues délicates qui tapissent le fond inégal de l'eau. Vers midi la chaleur et surtout la lumière devinrent intenses. Après avoir passé devant le

(1) Lettre du 22 décembre 1818.

Pausilippe nous arrivâmes d'abord à l'extrémité orientale de la baie de Pouzzoles, qui est comprise dans la grande baie de Naples et qui comprend à son tour celle de Baïa. Il y a là des îlots escarpés où les rochers qui surplombent forment des voûtes et où, dans d'énormes cavernes, un faible écho répond au murmure de la mer languissante. C'est là ce qu'on appelle *la Scuola di Virgilio*. Puis, laissant sur notre droite l'île abrupte du Nisida, nous traversâmes la baie pour nous rendre directement au cap Misène. De là on nous mena voir le *mare morto* et les Champs Élysées, l'endroit où Virgile a placé la scène du sixième livre de *l'Énéide*. Bien que ce paysage soit extrêmement beau avec ce lac, ces collines boisées, ce ciel divin, j'avoue avoir éprouvé une déception. Le guide nous montra un ancien cimetière; l'on y voit encore les niches où l'on plaçait les urnes funéraires. Nous longeâmes ensuite le golfe de Baïa à gauche et nous y vîmes des ruines pittoresques et intéressantes; mais je dois dire qu'à chaque fois que nous vînmes à terre, nous eûmes une déception, tandis que du bateau l'effet du paysage est plus délicieux que je ne puis le dire. Les couleurs de l'eau et de l'air répandent ici sur toutes choses le rayonnement de leur beauté. Après avoir traversé le golfe de Baïa et considéré les ruines de son antique grandeur, qui se dressent comme des rochers sur la mer, qui était transparente sous

notre bateau, nous abordâmes pour aller visiter le lac Averne. Nous passâmes dans la grotte de la Sibylle, — ce n'est pas celle de Virgile ; elle traverse une des collines qui entourent ce lac; nous arrivâmes à une pièce d'eau calme et merveilleuse, entourée de sombres collines boisées, et où la solitude est profonde. Les vastes ruines du temple de Pluton se dressent sur une colline de gazon et se reflètent dans ce miroir, dont le vent ne ride pas la surface (1)... » Les Shelley voient encore dans cette même excursion Pouzzoles, les colonnes du temple de Sérapis, ce qui reste de l'amphithéâtre et la Solfatare, que Shelley ne trouve pas très curieuse.

Ce ne fut pas là leur seule excursion aux champs Phlégréens : une autre fois ils y visitèrent le lac d'Agnano (2), la *Caccia* d'Ischieri et la grotte du Chien. Mais entre l'une et l'autre excursion ils avaient fait l'ascension du Vésuve. Shelley la raconte ainsi à Peacock (3) : « Nous allâmes jusqu'à Resina en voiture, et là, Mary et moi, nous montâmes sur des mules, et C... (miss Clairmont) fut portée dans une chaise sur les épaules de quatre hommes, comme un membre du parlement après son élection, et elle semblait, à moins juste titre, tout aussi effrayée.

(1) Il s'agit sans doute du lac Fusaro.

(2) Il est aujourd'hui desséché.

(3) Lettre du 22 décembre 1818.

Nous arrivâmes ainsi à l'ermitage de San Salvador, où le vieil ermite, ceint de corde, nous apporta de quoi nous restaurer. Le Vésuve est, après les glaciers, le plus impressionnant exemple de l'énergie de la nature que j'aie jamais vu... De Resina à l'ermitage on gravit la montagne en la contournant et on traverse un vaste fleuve de lave durcie, l'image véritable de ce que seraient les vagues de la mer, si elles se changeaient par enchantement en dure pierre noire. Les lignes des ondes brillantes semblent suspendues dans l'air; on dirait que ces flots vont se précipiter sur vous; on a peine à croire qu'ils ne soient pas vraiment en mouvement. Cette plaine a été autrefois une mer de feu liquide. Après l'ermitage, nous traversâmes un autre vaste fleuve de lave, puis nous montâmes à pied le cône du volcan... Il se compose de rochers de lave et d'éboulis de cendres... Au sommet est une sorte de plaine irrégulière, le plus horrible chaos qu'on puisse imaginer; d'effrayantes déchirures béantes, des monceaux de grosses pierres et de cendres, des roches énormes noircies et calcinées, qui ont été jetées par le volcan dans une confusion terrible. Au milieu se dresse la hauteur conique d'où une grande fumée et des fontaines de feu liquide s'échappent sans cesse. La montagne est en ce moment dans un léger état d'éruption et il en sort une fumée blanche épaisse et lourde qui n'est interrompue

que par d'énormes colonnes d'une vapeur bitumineuse, impénétrable et noire, qui sort en rendant un son creux et profond et s'étend pli par pli dans le ciel ; des pierres enflammées pleuvent de cette masse sombre, et pendant tout le temps que nous restâmes, il tomba une pluie de cendres noires... Quand nous eûmes vu le soleil se coucher entre Capri et Inarime (1), l'obscurité augmentant, l'effet du feu fut encore plus beau. Nous étions pour ainsi dire entourés de rivières et de cataractes d'un feu rouge et éclatant au milieu duquel, de la colonne de fumée bitumineuse lancée dans l'air, tombaient de vastes masses de roches, rendues blanches par leur chaleur intense, et laissant dans la vapeur sombre des traces splendides. Nous descendîmes à la lumière des torches, et j'aurais pris grand plaisir au paysage à mon retour, si on ne m'avait ramené, je ne sais pourquoi, dans un état de grand malaise physique à l'ermitage; le pire de la chose est que j'ai ainsi gâté le plaisir de Mary et de C... Nos guides en cette occasion étaient de vrais sauvages. Vous n'avez pas idée des cris qu'ils se mettent soudain à pousser, personne ne sait pourquoi... C..., dans son palanquin, en a été très ennuyée; tandis que j'étais à quelque distance en avant, ils firent mine de la laisser au beau milieu du che-

(1) L'île d'Ischia.

min, et ils l'auraient fait si mon domestique italien ne les avait menacés de les frapper, ce qui les calma. Il n'y a rien cependant de plus pittoresque que les gestes et la physionomie de ces sauvages. Et quand, dans l'obscurité de la nuit, ils se mettent tout à coup à chanter en chœur des fragments de leur musique nationale, sauvage, mais douce, l'effet est merveilleux... »

Shelley, à cette époque-là, acheva son premier acte du *Prométhée délivré*, commencé dans les monts Euganéens. Pour imaginer son Caucase indien et les forces violentes de la nature, il avait à la fois ses souvenirs des Alpes et cette vision du Vésuve. Le spectacle du peuple napolitain, qui lui parut si dégradé, dut aussi aviver en lui l'amour de la liberté, et dans le furieux lyrisme de son poème, il exprime son désir de voir une bonne volonté active triompher de l'aveugle tyrannie.

Il ne se bornait pas, à Naples, à admirer la nature. Il allait au musée, y prenait plaisir à regarder les statues antiques. Enfin il fit une longue visite à Pompéi : « Nous entrâmes dans la ville du côté de la mer, écrit-il à Peacock (1), et nous vîmes d'abord deux théâtres, l'un plus merveilleux que l'autre, jonchés des débris de marbres blancs qui formaient les

(1) 26 janvier 1819.

sièges et les corniches et qui sont sculptés avec vigueur et hardiesse... » Et Shelley continue à donner une description détaillée, remarquant que les spectateurs avaient devant eux une vue magnifique : « On passe ensuite, dit-il, par les anciennes rues; elles sont très étroites, et les maisons aussi sont petites, mais toutes construites sur un plan admirable, spécialement pour ce climat. » Et il donne de nouveau à son ami, comme si celui-ci n'avait jamais lu de description de Pompéi, des détails fort précis : « Les maisons, dit-il, n'ont qu'un étage... Il en résulte un grand avantage, tout à fait inconnu dans nos villes. Les édifices publics, dont les ruines sont maintenant des forêts de blanches colonnes cannelées, qui supportaient des entablements chargés de sculptures, étaient visibles de toutes parts des toits des maisons C'est en cela qu'excellaient les anciens. Leurs dépenses privées étaient relativement modestes : l'habitation d'un des principaux sénateurs de Pompéi est élégante à la vérité, et ornée de beaux spécimens de l'art, mais elle est petite. Au contraire, leurs édifices publics portent partout la marque d'une magnificence large et hardie... Un autre avantage est qu'ici le paysage admirable n'est pas fermé à la vue; plus heureux que les habitants des ravines cimmériennes de nos cités modernes, les anciens Pompéiens pouvaient contempler les nuages et les lampes du ciel; ils pou-

vaient voir la lune se lever derrière le Vésuve et le soleil se coucher dans la mer, et son disque trembloter dans une atmosphère de vapeur d'or, entre Inarime et Misène. » Shelley visite ensuite les temples; il remarque à celui d'Esculape une corniche imitant les écailles d'un serpent, et au temple d'Isis les sujets égyptiens « exécutés par un artiste grec qui, en traitant les extravagances contre nature de la conception originale, a su y mettre l'harmonie et la beauté surnaturelle du génie de son pays... ». Ensuite, en passant par le labyrinthe des murs et des colonnes, les Shelley sont allés au Forum s'asseoir sous la colonnade du temple de Jupiter et de Vénus, et là, tout en mangeant des fruits et le pain qu'ils avaient apportés, ils contemplaient le spectacle : « Au-dessus et entre les fûts si nombreux des colonnes qui brillaient au soleil, on voyait la mer, qui reflétait le ciel pourpre de midi et dont la ligne semblait supporter les montagnes sombres et élevées de Sorrente, d'un bleu foncé indicible, teintées vers le sommet de traînées d'une neige récente. Devant elles était une petite île verte. A droite étaient Capri, Inarime, Procida et Misène. Derrière nous le sommet isolé du Vésuve, jetant en abondance une épaisse fumée blanche, dont la colonne, comme une écume, se répandait dans le ciel pur et foncé, où le vent la dispersait en petites traînées... »

Suivant ensuite la route consulaire, ils virent les tombes : « Elles semblent moins, dit Shelley, des réceptacles pour cacher la destruction de l'être que les demeures voluptueuses d'esprits immortels. Elles sont de marbre, d'une blancheur radieuse... Des arbres croissent naturellement de chaque côté, et sur les larges pierres de la route pavée qui les sépare, on entend les dernières feuilles d'automne qui tremblent et bruissent, emportées par le vent inconstant; et l'on dirait un bruit de pas de fantômes... » Cette dernière pensée est bien shakespearienne. Shelley cependant, en visitant l'amphithéâtre qui est en dehors de la ville, songe de nouveau aux Grecs et dit qu'il comprend pourquoi ils étaient de si grands artistes : « Ils vivaient en communion perpétuelle avec la nature extérieure ; ils s'inspiraient sans cesse de ses formes. Leurs théâtres s'ouvraient sur les montagnes et sur le ciel. Leurs colonnades, type idéal d'une forêt sacrée où les branches entrelacées forment une voûte laissant passer la lumière et le vent ; les parfums et la fraîcheur de la campagne pénétraient les villes. Leurs temples recevaient presque tous la lumière d'en haut; et en y levant les yeux on y voyait ainsi la fuite des nuages, les étoiles et le ciel profond. Oh! sans cette série de guerres misérables qui ont abouti à la conquête du monde par les Romains, sans la religion chrétienne qui a porté le dernier coup à l'ancien sys-

tème, sans ces changements qui ont conduit Athènes à sa ruine, à quelle grandeur l'humanité ne serait-elle pas parvenue ! »

C'est à cette époque, en décembre 1818, que Shelley compose la belle pièce de vers intitulée : *Stances écrites dans l'abattement près de Naples*. Il est assis seul au bord de la mer, au bon soleil, contemplant les îles bleues et les montagnes neigeuses, écoutant la voix des vents, des oiseaux, des flots et de la ville. Ne devrait-il pas se sentir heureux ? « Hélas ! dit-il, je n'ai ni espérance ni santé ; je n'ai pas la paix en moi-même, ni la tranquillité autour de moi, ni cette satisfaction, meilleure que la richesse, que le sage trouve dans la méditation et qui le couronne d'une intime auréole ; je n'ai ni gloire, ni puissance, ni amour, ni loisir. D'autres que moi ont tout cela en abondance. Ils vivent en souriant et disent que la vie est un plaisir. C'est un breuvage différent qu'on a versé dans ma coupe. — Eh bien ! il y a de la douceur dans le désespoir même, comme dans les vents et les flots. Je pourrais me coucher comme un enfant fatigué et pleurer jusqu'à en mourir, pleurer cette vie de tourments que j'ai supportée et qu'il faut que je supporte encore, — jusqu'à ce que la mort vienne, comme un sommeil, me prendre furtivement et que, sentant dans l'air chaud ma joue se refroidir, j'entende passer une dernière fois sur mon

cerveau mourant le soupir monotone de la mer... »

Bien qu'il n'eût encore que vingt-six ans, la vie du poète avait été si tourmentée et si tragique qu'on s'explique sa tristesse. A Naples même il eut de nouveaux soucis. Medwin raconte qu'une femme mariée et de noble famille s'était follement éprise de Shelley avant qu'il eût quitté l'Angleterre. Il l'avait repoussée, mais elle le retrouva à Naples et elle y mourut. On sait aussi que Shelley eut à Naples, à s'occuper d'un enfant dont l'histoire est restée mystérieuse. Dowden conjecture que cette femme dont parle Medwin avait, à son lit de mort, confié à Shelley un enfant qu'elle avait eu. Le 30 juin 1820, Shelley écrivait de Livourne aux Gisborne : « J'apprends que ma petite Napolitaine a une forte fièvre de dentition. Elle va mourir sans doute et un autre souvenir s'ajoutera ainsi à ceux qui me torturent déjà. » Il a l'intention de la faire venir à Livourne si elle se remet; mais il apprend bientôt qu'elle est morte. Cette histoire mystérieuse fut encore pour les Shelley l'occasion d'autres tourments. Ils avaient eu à Naples des ennuis avec leurs domestiques : leur Italien Paolo avait débauché leur Suissesse Élise. On les maria et le couple ainsi rendu à l'honnêteté les quitta et partit pour Rome. Mais plus tard Paolo, qui avait su quelque chose de l'existence de l'enfant mystérieux, voulut exploiter la chose. Il menaça de faire des révélations,

et Élise de son côté fit croire aux Hoppners que Shelley avait eu un enfant de miss Clairmont et qu'il l'avait mis aux enfants trouvés. Shelley remit entre les mains d'un homme de loi les lettres de menaces de Paolo et l'affaire finit ainsi. En avril 1822, miss Clairmont rencontrant Élise à Florence lui demanda compte de ces calomnies : elle se défendit d'avoir jamais rien dit aux Hoppners et écrivit aussi à Mary, assurant qu'elle n'avait jamais rien dit ni rien su. Mais l'histoire de la dame et de l'enfant restent étranges. C'est un double mystère qui s'ajoute aux événements connus du drame continuel que fut la vie de Shelley.

Avant de quitter Naples, le poète voulait voir le temple de Pæstum. Il fut souffrant et dut garder la chambre pendant les premières semaines de février, mais le 23 il put enfin, avec Mary et miss Clairmont, se mettre en route pour ce pèlerinage. La route est longue de Naples à Pæstum. Ils allèrent d'abord coucher à Salerne. Le temps, qui, pendant tout le séjour de Shelley à Naples, avait été merveilleux, changea tout à coup et la pluie tombait en abondance. Shelley n'en remarqua pas moins le long du chemin les orangers et les citronniers dont les globes d'or se détachaient sur les murs blancs et le sombre feuillage vert. Le paysage de Salerne l'enchanta. Le lendemain matin (1)

(1) 25 février 1819.

avant le jour, ils partirent pour Pæstum : « Il avait fait une nuit de tempête, écrit-il à Peacock, et nous avions à suivre la côte sablonneuse de la mer. L'obscurité était profonde, excepté quand les longues lames se brisaient avec un bruit de tonnerre sous le ciel sans étoiles et jetaient avec l'embrun une sorte de lueur froide et blanche. Quand vint le jour, nous étions dans une grande plaine déserte, coupée de nombreux vallons sauvages et close de tous les côtés par les Apennins et la mer... Nous arrivâmes à une rivière dont le pont avait été rompu et où la crue était si forte que le batelier ne voulut pas passer notre voiture. Il nous fallut alors faire à pied six milles d'une route boueuse qui, à travers la maremme désolée, conduit à l'antique cité. L'air était plein du parfum de violettes d'une grandeur et d'une beauté extraordinaire. Enfin, à l'horizon du désert, nous vîmes les sublimes et massives colonnades. Nous entrâmes par l'ancienne porte, qui n'est plus qu'une fissure dans la muraille rocheuse... » Puis, comme si son ami n'avait jamais eu l'occasion de lire quelque travail sur Pæstum ou de feuilleter les albums des Piranesi, Shelley lui fait une description détaillée des ruines des trois temples. Il ne semble pas d'ailleurs avoir été très versé en archéologie, car il qualifie d'étrusque l'architecture de ce temple de Neptune, qui est un des plus beaux et des plus parfaits exemples du dorique

primitif. Il comprit cependant que la forme des colonnes larges à la base et étroites au sommet contribue à les faire paraître plus hautes qu'elles ne sont, et il est presque tenté de reprocher aux architectes ce mensonge. Il remarqua la riche couleur jaune qu'a prise la pierre poreuse et d'origine volcanique dont elles sont construites, mais surtout il vit entre ces colonnes la belle montagne d'un côté, et de l'autre la grande ligne de la mer : « Nous n'eûmes que deux heures, dit-il, pour contempler ces monuments sublimes, et nous ne pûmes ainsi en emporter qu'une idée imparfaite, comme l'ombre d'un songe dont on se souvient à demi. »

Ce pèlerinage accompli, les Shelley, revenus à Naples, partirent aussitôt pour Rome. Ils faisaient le projet de venir plus tard s'installer à Sorrente ou en quelque endroit sur le golfe dont le poète, né à Field Place, avait goûté la lumière et la couleur.

VI

Séjour à Rome. — Shelley au palais Verospi. — Il travaille au *Prométhée délivré* dans les ruines des bains de Caracalla. — Nouvelle critique de Michel-Ange.

Pour remonter à Rome, les Shelley passèrent par Gaëte et Terracine, toujours enthousiastes du paysage.

Le 5 mars, ils étaient à Albano, d'où ils apercevaient Rome. Avançant dans la campagne romaine, ils admiraient à travers les arcades des aqueducs la ligne bleue des montagnes. Ils s'installèrent à Rome, au palais Verospi, sur le Corso. Ce fut là que Shelley écrivit le second et le troisième acte de son *Prométhée délivré*, là et aussi dans les ruines formidables des bains de Caracalla, l'endroit de Rome où il se plaisait le mieux. Il en fait encore une longue description à Peacock (1). Il en gravissait les hautes murailles, se plaisait dans la végétation qui les a envahies. Il avait trouvé là aussi une petite pelouse entourée d'arbustes sauvages et toute fleurie d'anémones, de giroflées, de violettes, et, couché à l'ombre des ruines, dans le parfum de ces fleurs, comme s'il eût été grisé par une douce mélodie, il s'était senti défaillir de volupté.

Après les bains de Caracalla, Shelley décrit à Peacock le Forum : il y admire de nouveau l'arc de Constantin, dont il examine avec soin les sculptures. Il choisissait ses heures pour faire de telles promenades : « Je sors, dit-il, à la lumière de pourpre et d'or d'un soir d'Italie et je reviens à la lumière des étoiles et de la lune... Les ormeaux font leurs pousses nouvelles et les chaudes brises du printemps

(1) Lettre du 23 mars 1819.

apportent de la campagne des parfums inconnus et suaves. Je vois le radieux Orion à travers les puissantes colonnes du temple de la Concorde, et la molle lumière adoucit les contours des constructions modernes du Capitole, les seules qui troublent cette solitude sublime et désolée...»

Il se passionne ainsi pour les ruines antiques, mais Saint-Pierre ne lui en impose pas. Il trouve qu'à l'extérieur cela ne vaut pas Saint-Paul de Londres, et qu'à l'intérieur « c'est de la petitesse sur une grande échelle ». En revanche, il aime beaucoup la place avec la colonnade, l'obélisque et les fontaines. La façade ne lui déplaît pas non plus et il trouve que l'ensemble est certainement unique au monde. Mais combien il se plaît davantage à l'intérieur du Panthéon ! Comme dimensions, il n'est pas le quart de Saint-Pierre, mais il est comme l'image visible de l'univers et l'on y éprouve une impression analogue à celle que l'on a quand on contemple la coupole du firmament. Il est éclairé par en haut et à ciel ouvert, et cela plaît infiniment à Shelley : on peut y voir pendant le jour les nuages qui passent et pendant la nuit les étoiles.

A Rome, il aima aussi les fontaines ; il décrit à Peacock celle du Quirinal, celle de la place Navone et la fontaine de Trèves avec son Neptune gigantesque et ses autres sculptures. Shelley ne les trouve

pas mauvaises, mais il dit à son ami qu'à vivre en commerce constant avec l'antiquité on devient de jour en jour plus difficile. Il n'y a, selon lui, que les œuvres de Raphaël, du Guide et de Salvator Rosa qui puissent soutenir la comparaison. Il ne modifia pas son jugement sur Michel-Ange. Dans une lettre qu'il écrivait plus tard à Leigh Hunt (1) : « En ce qui concerne Michel-Ange, je m'étonne, dit-il, et je m'indigne quand j'entends dire communément qu'il est supérieur à Raphaël. Il n'a, selon moi, ni le sens de la dignité morale, ni celui de la beauté... On l'a appelé le Dante de la peinture, mais si nous trouvons en lui quelque chose de la manière violente et rude des plus détestables passages de *l'Enfer*, où est dans son œuvre cette *Francesca* que vous aimez, où est cet esprit qui vient sur la mer dans une barque, comme Mars sortant des vapeurs de l'horizon, où Matilda cueillant des fleurs, et toute cette exquise tendresse, cette sensibilité, cette beauté idéale, dans lesquelles Dante l'emporte sur tous les poètes, à l'exception de Shakespeare ? » Quant aux peintres qui ont précédé Michel-Ange, bien qu'il ait eu l'occasion de voir de leurs fresques dans la Sixtine, Shelley ne semble pas leur avoir jamais accordé la moindre attention.

(1) De Livourne, 3 septembre 1819.

Les Shelley prolongèrent leur séjour à Rome jusqu'en juin, mais le poète y fut souffrant et il se plaignait plus tard de n'avoir pu voir qu'une partie de ses merveilles. Mary s'était liée avec la signora Dionigi, une femme peintre qui tenait des *conversazioni*, et Shelley avait ainsi l'occasion de voir un peu la société italienne. Les Romains lui plurent (1), il trouva les femmes aussi ignorantes que les autres Italiennes, mais il aima cette fois « leur extrême innocence et leur naïveté ». Elles n'ont pas cependant, selon lui, les beaux yeux, dangereux pour les cœurs, des Anglaises et des Allemandes.

La vie politique lui semblait bien misérable à Rome. On y donna, pendant qu'il y était, de grandes fêtes en l'honneur de l'empereur d'Autriche et de Marie-Louise. Celle-ci, en traversant l'Italie, avait souvent été accueillie par des acclamations en faveur de Napoléon : « Idiots et esclaves qu'ils sont ! s'écrie Shelley : comme les grenouilles de la fable, ils sont mécontents de leur soliveau et appellent une grue qui les mangera...» Toute la Rome moderne lui paraissait méprisable. Sur la place Saint-Pierre, il voit trois cents criminels enchaînés à qui l'on fait arracher l'herbe qui pousse entre les pavés. Des soldats armés de mousquets les surveillent : « Le bruit discordant

(1) Lettre à Peacock du 6 avril 1819.

de leurs chaînes, dit-il, fait contraste avec celui des fontaines qui est si musical, avec le beau ciel bleu foncé, avec la magnificence de l'architecture environnante... C'est l'image de l'Italie : la dégradation morale qui contraste avec la gloire de la nature et des arts. »

Les Shelley avaient d'abord compté retourner à Naples. On le leur conseillait pour la santé du poète. Mais leur désir de retrouver des amis leur fit abandonner ce projet, et ils se décidèrent pour Livourne. Ils eurent, avant de quitter Rome, un deuil amer. Leur petit William mourut après une courte maladie. Shelley semble avoir aimé tendrement cet enfant. « Le malheur s'attache à moi, écrit-il à Peacock (1) ; je ne retrouverai plus jamais ma gaieté. » Il avait déjà laissé une tombe d'enfant sur la plage du Lido ; il en laissait une autre auprès de la pyramide de Cestius.

VII

Shelley à Livourne. — La villa Valsovano. — *Les Cenci*.

Les Shelley quittèrent Rome le 10 juin ; ils furent à Livourne le 17. Le long du chemin ils avaient revu

(1) 8 juin 1819.

les cascades de Terni ; puis ils passèrent par le lac de Trasimène. Ils ne s'étaient pas détournés pour aller à Assise. A Livourne, ils restèrent huit jours à l'hôtel, virent leurs amis, les Gisborne, puis allèrent s'installer près du monte Nero, à la villa Valsovano, dans un endroit ravissant. Shelley trouva dans la maison une tour où il s'installa pour lire et pour travailler, mais il était accablé de tristesse et il se prit à regretter son pays : « Oh ! si je pouvais retourner en Angleterre ! écrit-il à Peacock (1). Quel poids lourd il faut supporter quand le malheur s'ajoute à l'exil... » Et plus tard (2) : « Quel ardent désir j'ai de vivre auprès de Londres, écrit-il encore à son ami. Richmond me semble trop loin pour moi ; je redouterais l'humidité des bords de la Tamise... C'est Hampstead qui m'attire, et encore je ne sais pas si quelque endroit tout à fait suburbain ne ferait pas mieux mon affaire. Que valent les montagnes, les arbres, les bruyères ou même un ciel magnifique et les couchers du soleil, comme j'en ai vu à Hampstead, en comparaison des amis ?... Tout ce que je vois en Italie, — et de la fenêtre de ma tour je vois maintenant les pics merveilleux des Apennins qui ferment à demi la plaine, — tout cela n'est rien et se dissipe comme une vaine fumée quand je pense à certains

(1) 20 juin 1819.
(2) Août 1819.

paysages familiers, qui ne signifient pas grand'chose, mais sur lesquels de vieux souvenirs ont jeté une couleur délicieuse... »

C'est à cette époque de tristesse et dans cette tour de la villa Valsovano que Shelley écrivit sa tragédie des *Cenci*. On lui avait, l'année précédente, tandis qu'il était à Livourne, communiqué un manuscrit copié dans les archives du palais des *Cenci*, racontant la fin tragique de cette famille sous le pontificat de Clément VIII, en 1599. Il est difficile d'imaginer rien de plus hideux ni de plus atroce. Shelley, dans sa préface, résume ainsi cette histoire : « Un vieillard ayant passé sa vie dans la débauche et la scélératesse conçut à la fin une haine implacable pour ses enfants, haine qui à l'égard d'une de ses filles prit la forme d'une passion incestueuse, aggravée de toutes sortes de cruautés et de violences. Après avoir vainement essayé d'échapper à ce qu'elle considérait comme une souillure perpétuelle de son corps et de son âme, celle-ci complota avec sa belle-mère et son frère l'assassinat de leur tyran commun... Le crime une fois accompli fut bientôt découvert, et malgré les instantes prières adressées au pape par les plus hauts personnages de Rome, les coupables furent mis à mort... » Les détails que donnent le manuscrit qui avait été communiqué à Shelley sont répugnants. Les horreurs que Shakespeare a mises dans les plus farouches de

ses drames ne sont rien en comparaison. Mais l'horrible plaisait à Shelley. Il lui semblait que puisque l'histoire d'Œdipe avait donné lieu dans l'antiquité à des chefs-d'œuvre dramatiques, il pouvait à son tour tenter de mettre sur la scène ce père incestueux et cette fille parricide. C'était en outre pour lui l'occasion de révéler les mœurs de la cour papale : « Le vieillard, dit-il, en parlant du père de Béatrice, avait à différentes reprises acheté son pardon du pape pour des crimes infâmes, au prix de cent mille couronnes : si le pape laissa mettre à mort ces victimes, ce ne fut guère par amour de la justice. Une des raisons qu'il avait de se montrer sévère était que quiconque tuait le comte Cenci enlevait à son trésor une source de revenu assurée et considérable... » Shelley, pour la mise en œuvre de sa tragédie, a suivi d'assez près le récit du manuscrit italien. On est surpris qu'avec les données qu'il y trouvait et avec ce qu'il avait pu apprendre à Rome, où l'on parlait alors beaucoup de cette histoire, et où il avait visité le palais Cenci, il ait composé une œuvre qui a si peu de couleur italienne. Si l'on y changeait les noms et ce qui concerne le pape, on pourrait aussi bien se croire à Londres et en pays protestant. Il avait cependant essayé de peindre son héroïne à la ressemblance d'un portrait attribué au Guide et qu'il avait vu au palais Colonna : « C'était assurément, dit-il dans sa préface,

une douce et aimable créature, faite pour être belle et pour être admirée... » On se demande comment la fille d'un monstre peut être douée de la délicatesse et de la noblesse que Shelley a voulu donner à la pauvre parricide. Le manuscrit nous dit seulement qu'elle était d'une grande beauté, et nous la montre déployant un sang-froid extraordinaire avant et après le meurtre, courageuse devant ses juges et sur l'échafaud. Shelley, en voulant l'idéaliser, l'a rendue peu vraisemblable, et la lecture de sa tragédie est moins impressionnante que celle du simple récit du manuscrit. Ce fut le seul sujet italien qu'il traita. Il fallait qu'il eût vraiment une imagination shakespearienne pour faire un tel choix. Il est vrai que sa vie elle-même était shakespearienne, et que, sous les traits de sa Béatrice, bien qu'il fût incapable de la même énergie sanguinaire, il songeait sans doute à se dépeindre lui-même. N'avait-il pas écrit ce mot terrible : « Je n'ai jamais aimé mon père ? » Ce père, à une époque où le pauvre écolier avait une fièvre cérébrale, n'avait-il pas voulu le faire enfermer dans un asile d'aliénés ? Et maintenant, il ne semblait même plus se souvenir que ce père était encore vivant, qu'il avait aussi une mère, des sœurs et un frère. On ne voit pas qu'il correspondît jamais avec eux. Les enfants qu'il avait eus d'Harriet étaient confiés à des mains étrangères. Les deux qu'il avait eus de Mary étaient morts. Telles étaient pour lui les joies

de la famille, et cela explique un peu comment, même sous ce beau ciel d'Italie, son imagination était aussi sombre et aussi farouche.

VIII

Florence. — *Ode au vent d'ouest.* — Fin du *Prométhée délivré.*

A la fin de septembre, les Shelley quittèrent la villa Valsovano pour aller s'installer à Florence, à la pension de Mme Merveilleux du Plantis, via Valfonda. Ils étaient là tout auprès de l'église Santa Maria Novella. Il ne semble pas que Shelley soit jamais allé y voir les fresques de Ghirlandaio, ou, s'il les a vues, qu'elles lui aient produit la moindre impression. Il ne goûta guère Florence. Il ne fait jamais, ni dans ses lettres, ni dans ses poésies, la moindre allusion aux œuvres des artistes de la grande époque florentine. Quand il visita le musée des Offices, la tête de la Méduse attribuée à Léonard de Vinci semble seule avoir attiré son attention. Il vit que sa chevelure était faite de vipères, qu'il y avait auprès d'elle une salamandre et une chauve-souris, et il commença sur elle un poème.

Il ne paraît pas non plus avoir été curieux de connaître l'histoire de Florence et des contemporains de

Dante. Il s'occupe dans son appartement de la via Valfonda à traduire le traité théologico-politique de Spinosa, et il compose sa satire de *Peter Bell the Third*, où il s'occupe du ministre Castlereagh. S'il y songe à *la Divine Comédie*, c'est pour dire que l'enfer ressemble beaucoup à Londres ; on est tout surpris d'y trouver une citation de Boccace. Il est pourtant vrai qu'il avait lu le *Décaméron* pendant qu'il était à Livourne : « Combien j'admire Boccace ! » écrivait-il à Leigh Hunt (1). « Quelles descriptions de la nature dans ses petites introductions à chaque journée !... Boccace me semble avoir possédé un sens profond du bel idéal de la vie humaine, considérée dans ses relations sociales. Ses théories de l'amour les plus sérieuses sont bien d'accord avec les miennes. Il exprime souvent aussi avec légèreté des choses qui ont une signification sérieuse des plus belles. C'est un casuiste moral, mais l'adversaire du système chrétien et d'une moralité stoïque, artificielle et mondaine... » Ce jugement est original. On est heureux de savoir que Shelley se reposait des drames de sa vie et de son imagination en lisant le joyeux conteur. On regrette seulement qu'à côté des pensées sérieuses qu'il y découvrait, il n'ait pas su y prendre un peu de cette aimable gaieté qui est presque complètement absente de son œuvre.

(1) 27 septembre 1819.

Ce qui le passionnait plus encore que la philosophie ou la tragédie, c'était la grande nature dans laquelle il aimait à anéantir et à retrouver son âme. C'est au mois de décembre, pendant une promenade le long de l'Arno, dans le bois des Cascines, que Shelley conçut et composa en partie son *Ode au vent d'ouest*. Il n'y est question ni de Florence, ni même de la Toscane. Il reconnaît lui-même que son esprit, comme le vent, est indompté, rapide et orgueilleux. C'est au bord de l'Arno que Shelley se promène, mais son indépendante fantaisie lui montre le golfe de Baïa, et il imagine que ce vent farouche y réveille les flots endormis. Il voit aussi l'océan qui s'entr'ouvre sous ce flot puissant, et dans ses profondeurs les algues marines sont agitées et perdent leur feuillage comme les plantes de la terre. Mais le poète — c'est là sa servitude — revient à lui-même et à sa douleur : « Soulève-moi, dit-il au vent, soulève-moi, comme si j'étais une vague, ou une feuille, ou un nuage ! Je tombe sur les épines de la vie ! Je saigne !... » Et il demande aussi au vent de faire de lui comme de la forêt une lyre où résonnera « le tumulte de puissantes harmonies ». S'abandonnant en effet à sa fureur lyrique, Shelley ajoute alors un quatrième acte à son *Prométhée délivré*. Il imagine un âge où pour l'humanité et dans toute la nature auront disparu la haine et l'esclavage. Le langage n'y sera plus qu'un perpétuel chant orphique. La lune

même se dépouillera de son linceul de glace et de sommeil ; la vie en elle refleurira et les couples heureux se promèneront sous ses berceaux. Par contraste et pour faire sentir la marche du monde vers la liberté et vers l'amour, il évoque les temps antédiluviens où les serpents gigantesques, l'alligator dont la gueule est une scie, et l'hippopotame qui remue la terre, vivaient sur des rivages fangeux et étaient les maîtres du monde. Dans son enthousiasme lyrique et philosophique, le poète oublie tout à fait qu'il est en Italie et à Florence.

Passionné pour la nature, Shelley l'est aussi pour les progrès de la civilisation. A la même époque où il achève son *Prométhée*, il s'occupe de la construction d'un premier bateau à vapeur qui irait sur la Méditerranée, de Livourne à Gênes et à Marseille. Il est en correspondance à ce sujet avec un jeune ingénieur anglais. Il veut être le premier à monter sur cette barque magique qui fendra les flots contre vents et marées, sans avoir besoin de rames ni de voiles, et pour en construire la machine il prête de l'argent au jeune ingénieur. Celui-ci employa l'argent, mais n'acheva jamais son *steamer*.

Le 12 novembre, Mary avait mis au monde un petit garçon, auquel en donna le nom de Percy Florence. Celui-là devait vivre et hériter de son grand-père, avec sa grande fortune, le titre de baronnet. Du poète

il hérita la passion de la mer et des bateaux, et, plus fortuné que lui, il put avoir un *yacht*.

IX

Pise. — La sensitive.

Après six mois de séjour dans cette Florence que le poète semble avoir si peu comprise, les Shelley, souffrant du froid, résolurent d'aller se fixer à Pise. Ils voulurent descendre l'Arno en bateau et allèrent ainsi jusqu'à Empoli, mais là le temps fut si mauvais qu'ils durent prendre une voiture. A Pise, ils logèrent d'abord à l'auberge des *Tre Donzelle*, puis allèrent habiter la casa Frasi, sur le Lung'Arno. Ils avaient été adressés au médecin Vacca, avec qui Shelley se lia d'amitié ; ils voyaient beaucoup aussi la famille Mason, qui demeurait à la villa Silva dans la via Mala Gonnella. Mistress Mason, qui s'était d'abord appelée lady Mountcashell et avait été l'élève de la mère de Mary, était une femme fort instruite. Shelley faisait du grec avec elle. Il confia plus tard à Medwin que ce fut elle qui lui inspira *la Sensitive*. Ce poème figure parmi ceux écrits en 1820, mais ni Mary ni les

biographes de Shelley ne nous ont donné la date exacte. A en juger par l'abondante description d'une floraison luxuriante, il semble qu'il n'ait pu être composé que pendant la belle saison. Le portrait de l'héroïne est d'une trop vague poésie pour que nous puissions la reconnaître : « Elle était, nous dit le poète, comme une fleur marine qui s'épanouit sur les flots. » Ses pieds sont si légers qu'elle semble avoir peur de blesser le gazon ; elle arrose ses fleurs et les protège des insectes et des limacons, mais comme elle a pitié de ces pauvres bêtes qui font le mal sans le savoir, elle a un panier de bois des Indes qu'elle garnit d'herbes et de fleurs sauvages et dans lequel elle les porte au loin dans les bois. Cette belle dame mystérieuse qui vivait « comme une Ève dans cet Éden » meurt avant l'automne, et le poète, qui nous a enchantés en nous parlant des muguets et des tubéreuses, ne nous épargne pas les répugnants détails de son enterrement. Il semble que ce soit pour lui une nécessité de mettre quelque chose de lugubre dans tous ses poèmes. Le jardin abandonné où les fleurs meurent et se décomposent est envahi par les chardons, les orties et des plantes qui « ressemblent à des ventres de couleuvres et à des dos de crapaud ». Quand, après un farouche hiver, le printemps revient, la sensitive n'est plus qu'un débris sans feuilles, mais les mandragores, les autres plantes hideuses et les

champignons vénéneux se dressent comme des morts dans leurs charniers. Pour atténuer ces images déplaisantes, le poète nous dit que la mort n'est peut-être qu'une illusion, et qu'ainsi cette belle dame, cette sensitive, ce jardin ravissant, existent peut-être toujours, mais que nos sens imparfaits sont incapables de les voir. Avait-il, avant d'écrire ce poème, vu au Campo Santo, dont il était tout voisin, la fresque du *Triomphe de la mort*, qui, avec une poésie très différente sous le pinceau d'un maître primitif, exprime cependant une pensée analogue? La chose n'est pas invraisemblable. Il apportait peu d'attention aux vieilles fresques, mais celle-ci avait pu le frapper, et. friand de choses macabres, il avait pu remarquer le cavalier qui se bouche le nez en regardant un cercueil ouvert. Shelley en outre avait pu se promener avec son ami le médecin Vacca dans le beau jardin botanique de Pise et y toucher du doigt une sensitive pour la voir aussitôt abaisser sa tige et refermer ses feuilles.

Shelley se plut à Pise, bien qu'il ne paraisse pas avoir prêté d'attention à l'architecture de la place du Dôme ni aux peintures du Campo Santo, mais le climat lui convenait; il y lisait tranquillement dans la Bible les livres d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel; il lisait Platon aussi, Eschyle, Virgile, Shakespeare, et il continuait une traduction de Spinosa que Mary écri-

vait sous sa dictée. Il trouvait que l'Italie était « le paradis des exilés et le refuge des parias (1)... ».

X

Livourne. — *A une alouette.* — *Lettre à Maria Gisborne.*

Au mois de juin, les Shelley allèrent, pour quelque temps, s'installer à Livourne dans la maison des Gisborne, qui étaient repartis pour l'Angleterre : « Un beau soir d'été, dit Mary, dans ses notes aux poèmes de 1820, tandis que nous suivions les sentiers dont les haies de myrte servaient d'abri aux lucioles, nous entendîmes ce chant de l'alouette qui inspira à Shelley un de ses plus beaux poèmes. » La *Lettre à Maria Gisborne* lui fut adressée de chez elle : il s'était installé dans l'atelier de son fils, Henry Reveley, qui était ingénieur. Le commencement de l'épître contient une longue description de cet atelier où l'on avait travaillé à la construction du bateau à vapeur. Shelley s'amuse à y faire aller un bateau en papier sur la cuve à mercure. Tandis qu'il souffle pour le faire avancer, le *libeccio* au dehors fait fureur, les

(1) Lettre à Medwin, citée par Dowden, II, ch. VIII.

nuages orageux ondulent comme un océan et les vignes tremblent sur leurs appuis; et quand, par intervalles, le vent se tait, on entend le murmure de la mer. Shelley rappelle à mistress Gisborne comment l'année précédente, sur cette même plage de Livourne, ils se promenaient ensemble et lisaient Calderon. Puis il lui parle de Londres, qui est une autre mer immense, aux flots agités et bruyants. Elle y verra les amis du poète: Godwin, Leigh Hunt, Hogg, Peacock, Horace Smith, mais quel paysage aura-t-elle à y contempler? Une station de *hackney-coaches*, une maison de briques ou un mur couvert d'affiches politiques. Elle n'a pas, à Londres, ce chaos de feuilles vertes et de fruits qu'il a sous les yeux, ces lucioles qui semblent échappées de la voie lactée et ce chant du *contadino* qu'il entend dans le lointain. Il faut donc qu'elle revienne à Livourne. Ils vivront gaiement avec des livres espagnols, italiens et grecs. Ils boiront du thé, mangeront des *mincepies* et, pour passer les six semaines d'hiver, feront du feu avec du bois pris dans les forêts du grand-duc.

A défaut de mistress Gisborne pour compagne de lecture, Shelley avait sa femme, avec qui, après avoir lu tout Virgile, il commençait à lire Lucrèce. Il lui enseignait aussi le grec. Il lisait Homère et il traduisit, à cette époque-là, en octaves l'hymne à Mercure. Il venait de lire le *Ricciardetto* de Forteguerri; c'est

là, probablement, ce qui lui avait fait adopter ce rythme italien. Sa haine du christianisme lui rendait plus chère la mythologie antique : « Je vous avoue, écrivait-il à Southey, que je ne suis guère sensible au conseil que vous me donnez d'adopter le système d'idées que vous appelez le christianisme, soit que vous désigniez par là la superstition populaire dans tous ses articles, ou quelque théorie plus raffinée concernant les événements et les opinions qui ont mis fin à la gracieuse religion des Grecs... »

XI

Les Bains de San Giuliano.— *Ode à Naples.— Ode à la liberté.— Pieds enflés le tyran.*

Dans les premiers jours du mois d'août, les Shelley quittèrent Livourne pour aller passer l'époque des grandes chaleurs aux Bains de San Giuliano. C'est un frais village situé au pied des monts Pisans, à quatre ou cinq kilomètres de Pise. Shelley y fit l'ascension du monte San Pellegrino, et cela lui inspira son poème de *l'Enchanteresse de l'Atlas*, qu'il écrivit en trois jours. Pour une oreille anglaise les octaves apparemment y roulent harmonieuses sur les octaves; nous y voyageons en pleine féerie ; il y a une barque

comme dans tous les poèmes de Shelley, et elle nous conduit jusque dans les mers australes « par delà Thamondocana ». Nous aurions préféré rester dans les monts Pisans.

Shelley ne se désintéressait cependant pas de l'Italie. Bien qu'il déplorât que le sang eût été versé, il se réjouit grandement quand il apprit que la révolution en Espagne avait eu son contre-coup dans l'Italie du sud et en Sicile, et qu'un gouvernement constitutionnel avait été proclamé à Naples. Il composa à cette époque son *Ode à Naples*. Il y mêlait le souvenir de ses promenades dans les ruines de Pompéi à l'espoir d'une Italie nouvelle, vivifiée par la liberté. Il salue Naples, qui donne la première un signal qui, de la Sicile jusqu'aux Alpes, va réveiller « l'éternelle Italie » : « La mer qui pave les rues désertes de Venise rit dans la lumière et la musique; Gênes, la veuve pâle, épelle au clair de lune les épitaphes des ancêtres et murmure : « Où est Doria? » Milan, dont la vipère a longtemps infesté les veines de son venin qui paralyse, lève le talon pour lui écraser la tête... Florence, la plus belle des villes qui soient sous le soleil, rougit dans l'attente de la liberté... Rome déchire sa chape sacerdotale... » Les « bergers d'Ausonie » mettront bientôt en fuite les « loups celtiques ».

Dans une *Ode à la liberté* composée quelques mois

auparavant, il avait exprimé son espoir de voir bientôt toute l'Europe secouer le joug de la tyrannie. Un jour, aux Bains de San Giuliano, ainsi que le raconte Mary, il lui lisait cette ode, à elle et à une autre personne qui est probablement l'héroïne de *la Sensitive*, lorsqu'il fut interrompu par des grognements peu poétiques. C'était le jour du marché aux porcs aux Bains de San Giuliano. Songeant aux chœurs de le comédie antique, Shelley eut l'idée de faire de ces animaux, moins discrédités, il est vrai, dans le langage anglais que dans le nôtre, les représentants de ses compatriotes dans une fantaisie aristophanesque qu'il intitula *Œdipus Tyrannus ou Pieds enflés le tyran.* C'était l'époque où la reine Caroline, séparée depuis longtemps de George IV, venait réclamer les honneurs royaux; non seulement on les lui refusait, mais le ministère, à la tête duquel était lord Castlereagh, lui intentait solennellement un procès d'adultère et la faisait condamner par la chambre des lords. Shelley, dans sa comédie, lui a donné le nom d'Iona Taurina, qui est le féminin de John Bull. Il y a dans cette satire des grossièretés dignes de celles d'Aristophane, mais il y manque la gaieté et la finesse athéniennes; on n'y trouve rien non plus de toscan, et on se demande comment elle a pu être écrite dans les monts Pisans.

XII

Emilia Viviani. — L'*Epipsychidion*.

Vers la fin d'octobre, de grandes pluies étant survenues, une partie du village des Bains de San Giuliano fut inondée. Le jardin de la casa Prinni, qu'ils habitaient, donnait sur le canal qui relie le Serchio à l'Arno. Ce fut ce canal qui déborda; l'eau pénétra dans leur maison et ils durent s'échapper en bateau. Ils habitèrent alors, à Pise, un palais situé sur le Lung'-Arno auprès de celui qui porte l'inscription : *Alla giornata*.

Medwin, le cousin de Shelley, ancien capitaine de dragons, revenant de Bombay, s'arrêta à Pise pour y vivre quelque temps avec le poète. C'est à l'auberge des *Tre Donzelle* qu'ils se retrouvèrent : « Il y avait près de sept ans que nous nous étions quittés, écrit plus tard Medwin dans sa *Vie de Shelley*, mais dans la foule même je l'aurais aussitôt reconnu. Il était maigre et un peu voûté, sa myopie l'obligeant à se tenir penché sur ses livres et à les toucher presque des yeux; sa chevelure, toujours abondante et qui frisait naturellement, commençait à grisonner, mais il

avait l'air jeune... Il conserva toujours sa fraîcheur et sa pureté de teint. » Il n'avait encore que vingt-huit ans.

Outre Medwin, les Shelley eurent de nombreuses connaissances à cette époque-là à Pise : le professeur Pacchiani, le prince Mavrocordato, la princesse Argiropoli, l'improvisateur Sgricci, l'Irlandais Taaffe qui traduisait Dante, et enfin ils allaient souvent voir au couvent de Sainte-Anne la contessina Emilia Viviani. Le professeur Pacchiani leur avait conté l'histoire de cette jeune fille, qui était d'une extraordinaire beauté. Son père, le comte Viviani, s'étant remarié, la nouvelle comtesse avait un cavalier servant, et craignant que celui-ci ne s'intéressât trop à la beauté d'Emilia, elle avait obtenu de son mari qu'on l'enfermât dans un couvent jusqu'à son mariage. Shelley ne manqua pas de s'indigner d'une telle tyrannie. Il voulut secourir la belle prisonnière. Mary et miss Clairmont, introduites par Pacchiani, qui était l'ami de la famille, allèrent d'abord la voir, et elles se prirent d'affection pour elle. Shelley la vit à son tour et s'enflamma aussitôt d'un mystique amour à la Dante et à la Pétrarque. Ce fut l'époque la plus italienne de sa vie.

Miss Clairmont entreprit d'enseigner l'anglais à la petite comtesse. Shelley et Mary, pour qu'elle se perfectionnât dans son français, lui envoyèrent *Corinne* et

la Nouvelle Héloïse, mais ce fut en bel italien passionné que la jeune fille correspondit avec ses amis. Dans une lettre qu'elle lui écrit le 10 décembre, elle appelle Shelley *caro fratello :* « Si vous le voulez, lui dit-elle, appelez-moi toujours votre sœur, car un nom si doux m'est bien cher, et moi aussi, je vous appellerai toujours mon cher frère, et je vous considérerai vraiment comme tel. Vous avez vu que je vous ai devancé en le faisant, ce qui veut dire que nos cœurs se comprennent l'un l'autre, que nous avons les mêmes sentiments et que nous avons été créés pour nous lier d'une forte et constante amitié. J'embrasse ma sœur Mary, très chère et très belle, dont la compagnie m'est si agréable. Adieu, *sensibile* Percy, prenez soin de votre santé et n'oubliez pas votre sœur et amie très affectionnée... » Dans une autre lettre, qui n'est pas datée, elle l'appelle *angelica creatura.* Shelley complotait pour elle une évasion de son couvent : « Vous dites, lui écrit-elle le 12 novembre, que si je suis rendue à la liberté, cela nous séparera peut-être. O mon ami! ni mon âme ni mon cœur ne peuvent jamais être séparés de mon frère et de mes sœurs, et Emilia vous cherchera partout, même aux extrêmes confins du monde. » Mary lui avait fait cadeau d'une jolie chaîne : « Ce sera, dit-elle (1), le symbole du lien

(1) Lettre du 24 décembre 1820.

éternel de nos cœurs. » Elle se plaint que Mary est parfois un peu froide; mais Shelley la rassure en lui disant que cette froideur n'est que la cendre qui couvre un cœur affectueux. Rendant *Corinne* à Mary, elle lui dit : « C'est une belle histoire, bien que triste, et de celles qui font verser des larmes à une âme sensible et passionnée comme la mienne... » Dans une autre lettre, non datée, elle confie à Mary que miss Clairmont lui a raconté une partie de l'histoire de Shelley : « Tous ses malheurs, dit-elle, les injustes persécutions dont il a été l'objet, son courage ferme et inné au milieu de ces chagrins terribles et immérités, remplissent mon cœur d'admiration et d'affection et me font croire, non sans raison peut-être, qu'il n'est pas une créature humaine; il n'a qu'un extérieur humain, mais au dedans il est tout divin. L'Être des êtres l'a sans doute envoyé sur la terre pour y faire aimer la vertu et pour y donner une image exacte de lui-même. » Et dans des vers qu'elle composait, elle l'appelait Tircis et le comparait à Apollon.

Une telle exaltation ne pouvait manquer de plaire à Shelley. Il s'exalta lui-même, lut la *Vita nuova* de Dante et écrivit l'*Epipsychidion*. Il y traite Emilia d'oiseau captif, de rossignol adoré, de séraphin du ciel, de lune par delà les nuages, d'étoile au-dessus des tempêtes. Il aurait voulu naître avec elle d'une même

mère, être son frère jumeau. Il avoue qu'il n'est pas partisan de cette doctrine qui veut que l'on n'ait sur terre qu'une seule maîtresse, qu'une seule amie. Il dit, au contraire, comment il est allé d'amour en amour pour arriver jusqu'à Emilia. Elle restera pour lui une sœur vestale, mais il rêve d'un lointain Éden de l'Orient pourpré, d'une île merveilleuse sous le ciel ionien, où il la fera « dame de la solitude ».

Les connaisseurs en lyrisme anglais et les amateurs du mysticisme de la *Vita nuova* ont une grande admiration pour l'*Epipsychidion*. On se demande s'il fut du goût de Mary. En tout cas, si, malgré sa froideur, elle souffrit de jalousie, ce ne fut que pour un temps très court, car les amours platoniques de Shelley semblent s'être terminées d'une façon vulgaire par le prêt à Emilia d'une somme d'argent qui n'aurait pas été rendue. Fidèle à sa théorie, Shelley passa de cet amour-là à un autre. Quant à Emilia, elle se laissa marier l'année qui suivit la composition de l'*Epipsychidion*. Elle ne semble pas avoir été heureuse. Elle alla habiter la maremme, où elle fut minée par les fièvres, et cinq ou six ans après son mariage elle vint, séparée de son mari, un certain Biondi, mourir tristement à Florence.

Le mystique amour que Shelley avait éprouvé pour la jolie prisonnière du couvent de Sainte-Anne avait certainement contribué à lui faire mieux goûter la

poésie de Dante. En mars 1821, il écrivit l'essai intitulé : *Défense de la poésie,* et il y parle longuement du poète florentin : « Sa *Vita nuova,* dit-il, est une source inépuisable de pureté de sentiment et de langage : c'est l'histoire idéalisée de cette période et de ces intervalles de sa vie qu'il consacra à l'amour. Son apothéose de Beatrice dans le Paradis et les phases de l'amour et de la beauté, qui dans sa fiction sont comme des degrés par lesquels il monte jusqu'au trône de la cause suprême, constituent la plus admirable création de la poésie moderne. »

« Dante, dit-il encore, a été le premier réformateur religieux. Luther a eu plus de violence que lui et plus d'acrimonie, mais il n'a pas eu plus de hardiesse dans ses attaques contre les usurpations papales. C'est Dante qui le premier a réveillé l'Europe de son sommeil léthargique ; il a tiré d'un chaos de barbarismes sans harmonie un langage qui n'est que musique et que persuasion. C'est à sa voix que se sont réunis ces grands esprits qui ont présidé à la résurrection du savoir : il a été le Lucifer de ce groupe d'étoiles qui au treizième siècle ont brillé dans l'Italie républicaine comme dans un ciel, alors que le monde était encore plongé dans la plus sombre nuit... »

XIII

Les Williams. — Promenades en bateau. — L'*Adonaïs*.
Voyage à Ravenne.

Du 8 mai au 25 octobre 1821, en dehors d'un court voyage à Florence et d'un autre plus long jusqu'à Ravenne, Shelley demeura aux Bains de San Giuliano. Miss Clairmont était alors à Florence, mais les Shelley avaient non loin d'eux, à Pugnano, leurs amis les Williams. Ceux-ci étaient arrivés à Pise dans le courant de janvier. Williams était un lieutenant de dragons en demi-solde, qui avait été d'abord dans la marine. Shelley avait trouvé en lui un complice de ses passions nautiques. Williams l'avait accompagné à Livourne pour y acheter un petit bateau; ils voulurent revenir à Pise par le canal et mirent une voile sur ce bateau. Henry Reveley était avec eux. Comme ils étaient à moitié chemin, Williams se tenant debout et s'appuyant sur le mât, le bateau chavira : le canal était profond en cet endroit; Shelley, qui ne savait pas nager, se serait noyé sans Henry Reveley, qui le conduisit jusqu'au bord. Ce petit naufrage ne le guérit pas de sa passion; peu de temps après il allait en bateau de l'embouchure de l'Arno jusqu'à Livourne.

Shelley avait appris à la fin de février la mort de John Keats à Rome. Il composa *Adonaïs* au mois de mai ; il était alors aux Bains de San Giuliano. Il avait eu pour le poète qui mourait si jeune une vive admiration. Alors qu'il était si injustement attaqué, il l'avait soutenu et encouragé. Il trouvait peu compréhensible la poésie d'*Endymion*, mais le fragment d'*Hypérion* lui paraissait un chef-d'œuvre. Quand il sut que la phtisie mettait en danger la vie précieuse du poète, il l'engagea à venir en Italie et lui écrivit à ce sujet des lettres pleines de la plus délicate sollicitude. Le pauvre Keats suivit son conseil, mais le ciel de Rome ne put le sauver. Il y mourut au bout de trois mois. Dans l'élégie qu'il composa, Shelley s'inspira à la fois de Bion et de Spenser, mais, même en parlant d'un poète qui n'avait aimé que la beauté pour la beauté, il ne pouvait s'empêcher de donner l'essor aux pensées qui le passionnaient, et, parlant de Rome, où gisent les débris des empires et des religions, il flétrit ceux qui ont fait du monde leur proie et il exalte les rois de la pensée. Puis il revoit la pyramide de Cestius et ce cimetière où repose le corps d'Adonaïs. N'accepterait-il pas pour lui-même une destinée semblable?

A la fin de juillet, Shelley se rendit à Florence, en quête d'un logement pour son ami Horace Smith et d'un autre pour lui-même, car il faisait le projet d'aller y passer l'hiver, mais, ne voulant pas dépenser

beaucoup, il ne trouva rien à sa convenance. Fatigué de ses vaines recherches, il alla se reposer au musée des Offices. Il écrit à Mary (1) qu'il est resté trois heures à contempler la *Niobé* (2) et un *Apollon*, mais il ne dit rien des peintures ni des autres œuvres florentines.

De retour aux Bains de San Giuliano, il en repartit presque aussitôt ; il y reçut en effet une lettre de lord Byron, lui demandant d'aller le voir à Ravenne, qu'il devait quitter bientôt. Il semblait ne savoir que faire de la petite Allegra, mais ne voulait cependant pas la rendre à sa mère, aux lettres de laquelle il ne répondait même pas. Miss Clairmont était alors très malheureuse. Mary ayant fini par se lasser d'elle, elle avait quitté la maison des Shelley et était entrée courageusement comme institutrice dans une maison particulière (3). Elle eut beaucoup de peine à s'y habituer et revint auprès des Shelley. Le poète se montra toujours bon et obligeant pour elle. Inquiet comme elle du sort de la petite Allegra, dès qu'il eut reçu cette lettre de lord Byron, il se mit en route pour Ravenne.

Le 6 août, il est déjà à Bologne. Écrivant à Mary, il lui raconte son voyage en petite voiture découverte

(1) Lettre datée du 1er août 1821 et de l'auberge du *Leone Bianco*.

(2) Elle était alors dans la tribune.

(3) A Florence, chez les Boïti, qui demeuraient en face du palais Pitti.

et l'accident sans gravité qui lui est arrivé. Le vieux cheval est tombé, la voiture a versé ; le vetturino et lui ont été jetés par-dessus une haie sur une pente de gazon : Shelley, maigre et anguleux, n'est pas allé bien loin, mais la « forme sphérique » de son vetturino a roulé et roulé jusqu'au bas de la pente.

Il était le 7 août à Ravenne, au palais Guiccioli, et il y resta une dizaine de jours, s'émerveillant de la vie extraordinaire que menait lord Byron dans cette maison, qui appartenait au mari de sa maîtresse. Il y était seul à cette époque-là, seul avec ses serviteurs et sa nombreuse ménagerie. Shelley prit grand plaisir aux longues causeries littéraires qu'ils eurent ensemble et aux promenades à cheval qu'ils firent dans la forêt de pins. Mais Ravenne ne lui plut pas : « C'est une misérable ville, écrivait-il à Mary (1) ; les habitants sont barbares et sauvages et leur langage est le plus infernal patois qu'on puisse imaginer... » Lord Byron ne s'intéressait guère aux antiquités byzantines. Shelley n'était pas fait non plus pour les comprendre. Il eut du moins la curiosité de les voir ; dans les lettres qu'il écrivit à Mary le 8 et le 9 août, il lui décrit San Vitale, Sant' Apollinare Nuovo, le tombeau de Théodoric, roi des Ostrogoths, qu'il prend pour l'empereur d'Orient Théodose ; la tombe de l'impéra-

(1) 9 août 1821.

trice Galla Placidia, où il croit que la voûte qui l'abrite, avec celles d'Honorius et de Valentinien, a été construite en 1300; les mosaïques lui en semblent grossières. Il ne se doute pas qu'il est là en face de l'art byzantin des cinquième et sixième siècles, si voisin encore de l'art antique. Il avait tant de parti pris qu'il n'admira même pas dans ces mosaïques les gracieuses colombes qui boivent dans une coupe : « Il semble, dit-il, qu'un des premiers effets de la religion chrétienne ait été de détruire la production de la beauté dans l'art. » Il allait en revanche faire ses dévotions à la tombe de Dante. Il s'imagine qu'elle a été élevée immédiatement après sa mort, et il croit très naïvement que le bas-relief qui donne le portrait du poète a été fait d'après nature. Cela prouve assez qu'il avait sur l'art italien du quatorzième siècle des notions aussi vagues que sur l'art byzantin.

Les parents de la Guiccioli étant bannis de Ravenne, lord Byron avait d'abord pensé à partir avec elle pour la Suisse : Shelley semble l'avoir décidé à aller simplement en Toscane. Il alla voir la petite Allegra au couvent de Bagnacavallo. Il lui portait une chaîne d'or et des gâteaux. L'enfant le promena dans le jardin du couvent, dans le dortoir et le réfectoire, et sonna la cloche qui appelait les religieuses à la prière, produisant ainsi une grande confusion dans le couvent. Shelley trouva que son éducation

intellectuelle était fort négligée : « Elle sait, dit-il (1), quelques *orazioni* par cœur, elle rêve du paradis, des anges et de toutes sortes de choses, elle a une liste infinie de saints, et elle parle souvent du *Bambino*. Cela ne lui fera pas de mal, mais quelle idée de vouloir qu'une si charmante créature soit élevée jusqu'à seize ans au milieu de tant de sottises ! » Ce couvent ne semblait cependant pas pire à Shelley que celui de Sainte-Anne à Pise, et lord Byron ne voulant pas la confier à des particuliers, on la laissa à Bagnacavallo, où elle mourut de la fièvre typhoïde l'année suivante.

Lord Byron chercha à retenir Shelley plus longtemps à Ravenne, mais le 26 août il était déjà de retour à Pise, d'où il écrivait à Leigh Hunt qu'il avait loué pour l'auteur du *Don Juan* le plus beau des palais du Lung'Arno. C'était le palais Lanfranchi, en face duquel il allait lui-même venir habiter à la fin de l'automne. Son ami Horace Smith ne devant pas venir à Florence, il se décidait à passer l'hiver dans cette vieille cité de Pise, dont les équipages de lord Byron allaient bientôt troubler la mélancolique tranquillité.

(1) Lettre à Mary du 15 août 1821.

XIV

Le prince Mavrocordato. — *Hellas.*

Au commencement de septembre, les Shelley firent un petit voyage à la Spezia. Ils se promenèrent en bateau dans le golfe et le paysage les enchanta. A leur retour aux Bains de San Giuliano, ils se rendirent aussitôt auprès des Williams pour leur dire leur ravissement, et ils formèrent le projet d'aller tous ensemble y passer l'été suivant.

Mary, à cette époque, achevait son roman de *Valperga ou la vie et les aventures de Castruccio, prince de Lucques,* qu'elle avait composé en prenant des indications dans la chronique de Villani et dans l'histoire de Sismondi. Shelley, en l'envoyant à son éditeur Ollier, lui explique que Mary a écrit ce roman, non pas en suivant la fiction enfantine inventée par Machiavel dans la nouvelle qui porte le même titre, mais en se conformant à l'histoire réelle, qui est beaucoup plus romantique. Ce Castruccio est un petit Napoléon; il est aimé d'Euthanasia et doit l'épouser, mais celle-ci se passionne pour la liberté de Florence et de l'Italie, tandis que Castruccio est du parti des oppresseurs et l'allié

de l'empereur. Il y a aussi une prophétesse dont le nom est Beatrice, qui aime Castruccio et qui meurt : « L'auteur, ajoute Shelley (1), a visité les pays qu'elle décrit et elle a mis dans un ou deux des personnages secondaires ce qu'elle a observé elle-même des Italiens, car le caractère national est resté encore sur certains points le même qu'aux temps de Dante. »

Tandis que Mary s'appliquait avec plus ou moins de bonheur à faire une reconstitution historique et à profiter des observations qu'elle avait faites en Italie, Shelley écrivait au contraire un nouveau poème lyrique où il demeurait à la fois loin de l'Italie et loin des réalités qu'il avait pu observer. C'était cependant au sujet d'une grande question d'actualité politique, celle de l'indépendance de la Grèce, qu'il écrivait le drame d'*Hellas*. Passionné pour la cause de la liberté, adorateur de la Grèce antique, il avait en outre un motif particulier pour s'intéresser à la guerre d'indépendance que préparaient les Hellènes. L'année précédente il avait fait à Pise la connaissance du prince Mavrocordato, fils de l'hospodar de Valachie, et qui allait jouer un rôle important dans la guerre contre la Turquie. C'était un géant aux sourcils épais et aux fortes moustaches et en même temps un homme instruit. Shelley prit plaisir à l'entendre lire Eschyle et

(1) Lettre à Ollier du 25 septembre 1821.

Sophocle avec la prononciation des Grecs. Il devint le professeur de Mary : « N'enviez-vous pas mon bonheur, écrit celle-ci à mistress Gisborne en février 1821 ? J'ai entrepris d'apprendre le grec, et voici qu'un prince grec aimable, jeune, agréable et instruit vient tous les matins me donner une leçon d'une heure et demie. » Et un peu plus tard : « J'ai fini de lire les deux *Œdipe* avec mon Grec, et je suis maintenant à moitié de l'*Antigone*. Il est, lui aussi, mon élève pour l'anglais, mais n'est pas très assidu... » Dans son journal, à la date du 1er avril 1821, elle écrit : « Lu du grec. Alex. Mavrocordato vient et apporte des nouvelles de la Grèce. Il est gai comme un aigle en cage à qui l'on rend la liberté. » Et le jour suivant : « Lu du grec. Alex. Mavrocordato vient nous annoncer la proclamation d'Ipsilanti... » Elle écrit aussi à miss Clairmont pour lui annoncer que dix mille Grecs envahissent la Valachie, que la Morée et l'Epire se soulèvent : « Le pire pour nous de ces nouvelles, ajoute-t-elle, c'est que notre aimable prince va nous quitter... ; il sacrifie sa famille, sa fortune, tout, dans l'espoir de délivrer son pays... Quel bonheur ce sera de visiter la Grèce quand elle sera libre !... » Le prince, jusqu'à son départ, fréquenta constamment les Shelley à Pise et aux Bains de San Giuliano. Le 16 mai il était à Pugnano chez les Williams ; il portait son nouvel uniforme, et il accompagna ce soir-là Mary aux

Bains de San Giuliano. A la fin de juin il s'embarquait pour la Grèce, où il allait s'employer courageusement et activement. Shelley, l'année suivante, lui dédiait son drame d'*Hellas*. Il dit dans la préface qu'il s'est inspiré pour l'écrire des *Perses* d'Eschyle. Le sujet d'*Hellas* est en effet l'indépendance de la Grèce, mais, contre notre attente, nous n'y trouvons presque rien, ni de la Grèce moderne, ni de la Grèce antique. Les personnages sont Mahmoud, Hassan, Daood, le Juif errant, le fantôme de Mahomet II. Il y a, il est vrai, un chœur de captives grecques qui invoquent dans le sérail l'esprit de liberté, qui a passé jadis sur les Thermopyles et sur Marathon, et qui prédisent qu'une nouvelle Athènes se dressera et héritera de la splendeur de l'ancienne; mais elles font aussi allusion à Milan brûlé par Frédéric Barberousse et renaissant de ses cendres; elles parlent de Florence, d'Albion, de la Suisse, puis de l'Allemagne et de l'Espagne. Une voix qui vient l'on ne sait d'où insulte la France en disant qu'elle n'est qu'un serpent apprivoisé. L'Angleterre n'est pas mieux traitée : on l'accuse d'avoir vendu à l'Islam les clefs de l'Océan. Un humble lecteur, s'il n'est pas emporté par le grand souffle lyrique, se perd dans une telle confusion, mais s'il relit la préface, il y trouve exprimée en prose la pensée de Shelley : « Nous sommes tous Grecs. Tout nous vient de la Grèce : nos lois, notre littérature, notre religion,

nos arts... » Sans elle, la puissance romaine n'eût pas été civilisatrice et nous serions encore des sauvages et des idolâtres. Et le poète espère que cet exemple de révolte pour la liberté donné par la Grèce entraînera les autres nations qui sont encore esclaves; parlant de l'Italie, il dit qu'on y a semé le sang et la misère, mais qu'une race plus vigoureuse se lève pour y faire la moisson.

XV

Séjour à Pise. — Trelawny. — Guitare et poésies pour Jane Williams. — La *zucca*.

Le 25 octobre, les Shelley prenaient possession à Pise, avec les Williams, de leurs appartements dans les Tre Palazzi di Chiesa sur le Lung'Arno, en face du palais Lanfranchi, où lord Byron arrivait le 1er novembre; la comtesse Guiccioli était à Pise avec son père et son frère depuis deux mois déjà : elle avait fait la connaissance de Mary, qui la trouva jolie, bonne, aimable et sans prétentions, et elles se virent souvent. Lord Byron arriva le 1er novembre. Shelley avait pour les nouveaux poèmes que lord Byron composait : le *Caïn, le Ciel et la Terre*, une admiration de plus en plus vive, mais le voisinage de son richissime ami

lui fut moins agréable qu'il n'avait pensé : « Lord Byron, écrit-il à Horace Smith (1), nous réunit à dîner tous les huit jours; c'est une terrible épreuve pour mes nerfs, car il me faut rester à contempler les autres se changer en tonneaux de bordeaux jusqu'à trois heures du matin. » Mais il prenait plaisir aux promenades à cheval qu'il faisait avec lord Byron, aux promenades en barque sur l'Arno et au tir au pistolet. Il se plaisait beaucoup dans la société de Williams; celui-ci écrivait sous sa dictée la traduction qu'il continuait du traité *théologico-politique* de Spinoza. Shelley travaillait aussi à son drame de *Charles Ier*. Il avait l'espoir d'en faire quelque argent et de pouvoir ainsi venir au secours de Leigh Hunt, qui se trouvait dans une situation difficile et qui allait venir à Pise, où lord Byron lui offrait un des étages du palais Lanfranchi.

Le voyage de Leigh Hunt fut retardé, mais au mois de janvier arrivait à Pise Trelawny, ami des Williams, jeune homme de l'âge de Shelley, fort différent de lui au physique et comme culture intellectuelle, mais d'un tempérament aussi enthousiaste. C'était un bel homme brun, aux fortes moustaches, dont Leigh Hunt dit qu'il avait l'air d'un chevalier errant, et Mary, d'un Anglais à moitié Arabe. Il avait mené sur terre et sur mer une vie aventureuse. Il ve-

(1) 25 janvier 1822.

nait à Pise à la fois pour y faire la connaissance des deux poètes, dont il admirait le génie révolutionnaire, et pour aller chasser avec Williams dans les maremmes pendant les mois d'hiver. Il venait de Gênes en voiture, mais il avait expédié par mer à Livourne ses chiens et ses fusils. Aussitôt arrivé à Pise, il se rendit aux Tre Palazzi chez les Williams. Il a raconté dans ses *Souvenirs* sa surprise en voyant Shelley pour la première fois. Ce fut comme une apparition d'un « adolescent mince et de haute taille, rougissant comme une jeune fille et venant à lui en lui tendant les deux mains ». Il ne pouvait croire que ce garçon imberbe fût le poète farouche et en guerre avec tout l'univers. Shelley demeurait embarrassé en la présence du nouveau venu, mais mistress Williams l'en ayant prié, il se mit à lire à haute voix et avec feu une traduction du *Magico prodigioso* de Calderon qu'il était en train de faire. Trelawny écoutait avec recueillement; il s'aperçut tout à coup que le poète avait disparu : « Où est-il, demanda-t-il à mistress Williams. — Qui? Shelley? répondit-elle. Oh! il vient et disparaît comme un esprit, on ne sait jamais ni où ni quand. »

Shelley, de son côté, fut vivement impressionné par le géant aux grandes moustaches, qui racontait d'extraordinaires aventures de chasse dans des pays lointains. Il abandonna pendant quelque temps son

Charles Ier pour commencer un drame où Trelawny, sous les traits d'un pirate, était le principal personnage. Une enchanteresse, habitante d'une île de l'archipel de l'océan Indien, s'éprenait de ce pirate, qui était « terrible et beau comme une tempête ». L'archipel de l'océan Indien! Dans ce drame-là aussi, nous étions loin de l'Italie.

Si intéressant que fût Trelawny, il y avait cependant auprès du poète une personne qui occupait davantage sa pensée. C'était mistress Williams. Il avait commencé par la trouver charmante, et peu à peu elle devenait sa nouvelle amante idéale : « Williams est un excellent garçon, écrivait-il à Leigh Hunt (1), et Jane, sa femme, une personne tout à fait délicieuse, et nous convenons tous qu'elle est le modèle exact de la dame de *la Sensitive*, bien que ce n'ait pu être de ma part qu'une divination, puisque j'ai écrit ce poème un an avant de la connaître. » Elle était musicienne et avait une très jolie voix. La harpe était son instrument favori, mais on ne pouvait en trouver une à Pise. Shelley eut l'idée de lui en offrir une. Il écrivit à Horace Smith (2), qui habitait à Versailles, en le priant de lui en acheter une à Paris. Il était prêt à y mettre de soixante-dix à quatre-vingts guinées, et il priait Horace Smith d'y joindre de la

(1) 19 juin 1822.
(2) 25 janvier 1822.

musique pour cinq ou six napoléons. Mais Horace Smith ne fit pas la commission et Shelley dut se contenter d'acheter une guitare. Avant de l'offrir à Jane Williams, il voulut y écrire des vers. Un jour que Trelawny cherchait son ami dans la forêt de pins, il se fit guider par un homme qui avait vu passer « l'Inglese malinconico », et il arriva auprès d'une grande mare au bord de laquelle un grand pin était tombé. Trelawny distingue d'abord un chapeau et des livres, puis à l'abri et caché sous le pin renversé, il vit le poète lui-même qui écrivait des vers sur une guitare. Cinq ou six des plus gracieuses petites pièces de vers qu'il ait composées sont ainsi adressées à celle qu'il appelle Miranda et dont il veut être l'Ariel. Il s'y tient toujours dans une région vague et mystérieuse, comme l'île de Prospero, et c'est à peine si, de temps en temps, le paysage et les fleurs y font comprendre qu'Ariel et Miranda sont en Italie.

Dans son drame de *Charles Ier*, Shelley, aux prises avec la réalité historique, se sentait mal à l'aise ; il n'en composa que quelques scènes et n'en laissa même pas un plan complet. Il se mettait au contraire à écrire en *terza rima* et à l'exemple des poèmes de Pétrarque un *Triomphe de la vie* dont le mysticisme déroute les profanes. Il commençait aussi en janvier 1822, et sans songer à y mettre la moindre plaisanterie, une élégie sur une citrouille, à laquelle il

donne son nom italien de *zucca*. Un jour d'hiver qu'il chemine accablé de tristesse au bord d'une rivière qui doit être l'Arno, il voit cette pauvre plante qui était née trop tard et qui allait être détruite par les gelées. Il a pitié d'elle, la transplante dans un pot à fleurs, lui donne de la terre légère et la protège des intempéries. Elle a bientôt de larges feuilles et des fleurs de couleur d'or, et pour l'arroser il y a quelqu'un qui pleure continuellement sur elle ; ce sont des pleurs plus purs que la pluie du ciel ; ils viennent d'un cœur attendri par une douce mélodie. Devons-nous entendre par là qu'à Pise, ému par la belle voix de mistress Williams, le poète versait des larmes sur une citrouille en fleur? Pour un Français qui écoute volontiers La Fontaine raconter la mésaventure de Garot, une telle poésie est très difficile à comprendre, et elle n'est sans doute guère plus aisée pour un Italien.

XVI

La casa Magni sur le golfe de la Spezia. — Le bateau de Shelley.

Fatigué du voisinage de lord Byron, pour qui sa sympathie avait fort diminué, surtout sans doute à

cause de la conduite cruelle de celui-ci à l'égard de miss Clairmont, Shelley avait résolu d'aller passer l'été au bord de la mer avec les Williams. La Spezia lui avait plu l'année précédente, quand il y avait fait une excursion avec Mary. Il y retourna au mois de février avec les Williams, explorant la côte jusqu'à Lerici et à Porto Venere. Il fut de nouveau ravi du paysage ; il ne manquait plus pour lui que d'y trouver une demeure isolée, où il fût avec ses amis à l'abri de tous les importuns.

Avant de quitter Pise il eut au mois de mars une aventure qui faillit être tragique. Il revenait d'une promenade à cheval avec lord Byron et Trelawny, le capitaine Hay, le comte Pietro Gamba et Taaffe, lorsque, près d'une des portes de la ville, un sergent-major des dragons, probablement en état d'ivresse, s'en vint au milieu d'eux au galop et heurta Taaffe. Une altercation s'ensuivit. Le sergent voulait arrêter les cavaliers ; lord Byron et le comte Gamba prirent les devants pour aller chercher du secours au palais Lanfranchi, mais Shelley, qui le premier avait barré le passage au sergent, restait aux prises avec lui ; le sergent finit par dégainer son sabre et avec la garde il en frappa Shelley à la tête ; le poète tomba de cheval ; le sergent le frappa de nouveau, et lui aurait peut-être porté un coup dangereux, si le capitaine Hay ne s'était interposé avec sa canne ; le

sergent se tourna contre celui-ci et le blessa au visage, puis il s'enfuit; mais un des hommes de lord Byron arrivait du palais Lanfranchi, armé d'une fourche, et, rejoignant le sergent-major, il l'en frappa au flanc; le blessé roula à terre et bientôt la confrérie de la Miséricorde l'emportait à l'hôpital. La blessure de Shelley était légère, celle du sergent-major ne fut pas mortelle, mais l'affaire fit grand bruit dans la ville, ordinairement si tranquille, et les amis de lord Byron y furent sans doute assez mal vus.

Au mois d'avril Shelley et Williams, étant allés de nouveau à la Spezia, à la recherche d'une villa au bord de la mer, louèrent la casa Magni, blanche maison, entre Lerici et San Terenzo, petit village de pêcheurs. Les deux ménages s'y installèrent le 1er mai. Miss Clairmont était avec eux. C'est là qu'on lui apprit la mort de la petite Allegra. Le 21 mai elle repartit tristement pour Florence.

Mary était gravement malade à cette époque, et malgré le beau paysage elle ne se plut guère à la casa Magni. Elle trouvait les habitants du voisinage encore plus sauvages que l'endroit lui-même. Shelley, quant à lui, était heureux d'être ainsi au bord de la mer, et il passait une partie de son temps sur l'eau avec Williams. Il allait bientôt avoir son bateau à lui, un bateau qu'il faisait construire à Gênes, où le *Bolivar* de lord Byron était aussi en

chantier. Le *Don Juan* (tel fut d'abord le nom du bateau de Shelley) arriva de Gênes le 12 mai. Il avait environ neuf mètres de long et trois de large, et il avait une grande voilure. Williams le trouva très bien construit. Le nom de *Don Juan* déplut bientôt et il fut décidé qu'on le remplacerait par celui d'*Ariel*, mais on ne fit que tout brouiller en changeant ce qui était sur la voile. Shelley était ravi de ce bateau : « Je suis allé à la voile à Massa, écrivit-il à miss Clairmont le 28 mai, et je suis revenu tard dans la nuit, par une mer agitée et un vent violent, dans lequel le bateau s'est très bien comporté. Je reste à la maison toute la matinée, et dans la soirée nous faisons des promenades à la voile. J'écris un peu. Je lis, et pour la première fois depuis dix ans, je jouis de quelque chose qui ressemble à de la santé... »

Ce vrai bateau ne suffisait pas au poète ; il s'amusait encore, comme au temps où il lançait sur la Serpentine des bateaux en papier, à en fabriquer un autre avec Williams, en toile et en roseaux. Ce bateau cependant eut trois mètres de long et Shelley put s'y aventurer sur l'eau peu profonde. Trelawny raconte qu'il décida même un jour mistress Williams à y monter avec ses enfants. Le frêle bateau ainsi chargé arrivait presque à fleur d'eau. Shelley le conduisit jusqu'à un endroit où l'eau était profonde, et là il se mit à dire gaiement : « Et maintenant, résol-

vons ensemble le grand mystère. » Mistress Williams le détermina toutefois à regagner le rivage, et, comme ils approchaient du bord, elle prit ses enfants dans ses bras et voulut s'élancer du bateau en mettant le pied sur le bord ; le bateau chavira; Williams et Trelawny, qui se trouvaient sur le rivage, tirèrent de l'eau mistress Williams et les enfants; quant à Shelley, il était sous le bateau; en se relevant, il en souleva de son dos une partie et il avait l'air d'une tortue ou d'un bernard l'hermite : « Résoudre le grand mystère, s'écria mistress Williams, mais n'est-il pas, lui, le plus grand des mystères ! »

Si le poète demeurait ainsi un mystère pour celle qui était alors sa confidente, nous ne pouvons guère espérer voir plus clair qu'elle dans cette âme étrange. Une lettre qu'il écrivait le 18 juin à Trelawny nous montre dans quelles idées sombres il se plaisait parfois : « Si vous trouviez, lui dit-il, quelque chimiste capable de préparer l'acide prussique ou huile essentielle d'amandes amères, vous seriez bien bon de m'en procurer une petite quantité. La préparation en doit être faite avec grand soin et il faut qu'il soit très concentré ; je paierais ce médicament n'importe quel prix. Vous vous souvenez que nous en parlions l'autre soir et que nous souhaitions tous les deux en avoir à notre disposition; je parlais sérieusement à cause du désir où je suis d'éviter d'inutiles souffrances. Je

n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas l'intention de me suicider pour le moment, mais je vous avoue que ce serait une consolation d'avoir en ma possession cette clef d'or de la chambre du repos perpétuel. » Et cependant le poème auquel il continuait de travailler était *le Triomphe de la vie.*

XVII

Le naufrage de l'*Ariel.* — Funérailles de Shelley.

Le 19 juillet, Shelley apprit que Leigh Hunt, qui s'était embarqué à Plymouth, venait d'arriver avec sa femme et ses enfants à Gênes, d'où le bateau allait bientôt repartir pour les conduire à Livourne. Le 1er juillet, Shelley, informé qu'ils y arriveraient ce jour-là, partit lui-même dans l'après-midi de Lerici sur l'*Ariel.* Il était accompagné du capitaine Roberts ; une bonne brise soufflait et à neuf heures du soir l'*Ariel* était à l'ancre dans le port de Livourne, auprès du yacht de lord Byron. Mais le bureau sanitaire étant fermé à cette heure-là, Shelley et son compagnon ne purent débarquer et durent passer la nuit à la belle étoile dans leur bateau. Le lendemain, le poète et Leigh Hunt, qui ne s'étaient pas vus depuis

quatre ans, se rencontraient à un hôtel de Livourne, et Shelley était débordant de joie. Il conduisit les Hunt à Pise, s'occupa de leur installation au palais Lanfranchi. Lord Byron était à sa villa de Monte Nero, et il se disposait à quitter la Toscane, dont les Gamba venaient d'être bannis. Ce prochain départ inquiétait Shelley; il craignait que lord Byron ne tînt pas les promesses qu'il avait faites; il fut rassuré quand il sut que Leigh Hunt publierait dans le premier numéro de sa revue *la Vision du jugement*, qui ne pouvait manquer de rapporter une grosse somme.

Le 4 juillet, Shelley écrivit à Mary, lui donnant des détails sur les Hunt et lui annonçant qu'il avait trouvé une traduction du *Banquet* de Platon. Il joignait à cette lettre à Mary le court billet suivant pour mistress Williams : « Vous verrez probablement Williams avant que j'aie pu me débarrasser de tout ce que j'ai à faire ici. Je retourne à Livourne et l'engagerai bien fort à profiter de la première bonne brise pour partir sans m'attendre. J'aurai ainsi le plaisir de contribuer à votre bonheur en me privant, moi, de vous deux, et de ne pas vous laisser d'autre sujet de regret que l'absence d'un homme qui ne vaut guère la peine d'être regretté. Je crains que vous ne vous trouviez seule et mélancolique à la villa Magni, et dans les intervalles d'une détresse plus grande et plus sérieuse

à laquelle je suis obligé de m'intéresser ici (1), ce visage qui a été pour moi la source de tant de consolations m'apparaît et je le vois assombri par un voile de chagrin.

« Ah! comme elles ont passé vite, comme elles sont longues à revenir, pour passer de nouveau si vite, peut-être pour toujours, ces heures où nous avons vécu ensemble si intimement et où nous étions si heureux! Adieu, ma très chère amie! Je vous écris ces lignes simplement pour le plaisir de tracer quelque chose qui sera lu par vos yeux. Mary vous donnera toutes les nouvelles. »

Williams ne voulut pas partir sans Shelley. Aucune brise d'ailleurs ne soufflait. Il faisait une chaleur accablante : « Les prêtres et les *religiosi*, écrivait Williams dans son journal le 4 juillet, font depuis plusieurs jours des processions et des prières pour demander de la pluie... » Le 7 juillet, à Pise, Shelley, voyant enfin ses amis installés comme il fallait, les promena par la ville, leur montra la Tour penchée, leur fit visiter l'intérieur du dôme, où ils entendirent les orgues. Causant avec mistress Hunt, il lui dit : « Si je mourais demain, j'aurais vécu plus que mon père; j'ai quatre-vingt-dix ans. » Le soir il fit ses

(1) Il veut parler des Hunt. — La femme de Leigh Hunt était gravement malade et le médecin Vaccà, se trompant d'ailleurs, déclarait qu'il n'y avait nul espoir de la sauver.

adieux à ses amis. Il prit à Leigh Hunt pour le lire en voyage le volume de Keats contenant *Hypérion*.

Le 8 au matin, il regardait le ciel à Livourne avec Williams et le capitaine Roberts. Des nuages annonçaient un changement de temps, et en effet un orage se forma, qui se dissipa bientôt. Mais le capitaine Roberts pensait qu'il pourrait se reformer ; il redoutait une tempête et conseillait à Shelley et à Williams d'attendre au lendemain. Williams voulut partir ; il prétendait qu'en sept heures ils seraient à Lerici. Ils s'embarquèrent donc tous les deux ; ils n'avaient qu'un mousse avec eux. Sur les deux heures l'*Ariel* sortait du port. Trelawny, qui se tenait sur le *Bolivar*, à l'ancre dans le port, observa le bateau avec sa longue-vue. Du môle et ensuite du haut du phare, le capitaine Roberts en fit autant. Mais le ciel ne tarda pas à se troubler, et quand l'*Ariel* fut à environ huit milles, il disparut dans la pluie et les nuages. La tempête dura peu, mais fut très violente.

Le surlendemain, Trelawny, inquiet du sort de l'*Ariel*, se rendit à Pise et alla voir au palais Lanfranchi si l'on avait eu des nouvelles de la casa Magni. Il n'en était pas venu. Lord Byron, qui était là, sachant par quel temps Shelley était parti, en fut effrayé, et on commença à redouter un naufrage fatal. A la casa Magni l'anxiété fut bientôt plus grande encore. Au bout de quelques jours, Mary, bien que souffrante, se

rendit à Pise avec mistress Williams. Pour leur laisser quelque espoir on leur dit que le bateau avait pu être jeté par la tempête du côté de la Corse ou de l'île d'Elbe. Elles revinrent à la casa Magni accompagnées de Trelawny, qui pendant ce temps faisait faire des recherches sur la côte. A Viareggio on avait retrouvé le petit canot qui servait de chaloupe à l'*Ariel*, et cela ne rendait que trop probable le naufrage dans ces parages. En effet, le 19, Trelawny revenait annoncer aux pauvres femmes que les corps de Shelley et de Williams avaient été retrouvés sur la côte, à plusieurs kilomètres l'un de l'autre. Trelawny avait reconnu Shelley en trouvant dans une de ses poches un volume de Sophocle, et dans une autre ce volume de Keats que Leigh Hunt lui avait prêté. Le corps de Williams, bien que très mutilé, put aussi être identifié. Dans un troisième cadavre on crut reconnaître le mousse. Enfin, un peu plus tard l'*Ariel* fut retrouvé, contenant encore les malles de Shelley et de Williams et un panier de vin que le poète devait offrir au garde du port de Lerici. Comment le naufrage avait-il eu lieu ? L'opinion du capitaine Roberts, qui en examina l'épave, était que l'*Ariel* avait sombré après s'être heurté à quelque autre bateau dans la tempête. En 1875, sir Vincent Eyre publia un article dans le *Times*, où il disait qu'un vieux pêcheur, mort depuis douze ans, avait avoué en confession à

un prêtre que quatre autres individus et lui, en voyant le bateau anglais en grand danger, l'avaient fait couler, pensant que lord Byron y était et qu'ils y trouveraient de l'or. Sir Vincent Eyre avait appris cela d'une dame qui habitait une villa sur le golfe de Spezia et qui avait entendu raconter l'histoire par un Italien, à qui elle avait été confiée par le prêtre. Trelawny accepta cette version, qui paraît assez invraisemblable. Ce n'est qu'un mystère de plus dans la vie du mystérieux poète. Le plus probable est que si dans la tempête il y eut une collision entre l'*Ariel* et un autre bateau, ce fut un pur accident.

Dans ses *Souvenirs des derniers jours de Shelley et de Byron*, Trelawny a donné de longs détails sur la découverte des corps des naufragés et sur leurs funérailles, qui par leur étrangeté ajoutent encore à tout ce qui s'attache de tragique au nom de Shelley. Ce fut le désir de Mary que Shelley fût enterré à Rome dans le cimetière où était enterré leur enfant et qu'il avait célébré dans *Adonaïs*. Mais les lois sanitaires défendaient que les corps qui avaient été enterrés dans le sable et la chaux vive sur la côte fussent exhumés. Cependant, à la suite de démarches faites auprès du gouvernement avec l'appui du consul anglais à Florence, l'autorisation fut accordée. Les amis de Shelley et de Williams eurent alors l'idée de brûler les corps, dont les cendres seraient plus faciles

à transporter. Le caractère païen d'une telle cérémonie s'accordait avec les idées du poète : elle fut en outre du goût de lord Byron. Tous les détails macabres que Trelawny a donnés sur les exhumations et les incinérations qui eurent lieu le 15 août pour Williams et le 16 pour Shelley sont loin d'être poétiques. On a cependant beaucoup admiré Trelawny de ce qu'ayant reconnu dans les restes encore incandescents du corps de Shelley la forme du cœur il avait eu le courage de se brûler la main pour en prendre un peu de cendre qu'il remit plus tard à Mary : celle-ci conserva cette cendre dans un petit sachet qu'elle mit entre les feuillets de l'*Adonaïs*. Comme il l'avait fait pour Williams, Trelawny mit le reste des cendres dans un coffret qui fut ensuite transporté au cimetière protestant de Rome. On peut aujourd'hui encore, près de la pyramide de Cestius, voir la pierre tombale portant l'inscription : *Percy Bysshe Shelley, Cor Cordium*. Les dates de la naissance et de la mort y sont en latin et sont suivies d'une citation de *la Tempête* de Shakespeare (1) : « Rien de lui ne s'évanouit, mais la mer le transforme en quelque chose de beau et d'étrange. » L'expression *to suffer a sea-change* est en réalité intraduisible. A un

(1) Nothing of him that doth fade
But doth suffer a sea change
Into something rich and strange.

Français attiré par la poésie anglaise et qui parmi tant de pèlerinages qu'il peut faire dans Rome en fait un aussi aux tombes de Keats et de Shelley, cette inscription rappelle qu'il y aura toujours, dans la vraie poésie anglaise, quelque chose qui échappe à un esprit latin, et s'il est sincère il s'avouera à lui-même qu'il a surtout été attiré par cet au-delà incompréhensible.

XVIII

Conclusion.

Ceux qui ont failli mourir noyés racontent que dans l'instant qui précède celui où l'on perd connaissance on revoit comme dans un éclair tout l'ensemble de sa vie. S'il en fut ainsi pour Shelley, quelle prodigieuse vision de sa vie réelle et de sa vie imaginaire dut pour la dernière fois traverser son cerveau ! Il n'avait pas trente ans, et il pouvait à bon droit dire qu'il en avait vécu quatre-vingt-dix. Est-il un autre poète dont la vie ait été aussi tourmentée, aussi errante et aussi tragique? En est-il un dont l'âme brûlante ait eu en si peu d'années autant et d'aussi violentes amours? En est-il un enfin dont la pensée ait avec plus de hardiesse interrogé la nature et cru plus passionnément à une destinée meilleure de l'humanité? Indépendant et fier, il avait cepen-

dant une discipline admirable pour son style, dont un étranger même peut sentir l'ampleur, la souplesse et l'harmonie. Que serait devenu un tel poète s'il avait vécu ? Trelawny nous dit que, bien qu'il se plaignît souvent de sa santé, il était taillé pour vivre octogénaire. Quelle superbe époque de maturité il était permis d'espérer pour lui ! A l'âge où il est mort, son esprit était encore dans une période de croissance et dans le désordre d'une adolescence inquiète et fougueuse. L'accalmie serait venue et, malgré les emportements lyriques, la tranquillité et l'unité se seraient faites dans son esprit. L'Angleterre eût eu alors en lui un poète à mettre sur le même rang que Chaucer, Shakespeare et Milton.

Pour ce qui est de l'Italie, l'idée qu'il s'en est faite, malgré ses quatre années de voyages, est également demeurée incomplète. Il lui a manqué de la quitter et de la revoir de loin pour la mieux comprendre. S'il eût vécu, il serait un jour ou l'autre rentré en Angleterre, et là il se serait souvenu de ce pays qu'il appelait « le paradis des exilés », et il l'aurait chanté dans ses poèmes. Au contraire, tandis qu'il était en Italie, sa pensée poétique s'en allait le plus souvent par delà les monts ou par delà la mer; il se détournait aussi de l'Angleterre, où il avait trop souffert, et il voyageait dans des pays imaginaires qui demeurent indistincts et nous renseignent mal sur ses visions réelles.

Ses lettres nous prouvent cependant qu'il était observateur et qu'il pouvait faire de belles descriptions d'après nature. S'il s'était appliqué à composer une œuvre du genre de *Childe Harold*, il n'y aurait pas mis plus d'éloquence que lord Byron, mais la *Saturnia tellus* lui aurait probablement inspiré des pensées d'une philosophie plus haute et des émotions personnelles plus sincères.

Ses émotions, il les a, il est vrai, notées dans des poèmes comme l'*Epipsychidion*, comme les *Stances écrites dans l'abattement à Naples*, comme l'*Ode au vent d'ouest* et plusieurs petites pièces qui sont ses chefs-d'œuvre; mais on sent qu'élève des encyclopédistes français et de Jean-Jacques Rousseau, lecteur passionné de Platon et de Spinosa, de la Bible et de Gœthe, il avait l'esprit tourmenté d'une philosophie encore mal formée et qui lui eût donné la force et la sérénité. Peu de temps après son expulsion d'Oxford, errant dans les montagnes du Radnorshire, il écrivait à Hogg qu'il s'amusait « à lire Darwin, à escalader les rochers et à explorer le paysage ». Le Darwin que lisait le poète est le grand-père du fameux naturaliste. Shelley semble avoir eu un pressentiment poétique des théories que celui-ci devait rendre populaires. Dans son poème du *Nuage*, il donne l'exemple le plus frappant du travail constant de transformation qui se fait dans toute la nature, et on sent qu'il était prêt à appliquer

à tout l'univers son « je change, mais je ne puis mourir ». Un passage de l'*Adonaïs* montre aussi combien il était disposé à accepter les théories monistiques : « L'effort plastique de l'âme unique, dit-il, s'étend à travers le monde inerte et lourd, poussant les générations aux formes qu'elles revêtent, torturant la matière qui résiste et fait obstacle à son essor, faisant explosion et se déployant en beauté et en puissance, dans les arbres et dans les bêtes, comme dans la lumière du ciel. » De telles tendances philosophiques auraient amené le poète, si courageux pour entreprendre de nouvelles études, à se livrer à celle des sciences naturelles, qui eût été pour lui d'un bienfait infini, car à un tel régime il eût appris à considérer avec plus de patience l'histoire de l'humanité et il se fût guéri de son intransigeance révolutionnaire et de son irréligion intolérante.

Shelley n'avait sans doute jamais lu les *Fioretti*. Il ne savait pas que le bon saint d'Assise, ami des hirondelles, prêchait le retour à la nature avec autant de sincérité que Jean-Jacques Rousseau. Tous les chrétiens demeuraient pour lui des allumeurs de bûchers. S'il visita à Florence le couvent de Saint-Marc, ce fut pour y voir la cellule de Savonarole, et il dut passer, sans même les regarder, devant les fresques de Fra Angelico. Ses critiques des œuvres de Michel-Ange et de Saint-Pierre de Rome per-

mettent cependant de supposer que, s'il avait eu le temps de compléter son éducation artistique et de revenir de ses préjugés antireligieux, il aurait pu, comme il aimait Dante et Pétrarque, goûter aussi les œuvres des Primitifs, et qu'il ne se serait pas borné à suivre la mode de son temps et à n'aimer en dehors de Raphaël que le Guide et l'école bolonaise.

Toutefois, même si Shelley fût arrivé à une sereine maturité, il semble que toute une région de la poésie italienne lui serait demeurée à jamais inaccessible, celle de la gaieté aimable et de l'abandon rieur. Par tempérament et aussi par suite des événements tragiques et douloureux de sa vie, il était plus porté à la mélancolie pensive qu'à la gaieté oublieuse. Il avait en outre le goût des Anglais pour tout ce qui est violent et funèbre, mais les Anglais ont parfois beaucoup d'humour; Shelley en avait très peu. Il ignorait complètement le rire français et la gaieté italienne. Il n'a jamais soupçonné l'existence ni de Rabelais, ni de Molière. Il ne comprit pas les plaisanteries de l'Arioste, et il est caractéristique de sa part qu'en lisant le *Décameron* il y ait surtout admiré le sérieux des moralités.

Dans la nature même tout prenait pour lui un aspect sentimental et tragique. Dans ses plus belles descriptions, nous trouvons presque toujours, couché auprès des fleurs, quelque hideux cadavre. S'il lui arrive

d'oublier la mort, il donne une universelle tendresse à l'universelle nature, et il verse des larmes aussi bien sur les fleurs des courges que sur les lis et les roses. Nul animal non plus ne lui inspire de répugnance. Dans un petit poème écrit à Ponte al Mare, près de Pise : « Le soleil est couché, dit-il, les hirondelles sont endormies, les chauves-souris voltigent rapides dans l'air gris ; les crapauds lents et doux sortent en rampant des coins humides... » Il est en cela très anglais et plus shakespearien que Shakespeare lui-même, mais comme il n'a pas l'entrain dramatique de ce dernier, ses poèmes le plus souvent nous fatiguent par un tel mélange. Quelques-uns cependant, parmi les plus courts surtout, conservent, dans le mystère même qui enveloppe pour un étranger ce lyrisme anglais, une grande puissance et un charme indéfinissable. Dans le fragment d'un poème inachevé : « Notre barque, disait-il, est endormie sur le Serchio ; ses voiles sont pliées comme ses pensées dans un rêve... » et plus loin : « A quoi pensez-vous que rêve notre petite barque endormie ? » Les poètes donnent ainsi une âme aux êtres inanimés ; un Anglais, d'ailleurs, est toujours disposé à en prêter une à tout ce qui peut flotter sur l'eau. Par cette passion même, cause de l'accident qui, sur les rivages d'Italie, mit fin prématurément à sa vie, l'infortuné Shelley est profondément anglais.

V

JOHN KEATS

ET LES ORIGINES DU PRÉRAPHAÉLISME ANGLAIS

I

John Keats meurt à Rome à vingt-cinq ans.

John Keats n'est allé en Italie que pour y mourir. En février 1820, n'ayant guère encore que vingt-quatre ans (1), il eut à Londres une première attaque de phtisie et l'année suivante à la même époque il expirait à Rome. Ses amis avaient vainement espéré que le climat de l'Italie lui rendrait la santé. Quittant pour la première fois le sol britannique, il s'était embarqué pour Naples en septembre 1820, accompagné du jeune peintre Joseph Severn, qui fut pour lui un garde-malade d'un admirable dévouement. Après une traversée pénible et de plus d'un mois, ils

(1) Il était né à Londres en octobre 1795.

arrivèrent dans la baie de Naples, où leur bateau fut soumis à la quarantaine. Une lettre que Keats écrit, le 24 octobre, à mistress Brawne, la mère de sa fiancée, est datée du port de Naples : « Faites mes amitiés à Fanny, lui dit-il : si j'étais bien portant, ce port de Naples me donnerait de quoi remplir pour elle toute une main de papier, mais cela me semble un rêve : tout individu que je vois qui pousse un bateau à la rame, ou qui marche, ou qui parle, me paraît un être différent de moi-même. Je ne me sens plus appartenir au monde... » Il était en effet tellement terrassé par son mal qu'il ne pouvait même plus noter ses impressions. Écrivant à Brown quelques jours après être débarqué : « Je ne peux pas vous dire un mot de Naples, lui avoue-t-il encore. Les mille choses nouvelles qui m'entourent ne me paraissent pas me concerner (1). » Dans une autre lettre au même ami, datée de Rome du 30 novembre, et la dernière de lui qu'on ait publiée, il ne parle pas non plus de l'Italie : « J'ai, dit-il, le sentiment que ma vie réelle est passée et que je mène une existence posthume. » Il pensait continuellement à sa fiancée, à cette Fanny Brawne qui fut coquette avec lui et qu'il aimait d'un amour jaloux et exaspéré par ce mal même qui allait l'emporter : « Je puis supporter l'idée

(1) Cette lettre est du 1er novembre.

de mourir, dit-il (1), mais je ne puis supporter l'idée de la quitter... La doublure de soie qu'elle a mise à ma casquette de voyage me brûle la tête. Mon imagination est terriblement vive à son sujet. Je la vois. Je l'entends. Il n'y a rien au monde d'un intérêt suffisant pour détourner un moment d'elle ma pensée. » Il fut bientôt si malade qu'il ne put même plus écrire. Ces quatre mois d'Italie ne furent pour ainsi dire qu'une agonie, pendant laquelle il ne put rien connaître des jouissances d'art et de poésie qui eussent été si fortes pour lui. Le médecin ne permettait même pas qu'on lui fît voir les ruines de Rome. Le petit logement qu'il habitait avec Severn était sur la place Santa Trinita dei Monti et on le conduisit quelquefois au jardin du Pincio : c'est de là seulement qu'il semble avoir vu Rome, mais il n'avait plus la force de traduire ses émotions. Il regrettait qu'on l'eût envoyé mourir loin de la femme qu'il aimait et loin de son pays : « Oh ! comme je voudrais, écrit Severn à mistress Brawne (2), que notre ami n'eût jamais quitté Wentworth place pour les inutiles avantages de cette Italie sans confort ! » Le poète trouvait la nourriture qu'on lui donnait si mauvaise, qu'un jour il vida les plats par la fenêtre. Le lait seul était bon, et bientôt il ne put supporter aucun autre aliment. La phtisie arrivait à sa dernière

(1) Lettre à Brown du 1er novembre.
(2) Le 11 janvier 1821.

phase ; l'état de fièvre et d'énervement était tel qu'il ne voulait même plus voir les lettres qui lui étaient adressées par sa sœur et par sa fiancée. Il demandait qu'on les mît dans son cercueil sans les ouvrir. Il avait à son arrivée à Rome acheté un volume des tragédies d'Alfieri ; il trouva à la seconde page ces deux vers :

Misera me! sollievo a me non resta
Altro che il pianto, ed il pianto è delitto!

et trop ému, il ferma le livre. Comme la mort approchait, il dit à Severn : « Je sens des fleurs qui poussent sur moi. » Le 23 février, il s'éteignit sans murmure entre les bras de son ami. On l'ensevelit au cimetière protestant, près de la pyramide de Cestius, et, ainsi que le raconte Severn, au bout de quelques semaines, l'endroit où il reposait était recouvert de marguerites.

Le jeune poète qui mourait si jeune craignait de ne rien laisser de lui-même. Il avait demandé que l'on écrivît sur sa tombe : « Ci-gît un homme dont le nom était écrit sur l'eau. » Il se trompait : quelques petits poèmes et quelques sonnets rendent son nom immortel. L'*Ode à une urne grecque*, l'*Ode à l'automne*, l'*Ode à un rossignol*, sont dans toutes les anthologies. Le premier vers de son *Endymion* est devenu un proverbe (1).

(1) *A thing of beauty is a joy for ever.* (Une chose belle est une joie pour toujours.)

Si Keats n'est venu en Italie que pour y trouver cette tombe à Rome, cela même n'a pas été inutile pour sa gloire. Ce fut pour Shelley, qui avait une vive admiration pour lui, l'occasion d'écrire l'*Adonaïs*. En lisant ses poésies, on songe à sa destinée et la rêverie nous conduit au pays enchanté où ses yeux épris de la beauté des choses sont venus se fermer. Quarante ans après sa mort, il a été un des inspirateurs et des poètes favoris de l'école préraphaélite. Un charme italien dont lui-même ne s'était pas douté s'attache à son nom et à son œuvre.

II

La formation de son génie poétique. — Le Musée britannique. — Les peintures de la *National Gallery*. — Lectures italiennes.

Le pays où la fantaisie de John Keats errait volontiers n'était cependant pas l'Italie, c'était la Grèce. Ses trois poèmes *Endymion, Lamia, Hypérion* nous transportent sur des montagnes ou sur des rivages à noms helléniques ; mais, malgré les longs et gracieux détails des descriptions, le pays demeure tellement imaginaire que nous pouvons aussi bien nous croire chez les fées de Spenser que chez les dieux de l'Olympe. Keats est passionnément épris des fables

antiques, mais il l'est aussi des aventures de chevalerie, et toute son œuvre a une teinte de poésie celtique. Shelley disait de lui : « Il doit être Grec de naissance. » Il fut Grec en effet, par son amour passionné de la beauté, mais de race véritable il semble avoir été Celte, et c'est avec des yeux de Breton qu'il a entrevu une Italie lointaine.

Il était né à Londres et d'humble famille. Son père était premier palefrenier dans une écurie de louage, qu'il prit ensuite à son compte, ayant épousé la fille de son patron. Il était originaire du Devonshire ou de la Cornouaille ; Sidney Colvin (1) fait remarquer que le nom de famille de la mère du poète, Tennings, est fréquent au pays de Galles. Si humble que fût cette famille, elle avait cependant quelque aisance, et John, l'aîné de cinq enfants, commença son éducation au collège d'Enfield, mais il resta orphelin de bonne heure, ayant perdu son père à neuf ans et sa mère à quinze. Ses tuteurs le mirent alors en apprentissage chez un médecin d'Edmonton. Il resta quatre ans chez celui-ci, puis, s'étant brouillé avec lui, vint à Londres pour y suivre des cours de médecine ; il s'y appliqua pendant quelque temps, mais ses goûts pour la poésie l'emportèrent ; il se lia d'amitié avec Leigh Hunt et résolut de tenter la carrière littéraire. Ses frères, chez

(1) L'auteur de la monographie sur Keats dans la collection des *English men of letters.*

qui il vivait à Londres, et ses amis l'aidèrent à supporter des embarras d'argent. Il n'avait d'ailleurs pas d'habitudes de luxe ; il prenait plaisir aux petits riens de la vie, était d'humeur gaie et spirituelle ; il portait avec lui toute une belle richesse faite de songe, de beauté et de poésie. Il partageait les idées de Leigh Hunt, était sceptique en matière religieuse et libéral en politique, mais, à la différence des autres poètes de son temps, il ne songea pas à faire de polémique dans ses poèmes. Tandis que lord Byron et Shelley sont de fougueux enfants de la Révolution française, Keats s'est réfugié loin de la tourmente, dans un songe poétique où il aime la beauté pour elle-même. Il va souvent en compagnie de son ami le peintre Haydon voir les marbres grecs au Musée britannique et les peintures italiennes à la Galerie nationale. C'est une œuvre d'art, et d'art pur, qu'il voudrait lui aussi réaliser en poésie.

Il ignora la France et sembla croire que Boileau, qu'il maudissait comme ayant été en Angleterre l'inspirateur de Pope et de son école, symbolisait notre poésie. Il avait un mauvais souvenir des heures passées au collège à étudier notre langue : « C'est peut-être, écrivait-il à sa sœur (1), la plus pauvre qui ait jamais été parlée depuis le baragouinage de la

(1) D'Oxford, le 10 septembre 1817.

tour de Babel... Je voudrais que l'on remplaçât, dans toutes les écoles du pays, le français par l'italien, qui est plein de vraie poésie... L'italien aurait un son musical sur des lèvres qui apprendraient à le prononcer à l'âge où l'on commence à nous gaver de français... » C'est précisément sans doute parce qu'il ne l'avait pas appris au collège que l'italien lui plaisait tant. Il ne se mit qu'assez tard, en 1818, à l'étudier sérieusement, et il n'arrivait à cette époque-là qu'à lire six ou sept stances de l'Arioste par jour (1). C'était dans une traduction qu'il avait lu la nouvelle de Boccace dont il fit le poème d'*Isabella*. Les petits volumes de Dante qu'il emportait avec lui étaient une traduction de *la Divine Comédie* par Cary. Il en était de même pour le grec, qu'il n'avait pas appris ; mais les admirations que l'on a à travers les traductions sont quelquefois les plus vives. C'est ainsi qu'il s'enthousiasma pour l'Homère de Chapman. Il y goûtait à la fois la fable antique et un langage dont la saveur nationale lui était chère. Il avait au collège été assez bon élève en latin ; il s'était épris de Virgile et avait commencé une traduction de *l'Énéide*. On peut retrouver quelque chose de virgilien dans ses vers. Il paraît cependant ne s'être intéressé que médiocrement à la littérature romaine. Il avait l'intention de se remettre

(1) Lettre à son frère Georges, 21 septembre 1819.

à l'étude du latin, mais c'était, disait-il (1), surtout pour lire les écrivains du moyen âge. En effet, autant que l'antiquité payenne, l'époque de la chevalerie et des contes de fées attirait son imagination romantique.

L'éducation classique fort restreinte qu'il avait reçue et les conditions très modestes dans lesquelles il avait été élevé laissaient à son esprit poétique une grande indépendance. Aucun milieu savant ou élégant ne lui avait imposé d'habitudes intellectuelles ou de conventions mondaines. Doué d'une sensibilité si aiguë qu'elle en fut parfois maladive, il aima naïvement la beauté sans se soucier de la mode, et, pour son apprentissage de poète, il se donna à lui-même les maîtres qu'il lui plut. Il lisait et relisait Shakespeare. En partant pour l'Italie, il avait pris pour inséparable compagnon un volume contenant ses sonnets et ses courts poèmes, mais il mourut avant que le goût pour la forme dramatique se fût véritablement éveillé en lui. Il a dit dans son *Ode à une urne grecque* que « les mélodies que l'on entend sont douces, mais celles que l'on n'entend pas, plus douces encore... ». C'est pourquoi ses personnages sont souvent silencieux. Il aurait été embarrassé pour rendre en un dialogue pressé de flottantes rêveries d'adolescent.

(1) Lettre à son frère Georges, 21 septembre 1819.

La forme narrative employée par Spenser dans *la Reine des fées* lui laissait au contraire toute liberté pour s'abandonner aux caprices du songe et pour orner ses vers des épithètes recherchées qui plaisent aux jeunes poètes. Plus tard, Milton lui enseigna un style plus austère et plus robuste. A travers Spenser et Milton, Keats subit l'influence de la poésie italienne, dont ils étaient pénétrés. Mais le vieux maître qui, sans lui en parler cependant, lui apprit le mieux à goûter l'Italie fut le contemporain de Pétrarque et de Boccace, Chaucer qui, au retour de ses voyages, avait répandu dans ses *Contes de Cantorbéry* des finesses gauloises et florentines. Ces finesses étaient depuis longtemps oubliées en Angleterre. Keats éprouva un plaisir infini à les retrouver ; son génie naissant était par sa gentillesse voisin de celui du vieux conteur. L'Italie de Keats, autant qu'elle se dessine dans les ébauches qu'il a laissées, ressemble à celle qu'avait vue Chaucer, et c'est bien aussi celle dont devaient s'éprendre les peintres de l'école préraphaélite.

III

Les premiers vers. — Désir du ciel d'Italie. — *Endymion*. *Isabella*.

Le premier recueil de vers qu'il publia à vingt-deux ans est plein d'une fraîcheur matinale, dans l'imitation naïve des vieux poètes et dans les sensations personnelles rendues à la fois avec enfantillage et avec délicatesse. Il y a dans le langage une aimable mièvrerie et aussi une recherche de mots vulgaires. On y sent le *cockney* londonnien de l'école de Leigh Hunt, qui affectait ce retour au langage du peuple par réaction contre la poésie artificielle et compassée. Le sentiment de la nature est déjà, dans les premiers poèmes de Keats, exquis et pénétrant : « Pour quelqu'un, dit-il dans un sonnet (1), qui a été longtemps enfermé en ville, il est très doux de contempler un large ciel clair, de laisser sa prière monter vers le sourire du bleu firmament ; quelle joie meilleure que de s'étendre fatigué, mais le cœur content, sur l'herbe onduleuse et de lire une débonnaire et douce histoire

(1) Le dixième des premiers poèmes.

d'amour et de langueur? Rentrant chez soi, on entend le chant de Philomèle, on regarde les nuages qui passent légers dans l'espace, et l'on regrette que la journée ait glissé si vite, comme une larme d'ange qui, dans l'éther pur, tombe silencieusement. » Il explique, dans son gracieux sonnet sur *la Sauterelle et le Grillon*, comment « la poésie de la terre n'est jamais morte ». Bien qu'il trouve en son pays assez de sensations pour enchanter son âme, il lui prend parfois la nostalgie d'un plus chaud soleil : « Heureuse est l'Angleterre (1) ! dit-il. Je pourrais vivre content sans voir d'autre verdure que la sienne, ni sentir d'autres brises que celles qui soufflent dans ses grands bois, en mêlant à leurs voix d'antiques romances, et cependant quelquefois je me sens languir pour un ciel italien : je soupire et voudrais m'asseoir sur les Alpes comme sur un trône, oublier là le monde et son vain bruit. Heureuse est l'Angleterre, douces sont ses filles naïves; leur charme modeste me suffirait, et leurs bras blancs qui s'enlacent en silence, et pourtant souvent je me sens un brûlant désir de voir des beautés aux yeux plus sombres, d'entendre leurs chansons et de voguer avec elles au pays des étés. »

Ces premiers vers de Keats n'eurent aucun succès : il ne se découragea pas cependant; il se mit presque

(1) Sonnet XVIII.

aussitôt à composer son *Endymion*, et il écrivit à sa sœur Fanny (1) : « Si vous voulez savoir ce que je compose, je vais vous le dire. Il était, il y a bien des années, un berger, jeune et beau, qui faisait paître ses troupeaux sur les pentes du mont Latmos. C'était un personnage contemplatif, et il vivait solitaire dans les bois et les plaines, ne se doutant guère qu'une aussi belle créature que la lune devenait follement amoureuse de lui. Il en était ainsi cependant, et tandis qu'il dormait sur l'herbe, elle descendait du ciel et demeurait longtemps à le contempler : à la fin, elle ne put s'empêcher, tandis qu'il rêvait, de l'emporter dans ses bras jusqu'au haut du mont Latmos. Mais je suppose que vous avez lu cela et toutes les autres belles histoires de la belle Grèce. » Avec quels souvenirs Keats se représentait-il ce mont Latmos et tout le décor de sa mythologie ? Il n'avait dans les yeux que des paysages d'Angleterre et ce qu'il avait vu dans les musées. Mais peu lui importait de mêler tout cela dans son poème. C'était la poésie et non l'exactitude qu'il recherchait. Tout en rêvant de la Grèce, il admirait Oxford : « C'est évidemment, dit-il dans cette même lettre à sa sœur, la plus belle ville qui soit au monde : elle est pleine de monuments gothiques, de clochers, de cours, de cloîtres, de bosquets, et entourée

(1) Le 10 septembre 1817.

de plus de claires rivières que je n'en ai jamais vu...» Keats passa l'hiver à Hampstead, y compléta et y recopia *Endymion*, y écrivit des sonnets et commença à y mettre en vers la nouvelle de Boccace qu'il intitula *le Pot de basilic*. Au printemps, il alla dans le Devonshire tenir compagnie à son frère Tom, qui était atteint de phtisie. Il fut pris de mélancolie dans ce climat pluvieux, rêva d'Italie (1) et relut Chaucer, ravi d'avoir pu se procurer ses poèmes imprimés en caractères gothiques (2).

Dans le trop long babillage de l'*Endymion*, un des meilleurs passages est celui où est décrit le cortège de Bacchus, et Keats pour cet épisode s'était inspiré du tableau du Titien, *Bacchus et Ariane*, qui est à la Galerie nationale de Londres. On retrouve l'attelage de panthères, le bruit des cymbales, la danse des bacchantes et des satires, et Keats a donné à ses vers une chaude couleur vénitienne.

Le choix de la nouvelle florentine que Keats voulut traduire trahit cependant ce goût shakespearien des fantômes et des aventures macabres dont un poète anglais, si grec ou si celte qu'il soit, a toujours peine à se défaire. Bien des chagrins et des cruautés se mêlent dans le *Décaméron* à la gaieté ordinaire des récits, mais on n'y peut rien trouver de plus farouche

(1) Lettre à Reynolds, 16 avril 1818.
(2) *Ibid.*, 3 mai 1818.

et de plus touchant à la fois que la cinquième nouvelle de la quatrième journée : « Les frères d'Élisabeth, dit le sommaire, tuent son amant : il lui apparaît en songe et il lui indique où il est enterré. Elle va alors déterrer la tête en cachette et elle la met dans un pot de basilic ; et comme elle passe tous les jours de longues heures à verser des larmes sur cette fleur, ses frères la lui prennent et elle en meurt de douleur. » Trois pages brèves suffisent au conteur florentin pour nous donner tous les détails de cette lugubre histoire. Keats, sans y ajouter d'événements nouveaux, en a tiré soixante-trois octaves. Arrivé à la dix-neuvième, il demande à Boccace de lui pardonner une telle entreprise et de lui prêter pour ce sombre récit ses myrtes odorants, ses roses amoureuses de la lune et ses lis pâlissants. Dans cette invocation même, Keats ne résiste pas au plaisir de jouer avec son style et son imagination, car dans le récit de Boccace il n'y a pas d'autre fleur que la vulgaire marjolaine et ce basilic. Keats a cependant conscience qu'il convient à une histoire triste d'être contée sobrement, et il promet de le faire, n'ayant pas d'autre ambition que de donner de la prose de Boccace un « écho chanté dans le vent du nord ».

Quand, dans Boccace, le malheureux Lorenzo, l'amant d'Isabelle, apparaît en songe à celle-ci, il est pâle et échevelé, ses vêtements sont en lambeaux et

il lui dit : « O Isabelle, tu ne fais pas autre chose que de m'appeler, tu t'attristes de ma longue absence, et en pleurant tu m'adresses de violents reproches ; sache donc que je ne peux plus revenir au monde, parce que le dernier jour que tu m'as vu tes frères m'ont tué. » Et lui ayant désigné l'endroit où ils l'avaient enterré, il lui dit de ne plus l'appeler et de ne plus l'attendre, et il disparaît. Dans le vent du nord, l'écho du discours du fantôme se prolonge, bien que la tombe ait glacé ses lèvres et détruit « le luth de sa voix désolée », et après avoir indiqué à Isabelle l'endroit de la forêt où il a été assassiné, il lui dit : « Je suis une ombre maintenant, hélas ! j'habite solitaire sur les limites de l'humaine nature, et solitaire aussi je chante la sainte messe, tandis qu'autour de moi tintent de petits sons de vie, que des abeilles lustrées volent à midi vers les champs et que mainte cloche de chapelle sonne l'heure, me faisant mal dans tout mon être : ces sons déviennent étranges pour moi et tu es loin de moi dans l'humanité. » Keats aussi, dans ce langage mystique, dans cette atmosphère de rêverie celtique, est loin de Boccace et de la lumière italienne. Dans le *Décaméron*, quand la pauvre fille, accompagnée d'une servante, va à la recherche du corps de son amant, arrivée à la place indiquée, elle ôte les feuilles sèches et creuse la terre à l'endroit où elle lui paraît le moins dure, et bientôt elle trouve le

cadavre, qui n'était encore ni défiguré ni corrompu. Mais dans le poème anglais la terre est moins facile à creuser et la lugubre besogne dure plus longtemps : « Qui ne s'est arrêté, nous dit Keats, dans un vert cimetière et n'a laissé son esprit, comme une taupe infernale, faire sa route dans la glaise et le gravier pour y trouver des débris de cercueils, des crânes, des os et de funèbres linceuls ? On y prend en pitié les formes qu'a dévorées la hideuse mort, et on leur prête de nouveau une âme humaine. Une telle tristesse n'est qu'un jeu pourtant au prix de ce qu'éprouva Isabelle en s'agenouillant auprès de Lorenzo. Elle regarda dans la terre nouvellement remuée, comme si un seul regard lui en faisait pénétrer tous les secrets ; et elle vit clair, comme d'autres yeux qui reconnaissent des membres pâles au fond d'un puits d'eau transparente ; et sur l'endroit du meurtre, elle semblait croître comme un lis né dans le vallon : puis, prenant son couteau, elle se mit soudain à creuser avec plus d'ardeur qu'un avare cherchant son trésor. Bientôt elle trouva un gant souillé, où la soie qu'elle avait mise elle-même autrefois se jouait en dessins pourprés ; elle le baisa de sa lèvre, plus froide que la pierre, et elle le mit dans son sein... puis elle recommença à creuser, et elle ne s'interrompait que pour rejeter en arrière ses cheveux qui lui voilaient le visage. La vieille nourrice, étonnée, demeurait

debout auprès d'elle, et son cœur finit par être pénétré d'une telle pitié à la vue de cette horrible besogne qu'elle s'agenouilla ; elle avait les cheveux blancs, et de ses mains maigres elle vint en aide à Isabelle : pendant trois heures, elles firent ce dur travail ; enfin, elles atteignirent le noyau de la tombe et Isabelle demeura immobile, maîtrisant sa douleur... » S'interrompant à ce point du récit : « Mais pourquoi, dit Keats, tous ces détails funèbres ? Pourquoi s'arrêter si longtemps devant la tombe ouverte ? Que n'avons-nous ici la douceur d'une vieille romance et la simple plainte d'un chant de troubadour ! Ami lecteur, jette un coup d'œil sur le vieux récit, car ici, en vérité, il ne nous convient guère de parler. Oh ! reviens au récit lui-même, et goûte la musique de cette pâle vision. » Retournons donc à Boccace sur le conseil de Keats. Quand Isabelle a retrouvé ainsi ce qui fut son amant, « si affligée, dit le conteur florentin, que jamais femme ne le fut davantage, mais comprenant qu'il ne s'agissait pas pour elle de pleurer, elle aurait, si elle l'avait pu, emporté volontiers le corps tout entier, pour lui donner une sépulture plus convenable ; voyant que la chose n'était pas possible, avec un couteau, du mieux qu'elle put, elle détacha la tête du buste et l'enveloppa dans une serviette, puis, ayant recouvert de terre le reste du corps, elle la donna à porter à la servante dans son tablier, et, sans avoir été vue de

personne, elle partit et retourna à la maison. Elle s'enferma dans sa chambre avec cette tête, et elle pleura sur elle si longtemps, si amèrement, qu'elle la lava tout entière de ses larmes, et elle la couvrait de baisers.» Traduisant ce passage, Keats ajoute qu'elle répare le désordre des cheveux avec un peigne d'or et redresse la frange des cils. Boccace, continuant, dit qu'Isabelle « prit un grand et beau vase, de ceux dans lesquels on plante la marjolaine et le basilic, et elle y mit la tête enveloppée dans une belle étoffe ; puis, ayant rempli le vase de terre, elle y planta plusieurs pieds d'une très belle espèce de basilic de Salerne, et pour l'arroser, elle ne se servait que d'eau de rose ou d'eau de fleur d'oranger, ou de ses larmes. Elle avait pris l'habitude de se tenir toujours assise, et elle le contemplait d'un regard plein d'amour, parce qu'il tenait caché son Lorenzo ; et puis, quand elle l'avait longtemps contemplé (le mot italien *vagheggiare* est difficile à traduire), elle se mettait à pleurer si longtemps qu'elle arrosait tout le basilic ». « Elle oubliait, ajoute Keats, les étoiles, la lune et le soleil, et le bleu du ciel au-dessus des arbres, et les vallées où bruit l'eau courante, et les brises d'automne qui font frissonner : elle ne savait pas quand le jour finissait, ni quand venait un nouveau matin.» La plante, baignée de larmes et nourrie par la pauvre tête, devient belle et répand un exquis parfum. Mais les frères d'Isabelle

s'étonnaient de voir que leur sœur perdait sa beauté. Des voisins qui la voyaient souvent en larmes devant le basilic leur révélèrent ce secret : ils lui dérobèrent alors ce pot de fleurs, regardèrent ce qu'il contenait, et, reconnaissant la tête de Lorenzo, ils eurent peur qu'on ne vînt à connaître leur crime ; ils enterrèrent la tête et s'enfuirent clandestinement de Messine ; car dans Boccace c'est à Messine que se passe cette tragédie que Keats a transportée à Florence : « La jeune fille, dit Boccace, ne cessant pas de pleurer et demandant toujours son pot de fleurs, mourut dans les larmes, et ainsi finit son malheureux amour. Mais plus tard la chose ayant été connue de bon nombre de gens, il y eut quelqu'un qui composa cette chanson qui se chante encore aujourd'hui : « Quel est le mauvais chrétien qui m'a volé mon pot « de basilic ?... » Keats a habilement traduit la fin de la nouvelle, et il a montré Isabelle, d'une voix brisée et chevrotante, interrogeant les passants, les pèlerins eux-mêmes, pour leur demander qui lui avait pris son pot de basilic.

A la considérer dans son ensemble et à la juger au point de vue du goût anglais, cette interprétation de la nouvelle de Boccace est très poétique. A la précision et à la simplicité du texte florentin, Keats a substitué une rêverie mystérieuse, qui reporte l'esprit à des temps encore plus anciens que ceux de

Boccace. Ce poème plut tellement aux jeunes Préraphaélites qu'ils voulurent l'illustrer. Le tableau que fit Millais, en s'inspirant des vers : « Ils ne pouvaient s'asseoir ensemble au repas sans sentir combien il leur était doux d'être auprès l'un de l'autre... » fut celui qui attira l'attention du public sur la nouvelle école. On voit dans ce tableau, où autour d'une table sont groupés des convives en costume du moyen âge, Isabelle offrir une demi-orange à Lorenzo ; la jeune fille est représentée sous les traits d'une dame anglaise : Dante-Gabriel Rossetti avait posé pour le personnage de Lorenzo, et William Rossetti pour celui du frère d'Isabelle qui regarde les amants d'un œil mauvais et dans sa colère repousse du pied un lévrier qui s'est blotti contre la jeune fille. Mettre ainsi des portraits contemporains dans un cadre archaïque, c'était suivre avec habileté l'esprit des peintres du quinzième siècle. C'était ainsi également que Keats avait introduit sa propre rêverie d'Anglais, ou plutôt de Celte moderne, dans cette traduction de la nouvelle florentine.

IV

Lecture de Dante. — *La belle Dame sans mercy.*

La publication de l'*Endymion* n'avait valu à Keats que de violentes et décourageantes attaques. Un coup si rude, porté à une sensibilité trop délicate, dut, comme on l'a dit, contribuer à ébranler sa santé, mais il était trop profondément pénétré de poésie pour cesser d'écrire des vers ou pour changer quelque chose à son idéal. Le volume qu'il publia l'année suivante contient, outre *Isabella*, les poèmes de *Lamia*, de *la Veille de la Sainte-Agnès*, les odes *à une urne grecque, à un rossignol*, et l'important fragment d'*Hypérion*, c'est-à-dire des songes d'une Grèce archaïque, d'une Italie du moyen âge, et surtout de pénétrantes émotions personnelles dans la contemplation de la nature.

Le paysage, dans ces nouveaux poèmes, s'est agrandi et a encore gagné en beauté et en mystère. Cela est dû probablement au voyage que Keats, après la publication d'*Endymion*, fit aux lacs anglais et en Écosse. Il avait accompagné jusqu'à Liverpool un de ses frères qui partait pour l'Amérique, et de là avec son ami Brown il avait fait de grandes courses à pied

dans la haute montagne. C'était pour lui toute une révélation, et il se fit une idée nouvelle de ce que pouvaient être le Pinde et l'Olympe. L'Écosse toutefois lui plut moins que la région des lacs, et quand il arriva au pays de Burns : « Je ne sais comment cela se fait, écrivait-il à son frère (1), les nuages, le ciel, les maisons, tout me semble antigrec et anticharlemagnesque... » La tristesse des cérémonies religieuses en Écosse lui fut odieuse : « Ces hommes d'Église (*Kirk-men*) ont banni, dit-il, les jeux de mots, l'amour et le rire... Nous vivons à un âge barbare. J'aimerais mieux être un daim sauvage qu'une jeune fille astreinte à obéir à l'Église d'Écosse. » Il trouva plus de gaieté en Irlande, mais il n'y fit qu'une très courte excursion ; il alla seulement jusqu'à Belfast, puis revint en Écosse, y gravit de nouveau la montagne, longea ensuite l'Océan et visita la grotte de Fingal, puis il fit l'ascension du Ben Nevis, et ce fut presque la fin de son voyage, car la fatigue était venue et aussi des maux de gorge. Il dut s'embarquer pour Londres.

Les souvenirs de ce voyage lui servirent assurément pour son *Hypérion*. Bien qu'il s'y agisse encore d'un mythe de la Grèce antique, le paysage y donne l'impression d'un pays froid et morne : « Tout au

(1) 2 juillet 1818.

fond de la tristesse obscure d'une vallée, dit le début du poème, loin du souffle salubre du matin, loin de l'ardent midi et de l'étoile unique du soir, était assis Saturne aux cheveux gris, immobile comme une pierre, aussi paisible que le silence alentour de son repaire : forêts sur forêts se penchaient tout autour de sa tête, comme des nuées sur des nuées. Aucun mouvement dans l'air ; ... la feuille morte restait là où elle tombait. Une rivière passait sans voix, plus muette encore, à cause de sa divinité tombée, qui répandait son ombre... Et le long du sable de la rive de grandes traces de pas s'étendaient aussi loin que les pieds du dieu étaient allés et dormaient là depuis. Sur le sol humide, sa main vieillie reposait sans sceptre, inoccupée, défaillante et morte ; ses yeux sans royaume étaient clos, tandis que sa tête courbée semblait écouter la Terre, son antique mère, pour qu'elle le consolât encore.» Un tel langage rappelle à la fois celui des Hymnes homériques et de Milton. Ces grandes traces de pas ont aussi quelque chose de dantesque. Dans son voyage d'Écosse, Keats avait en effet emporté trois petits volumes d'une traduction de *la Divine Comédie*.

Charles Brown était grand lecteur de poésie italienne, et il devait posséder assez bien la langue, puisqu'il lisait Boiardo et Pulci. Il est probable qu'il en faisait connaître quelque chose à son ami. Mais c'étaient

les grandes visions et le mysticisme de Dante qui attiraient surtout Keats. Dans une lettre à son frère Georges (1), il raconte un rêve qu'il a fait après avoir lu l'épisode de Françoise de Rimini : « Le cinquième chant de Dante, lui dit-il, me plaît de plus en plus; c'est celui où il rencontre Paolo et Francesca. J'avais été pendant plusieurs jours dans un état d'assez grande dépression, et c'est alors que j'ai rêvé que j'étais transporté dans cette région de l'enfer. Ce rêve a été un des plaisirs les plus délicieux que j'aie jamais éprouvés. Je flottais dans l'atmosphère tourbillonnante qui est décrite dans le poème, avec une belle créature dont les lèvres étaient jointes aux miennes, à ce qu'il me semblait, pour un siècle ; et au milieu de ce froid et de cette obscurité j'avais chaud ; des arbres éternellement fleuris s'élevaient et nous nous reposions sur eux avec la légèreté d'un nuage, jusqu'à ce que le vent nous emportât ailleurs... Oh ! si je pouvais faire ce rêve toutes les nuits ! » Le mysticisme de Keats n'était, pas plus que celui de Dante, le mysticisme d'un ascète. Sa sensibilité frémissante ne faisait que s'affiner dans les longues songeries et demeurait avide de beauté et de volupté : « Oh ! qui me donnera, dit-il dans l'*Ode à un rossignol*, un verre d'un vin rafraîchi pendant de longues années dans la terre profonde, d'un vin qui sente

(1) 15 avril 1819.

Flore et la verdure des champs, et la danse et les chansons de Provence, et la gaieté brunie par le soleil ! Oh ! un verre plein du chaud midi, plein de la véritable, de la rougissante Hippocrène qui perle et qui pétille sur le bord... » Et dans l'*Ode à une urne grecque*, il s'apitoie sur le sort du jeune homme sculpté qui joue de la flûte sous les arbres : « Beau jeune homme, lui dit-il, tu ne peux pas plus quitter ta mélodie que ces arbres ne peuvent perdre leurs feuilles ; tu ne pourras jamais, jamais, donner un baiser à celle que tu aimes, bien que tu sois si près du but ; et pourtant ne te plains pas, car elle ne peut pas s'enfuir, et bien que tu n'aies pas tout ton bonheur, tu aimeras toujours et elle sera toujours belle. »

Quand vint pour Keats l'heure d'être amoureux, il fut en effet plus à plaindre que le bel adolescent de l'urne grecque. Il avait rencontré Fanny Brawne peu de temps après le grand chagrin qu'il avait eu de la mort de son frère Tom. Son affection pour celui-ci s'était accrue pendant qu'il lui prodiguait des soins désespérés. En outre il se sentait menacé du même mal et de la même mort prématurée. Resté pour ainsi dire sans famille, puisqu'il n'avait plus en Angleterre qu'une sœur qu'il avait rarement l'occasion de voir, il éprouva dans cette solitude du cœur un impérieux besoin d'aimer et il s'éprit passionnément d'une jeune fille qui fut bientôt sa fiancée. Les lettres de Keats

nous montrent que, s'il y eut quelque félicité au début de ces amours, elle fut de très courte durée. Fanny Brawne semble avoir eu plus de coquetterie que de vraie tendresse. La mauvaise santé rendit en outre la sensibilité du poète encore plus irritable. Quand il sentit que sa vie était en danger, il offrit à sa fiancée de lui rendre sa parole, mais ce fut vainement, et sa passion inquiète et jalouse le tourmenta jusqu'à la mort. Il fut abattu par la maladie, et il mourut avant d'avoir pu traduire dans ses vers les souffrances morales qu'il avait endurées. On peut toutefois retrouver une trace de son désespoir dans l'exquise petite pièce vaguement inspirée de *la Belle Dame sans mercy* d'Alain Chartier, dont il parle ailleurs (1) comme d'une vieille chanson provençale, et qu'il connaissait par une traduction attribuée à Chaucer. Il n'en conserve guère que le titre français, qui chantait dans son imagination, et l'idée d'une trahison d'amour. Un chevalier erre solitaire et pâle au bord des lacs dont les joncs sont desséchés et où ne chante nul oiseau. Il avait rencontré dans la prairie une dame d'une grande beauté, la fille d'une fée ; il l'avait emportée sur son coursier, et pendant tout le jour il n'avait vu qu'elle, car elle s'appuyait sur lui et lui chantait une chanson des fées. Et dans ses regards, elle semblait l'aimer,

(1) Dans *la Veille de la Sainte-Agnès.*

mais elle le conduisit à une grotte enchantée : il s'y endormit et, dans un rêve, de pâles guerriers lui apparurent et lui dirent qu'il était au pouvoir de la belle dame sans merci. Quand il s'éveilla, il se trouva sur la pente de la froide colline, et c'est pourquoi il s'attarde, solitaire et pâle, au bord du lac où les joncs sont desséchés et où ne chante nul oiseau. Ce lac est un de ceux du nord de l'Angleterre; cette femme ressemble à Viviane, mais nous nous représentons volontiers le chevalier semblable à ceux du Pérugin et plus semblable encore à ce que seront ceux de Burne Jones.

V

La Veille de la Sainte-Agnès. — La Veille de la Saint-Marc.
« A Venise... »

On ne peut s'empêcher non plus de penser aux peintures des primitifs ou à celles des modernes préraphaélites en lisant le petit poème intitulé : *la Veille de la Sainte-Agnès*. Nous sommes là encore dans un vague moyen âge. Il est difficile de dire dans quel pays : le nom de Porphyro fait penser au midi, mais il y a aussi un Hildebrand et un lord Maurice, et le froid qu'il fait par cette nuit d'hiver (la Sainte-Agnès est le 21 janvier) est trop intense pour que nous soyons en Provence et

en Italie : « Le chat-huant avait froid malgré son plumage, et le lièvre tout tremblant sautait en boitant dans le gazon gelé... » La croyance populaire est que les jeunes filles qui, la veille de la Sainte-Agnès, observent certaines pratiques religieuses, et notamment le jeûne, peuvent pendant la nuit voir en rêve celui qu'elles épouseront. Dans la demeure seigneuriale où nous transporte le poète, il nous montre d'abord un pauvre vieux bonhomme dont l'occupation est de prier pour autrui. Il revient de la chapelle : il y voit sur les tombeaux les statues des chevaliers et des nobles dames, et il lui semble qu'ils doivent avoir bien froid sous leurs capuchons de glace. Tandis qu'il regagne son pauvre foyer, auprès duquel il va continuer à dire son chapelet, les trompettes d'argent annoncent l'arrivée des joyeux invités au bal que l'on donne au palais. La fille du châtelain, la jolie Madeline, est parmi les danseuses, mais elle danse négligemment et sans rien voir de la fête ni des toilettes, absorbée qu'elle est dans sa dévotion à sainte Agnès. Porphyro, celui qui brûle d'amour pour elle, au risque de sa vie, est entré ce soir dans le château, où l'on a pour lui des haines aussi vives que celles des Montaigu pour les Capulet. Il est là derrière un pilier, et il obtient d'une vieille servante qui lui est dévouée qu'elle l'introduise et le cache dans la chambre de Madeline. Celle-ci entre, dit ses prières, se couche et s'endort. Porphyro, sortant

de sa cachette, dispose des parfums sur une table, puis, prenant un luth, il y joue un vieil air et il chante une chanson provençale. Quand Madeline s'éveille, elle le voit devant elle, agenouillé et immobile ; elle croit d'abord que c'est la vision que lui envoie sainte Agnès, puis, avec stupeur et bientôt avec joie, reconnaît que c'est son bien-aimé lui-même, et, sans être vus, ils traversent tous les deux le château et ils s'enfuient. La dévotion à sainte Agnès devient donc le prétexte d'un enlèvement; mais comme cela est nécessaire pour que Porphyro et Madeline n'aient pas les malheurs de Roméo et Juliette, personne ne songerait à y trouver à redire. Keats a, au contraire, répandu sur tout le poème une teinte d'innocence et de naïve piété. Bien que protestant de naissance, Keats a un sentiment exquis des détails matériels du culte religieux. Il aimait les cathédrales ogivales, les vitraux et les enluminures. Il sait voir la fumée qui d'un vieil encensoir monte vers le ciel, en passant devant le visage d'une douce Madone (1). La chambre de la jeune fille est comme une petite chapelle : « Il y avait, dit-il, une fenêtre haute et trilobée... avec des vitres en losange d'un merveilleux travail, d'une infinité de couleurs et dont les teintes splendides étaient comme des ailes chatoyantes de la plus belle des phalènes; et, au mi-

(1) Première stance de *la Veille de la Sainte-Agnès.*

lieu, entre mille figures héraldiques, entre des saints enveloppés de crépuscule et d'obscurs blasons, un écusson rougissait du sang des reines et des rois. » C'est là que Madeline, avant de se coucher, fait sa prière.

« La lune d'hiver brillait à cette fenêtre et jetait de rouges lueurs sur la belle poitrine de Madeline, tandis qu'elle s'agenouillait pour prier Dieu, et des roses semblaient tomber sur ses mains jointes, et l'améthyste sur sa croix d'argent, et une auréole sur sa chevelure... » Et quand elle s'endort, « son âme s'envole comme une pensée, jusqu'au lendemain, à l'abri à la fois des joies et des peines, fermée comme un missel... » Ne songe-t-on pas en lisant ceci à la sainte Ursule du Carpaccio et n'y a-t-il pas une étrange similitude d'imagination entre ce peintre et le jeune poète qui, sans avoir connu l'art italien du quinzième siècle, allait en inspirer la passion à de nouveaux artistes? On sait combien Burne Jones a imité la manière de Carpaccio. Un des premiers tableaux de l'école préraphaélite fut aussi celui où Millais représentait cette Madeline de *la Veille de la Sainte-Agnès* dans sa chambre éclairée au clair de lune.

Keats, qui avait dû prendre un plaisir intense à composer ce poème, en avait commencé un autre du même genre sur *la Veille de la Saint-Marc*. Selon la croyance populaire, quiconque se tenait ce jour-là près du portail de l'église, à la nuit tombante, avait l'apparition des

personnes qui devaient pendant l'année faire une grave maladie; on croyait les voir entrer dans l'église : si elles n'en sortaient pas, c'était qu'elles devaient mourir; si elles y restaient longtemps, cela signifiait que la maladie serait longue, et peu de temps, qu'elle serait brève. Ayant déjà conscience de sa santé perdue, Keats dut se dire que si quelqu'un avait de lui cette apparition, ce serait pour le présage d'une maladie mortelle, et, trouvant le sujet trop attristant, il laissa son poème à peine commencé. Ce fragment, tel qu'il est, faisait l'admiration de Rossetti, qui s'étonnait que Keats, si peu initié à l'art du moyen âge, en eût une telle divination. Il faut dire qu'il n'en était pas tout à fait ignorant, car il voyait en Angleterre de belles cathédrales ogivales; il en admirait l'architecture, les sculptures et les vitraux. L'idée d'écrire *la Veille de la Saint-Marc* lui vint tandis qu'il était à Chichester, et il y travaillait pendant le séjour assez long qu'il fit à Winchester (1). Il se plaisait dans cette ville habitée par de riches catholiques : tous les jours il allait voir la belle cathédrale, et pendant les offices il y lisait les lettres de sa fiancée (2). Dans le fragment de *la Veille de la Saint-Marc*, il y a aussi une église dont les vitraux brillent au soleil couchant et dont les cloches appellent les fidèles à la prière du soir; on les voit

(1) Lettre à son frère Georges, 20 septembre 1819.
(2) Lettre à Fanny Brawne, 5 avril 1819.

venir lentement dans les rues silencieuses qui ont été lavées par une pluie d'avril. Nous nous sentons dans une tranquille ville de province qu'entoure un riant paysage. Mais ce n'est là que le fond du tableau ; au premier plan est la chambre d'une jeune fille, où celle-ci a dans les mains un très vieux livre plein d'enluminures. Elle y fatigue ses yeux, car la nuit tombe. Elle lit, le front appuyé sur la vitre, d'où elle pourrait voir la cathédrale et les murs du jardin de l'évêché, mais elle est trop attentive à sa lecture. Quand il fait trop sombre, elle vient près du feu (car on a du feu en Angleterre à la fin d'avril), et, remuant le charbon, elle en fait sortir de la flamme, et pour continuer à lire elle s'en approche avec son livre. A la lueur de cette flamme qui fait errer son ombre sur le plafond, nous voyons aussi l'intérieur de sa chambre, le fauteuil en vieux chêne, la cage du perroquet, l'écran sur lequel sont dessinés des tourterelles de Siam, des aras et des oiseaux de paradis. Et elle lit, elle lit toujours dans le beau et vieux livre où, aux légendes des saints, sont mêlées des poésies écrites avec une fine plume de corbeau. C'est l'histoire de la vie et de la mort de saint Marc qui absorbe ainsi la jeune fille. Ses yeux enfin arrivent à son pieux martyre et à son sanctuaire, qui se dresse à la lueur des cierges, à Venise.

« A Venise... » c'est en écrivant ce mot magique que Keats a laissé tomber sa plume, aussi fine que

celle des artistes qui dessinaient les enluminures des missels. Nous ne saurons jamais ce qu'est devenue la jeune fille qui lisait avec tant de ferveur la légende de saint Marc. Venise, oh! combien Keats eût aimé cette ville, et quel malheur que ses yeux se soient fermés pour toujours avant d'en avoir vu la voluptueuse féerie! Il ne parle pas d'elle dans ses poèmes, mais sans doute il se la représentait mieux que beaucoup de gens qui l'ont vue et ne l'ont comprise qu'à demi. Keats avait un sentiment exquis de l'époque ogivale, et il devinait que cette époque avait été la plus belle de toutes, en Italie comme ailleurs. Oxford, qu'il aimait, l'aurait merveilleusement préparé à goûter l'architecture de Venise, où tant de palais du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle ouvrent sur les canaux leurs fenêtres en ogives. Il aurait été dans le ravissement d'y trouver aussi les visions d'Orient et de Grèce qui dans cette ville enchantée s'harmonisent avec celles du moyen âge et de la Renaissance. Il eût aimé les pierres de Venise comme les a aimées Ruskin. N'avait-il pas, avant lui, prêché et pratiqué la religion de la beauté ?

VI

L'ITALIE D'ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset, comme Villon et comme Molière, est un enfant de Paris. Il est né au quartier Latin, de parents parisiens, et il a fait ses études au lycée qui est au pied de la tour Clovis. A part de simples promenades et des séjours à la campagne, il ne s'est guère, enfant ni adolescent, éloigné de la montagne Sainte-Geneviève et du jardin du Luxembourg. Il a dit lui-même, dans la *Confession d'un enfant du siècle*, combien il avait aimé ce jardin : « Que de fois sur ces petits tertres, faisant l'école buissonnière, je m'étais étendu sous l'ombrage, avec quelque bon livre tout plein de folle poésie : car, hélas ! c'étaient là les débauches de mon enfance. Je retrouvais tous ces souvenirs lointains sur les arbres dépouillés, sur les herbes flétries des parterres. Là, quand j'avais dix ans, je m'étais promené avec mon frère et mon précepteur, jetant du pain à quelques pauvres oiseaux transis ; là, assis dans un coin, j'avais regardé durant

des heures danser en rond les petites filles ; j'écoutais battre mon cœur naïf aux refrains de leurs chansons enfantines ; là, rentrant du collège, j'avais traversé mille fois la même allée, perdu dans un vers de Virgile et chassant du pied un caillou (1). » Et plus tard, quand sa santé ébranlée aurait pu se fortifier sous un meilleur climat, « on ne pouvait, nous dit son frère, l'arracher de ce Paris dont il se plaignait de connaître tous les pavés. » Les vers d'*Une Bonne Fortune* nous apprennent qu'il alla une année à Bade, dont il trouva le parc trop semblable à celui de Montmorency. En réalité, il ne fit en sa vie qu'un seul voyage ; ce fut quand il partit pour l'Italie, à vingt-trois ans, avec George Sand. Ce voyage le tint loin de Paris de la fin de décembre 1833 aux premiers jours d'avril 1834. Encore passa-t-il les mois de février et de mars dans une chambre d'hôtel à Venise, atteint d'une fièvre cérébrale, qu'aggravaient d'atroces blessures morales. C'est donc à peine s'il a pu jouir pendant un pauvre mois d'hiver de cette Italie qu'il a, comme Shakespeare, donnée si souvent pour patrie aux enfants de son imagination. Dans sa première fantaisie dramatique, *les Marrons du feu*, il habille de noms italiens tous ses personnages. Dans son théâtre en prose, la *Nuit vénitienne*, *André del Sarto*, *les*

(1) *Confession d'un enfant du siècle*, deuxième partie, chapitre IV.

Caprices de Marianne, *Lorenzaccio*, *Carmosine*, *Bettine*, nous transportent aussi en Italie ou en Sicile. Même dans des pièces où tous les personnages sont français, comme dans *le Chandelier*, il se trouve un Fortunio dont le nom et le caractère ont quelque chose de florentin. Certes, la muse d'Alfred de Musset a beau se costumer, on devine toujours en elle la Parisienne. Quand ce n'est pas Mimi Pinson qui bavarde ou qui chante, c'est une vraie marquise du noble faubourg dont la voix fine nous trouble et nous captive. Cette muse capricieuse fut donc, malgré elle, toujours fidèle à l'élégant Paris, mais une Italie lointaine était le pays de ses plus beaux rêves.

I

Tempérament et éducation d'artiste. — Passion pour la peinture et la musique. — Alfred de Musset apprend l'italien étant tout enfant.

On aime toujours l'Italie lorsqu'on est artiste. Alfred de Musset l'était profondément, de tempérament et d'éducation. Si la poésie ne l'avait absorbé tout entier, il serait probablement devenu un peintre de talent. Il étudia sérieusement le dessin au sortir du lycée, et son maître l'engageait à faire de la pein-

ture. Son frère nous dit (1) qu'il passait ses matinées au musée du Louvre et que ses cartons s'emplissaient de dessins. Il détruisit plus tard presque tout ce qu'il avait fait, ne prenant plus le crayon que pour des caricatures que ses amis se disputaient. Il en subsiste encore des albums tout entiers. Son style de poète et de prosateur révèle assez d'ailleurs à quel point il avait l'œil du peintre : « Soit que le bal lui laissât une impression profonde, dit son frère (2), soit par une disposition naturelle qui tenait peut-être à son goût pour la peinture, il se rappelait avec une mémoire étonnante dans quel ordre il avait vu les femmes assises, les couleurs de leurs robes, leurs ajustements et leurs coiffures. Le luxe, d'ailleurs, lui causait une sorte d'ivresse. Il admirait, comme un enfant, l'éclat des lumières, les dentelles, les bijoux... » « Dans le salon d'Achille Devéria, qu'il fréquentait assidûment, nous dit encore son frère, Alfred de Musset faisait valser alternativement deux jeunes filles du même âge, très jolies toutes deux... Il leur parlait admirablement modes, toilettes, chiffons... » Achille Deveria a justement fait de lui, à cette époque-là, un portrait qui nous le montre en gracieux costume de page. Jusque dans la frivolité on sentait en lui l'artiste passionné : « Une gravure

(1) *Biographie*, ch. IV.
(2) *Ibid.*, ch. V.

achetée sur les quais et qu'il fallait encadrer devenait une affaire d'État (1). » Il n'a pas encore vingt ans quand il fait dans le journal *le Temps* un bel article sur les tableaux du baron Gros. A vingt-cinq ans, c'est lui qui fait le *Salon* dans la *Revue des Deux Mondes*. A un moment où il est sans argent, il achète, en promettant de la payer en quatre mois, une copie du *Concert champêtre* du Giorgione, et, grondé par sa gouvernante, il lui dit de mettre son couvert en face de ce tableau et de retrancher un plat à son ordinaire (2).

Il avait pour la musique la même passion. A vingt ans il était abonné de l'Opéra : « Souvent, nous dit son frère (3), il passait le temps du spectacle dans une loge d'avant-scène où il retrouvait ses amis, mais parfois il se tenait seul dans un coin de la salle et laissait avec plaisir la musique éveiller son imagination. Sous l'influence de cet excitant, il composa *le Saule*. » La romance de l'*Otello* de Rossini lui pénétrait profondément l'âme, et il semble que du jour où il l'eut entendue pour la première fois il soit demeuré à jamais sous le charme de cette harmonie. Dans les vers du *Saule* il donne, à sa manière, une définition de la musique :

(1) *Biographie*, ch. v.
(2) Souvenirs d'Adèle Colin.
(3) *Biographie*, ch. vi.

Fille de la douleur! harmonie! harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vins d'Italie et qui lui vins des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans les soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule ;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Ces vers exprimaient si bien sa pensée que quatre ans plus tard il les reproduisait dans son poème de *Lucie*, inspiré encore par les plaintes de Desdémone et par les émotions éprouvées en faisant de la musique, un soir d'été :

Un soir nous étions seuls, j'étais assis près d'elle,
Elle penchait la tête et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur les roseaux
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux...

Aimer la musique, c'était aimer la langue italienne, non pas seulement parce qu'elle est musicale, mais parce qu'elle était alors presque exclusivement employée dans les opéras. Alfred de Musset appartient à l'époque où le théâtre des *Italiens* eut à Paris une si grande vogue. Il avait du reste appris l'italien étant tout enfant. Avant d'aller au lycée, son frère et lui avaient eu un précepteur qui savait l'italien :

« Nous l'apprenions tout en causant, dit Paul dans la *Biographie* (1). De telle heure à telle autre il était défendu de parler français, et lorsqu'un mot italien nous manquait, le maître nous passait son dictionnaire de poche. » Dans le sonnet :

Lorsque j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant...

c'est aussi bien le poète lui-même que le fils du Titien qui parle. Il a lu presque enfant aussi *la Jérusalem délivrée* et *Roland le Furieux*. Il a donc connu la belle désinvolture de l'Arioste avant d'imiter lord Byron, qui avait imité Pulci. Enfin, très jeune encore, Alfred de Musset lut Dante et Boccace, et il connut ainsi l'Italie sévère et l'Italie joyeuse.

II

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*. — *Le Saule.*

L'enfant prodigue, qui fut surtout un enfant prodige, n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il publia ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Les jaloux, seuls, peuvent lui reprocher d'avoir à cet âge-là composé un recueil

(1) Ch. II.

qui était certes mieux placé entre les mains des étudiants qu'entre celles des jeunes filles. Le tour de celles-ci viendra, car jamais écrivain n'a parlé d'elles avec plus de délicatesse. Mais ses premières héroïnes sont des dames fort émancipées :

> Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous,
> Savent dans un manchon cacher un billet doux,
> Serrer un ruban noir sur un beau flanc qui ploie,
> Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie,
> Suivre l'imbroglio de ces amours mignons
> Poussés en une nuit comme des champignons;
> Si charmantes d'ailleurs! aimant en enragées
> Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées.

Le poète, débordant de jeunesse, a choisi l'Espagne et l'Italie comme des pays de vie ardente et de gaieté. On sent bien du reste qu'il n'y est pas allé. C'est à un bal du quartier Latin qu'il a dû trouver « son Andalouse à l'œil lutin », et c'est aussi à travers les fumées d'un joyeux souper qu'il a vu sa *Venise la rouge*. On y est en carnaval :

> Et Narcisa, la folle,
> Au fond de sa gondole,
> S'oublie en un festin
> Jusqu'au matin.
>
> Et qui dans l'Italie
> N'a son grain de folie?
> Qui ne garde aux amours
> Ses plus beaux jours?...

C'est précisément parce qu'*Italie* rime avec *folie*

que ce pays convient à merveille au jeune poète, qui avait lu les *Mémoires* de Casanova. Il ne nous demande pas de prendre au sérieux tout ce qu'il nous conte ; il nous prie au contraire de ne pas nous effrayer si le sang vient à couler :

> Nous savons nous tuer, personne n'en mourra.

Nous sommes ainsi préparés aux jalousies farouches et aux coups de poignard. Rafael Garucci tue l'hôtelier Palforio ; l'abbé Annibal Desiderio tue Rafael Garucci ; le jeune amant de la comtesse Portia tue le vieil Onorio Luigi. Voilà des aventures tragiques ; elles ne nous causent aucun effroi. Ce qui règne dans ces fantaisies, c'est la belle humeur d'une « chaude jeunesse ». L'enfant qui écrit ces vers a pour ancêtres Rabelais et Molière. Après les temps sombres de la Révolution et de l'Empire, ses vers délurés et allègres faisaient voir qu'il restait encore en France une étincelle d'esprit gaulois. Il y avait autre chose encore dans des vers comme ceux-ci :

> Une heure est à Venise, — heure des sérénades
> Lorsque autour de Saint-Marc, sous les sombres arcades,
> Les pieds dans la rosée et son masque à la main,
> Une nuit de printemps joue avec le matin.

C'était une riante harmonie portant l'imagination vers un pays aussi fabuleux que la Cythère des amants de Watteau.

Par un singulier pressentiment, les délices de Venise sont considérées déjà comme devant être suivies de chagrins et d'amertume :

... Venise! ô perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté,
Je respirai cet air dont l'âme est amollie
Et dont ton souffle impur empesta l'Italie!

dit le pêcheur en emportant son amante au loin sur les lagunes. Le poète n'aura jamais pour le tourmenter les remords de Dalti, mais il se sent déjà le cœur trop passionné pour que ses amours ne soient pas violentes et douloureuses :

Il nous dit dans les vers de *Mardoche* par quel genre de beauté il se sent attiré :

Dante aimait Béatrix, — Byron la Guiccioli.
Moi (si j'eusse été maître en cette fantaisie),
Je me suis dit souvent que je l'aurais choisie
A Naple, un peu brûlée à ces soleils de plomb
Qui font dormir le pâtre à l'ombre du sillon ;
Une lèvre à la turque, et sous un col de cygne
Un sein vierge et doré comme une jeune vigne,
Telle que par instants Giorgione en devina,
Ou que dans cette histoire était la Rosina.

Le poète est capricieux ; dans les vers du *Saule* qui font suite aux *Contes d'Espagne et d'Italie*, au lieu d'une enfant brunie par un chaud soleil, c'est la pâle et blonde Georgina Smolen qui est son héroïne. L'Italie cependant n'est pas oubliée, puisque la jeune Américaine chante la romance de Desdémone et que le

poète en l'écoutant songe aussi à la Francesca de Dante. Tiburce a dans sa chambre une descente de croix de Raphaël et cette Judith d'Allori qui devait hanter l'esprit du poète :

Mais qui peut oublier cette fausse Judith,
Et dans la blanche main d'une perfide amante
La tête qu'en mourant Allori suspendit?

L'ensemble du poème, où il y a de beaux vers, comme ceux sur l'étoile du berger, a cette fois une teinte de douloureuse mélancolie. Le poète nous avait transportés en Angleterre : il n'y alla jamais lui-même et ne nous y reconduira plus, même en songe.

La tristesse du *Saule* faisait contraste avec la gaieté des *Contes*. Dans *les Vœux stériles* qu'il forme au lendemain des journées révolutionnaires de 1830, il y a, outre de la tristesse, de l'impatience et de l'inquiétude : le poète doute à la fois de lui-même et de son temps. Tout n'est-il pas mort en Europe pour les arts et pour la poésie ? Il regrette de n'être pas né aux siècles de Phidias ou de la Renaissance italienne :

Grèce, ô mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie.
. . . .
Et toi vieille Italie, où sont ces jours tranquilles
Où sous le toit des cours Rome avait abrité
Les arts, ces dieux amis, fils de l'oisiveté?
Quand les peintres alors s'en allaient par les villes,
Élevant des palais, des tombeaux, des autels,
Triomphants, honorés, dieux parmi les mortels...

Et il voit à leur travail Michel-Ange, Raphaël, le Corrège,

> Le Giorgione superbe au jeune Titien
> Montrant du sein des mers son beau ciel vénitien...

Ces temps heureux sont loin, et maintenant

> Un pâle simulacre, une vile copie
> Naissent sous le soleil ardent de l'Italie...

Avant son voyage, Alfred de Musset pressent la grande tristesse que l'on éprouve à ne plus rencontrer que misère ou laideur dans des cités où la vie s'épanouissait jadis si glorieuse et si belle. Il estime que, de même qu'en Italie, « tout est mort en Europe. » Où s'en ira-t-il donc, sinon au pays du passé et de la libre fantaisie ?

III

La *Nuit vénitienne.* — *Octave.* — *Les Secrètes Pensées de Rafaël. Suzon.* — Article sur *Casanova.* — Promenade au Louvre.

Alfred de Musset n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'on lui demanda une pièce en un acte pour l'Odéon. Il composa aussitôt sa *Nuit vénitienne.* Il ne manqua pas d'y mettre des gondoles, des musiciens et des masques. Il cacha un stylet sous le pied d'un

clavecin et rappela le « perfide comme l'onde » de Shakespeare. Ce fut le public qui fut perfide et aussi injuste qu'Othello étouffant Desdémone. La gracieuse muse dramatique d'Alfred de Musset fut accueillie par des sifflets et le pauvre poète s'imagina qu'il ne réussirait jamais au théâtre. Cependant la forme dramatique convenait trop à son génie pour qu'il y renonçât; il continua à composer des comédies et des drames, sans se demander s'ils seraient jamais représentés, s'abandonnant sans inquiétude à sa libre fantaisie.

Dans le fragment en vers intitulé: *Octave*, nous sommes encore à Venise; une gondole passe et une femme, déguisée en homme, écrit un billet du bout de son stylet; mais dans *les Secrètes Pensées de Rafaël*, celui-ci, malgré son nom, nous apprend qu'il est gentilhomme français et qu'il ne veut plus célébrer les fils d'une terre étrangère. Il nous dit aussi combien il aime la langue de son pays :

France, ô mon beau pays! j'ai de plus d'un outrage
Offensé ton céleste, harmonieux langage,
Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
Tes femmes sur la lèvre en gardent un sourire...

Shakespeare, toutefois, rencontre encore Racine sur sa table. Aristophane et Boccace sont aussi à coup sûr à portée de sa main. Il raille à la fois les « romantiques barbus » et les « classiques bien rasés ». Il portera, quant à lui, sa barbe demi-longue, laissant

faire la nature, mais ne dédaignant pas les soins du coiffeur.

Le gentilhomme des *Secrètes Pensées* nous avait promis des héros français. Cependant dans sa *Suzon* nous sommes à Rome, et la malheureuse fille, venue de Paris, y est la victime de

Deux muscadins d'abbés qui soupaient chez le pape...

Ces abbés-là sont encore plus répugnants qu'Annibal Desiderio. La cour papale dont ils font partie doit être une « Babilonia falsa e ria », comme celle que Pétrarque invective et qui a pris pour dieux Vénus et Bacchus. Encore est-ce faire injure au dieu du vin que de parler de lui en pareille occasion, puisque le poète nous avertit que ce qu'il écrit là n'est bon que pour des buveurs de bière.

Alfred de Musset continuait à lire les *Mémoires* de Casanova. Il leur consacra un des articles qu'il publiait en 1831 (1), sans les signer, sous le titre de : *Revue fantastique*, dans le journal *le Temps*. « Jamais un grain de raison, dit-il de Casanova, peu de religion, de conscience encore moins. Dupant les sots avec délices, trompant les femmes avec bonne foi ; un peu trop heureux au jeu, racontant divinement, promenant sur toute la terre ses caprices et sa

(1) Celui du 20 mars.

folie, mais revenant toujours à sa chère Venise. Là, courant les filles en masque ; ici, se promenant gravement en abbé musqué dans les jardins du pape ; rimant pour une belle marquise, se battant pour une danseuse ; mousquetaire terrible (il avait près de six pieds), grand seigneur généreux et probe au milieu de tout cela. Ceux qui aiment Benvenuto Cellini aimeront bien son livre...» Alfred de Musset, quant à lui, ne devait aimer que médiocrement Cellini, dont il dit qu'il ment les trois quarts du temps. Il ajoutait cependant encore trop de foi à l'autre quart et il donnait trop d'attention aux *Mémoires* de Casanova. Ce sont de pareilles lectures qui faisaient pour lui de l'Italie un pays de débauche et de coups de poignard. Heureusement il continuait à lire les poètes et il allait au musée du Louvre. Il consacra à une promenade qu'il y fit son article du 9 mai 1831. Il s'y excuse d'être de ceux « qui ont la barbarie, dans un siècle de romantisme, de traverser la galerie de Rubens plus vite que celle des Italiens ». Il raille les artistes contemporains qui signent leurs toiles en grosses lettres voyantes : « Le nom du peintre, dit-il, était autrefois écrit dans la couleur du ciel, dans l'expression des têtes ; la signature du Vinci était un paysage bleuâtre hérissé de pointes de rochers et perdu dans l'azur d'un lac ; celle de Michel-Ange était la stature des muscles robustes ; celle du Corrège, le

demi-jour flottant d'un clair-obscur... » Lui non plus, il n'avait pas besoin de signer ses articles d'alors pour que nous les reconnaissions aujourd'hui.

IV

La Coupe et les lèvres. — A quoi rêvent les jeunes filles. Namouna.

L'ardente et joyeuse jeunesse du poète fut plongée soudain dans un deuil profond par la mort de son père, enlevé par le choléra en avril 1832. Le coup fut rude pour l'enfant si choyé par ce père, homme d'esprit, qui avait su l'encourager à ses débuts et qui, bien que la fortune de la famille fût modeste, ne l'avait pas astreint à s'occuper d'autre chose que de poésie.

Alfred de Musset avait étudié le droit au sortir du lycée et l'avait trouvé fort aride ; il avait essayé de la médecine, mais la dissection des cadavres lui avait inspiré de la répugnance. Il espéra un moment qu'il pourrait gagner sa vie en faisant de la peinture. En attendant, son père, avec un peu trop d'indulgence peut-être, lui laissait faire toutes les folies de la vingtième année. Il avait eu comme condisciple au lycée Henri IV le fils du duc d'Orléans ; il était devenu son ami et il avait vu très jeune le grand luxe

qui tourmente le cœur des artistes : « Il ne manqua pas, nous dit son frère (1), de se lier avec des jeunes gens plus riches que lui. Les premiers tailleurs de Paris eurent seuls l'honneur de s'approcher de sa personne et il leur donna de l'occupation. Les promenades à cheval étaient à la mode parmi ses amis : il loua des chevaux. On jouait gros jeu : il joua. On faisait des nuits blanches : il veilla. Mais il avait une constitution d'acier, une activité cérébrale incroyable : souvent il écrivait cinquante vers en sortant d'un souper... » Il dépensait plus que de raison, mais son père ne sévit pas : il lui trouva un emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'entrepreneur du chauffage militaire. Alfred de Musset fut bureaucrate pendant quelques mois, heureux d'avoir des émoluments, mais rongeant son frein avec rage. Dans l'espoir de recouvrer son indépendance, il avait porté à un éditeur le manuscrit des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Le succès en fut en effet assez grand pour qu'il crût pouvoir compter désormais sur sa plume pour se tirer d'embarras.

A la mort de son père, il fut pris d'inquiétude, mais il résolut de lutter courageusement et de composer de nouveaux poèmes. Si la publication d'un nouveau volume ne lui assurait pas des moyens d'existence, il

(1) *Biographie*, ch. v.

s'engagerait dans les hussards ou dans les lanciers. Il écrivit d'abord un drame en vers, *la Coupe et les lèvres*. Il imagina pour décor les montagnes du Tyrol; il ne voulait plus de l'Italie, qu'il trouvait maintenant trop banale ; cependant, il introduisait dans la pièce Monna Belcolore, dont le nom est celui d'une héroïne de Boccace et qui frappe de son stylet italien l'innocente Deïdamia ; et dans sa préface il se prend encore à regretter le siècle d'or de la Renaissance :

Un long cri de douleur traversa l'Italie
Lorsque au pied des autels Michel-Ange expira.
Le siècle se fermait, — et la mélancolie
Comme un pressentiment des vieillards s'empara.
L'art qui sous ce grand homme avait quitté la terre
Pour se suspendre au ciel, comme le nourrisson
Se suspend et s'attache aux lèvres de sa mère,
L'art avec lui tomba. — Ce fut le dernier nom
Dont le peuple toscan ait gardé la mémoire.
Aujourd'hui l'art n'est plus, — personne n'y veut croire...

Dans *A quoi rêvent les jeunes filles*, la scène est « où l'on voudra », mais le nom de Silvio est encore italien. Dans *Namouna*, que le poète écrivit pour compléter *Un Spectacle dans un fauteuil*, en rivalisant de style avec le *Beppo* et le *Don Juan* de lord Byron, il en revenait par là même aux Italiens dont celui-ci s'inspirait. Quand on commence la lecture de *Namouna*, on est entraîné par la verve magique et malgré soi on va toujours jusqu'au bout, et si un lecteur italien

nous vient dire que l'Arioste mettait dans ses octaves plus de fluidité et d'harmonie qu'Alfred de Musset dans ses sixains, nous ne le croirons pas. Il est vrai que *Namouna* tout entier ne dépasse pas en longueur un des quarante-six chants de *Roland le Furieux*.

V

André del Sarto.

Le *Spectacle dans un fauteuil* n'eut qu'un demi-succès. Alfred de Musset ne se fit ni hussard ni lancier, mais quittant pour quelque temps la poésie, ou plutôt les vers, car il ne pouvait jamais être que poète, il composa un drame en prose, non pas pour le théâtre, mais pour la *Revue des Deux Mondes*, où il faisait ses débuts (1). Il revenait cette fois à son Italie, qui était celle des galeries du Louvre. Son frère nous dit qu'il avait puisé le sujet d'*André del Sarto* dans le *Musée Filhol*, « un des livres qu'il aimait le plus et qu'il feuilletait sans cesse. » Il y a encore des coups de stylet dans ce drame, et même des coups d'épée, bien qu'André dise que « le temps des épées est passé en

(1) *André del Sarto* y parut le 1er avril 1833.

Italie ». Il y a en outre du poison, mais il y a surtout cette fois la grande passion florentine pour la beauté vivante et pour la beauté à laquelle l'artiste a donné la vie : « Viens avec moi dans mon atelier, dit Cordiani à Damien. Là, dans une chambre fermée à tous les yeux, j'ai taillé dans le marbre le plus pur l'image adorée de ma maîtresse. » Et André, quand on emporte son tableau de la Charité : « Tu me regardes, toi, pauvre fille ! Tu veux me dire adieu ! C'était la Charité... la plus belle, la plus douce des vertus humaines. Tu n'avais pas eu de modèle, toi. Tu m'étais apparue en songe, par une triste nuit ! pâle comme te voilà, entourée de tes chers enfants qui pressent ta mamelle. Celui-là vient de glisser à terre et regarde sa belle nourrice en cueillant quelques fleurs des champs... » C'est au musée du Louvre, devant le tableau lui-même, qu'Alfred de Musset a dû écrire ces lignes.

Des notices qu'il avait lues sur André del Sarto, il n'a guère retenu que l'histoire de l'abus de confiance dont il se rendit coupable vis-à-vis de François Ier. Celui-ci lui avait donné une forte somme d'argent en le chargeant de lui acheter des tableaux en Italie, mais sa femme, la belle Lucrezia del Fede, aimait le luxe et les plaisirs, et il dépensa tout pour elle. Dans le drame d'Alfred de Musset, il est cruellement puni ; cette femme, à qui il a tout sacrifié, le trompe avec l'ami

qu'il estimait le plus et s'enfuit en l'abandonnant à son double déshonneur; le malheureux, après avoir donné aux envoyés du roi de France les tableaux qui lui restent dans son atelier et fait dire à sa femme qu'elle va pouvoir épouser son amant, prend du poison et boit « à la mort des arts en Italie ».

Alfred de Musset n'avait nullement la prétention de faire de son drame une page d'histoire. Vasari, en qui on ne peut jamais avoir une grande confiance, dit simplement que lorsque André del Sarto mourut de la peste sa femme, par précaution, se tenait aussi loin de lui que possible; il ne dit pas qu'elle fut infidèle, mais il nous la montre mondaine et capricieuse; c'était bien assez pour que le poète se crût permis de lui donner un amant. Il est plus surprenant qu'il ait fait mourir Michel-Ange avant André del Sarto : « ... Dans ces temps de décadence où la mort de Michel-Ange nous a laissés... » fait-il dire à André; or Michel-Ange est mort en 1564, trente-quatre ans après André del Sarto. Mais Alfred de Musset s'inquiétait peu des dates. Il aurait pu dire que si Michel-Ange n'était pas mort, il avait du moins abandonné Florence pour aller travailler à Rome. Le poète voulait surtout décrire les tristesses d'un artiste qui a conscience d'être né trop tard dans une ville où les arts sont déjà en décadence : « Que d'écoliers autrefois dans cette académie! dit un ami du peintre. Comme on se disputait pour l'un,

pour l'autre ! Quel événement que l'apparition d'un nouveau tableau ! Sous Michel-Ange, les écoles étaient de vrais champs de bataille ; aujourd'hui, elles se remplissent à peine, lentement, de jeunes gens silencieux. On travaille pour vivre et les arts deviennent des métiers. » « ... Je vois de jour en jour tout s'écrouler autour de moi, dit André lui-même. Rome et Venise sont encore florissantes. Notre patrie n'est plus rien... » Un de ses élèves prétend qu'il faut faire du nouveau à tout prix et il crie : Vive le gothique ! — « Tout est nouveau aujourd'hui, mon enfant, lui répond André, la verdure, le soleil et les fleurs, tout sera encore nouveau demain. Il n'y a que l'homme qui se fasse plus vieux, tout se fait plus jeune autour de lui chaque jour... » Et il ajoute : « La nature veut toujours être nouvelle, c'est vrai, mais elle reste toujours la même. Es-tu de ceux qui souhaiteraient qu'elle changeât la couleur de sa robe, et que les bois se colorassent en bleu ou en rouge ? Ce n'est pas ainsi qu'elle l'entend ; à côté d'une fleur fanée, naît une autre fleur toute semblable... Que les arts tâchent de faire comme elle, puisqu'ils ne sont rien qu'en l'imitant. Que chaque siècle voie de nouvelles mœurs, de nouveaux costumes, de nouvelles pensées, mais que le génie soit invariable comme la beauté. Que de jeunes mains, pleines de force et de vie, reçoivent le flambeau sacré des mains tremblantes des vieil-

lards... » Mais André parle à un incrédule qui va le quitter pour aller travailler chez Pontormo, et tristement il dit à un ami plus fidèle : « La jeunesse ne veut plus guère de nous. Je ne sais si c'est que le siècle est un nouveau-né ou un vieillard tombé en enfance... » Alfred de Musset mettait ainsi dans la bouche du peintre ses propres inquiétudes ; les extravagances des romantiques l'effrayaient : il sentait que, débordant de jeunesse et d'enthousiasme comme il l'était, il lui fallait, pour ne pas s'égarer, tenir les yeux fixés sur les chefs-d'œuvre des anciens maîtres, et c'est pour cela qu'il se promenait si souvent dans les galeries du Louvre.

VI

Les Caprices de Marianne. — Rolla.

Quand il eut écrit *André del Sarto*, son désir d'aller voir le pays de ses héros fut plus vif que jamais. Ne pouvant cependant se rendre à Florence, il se transporta en imagination à Naples, et il écrivit *les Caprices de Marianne.* Il y a encore des coups d'épée dans ce drame : les spadassins de Claudio tuent le mélancolique et passionné Cœlio, mais il y a aussi le vin

du Vésuve et la gaieté de l'insouciant Octave. La dernière scène de la pièce est d'une tristesse poignante. Octave est à genoux avec Marianne sur la tombe de son ami : « ... C'est moi qu'ils ont tué, dit-il. Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciante folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve! Adieu les bruyants repas, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons dorés. Adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts! » Avec quelle verve Alfred de Musset avait évoqué au début ce qu'il imaginait être la gaieté napolitaine! Le juge Claudio, dont les jambes sont deux parenthèses, trouve qu'il y a autour de sa maison « une odeur d'amants » : « Personne, dit-il, ne passe naturellement devant ma porte; il y pleut des guitares et des entremetteuses. » Quel entrain dans la mascarade qui passe!

Octave. — Comment se porte, mon bon monsieur, cette gracieuse mélancolie?

Cœlio. — Octave! ô fou que tu es! tu as un pied de rouge sur les joues! D'où te vient cet accoutrement? N'as-tu pas de honte en plein jour?

Octave. — O Cœlio! fou que tu es! tu as un pied de blanc sur les joues. D'où te vient ce large habit noir? N'as-tu pas de honte en plein carnaval?...

Cœlio. — J'ai un service à te demander.

Octave. — Parle, Cœlio, mon cher enfant. Veux-

tu de l'argent? Je n'en ai plus. Veux-tu mon épée? Voilà une batte d'arlequin. Parle, parle, dispose de moi... J'aime ton amour, Cœlio! il divague dans ta cervelle comme un flacon syracusain.

Paul de Musset nous dit que son frère ressemblait à la fois à ces deux personnages d'Octave et de Cœlio; il mêlait la passion mélancolique à une joyeuse folie. Cette même année où il publia *les Caprices de Marianne* fut aussi celle où il composa le tragique poème de *Rolla* et sa comédie de *Fantasio*, si pleine de belle humeur et de santé.

Il n'est pas question de l'Italie dans *Rolla;* nous ne songeons à elle qu'un instant lorsqu'il fait allusion aux amants de Vérone:

Quinze ans! ô Roméo! l'âge de Juliette!
L'âge où vous vous aimiez! où le vent du matin
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin!

Mais s'il n'y a rien d'italien dans *Rolla*, Alfred de Musset y exprime ses inquiétudes religieuses dans des vers d'une puissante éloquence. Il était pénétré à la fois de poésie païenne et de poésie chrétienne. Il ne fut jamais un croyant, mais il avait un sentiment profond de la piété; et c'est là un point essentiel pour comprendre l'Italie de la Renaissance.

Dans *Fantasio* la scène est à Munich; il vient un prince de Mantoue qui n'a rien de virgilien, mais le

bouffon improvisé qui apparaît avec sa perruque et sa bosse postiches en train de cueillir des bluets et qui, par une audacieuse plaisanterie, sauve la jolie princesse du hideux mariage dont on la menaçait est encore, en même temps qu'un portrait du poète lui-même, un songe du beau pays où il allait bientôt faire un réel voyage.

VII

George Sand. — Le départ pour l'Italie. — Gênes, Pise, Florence, Bologne. — L'arrivée à Venise. — Maladie et chagrins. — « A saint Blaise, à la Zuecca... »

Alfred de Musset était dans sa vingt-troisième année lorsqu'il fit la connaissance de George Sand; il avait, avant de s'éprendre d'elle, déjà eu bien des aventures d'amour, mais il se trouva pris cette fois par les doubles liens du cœur et de l'intelligence. Il donna toute son âme à cette femme plus âgée que lui, plus expérimentée que lui en amour, et qui le traita comme un enfant dont elle semblait d'abord vouloir prendre soin. Paul de Musset nous raconte que ce fut elle qui alla demander à sa mère de le lui confier pour un voyage en Italie. Les divertissements parisiens, les dîners en travesti et les folles causeries avaient suffi aux premiers temps de leur liaison; vint ensuite

l'époque sentimentale des promenades dans la forêt de Fontainebleau; puis, aux approches de l'hiver, le projet d'un voyage en Italie, où ils imaginaient qu'un chaud soleil serait le complice de leurs amours, était devenu pour eux une idée fixe.

La grande affaire pour que ce projet pût se réaliser était d'obtenir le consentement de Mme de Musset. Le poète aimait tendrement sa mère, qui d'ailleurs avait pour son fils les mêmes soins qu'a pour Cœlio l'Hermia des *Caprices de Marianne*. Les aventures amoureuses du poète lui causaient assurément des soucis, et la liaison avec George Sand, en se faisant plus longue, ne pouvait que lui être plus pénible; mais la pensée que cette femme allait le lui enlever pour l'emmener si loin d'elle lui était intolérable. Un jour qu'en lui parlant de ce projet il l'avait fait pleurer, il lui dit, pris de remords : « Rassure-toi, je ne partirai point; s'il faut absolument que quelqu'un pleure, ce ne sera pas toi. » Mais George Sand vint elle-même trouver Mme de Musset; elle lui dit apparemment combien ce voyage serait utile à la carrière littéraire de son fils; elle jura d'avoir pour lui des soins maternels, et elle arracha ainsi le consentement : « Quoi qu'en eût dit Alfred, ce fut sa mère qui pleura (1). »

On était en décembre. Paul nous dit que le soir où

(1) *Biographie,* ch. VII.

il accompagna son frère jusqu'à la malle-poste, le temps était brumeux et triste et les circonstances de mauvais augure. Le poète partit cependant avec son faux ange gardien. Il écrivit de Marseille à sa famille; les voyageurs avaient rencontré Stendhal, qui se rendait à son consulat de Civita Vecchia. Le 22 décembre, ils s'embarquaient pour Gênes. Sur l'album de dessin d'Alfred de Musset on le voit qui a le mal de mer, tandis que George Sand auprès de lui fume tranquillement une cigarette. Le poète écrivit de Gênes; il racontait une belle promenade faite à la villa Pallavicini : « Gênes, dit-il plus tard dans la *Confession d'un enfant du siècle* (1), est bien belle dans ses maisons peintes, ses jardins verts en espalier et les Apennins derrière elle! Mais que de bruit! Quelle multitude! Sur trois hommes qui passent dans la rue, il y a un moine et un soldat. » De Gênes ils se rendirent à Pise. L'album de dessin représente George Sand qui regarde à travers son éventail avec la malice de la *Vergognosa* du Campo Santo. Ces yeux de George Sand, même cachés derrière un éventail, attiraient sans cesse les regards du poète et l'empêchaient de voir autre chose. Ils voyageaient d'ailleurs beaucoup trop vite pour avoir le temps de distinguer quoi que ce soit dans les fresques à demi effacées des primitifs

(1) Cinquième partie, ch. I.

toscans. Ils étaient arrivés à Gênes le 23 décembre et ils furent à Venise dans les premiers jours de janvier, après avoir visité Pise, Florence et Bologne. George Sand était malade depuis Gênes; ils ne pouvaient guère s'arrêter dans les églises ni dans les galeries. Eurent-ils la pluie ou la tramontane quand ils passèrent à Florence? toujours est-il que l'admirable ville où le campanile de marbre rit sur un ciel bleu ne fut guère pour Alfred de Musset qu'une apparition de noirs palais : « Florence est triste, dit-il dans la *Confession* (1); c'est le moyen âge au milieu de nous. Comment souffrir ces fenêtres grillées et cette affreuse couleur brune dont les maisons sont comme salies? » Il entra à San Lorenzo pour y voir les tombeaux des Médicis, comme semble du moins l'indiquer la pièce intitulée : *A une morte :*

Elle était belle, si la nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit
Immobile peut être belle...

Il ne vit probablement ni les fresques de Fra Angelico à San Marco, ni celles de Ghirlandaio à Santa Maria Novella. Mais les farouches palais doublement froids en hiver et ce qu'il put lire des chroniques florentines lui donnèrent dès son passage à Florence

(1) Cinquième partie, ch. I.

l'idée de son drame shakespearien de *Lorenzaccio.*

Par quel temps les amants abordèrent-ils à Venise? Quelle première vision eurent-ils de la féerique cité ? Il n'y a rien dans leurs œuvres qui puisse nous l'indiquer, si ce n'est le fragment d'un roman inachevé de George Sand publié par M. de Lovenjoul (1) : « Il était dix heures du soir, dit-elle, lorsque le misérable *legno* qui nous cahotait depuis le matin sur la route sèche et glacée s'arrêta à Mestre. C'était une nuit de janvier sombre et froide. Nous gagnâmes le rivage dans l'obscurité. Nous descendîmes à tâtons dans une gondole. Le chargement de nos paquets fut long. Nous n'entendions pas un mot de vénitien. La fièvre me jetait dans une apathie profonde. Je ne vis rien, ni la grève, ni l'onde, ni la barque, ni le visage des bateliers... Cette gondole noire, étroite, basse, fermée de partout, ressemblait à un cercueil. Enfin je la sentis glisser sur le flot... Il faisait si noir que nous ne savions pas si nous étions en pleine mer ou sur un canal étroit et bordé d'habitations. Tout à coup Théodore (c'est le nom donné à Alfred de Musset), ayant réussi à tirer une des coulisses qui servent de doubles persiennes aux gondoles, et regardant à travers la glace, s'écria : — Venise ! Quel spectacle magnifique s'offrait à nous à travers ce cadre étroit ! Nous des-

(1) Dans la revue *Cosmopolis*, mai 1896; cité aussi dans *Une Histoire d'amour*, de Paul Mariéton.

cendions légèrement le superbe canal de la Giudecca; le temps s'était éclairé, les lumières de la ville brillaient au loin sur ces vastes quais qui font une si majestueuse avenue à la cité reine. Devant nous, la lune se levait derrière Saint-Marc, la lune mate et rouge, découpant sous son disque énorme des sculptures élégantes et des masses splendides. Peu à peu, elle blanchit, se contracta, et montant sur l'horizon, au milieu des nuages lourds et bizarres, elle commença d'éclairer les trésors d'architecture variée qui font de la place Saint-Marc un site unique dans l'univers...
— Que nous sommes heureux ! s'écria Théodore. Cela est beau comme le plus beau des rêves. Voilà Venise comme je la connaissais, comme je la voulais, comme je l'avais vue, quand je la chantais dans mes vers... Je vais enfin retrouver l'Italie que je cherche depuis Gênes sans pouvoir mettre la main dessus... »

Ils s'étaient logés à l'hôtel Danieli (1), l'ancien palais Nani, sur le quai des Esclavons, tout auprès du palais des doges; de leurs fenêtres ils voyaient la lagune et l'entrée du Grand Canal. Leur joie fut vite troublée par le mauvais état de santé de George Sand. Elle dut prendre le lit dès son arrivée à Venise. Dans une lettre qu'elle écrivait l'hiver suivant au

(1) Pendant la convalescence d'Alfred de Musset, ils quittèrent cet hôtel pour aller habiter dans une petite rue aboutissant au Grand Canal, près de San Mose.

poète, elle le juge sévèrement : « Étais-je à toi à Venise? lui dit-elle. Dès le premier jour, quand tu m'as vue malade, n'as-tu pas pris de l'humeur en disant que c'était bien triste et ennuyeux une femme malade?... Je ne veux pas dire tes torts, jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là, jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée à mes enfants(1), à mes amis, à mon travail, à mes affections et à mes devoirs pour être conduite à trois cents lieues et être abandonnée avec des paroles si offensantes et si navrantes, sans aucun motif qu'une fièvre tierce, des yeux battus et la tristesse où me jetait ton indifférence... Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie; mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue et sans un sou. La porte de nos chambres fut fermée entre nous... Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir... Nous étions tristes. Je te disais : « Partons, je te « reconduirai jusqu'à Marseille, » et tu répondais : « Oui, c'est le mieux, mais je voudrais travailler un « peu ici puisque nous y sommes. » Pierre (2) venait me voir et me soignait .. »

(1) D'après Paul de Musset, c'est George Sand qui aurait arraché Alfred des bras de sa mère. Il faut en tout cas se souvenir qu'il avait vingt-trois ans et qu'elle en avait trente.

(2) C'est Pagello.

Avant qu'elle se fût rétablie, Alfred de Musset tomba malade à son tour, et pendant sa maladie il s'aperçut que George Sand le trompait avec Pagello. Une terrible fièvre cérébrale se déclara. George Sand écrivait le 5 février à un ami (1) : « Gardez un silence absolu sur la maladie d'Alfred à cause de sa mère, qui l'apprendrait infailliblement et en mourrait. »

Et, trois jours plus tard : « ... Il est réellement en danger. Le délire est affreux et continuel... Cette nuit dernière a été horrible. Six heures d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions; ô mon Dieu, mon Dieu! quel spectacle! »

Mme de Musset et Paul étaient inquiets d'être sans nouvelles. Au bout de quelques semaines un billet arriva enfin où Alfred leur disait que, dès qu'il se sentirait assez fort il quitterait Venise et se traînerait jusqu'à Paris : « Je vous apporterai, disait-il, un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang... » Il estimait que le médecin Pagello, celui qui lui avait pris sa maîtresse, lui avait sauvé la vie par ses soins intelligents. Pendant sa convalescence, il voulut faire un acte d'héroïsme ; il pardonna à ceux qui l'avaient trompé, il joignit leurs mains, il leur dit de s'aimer

(1) A Boucoiran.

et de le considérer comme leur enfant. George Sand et Pagello acceptèrent. Une telle folie ne pouvait qu'aviver la blessure du malheureux poète.

A la fin du mois de mars, il quitta Venise, qu'il avait tant chérie en rêve et où il était venu souffrir si cruellement. Cette femme qui le laissait partir seul, outre le mal qu'elle lui avait fait et dont il ne devait jamais bien guérir, l'avait encore empêché de voir l'Italie. Un voyage aussi court et aussi malheureux ne pouvait lui laisser que de très pauvres impressions, et le souvenir de ses souffrances devait dominer tous les autres. L'époque même du voyage, bonne pour la Riviera, pour Rome et pour Naples, était mauvaise pour Florence et pour Venise. On ne goûte le charme de la Toscane que quand les iris sont en fleurs, quand les lucioles volent sur les champs de blé, ou quand d'arbre en arbre les vignes sont chargées de leurs raisins. C'est au printemps ou en été qu'il faut voir Venise; c'est par les nuits de juin qu'on y fait les belles promenades en gondole, quand sur les canaux et sur les lagunes errent les lumières et les chansons. Le pauvre Alfred de Musset n'y eut que de tristes journées d'hiver.

La courte chanson (1) qu'il fit au retour d'une promenade dans les prairies de la Giudecca nous montre

(1) Elle est datée du 3 février.

cependant qu'il avait l'imagination toujours prête à mettre du printemps partout :

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Vous étiez, vous étiez bien aise,
A Saint-Blaise.
A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Nous étions bien là.

Mais de vous en souvenir
Prendrez-vous la peine?
Mais de vous en souvenir
Et d'y revenir.

A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Dans les prés fleuris cueillir la verveine,
A Saint-Blaise, à la Zuecca,
Vivre et mourir là.

Hélas! si les ombres du poète et de son amante reviennent à la Giudecca pour s'y souvenir d'une heure de joie passagère, ils n'y trouvent même plus leur prairie. Où le poète avait rêvé de voir fleurir des verveines, s'est dressée, gigantesque et hideuse, une bâtisse en briques que l'on dirait importée d'Angleterre et qui est une minoterie à vapeur. La petite église de San Biagio a été démolie; on en a transporté quelques vestiges à Santa Eufemia, entre autres un tableau du quinzième siècle qui semble être de Bartolomeo Vivarini; c'est un saint Roch avec l'Ange qui apparaissent sur un fond d'or. Ceux qui font ce pèlerinage à cette extrémité de la Giudecca n'ont guère que ce tableau pour se consoler de n'y

plus trouver la prairie. Ils se disent qu'Alfred de Musset et George Sand étaient probablement entrés dans la petite église et que devant ce tableau aux belles couleurs vénitiennes ils avaient fait leurs prières d'artistes.

VIII

Le retour à Paris. — *Une Bonne Fortune.* — *On ne badine pas avec l'amour.*

Le voyage pour regagner Paris dut être très pénible au poète. Il n'avait pour l'accompagner et le soigner le long du chemin qu'un pauvre perruquier vénitien dont il avait fait son valet de chambre. Le 10 avril, Mme de Musset vit enfin arriver son fils, « le visage maigre, nous dit Paul, les traits altérés. » Sa santé se refit peu à peu, mais sa blessure morale resta longtemps béante. Il entretenait lui-même son mal en écrivant à Venise. Il en recevait des lettres où George Sand se montrait pleine de tendresse, l'appelant son « cher petit enfant », lui disant : « Ce qui me fait mal, c'est l'idée que tu ne ménages pas ta pauvre santé. Oh ! je t'en prie à genoux : pas encore de vin, pas encore de filles (1) !... » En même temps

(1) Lettre du 29 août 1834.

elle lui contait le plaisir qu'elle trouvait à fumer de nombreuses pipes en compagnie de Pagello : « Je passe, dit-elle (1) avec lui les plus doux moments de ma journée à parler de toi... »

Pressée d'argent, George Sand exploita aussitôt son voyage et ses aventures et publia dans la *Revue des Deux Mondes* (2), les *Lettres d'un voyageur.* Alfred de Musset, au contraire, fut longtemps avant de parler de l'Italie et de ses chagrins. Il avait une imagination trop créatrice et, à la manière des grands artistes, il aimait trop les œuvres ayant une unité poétique, pour s'occuper à recueillir les souvenirs épars de son malheureux voyage. Il fut assez sage aussi pour se détourner d'abord de ses tristesses. Avec la merveilleuse facilité qu'il avait à composer de beaux vers, on pouvait s'attendre à ce qu'il publiât à son retour quelque poème sur l'Italie. Mais dans son recueil il n'y a pas d'autre trace du voyage que la petite chanson *A Saint-Blaise, à la Zuecca...* Les vers qui suivent n'ont été composés que six mois plus tard ; ce sont ceux d'*Une Bonne Fortune ;* le poète nous conduit à Bade, où il était allé prendre les eaux ; la bonne fée qu'il y rencontre est une fille d'Albion :

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.

(1) Lettre du 15 avril.
(2) 15 avril et 15 mai 1884.

Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon de soleil.

Alfred de Musset fut encore six mois avant de composer d'autres vers, mais il s'occupait activement à des œuvres en prose. Son grand travail après son retour d'Italie fut d'écrire sa pièce d'*On ne badine pas avec l'amour*. Nous n'y sommes pas en Italie, bien que le nom de Perdican ressemble encore à celui d'un héros de Boccace (1). Nous apprenons que Camille sort du meilleur couvent de France, et le château où arrivent maître Blazius et dame Pluche ne doit pas être éloigné de Paris. Si, en conduisant Perdican auprès de la fontaine tour à tour avec Camille et avec Rosette, Alfred de Musset se souvenait de la villa Pallavicini, ce ne pouvait être que pour mettre un contraste entre ses héroïnes et la femme qu'il avait aimée.

IX

Lorenzaccio.

Quand il eut quitté Perdican, il songea à faire vivre Lorenzaccio. Il tentait cette fois une évocation histo-

(1) Il y a un Perdican dans la nouvelle VII de la dixième journée, celle dont Alfred de Musset a tiré *Carmosine*.

rique, à la manière de Shakespeare (1). Son Plutarque fut l'historien florentin Benedetto Varchi (2). On ne passe guère devant les palais des Médicis et des Strozzi sans avoir la curiosité de connaître les tragédies que leurs farouches murailles ont cachées aux yeux de la foule. Les chroniques nous en révèlent quelques-unes. Varchi a été le témoin de l'agonie des libertés florentines ; il a raconté, sans trop s'en indigner, les ignominies des successeurs de Laurent le Magnifique et la tyrannie du bâtard Alexandre, vil instrument de Charles-Quint, qui l'avait créé duc et lui avait donné pour femme sa fille naturelle. Varchi avait connu personnellement l'assassin de ce premier duc de Florence et nous dit avoir appris de sa bouche même tous les détails du meurtre. Le portrait qu'il fait de Lorenzo ne put manquer de frapper Alfred de Musset, et en voyant ce meurtrier traité de nouveau Brutus, il dut aussitôt avoir l'idée d'un drame shakespearien. Varchi lui en fournissait tous les éléments. Comme il ne songeait nullement à composer une œuvre pour la scène, il se donna toute liberté pour faire succéder sous les yeux du lecteur de nom-

(1) Alfred de Musset connaissait peut-être le poème d'Alfieri intitulé : *Etruria vendicata*, qui a pour sujet le meurtre d'Alexandre de Médicis.

(2) C'est apparemment dans l'*Histoire des républiques italiennes* de Sismondi qu'il trouva les indications qui le firent se reporter à Varchi.

breux tableaux où, avec beaucoup de concision et de netteté, il faisait vraiment vivre les personnages que lui livrait l'historien. Il n'avait eu qu'à choisir ces tableaux dans la chronique et qu'à composer les dialogues. Lorenzo préparant les plaisirs du duc, les boutiquiers se plaignant du ballon de carnaval qui renverse leurs devantures, le duc qui passe vêtu en religieuse pour se rendre à ses amours, les démêlés du cardinal Cibo avec sa belle-sœur la marquise Ricciarda, la lâcheté feinte de Lorenzo qui ne peut supporter la vue d'une épée, la foire devant l'église de San Miniato, le grossier Salviati tenant l'étrier à Luisa Strozzi, le doux caractère et les chagrins de Maria Soderini, mère de Lorenzo, la noble et émouvante figure du vieux républicain Filippo Strozzi, ses fils essayant de venger leur sœur des insultes de Salviati, Lorenzo dérobant au duc sa cotte de mailles, qu'il jette dans un puits, et faisant des armes en cachette avec le sbire Scoronconcolo ; l'arrestation de Pierre et de Thomas Strozzi qui seront ensuite absous par les Huit, la malheureuse Luisa Strozzi mourant empoisonnée, le départ de Filippo pour Venise, les préparatifs de Lorenzo et de Scoronconcolo pour assassiner le duc dans la chambre même de Lorenzo, où celui-ci doit lui livrer sa tante ; le duc mordant au doigt son meurtrier, l'inaction des républicains à Florence, la fuite de Lorenzo, le manque d'entente des

bannis, l'élection du nouveau duc, Lorenzo à Venise chez Filippo Strozzi, sa mort enfin, tout cela, le poète l'a trouvé épars dans la chronique. Il n'a eu qu'à grouper ces tableaux de façon à mettre en lumière les visages sinistres ou gracieux des principaux personsages. Il n'a fait que très peu de changements et il a très peu ajouté. Pour mieux attirer la pitié sur Luisa Strozzi, il la donne comme étant encore jeune fille. Pour rendre plus haïssable le personnage du cardinal Cibo, il a imaginé la scène de la confession, et, pour mettre un peu de gaieté dans ce drame sombre, la scène où le petit Strozzi et le petit Salviati se querellent et se donnent des coups de pied, tandis que leurs précepteurs se récitent des vers. Enfin il s'est attaché à rendre vivant dans sa patiente dissimulation son nouveau Brutus, qui interprète à sa façon l'histoire romaine : « Tarquin, dit-il, était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient bien. » Lorenzo est volontairement débauché et cynique pour arriver à son but, mais il y a en lui un fonds de noblesse d'âme et un regret de la dégradation où il est tombé : « Quel bourbier, s'écrie-t-il, doit donc être l'espèce humaine qui se rue ainsi dans les tavernes avec des lèvres affamées de débauche, quand moi, qui n'ai voulu prendre qu'un masque pareil à leurs visages, et qui ai été aux mauvais lieux avec une résolution inébranlable

de rester pur sous mes vêtements souillés, je ne puis ni me retrouver moi-même, ni laver mes mains, même avec du sang... » Alfred de Musset n'oublie pas que Lorenzo était un poète : « Quand je pense que j'ai aimé les fleurs, les prairies et les sonnets de Pétrarque, le spectre de ma jeunesse se lève devant moi en frissonnant... » Mais il a lu Dante aussi : « O ma vengeance! qu'il y a longtemps que tes ongles poussent ! O dents d'Ugolin !... » Et enfin il est patriote : « J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie que Niobé sur ses filles... Il faut que je sois un Brutus. » Le meurtre accompli, il en sentira l'inutilité ; la fierté républicaine est morte à Florence et le malheureux peuple va lui-même au-devant de l'esclavage.

Quand Alfred de Musset était passé en 1834 à Florence, la Toscane était encore sous le gouvernement peu tyrannique assurément d'un grand-duc ; mais ni à Florence, ni à Venise, qui était aux mains des Autrichiens, il n'avait pu sentir ce grand souffle de liberté qui allait passer sur l'Italie et lui rendre la vie. De là les tristesses de Lorenzaccio et son idée de peindre une Florence moribonde. Pour jeter un rayon consolateur sur cette page si noire de la décadence de Florence, il s'était souvenu que les arts n'étaient pas encore éteints à l'époque qu'il décrivait, et il a mis en scène le jeune peintre Tebaldeo, qui fut une de ses char-

mantes créations : « Je ne fais de mal à personne, dit celui-ci. Je passe les journées à l'atelier. Le dimanche je vais à l'Annonciade ou à Sainte-Marie ; les moines trouvent que j'ai de la voix ; ils me mettent une robe blanche et une calotte rouge et je fais ma partie dans les chœurs, quelquefois un petit solo ; ce sont les seules occasions où je vais en public. Le soir, je vais chez ma maîtresse, et quand la nuit est belle je la passe sur son balcon... » Ce peintre-là, c'est vraiment l'Italien rêvé d'Alfred de Musset après comme avant son voyage, et c'est un peu Alfred de Musset lui-même, surtout lorsqu'il dit que la poésie est « la plus douce des souffrances ».

X

La *Confession d'un enfant du siècle*. — La *Lettre à Lamartine*. *Les Nuits*.

Moins d'un an après les aventures d'Italie, George Sand, qui avait amené Pagello à Paris, se rebuta de celui-ci et redevint la maîtresse d'Alfred de Musset. Ce furent plutôt de nouvelles querelles que de nouvelles amours ; une rupture définitive eut lieu. Dans la *Confession d'un enfant du siècle*, qu'il écrivit peu de temps après, et qui est le plus sombre de ses livres, il

a raconté les tortures de jalousie qu'il avait endurées. Il se vengeait de l'amante qui l'avait trahi en faisant d'elle dans son roman une sorte de sainte et en se donnant à lui-même tous les torts. Il déguisait d'ailleurs les événements et ne faisait même pas voyager ses héros en Italie. Lorsqu'ils font le projet de partir au loin, c'est en Suisse qu'ils veulent aller. Cependant quand Octave raconte ses débauches de jeune homme, il décrit un souper où était une danseuse italienne qui l'appelait « bambino mio » en lui versant du vin de Chypre, « de ce vin sucré d'Orient, dit-il, que j'ai trouvé si amer plus tard sur la grève déserte du Lido. »

Dans la *Nuit de mai*, publiée avant la *Confession*, la muse propose au poète, afin de le guérir de sa douleur, de partir avec lui pour un beau voyage imaginaire :

> Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
> Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
> Voici la verte Écosse et la brune Italie,
> Et la Grèce ma mère, où le miel est si doux...

Et les vers qui suivent montrent de quelle fantaisie poétique se composait la géographie d'Alfred de Musset. Mais dans la *Nuit de décembre* il y a des réminiscences du voyage réel, et le poète se souvient d'avoir eu sa vision d'un « malheureux vêtu de noir » aux diverses étapes de sa route :

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets,
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique...

Dans la *Lettre à Lamartine* il évoque Byron et Ravenne. Dans la *Nuit d'août* sa muse le ramène au bois d'Auteuil et au temps où il cherchait ses premières rimes. Dans la *Nuit d'octobre*, elle lui rappelle ses souffrances, mais le console en lui disant:

Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos?...

Ce *là-bas*, c'est Venise. Le poème est d'octobre 1837. Il y avait déjà plus de deux ans qu'il était revenu. Puisqu'il trouvait de tels accents pour calmer la douleur de ses souvenirs, pouvait-il se repentir du voyage?

XI

Le *Salon* de 1835. — Souvenir de Venise. — *Le Fils du Titien.*

Après l'accablement qu'il avait ressenti à son retour d'Italie, il s'était remis soudain avec fougue et passion à son travail de poète. Quand on songe aux longs efforts que durent lui coûter *Lorenzaccio* et la *Confession*, on est stupéfait, en consultant la table de la *Revue des Deux Mondes*, de voir tout ce qu'il publia coup sur coup l'année 1835 et les suivantes, et en 1835 il n'avait que vingt-quatre ans. *Lucie*, la *Nuit de mai*, *la Quenouille de Barberine* (1), *le Chandelier*, *la Loi sur la presse*, la *Nuit de décembre*, parurent cette année-là. En 1836 il écrivit la *Lettre à Lamartine*, *Il ne faut jurer de rien*, les *Vers à la Malibran*, la seconde des *Lettres de Dupuis et Cotonnet*. Il fut en outre cette même année chargé du *Salon* dans la *Revue des Deux Mondes*.

Nous le voyons, dans ce Salon, s'arrêter volontiers aux œuvres d'inspiration italienne, à un tableau, par exemple, qui représente Léonard de Vinci rendant la

(1) Cette délicieuse comédie est tirée d'une nouvelle de Bandello (la vingt et unième de la première partie). M. Gaston Paris, dans un article de la *Romania* (tome XXIII, année 1894), a montré les métamorphoses successives du sujet entre les mains de l'auteur anonyme du *Perceforest*, de Senecé et d'Alfred de Musset.

liberté à des oiseaux qu'il vient d'acheter, à une *Vue prise à Naples*, à d'autres études napolitaines, à un Dante en robe rouge, à un *Far niente* qui lui fait fredonner une chansonnette italienne, à un *Carnaval* à Rome, à un *Triomphe de Pétrarque*, mais surtout à des *Pêcheurs de Chioggia*. Ces derniers sont du malheureux Léopold Robert. Alfred de Musset raconte comment il avait par hasard, pendant son séjour à Venise, découvert la maison où habitait le peintre, mais il y vivait si modeste et si retiré qu'Alfred de Musset, malgré le grand désir qu'il avait de lui être présenté, avait dû y renoncer par discrétion. En revoyant par la pensée ce pauvre logis du peintre, Alfred de Musset se souvient de la tristesse que l'on éprouve à voir la pauvreté où était autrefois la richesse : « J'étais à Venise, il y a deux ans, dit-il, et me trouvant mal à l'auberge, je cherchais vainement un logement. Je ne rencontrais partout que désert ou une misère épouvantable. A peine si, quand je sortais le soir pour aller à la Fenice, sur quatre palais du Grand Canal, j'en voyais un où au troisième étage tremblait une faible lueur ; c'était la lampe d'un portier qui ne répondait qu'en secouant la tête, ou de pauvres diables qu'on y oubliait. J'avais essayé de louer le premier étage de l'un des palais Mocenigo, les seuls garnis de toute la ville, et où avait demeuré lord Byron ; le loyer n'en coûtait pas cher, mais nous étions alors

en hiver et le soleil n'y pénètre jamais. Je frappai un jour à la porte d'un casin de modeste apparence, qui appartenait à une Française, nommée, je crois, Adèle; elle tenait maison garnie. Sur ma demande, elle m'introduisit dans un appartement délabré, chauffé par un seul poêle et meublé de vieux canapés. C'était pourtant le plus propre que j'eusse vu et que j'arrêtai pour un mois; mais je tombai malade peu de temps après et je ne pus venir l'habiter. » Et Alfred de Musset explique la tristesse que Léopold Robert a donnée à ses pêcheurs en disant « qu'ils ont besoin pour vivre de deux sous par jour, à peu près, et qu'ils ne les ont pas toujours ». Mais combien il les aime à cause de leur pauvreté même et de leur courage! « Ils ne mendient jamais, dit-il, différents en cela du peuple de Venise et de toute l'Italie, où tout mendie, même les soldats. » Les soldats de cette époque-là étaient d'ailleurs presque tous des Autrichiens. Alfred de Musset remarque combien est honnête cette population de pauvres pêcheurs: « Il est bien rare, dit-il, qu'on entende parler d'un vol dans la ville, dont les rues, véritable labyrinthe, favoriseraient tous les attentats. Les seuls voleurs à Venise sont les marchands, qui en sont aussi la seule aristocratie. » Il faudrait ajouter aujourd'hui, et il en était peut-être déjà ainsi en 1834, que ces marchands sont en bonne partie des étrangers.

Ayant ainsi observé avec tant de tristesse la misère de la Venise contemporaine, le poète devait essayer de faire revivre dans son imagination la radieuse Venise des siècles de richesse. Les années passaient, mais il gardait toujours dans les yeux les visions de la place Saint-Marc et du palais des doges. Trois ans après son retour d'Italie, il compose, en y apportant un soin extrême, sa nouvelle du *Fils du Titien.* C'est le récit où il nous a le plus livré de ses impressions de Venise, mais sans rien dire des souffrances qu'il y avait endurées ; au contraire, dans ce même cadre où ses amours avaient été si cruelles, il a fait vivre le couple le plus heureux qu'une gondole ait jamais bercé sur la lagune. Il faut croire qu'avant la fièvre et les soins de Pagello il avait lui-même goûté quelque chose des voluptés de Venise : « Les grandes dames, dit-il, aiment quelquefois mieux une secrète partie de plaisir dans une auberge des faubourgs qu'un petit souper dans un boudoir. Béatrice était de cet avis, et elle préférait aux dîners mêmes du doge un poisson frais mangé en tête à tête avec Pippo, sous les tonnelles de la Quintavalle. Après le dîner, ils montaient en gondole et s'en allaient voguer autour de l'île des Arméniens ; c'est là, entre la ville et le Lido, entre le ciel et la mer, que je conseille au lecteur d'aller par un beau clair de lune faire l'amour à la vénitienne. » C'est par les belles nuits d'été surtout

qu'il convient d'errer ainsi en gondole. Alfred de Musset et George Sand n'avaient eu que de froides nuits d'hiver et, malades comme ils l'étaient, les promenades sur la lagune n'ont guère pu leur être salutaires. Pour se consoler de ses mécomptes, Alfred de Musset a prêté au *Fils du Titien* les amours qu'il avait rêvées. Il place la maison de Pippo sur le quai des Esclavons, auprès du palais Nani, qu'il a lui-même habité. Quand Pippo attend son amoureuse, au lever du jour, c'est l'aurore que le poète a vue lui-même qu'il nous décrit : « Les brouillards se jouaient sur la lagune déserte et couvraient d'un rideau les palais silencieux. Le vent ridait à peine l'eau, quelques voiles paraissaient au loin du côté de Fusine, apportant à la reine des mers les provisions de la journée. Seul, au sommet de la ville endormie, l'ange du campanile de Saint-Marc sortait brillant du crépuscule, et les premiers rayons du soleil étincelaient sur ses ailes dorées. » Alfred de Musset se souvient aussi d'avoir vu passer devant ses fenêtres les pigeons lorsque, avertis par le son des cloches, ils vont chercher sur la place Saint-Marc le grain que la république leur distribue à heures fixes. Au tournant des étroits canaux, il a vu briller le fer de la gondole, mais, moins heureux que Pippo, nulle femme masquée n'en est descendue pour venir à lui, fidèle au rendez-vous.

Alfred de Musset avait reçu un jour d'une main

inconnue une jolie bourse en filet. Ce présent anonyme lui avait inspiré sa comédie d'*Un Caprice.* Il prête au fils du Titien la même aventure. Le poète avait en outre rencontré à cette époque une aimable femme pour l'encourager au travail, celle qui lui permit de l'appeler sa marraine après qu'elle l'eut baptisé « Phosphore de Cœur volant ». Il nous a laissé d'elle un portrait fort ressemblant, dit-on, sous les traits de Mme de Léry. Le jeune peintre de la nouvelle, enfant prodigue qui se ruine follement au jeu et délaisse ses pinceaux, est, comme le poète, ramené momentanément à son travail par la main d'une amie. Mais, tandis que Mme de Léry est une simple Parisienne, spirituelle et honnête, Béatrix Donato est une Vénitienne passionnée, et, pour encourager le fils du Titien à reprendre ses pinceaux, elle commence par devenir sa maîtresse : « La peinture, au siècle de Jules II et de Léon X, nous dit le conteur, n'était pas un métier comme aujourd'hui. C'était une religion pour les artistes, un goût éclairé chez les grands seigneurs, une gloire pour l'Italie et une passion pour les femmes. Lorsqu'un pape quittait le Vatican pour rendre visite à Buonarotti, la fille du noble vénitien pouvait sans honte aimer le Tizianello ; mais Béatrix avait conçu un projet qui élevait et enhardissait sa passion. Elle voulait faire de Pippo plus que son amant, elle voulait en faire un grand

peintre. » Elle n'obtiendra de lui, hélas ! que son portrait en Vénus et ce sonnet tracé au cinabre sur une des roches du paysage et qui dit toute leur histoire :

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour;
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait témoin d'un mutuel amour;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si par hasard la tienne est aussi belle.

Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
Puisque tout beau qu'il est ce portrait ne vaut pas,
Crois m'en sur ma parole, un baiser du modèle.

De même que son Pippo, Alfred de Musset avait lu Pétrarque, mais il regrettait le temps où Charles-Quint se baissait pour ramasser le pinceau du Titien. Louis-Philippe ne l'eût pas fait. Le poète, pour se consoler, errait dans les musées, méditant l'histoire des peintres et vivant en imagination l'heureuse vie italienne de la Renaissance.

XII

Silvia. — *Simone.* — La *Françoise* de Dante. — Léopardi.

Il lisait aussi Boccace, et sa marraine lui ayant reproché sa paresse, il en traduisit en vers deux

nouvelles. Aussi polyphile que La Fontaine, celui de ses maîtres dont il approche le plus par le tour d'esprit et par le style, il dit à sa marraine qu'après avoir lu un drame de Shakespeare tiré du *Décaméron*, il a voulu relire Boccace lui-même :

J'étais donc seul, ses nouvelles en main,
Et de la nuit la lueur azurée,
Se jouant avec le matin,
Étincelait sur la tranche dorée
Du petit livre florentin...

Et il songe combien, suivant l'humeur de l'écrivain, les mêmes sujets peuvent être interprétés diversement :

La Fontaine a ri dans Boccace
Où Shakspeare fondait en pleurs.

Quant à lui, le choix même de la nouvelle qu'il traduit nous fait voir que sa muse à cette époque est quelque peu mélancolique. Dans la quatrième journée du *Décaméron*, il est question de ceux dont les amours ont eu une triste fin : l'histoire de Jérôme et de Silvie, qui est contée dans la huitième nouvelle, est une des plus douloureuses et des plus touchantes. Jérôme, enfant de bonne famille, était amoureux de Silvia (1), fille d'un pauvre artisan. La mère de

(1) Salvestra dans Boccace.

Jérôme, ne voulant pas d'une telle union, envoie son fils à Paris. Il revient à Florence au bout de deux ans, toujours fidèle à Silvia, mais il la trouve mariée, et elle ne lui témoigne qu'indifférence. Jérôme en a une telle douleur qu'il n'y pourra survivre. Pour s'entretenir une dernière fois avec son infidèle, il s'introduit dans sa chambre, et quand le mari est endormi, il vient conter sa misère à Silvia; celle-ci le repousse ; alors, sentant le froid de la mort le gagner, il lui demande, en lui jurant de ne la point toucher, de le laisser s'étendre un instant auprès d'elle. Prise enfin de pitié, elle y consent, et le pauvre Jérôme meurt à son côté. Quand on l'enterre, Silvia, étant allée à l'église, et voyant couché dans son cercueil celui qui l'avait tant aimée, en éprouve une si grande émotion qu'elle tombe morte auprès de lui. Tel est le sujet de ce conte qu'Alfred de Musset a traduit en suivant presque mot pour mot le texte italien, à la fois simple et gracieux dans ses détails. C'est à peine s'il y change ou y ajoute quelque chose. Dans Boccace, la mère de Jérôme dit qu'elle craint qu'un mariage ne se fasse en cachette :

Je vais me réveiller grand'mère,

lui fait dire Alfred de Musset. Jérôme quitte Florence,

Laissant derrière lui la moitié de sa vie.

Lorsqu'il vient mourir auprès de Silvia, Boccace dit : *ristretti in se gli spiriti, senza alcun motto fare, chiuse le pugna, allato a lei si morì.* Alfred de Mussset traduit :

> Et rassemblant dans un dernier soupir
> Toutes les forces de sa vie,
> Il serra la main de sa mie
> Et rendit l'âme à son côté...

Boccace dit qu'on les ensevelit ensemble :

> Cette fois, ce fut au jeune homme
> A céder la moitié du lit.

La Fontaine, seul avant Alfred de Musset avait su, pour interpréter le conteur florentin, user d'un style aussi concis et aussi français.

La marraine fut satisfaite et sut si bien encourager son filleul que, quelques mois plus tard, il traduisit la nouvelle qui, dans le *Décaméron*, précède l'histoire du malheureux Jérôme. Le poète, avant de commencer son conte, nous dit qu'il préfère aux longs romans les simples nouvelles comme celles de Boccace et de la reine de Navarre. Il trouve aussi plus intéressantes les amours des humbles que celles des riches. L'héroïne du conte qu'il traduit est de très pauvre famille et gagne péniblement son pain en filant de la laine, mais nous la voyons à son rouet, amoureuse du beau garçon, pauvre comme elle, qui lui apporte cette laine à filer :

Un jour advint que le fuseau
Tomba par terre et la fillette
Entre les bras du jouvenceau...

Le printemps venu, Simone et Pascal s'en vont dans un jardin des faubourgs deviser de leur bonheur. Ils s'asseyent sur une touffe de sauge, et Pascal, en ayant porté une feuille à la bouche, meurt aussitôt empoisonné ; on traîne devant le juge la malheureuse Simone en l'accusant d'avoir empoisonné son amant. Le juge la ramène à l'endroit même où est mort Pascal, et elle, pour bien montrer comment les choses se sont passées, prend à son tour une feuille de cette même plante, et elle meurt à l'instant. On découvre alors un crapaud sous la sauge. Alfred de Musset admire la crédulité du « bonhomme de Florence ». De notre temps, ni les juges ni les savants ne feraient grand cas du venin d'un crapaud. S'il ne s'agissait cependant que de découvrir une herbe vénéneuse, ils en viendraient à bout :

Le plus difficile à trouver
N'est pas la plante, c'est Simone.

Boccace n'était pas le seul écrivain italien dont Alfred de Musset aimait la lecture. Son frère nous dit qu'à son retour d'Italie, quand il s'était remis au travail, après sa convalescence, il n'avait voulu conserver auprès de lui qu'un très petit nombre de livres ;

parmi ceux-ci, il y avait les quatre poètes italiens (1). Les vers du *Souvenir* nous montrent combien il aimait dans *la Divine Comédie* l'épisode de Françoise de Rimini. Il reproche à Dante d'avoir dit qu'il n'y a pas de douleur plus forte pour ceux qui souffrent que de se souvenir des joies qu'ils ont eues :

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser.

Et tout en s'indignant d'une pensée si opposée à la sienne, il traite Dante de « grande âme immortellement triste ».

Un peu plus tard les vers écrits *Après une lecture* sont inspirés par un autre poète italien plus triste que Dante, le mélancolique Leopardi. Paul de Musset nous dit que son frère, qui tenait ce poète pour le meilleur de l'Italie moderne et qui en savait des morceaux entiers par cœur, se révoltait en voyant que, même après sa mort, on ne lui rendait pas justice. Il voulait écrire sur lui un article dans la *Revue des Deux Mondes*, mais, quand il se mit à le composer, ce furent des vers qui vinrent sous sa plume :

O toi qu'appelle encor ta patrie abaissée,
Dans ta tombe précoce, à peine refroidi,

(1) *Biographie*, ch. VII.

Sombre amant de la mort, pauvre Leopardi,
Si pour faire une phrase un peu mieux cadencée
Il t'eût fallu jamais toucher à ta pensée,
Qu'aurait-il répondu, ton cœur simple et hardi?

Telle fut la vigueur de ton sobre génie,
Tel fut ton chaste amour pour l'âpre vérité,
Qu'au milieu des langueurs du parler d'Ausonie,
Tu dédaignas la rime et sa molle harmonie,
Pour ne laisser vibrer sur ton luth irrité
Que l'accent du malheur et de la liberté.

Et pourtant il s'y mêle une douceur divine,
Hélas! c'est ton amour, c'est la voix de Nérine,
Nérine aux yeux brillants, qui te faisaient pâlir,
Celle que tu nommais ton « éternel soupir (1) ».
Hélas! sa maison peinte au pied de la colline
Resta déserte un jour et tu la vis mourir;

Et tu mourus aussi. Seul, l'âme désolée,
Mais toujours calme et bon, sans te plaindre du sort,
Tu marchais en chantant dans ta route isolée.
L'heure dernière vint, tant de fois appelée:
Tu la vis arriver, sans crainte et sans remord,
Et tu goûtas enfin le *charme de la mort*.

XIII

Tristesses. — Les vers *A mon frère revenant d'Italie.*

Pour que le poète qui avait écrit *Namouna* et *Fantasio* sentît si profondément la mélancolie des *Ricor-*

(1) Ahi passasti eterno
Sospiro mio . . . .
(LEOPARDI, *Ricordanze.*)

danze de Leopardi, il fallait qu'il fût lui-même en proie aux chagrins et aux désillusions. Il était cependant bien jeune encore : il n'avait pas trente-deux ans (la pièce de vers *Après une lecture* est de novembre 1842), et plus des trois quarts de l'œuvre qu'il devait laisser étaient déjà publiés. En 1843, il saura encore faire chanter à sa Mimi Pinson une joyeuse chanson ; il écrira les sonnets à Mme Ménessier, la réponse à Charles Nodier et les vers à son frère revenant d'Italie, et ce sera presque tout. Dans les quatorze années qu'il a encore à vivre, il ne composera plus comme œuvre importante que sa comédie de *Carmosine*, publiée en 1850 ; le reste a peu d'importance et tient en quelques pages. Il avait dépensé tant de verve étant encore adolescent, il avait eu, de la quinzième à la trentième année, une vie si ardente qu'on s'explique sa précoce lassitude. Depuis son retour d'Italie, sa santé était atteinte. Il eut à trente ans une fluxion de poitrine qui faillit l'emporter et qui le laissa toujours exposé aux bronchites ; il ressentit de bonne heure les symptômes de la maladie de cœur dont il devait mourir :

> J'ai perdu ma force et ma vie,

écrivait-il, et au lieu de se soigner, il laissait devenir de plus en plus tyranniques les habitudes d'intempérance qui affligeaient ses amis. A ces causes de déclin

prématuré s'ajoutaient les motifs de tristesse et de découragement que son frère a indiqués dans la *Biographie.* Comme beaucoup de grands artistes il n'aimait pas son époque et il doutait de lui-même. La politique l'affligeait. Ami du duc d'Orléans et choyé à la cour quand il était enfant, il avait espéré que le règne de Louis-Philippe serait une époque de relèvement pour la France. Il était profondément patriote ; il le prouva par sa vibrante réponse à la chanson de Becker ; l'effacement de notre pays en 1840 et l'abandon de nos droits en Orient l'affligea au point qu'il s'écria : « Ce règne dure trop longtemps ! » Dans les stances qu'il écrivit sur la mort du duc d'Orléans, il appelle son temps « un siècle de ténèbres », et il voit l'avenir en noir. Il avait pensé que le roi se montrerait protecteur des lettres et des arts. Hélas ! le roi ignorait même qu'il y eût sous son règne un poète du nom de Musset ; lorsque l'ami de son fils lui fut présenté, il le prit pour un inspecteur des forêts qui portait le même nom (1).

Enfin, une autre cause de découragement pour Alfred de Musset était le peu de succès de ses œuvres. Sainte-Beuve, dans une classification des poètes contemporains, le mettait en troisième ligne. Il assistait, au contraire, au triomphe d'écrivains pour lesquels il

(1) *Biographie,* ch. x.

avait peu d'estime. Les drames en vogue et les romans-feuilletons lui inspiraient même du dégoût. Quand Rachel fit revivre sur la scène la tragédie classique, il eut un instant l'espoir que le public reviendrait aux belles traditions, et s'étant lié avec la grande actrice, qu'il avait vaillamment défendue à ses débuts, il tenta de composer pour elle d'abord une tragédie tirée de l'histoire de France (1), puis un drame en prose où les personnages étaient vénitiens (2), mais Rachel fit la coquette : enthousiaste d'abord du projet, elle affecta bientôt de s'en désintéresser, et le poète y renonça.

En réalité, de plus en plus souffrant et découragé, il semblait renoncer à tout, fidèle seulement à ses soirées du Théâtre-Français, à ses parties d'échecs et à ses mauvaises habitudes. Il était trop poète pour pouvoir écrire autrement que sous l'empire d'une inspiration sincère. Sa muse se taisait. Il fallait pour l'éveiller les stances de Charles Nodier, la prison de la garde nationale ou le retour d'Italie de son frère.

Paul était parti pour ce voyage à la fin de l'année 1842. Il nous dit combien il avait hésité à quitter Alfred. Il était à sa première étape quand une lettre de la marraine lui disant la tristesse où son départ laissait Alfred faillit le faire revenir ; mais ce fut

(1) *La Servante du roi.*
(2) *Faustine.*

Alfred lui-même qui, avec infiniment de bonté et de délicatesse, insista pour que Paul continuât son voyage : « Ma mère est revenue, lui écrivait-il, Mme Jaubert aussi (c'était la marraine). Tu vois que je ne suis pas seul. » Paul, rassuré, partit pour Naples et la Sicile et fut absent toute une année.

La correspondance publiée nous donne quelques-unes des lettres qu'Alfred de Musset écrivait de Paris à son frère en Italie : « As-tu vu à Gênes, lui demandait-il (1), ce beau jardin où il y a écrit sur la porte : *Hic mihi jucunda solitudo, amicitia jucundior?* C'est celui que préférait ton serviteur très humble. Mme Sand en parle dans les *Lettres d'un voyageur* (2). » Plus tard (mai 1843) il lui dit qu'il a montré à la marraine son dessin catanais : « Elle m'a chargé de te dire qu'elle ne t'écrira pas tant que tu seras en Sicile, parce qu'elle a peur d'une éruption et qu'il ne resterait plus dans un monceau de cendres que ta poche et sa lettre. » Pour le consoler de ne pas être en Sicile, Paulinette, c'est-à-dire la sœur de la Malibran, lui chante dans le salon de cette bonne marraine « un

(1) Janvier 1843.

(2) George Sand dit en effet presque au début de la première des *Lettres d'un voyageur :* « Tu te souviens aussi qu'au bout de peu de jours tu fus rassasié de statues, de fresques, d'églises et de galeries. Le plus doux souvenir qui te resta fut celui d'une eau limpide et froide où tu lavais ton front chaud et fatigué dans un jardin de Gênes. »

air de Palestrina, une sicilienne qui est la plus belle chose qu'on puisse entendre ».

Il cherchait par la gaieté de ses lettres à ne point laisser d'inquiétude au voyageur. Quand celui-ci revint, ce fut une grande joie : « Le jour où j'arrivai d'Italie, au mois de novembre 1843, dit Paul dans la *Biographie*, Alfred voulut fêter mon retour et m'emmena dîner chez le traiteur, quoique son dîner fût prêt à la maison. Il s'agissait de causer à fond de cette chère Italie dont j'étais encore plus amoureux que lui. Mes souvenirs tout frais réveillaient les siens. Nous en parlâmes à table, et puis le soir au coin du feu, et nous en parlions encore à deux heures après minuit. Le lendemain et les jours suivants il fallut recommencer. Venise surtout était un sujet de conversation inépuisable... Nos conversations sur l'Italie ne discontinuèrent pas de tout l'hiver. » Alfred de Musset, non content d'écouter son frère, lisait les impressions de voyage qu'il publiait. Les *Courses en voiturin* sont un aimable livre. Le poète l'avait sans doute sur sa table en écrivant la pièce de vers intitulée : *A mon frère revenant d'Italie :*

Ainsi donc tu t'en reviens
Du pays dont je me souviens
Comme d'un rêve...

Il y avait déjà dix ans que lui, Alfred de Musset, était revenu de son voyage, à demi consumé par la

maladie et les chagrins, et cependant l'Italie était demeurée dans son imagination le pays du bonheur.

Tu l'as vu ce ciel enchanté
Qui montre avec tant de clarté
Le grand mystère,
Si pur qu'un soupir monte à Dieu
Plus librement qu'en aucun lieu
Qui soit sur terre.

Il n'a toutefois qu'un mauvais souvenir des palais noirs de Florence. Gênes, où il avait eu probablement des journées ensoleillées, lui avait plu davantage. Il se souvenait de ses conversations à Marseille avec Stendhal, qui n'avait pu manquer de lui décrire Civita Vecchia :

Tu l'as vu cet antique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure ;
Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement
Sa sinécure.

Paul de Musset avait beaucoup aimé Rome ; il s'était plu partout dans son voyage d'Italie, mais c'est à Rome qu'il s'était surtout attardé. Tout ce qu'il en disait ou en écrivait ne put cependant effacer l'idée qu'Alfred de Musset s'en était faite. Rome demeurait pour lui la ville des prêtres :

Tu l'as vu ce fantôme altier,
Qui jadis eut le monde entier
Sous son empire.

César dans sa pourpre est tombé,
Dans un petit manteau d'abbé
Sa veuve expire.

Mais par delà Rome il y a une Italie lointaine que le poète imagine comme un pays de nonchalance heureuse et d'éternelle gaieté :

Tu t'es bercé sur ce flot pur
Où Naples enchâsse dans l'azur
Sa mosaïque,
Oreiller des lazzaroni,
Où sont nés le macaroni
Et la musique.

Toute une partie du livre de Paul de Musset est consacrée à la Sicile ; ce qu'il y dit des femmes de ce beau pays avait surtout frappé le poète, et il avait aimé la belle toppatelle à la mante noire et aux yeux « presque mahométans ». Alfred de Musset accompagne ensuite par la pensée son frère revenant de Sicile ; il voit l'île d'Ischia, les Abruzzes, Capoue, Minturne et Terracine :

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine?
Les as-tu vus dans les roseaux,
Où le buffle aux larges naseaux
Dort et rumine.

Hélas ! à notre époque prosaïque il n'y a même plus de brigands. Suivant ensuite son frère vers

Venise, le poète songe à Ravenne et à lord Byron ; il se souvient du petit cocher qui l'a conduit « sans accrocher » jusqu'à Ferrare :

Padoue est un fort bel endroit,
Où de très grands docteurs en droit
Ont fait merveille.
Mais j'aime mieux la polenta
Qu'on mange aux bords de la Brenta
Sous une treille.

Aux bords de la Brenta, on est bien près de Venise, que le poète appelle « la pauvre vieille du Lido » et où, dit-il, est resté son cœur.

Mon pauvre cœur, l'as-tu trouvé
Sur le chemin, sous un pavé,
Au fond d'un verre?
Ou dans ce grand palais Nani
Dont tant de soleils ont jauni
La noble pierre?

L'as-tu vu sur les fleurs des prés
Ou sur les raisins empourprés
D'une tonnelle?
Ou dans quelque frêle bateau,
Glissant dans l'ombre et fendant l'eau
A tire-d'aile...

Ces raisins sont des fruits de l'imagination d'Alfred de Musset, puisqu'il n'a vu Venise qu'en hiver, mais le souvenir de son chagrin a bien été fait de douloureuse réalité. Il ne veut pas en attrister son frère :

Mais de quoi vais-je ici parler?
Que ferais-je à me désoler,
Quand toi, cher frère,
Ces lieux où j'ai failli mourir,
Tu t'en viens de les parcourir
Pour te distraire?...

Il demande cependant à Paul de ne plus partir pour un aussi long voyage :

Ami, ne t'en va plus si loin.
D'un peu d'aide j'ai grand besoin
Quoi qu'il m'advienne.
Je ne sais où va mon chemin,
Mais je marche mieux quand ta main
Serre la mienne.

Cette douce amitié fraternelle dont le beau livre de la *Biographie* nous montre toutes les délicatesses, l'intelligente sympathie que témoignaient au poète d'aimables femmes telles que sa marraine et la duchesse de Castries, la pensée, enfin, qu'il fut toujours entouré de soins tendres et dévoués, atténuent un peu la tristesse de ses dernières années. Combien il est pénible cependant, quand on feuillette ses poésies et qu'on arrive à ses vers adressés à son frère, de voir le peu de pages qui restent pour terminer le volume !

XIV

Carmosine. — Bettine. — Souvenir des Alpes.

En 1850, Mme de Musset quitta Paris pour aller se fixer auprès de sa fille, qui était mariée et habitait l'Anjou. Elle confia son fils à une gouvernante dévouée, Mlle Colin, dont le rôle fut presque toujours celui d'une garde-malade pendant les sept années que se prolongea la vie du poète. Elle a conté dans ses *Souvenirs* que ce fut elle qui écrivit, en 1850, sous la dictée d'Alfred de Musset, alors blessé au doigt, toute la comédie de *Carmosine*. Le sujet est encore tiré de Boccace. Le conteur florentin semble avoir été jusqu'aux derniers jours un des compagnons fidèles et consolateurs du poète. Mais il était trop souffrant et trop attristé pour pouvoir traiter un sujet joyeux. « Le roi Pierre, dit le sommaire de la nouvelle de Boccace (1), ayant appris le fervent amour que lui portait la Lisa malade, lui dit de bonnes paroles,

(1) C'est la septième de la dixième journée.

puis la maria à un noble jeune homme, et lui ayant donné un baiser sur le front, il voulut toujours dans la suite être appelé son chevalier. » Alfred de Musset ne pouvait manquer, malade comme il l'était, de sympathiser avec cette Lisa, et il en fit sa Carmosine, ne changeant que le nom au portrait de l'amoureuse chaste et passionnée de la nouvelle florentine. Il a fidèlement suivi le récit de Boccace, mais des cinq ou six pages de la nouvelle, il a fait une comédie de trois actes assez étendus et dont on ne voudrait pas retrancher une parole. Les personnages conservent leurs caractères et il y a peu de changements. Maître Bernard, le père de Carmosine, qui n'était qu'apothicaire, devient médecin, mais il y a dans la comédie des personnages nouveaux, une dame Pâque, mère de Carmosine, qui se querelle avec son mari au sujet de la maladie de leur fille, et qui voudrait lui faire épouser ser Vespasiano, un chevalier de fortune dont le ridicule met la note gaie dans la pièce; il y a aussi un Perillo, ami d'enfance de Carmosine, et qui revient de Padoue dans l'espoir de l'épouser. La pièce finira par ce mariage, mais, avant le dénouement, le pauvre Perillo, apprenant que son amie est mourante, qu'elle ne veut plus de lui pour mari et qu'elle a un mystérieux amour, passe par un cruel désespoir. Dans Boccace, le ménage royal est excellent, mais dans Alfred de Musset c'est

un roi et une reine comme il n'en existe vraiment que dans les contes de fées. On ne se douterait guère, à voir la douceur des mœurs de leur cour, que l'on est à Palerme et quelques années seulement après les *Vêpres siciliennes*. Le roi, il est vrai, quand il entre en scène, est d'abord courroucé et gourmande ses sujets qui se livrent à des querelles intestines : « Pendant que la Sicile tout entière réclame nos épées, dit-il, on tire les couteaux pour un champ de blé. Est-ce pour cela que le sang français coule encore depuis les Vêpres ? Quel fut alors votre cri de guerre ? La liberté, n'est-ce pas, et la patrie ! et tel est l'empire de ces deux grands mots qu'ils ont sanctifié la vengeance. Mais de quel droit vous êtes-vous vengés, si vous déshonorez la victoire ? Pourquoi avez-vous renversé un roi, si vous ne savez pas être un peuple ? » Alfred de Musset écrivait cela sous la seconde République. Il se plaisait, tandis que passait la tourmente, à imaginer, dans un pays fabuleux, ce bon roi gourmandant ses sujets, mais laissant la reine leur dire : « Ne vous effrayez pas, bonnes gens. Vous savez combien il vous aime. » Il est bien vite apaisé, et nous le voyons à la scène suivante, tandis qu'il lit sa correspondance d'État, permettre aux demoiselles de la cour de jouer aux jeux partis. Les questions « lequel vaut le mieux ?... » se succèdent dans le gai bavardage de cette folle jeunesse. Et le bon roi, à la fin, de

dire à son tour : « Lequel vaut mieux, ou de jeunes filles sages, réservées, silencieuses, ou de petites écervelées qui crient et qui m'empêchent de finir ma lecture... »

Le héros favori d'Alfred de Musset dans sa comédie n'est cependant pas le roi don Pèdre : c'est Minuccio le troubadour. Dans Boccace, ce Minuccio d'Arezzo, *finissimo cantatore e sonatore*, est un aimable homme et bien vu du roi, à qui il se charge de faire connaître, au moyen d'une romance, l'amour pur et désespéré dont brûle pour lui la fille de maître Bernard. C'est la romance fidèlement traduite :

> Va dire, amour ce qui cause ma peine,
> A mon seigneur que je m'en vais mourir,
> Et par pitié, venant me secourir,
> Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine...

Mais tandis que dans la nouvelle Minuccio a dû se faire composer cette romance par Mico da Siena, dans la comédie Minuccio est assez poète pour la composer lui-même. Le Minuccio d'Alfred de Musset ressemble à son Fantasio, mais c'est un Fantasio qui, en vieillissant, s'est guéri de ses folies, a conservé son bon cœur et ne songe qu'au bonheur d'autrui. Il est toujours prêt à venir en aide aux amoureux : « Il n'est, dit-il, si mince et si leste écolier, si puissant ni si lourd seigneur qui ne s'appuie sur l'archet de ma

viole ; et que l'amour monte au son des aubades les degrés de marbre d'un palais, ou qu'il escalade sur un brin de corde le grenier d'une toppatelle, ma petite muse est au bas de l'échelle. » Il compatit au chagrin de Perillo, et grâce à lui, qui est habile et discret confident, Carmosine recouvre la santé et le bonheur. Dans une réponse qu'il fait à la malade, il nous révèle toute sa philosophie : « Comment, dit-il à Carmosine, la gaieté oserait-elle rester sur mon pauvre visage, lorsqu'on la voit s'éteindre et mourir dans le sein même de la fleur où l'on devrait la respirer? » — « Quelle est cette fleur merveilleuse? » demande Carmosine; et Minuccio répond : « La beauté, Dieu l'a mise au monde dans trois excellentes intentions : premièrement pour nous réjouir, en second lieu pour nous consoler, et enfin pour être heureuse elle-même. Telle est la vraie loi de nature, et c'est péché que de s'en écarter. »

Cette philosophie est celle du poète. De tant de portraits fantaisistes qu'Alfred de Musset, volontairement ou non, a esquissés de lui-même, Minuccio est le plus ressemblant. Oubliant les misères qui l'attristaient, il a donné à ce troubadour, joyeux d'esprit et noble de cœur, la vie poétique à laquelle il avait lui-même toujours aspiré.

Carmosine fut pour ainsi dire le dernier et le plus beau de ses songes d'Italie. Dans la petite comédie

de *Bettine*, qu'il composa l'année suivante, il fit cependant une dernière fois voyager ses personnages en Italie, et son baron de Steinberg sait apprécier comme il faut l'heureux pays : « Nous ne sommes pas ici en France, dit-il, où l'on vit dix ans sur le même palier sans se saluer quand on se rencontre ; ni en Angleterre, où l'on n'avertirait pas le voisin que sa bourse est tombée de sa poche si on ne lui est présenté dans les règles. Nous sommes en Italie, où les mœurs sont franches, libres, exemptes de cette morgue inventée par l'orgueil timide, à la plus grande gloire de l'ennui ; nous sommes dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière ; sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on en dise, n'en a jamais gêné un autre ; où l'on se fait un ami en demandant son chemin, où enfin la mauvaise humeur est aussi inconnue que le mauvais temps. » La pluie, hélas ! est à peu près aussi abondante au delà qu'en deçà des Alpes. Mais a-t-on jamais donné une définition plus délicieuse de l'Italie qu'en disant d'elle qu'elle est *le pays où l'on se fait un ami en demandant son chemin ?*

Les derniers vers publiés par Alfred de Musset sont ceux du *Souvenir des Alpes*. Il les composa en 1851, dix-sept ans après son retour d'Italie. Il y évoque la pauvre hôtellerie où il s'était arrêté, le torrent qu'il avait suivi, la mule rétive et le pont vermoulu sur

lequel il était passé, le sommet du mont Rose, puis bientôt, quand il s'était retourné, l'horizon clos par la montagne :

> Le spectre du glacier, dans sa pourpre pâlie,
> Derrière lui s'était dressé;
> Les chansons et les pleurs et la belle Italie
> Devenaient déjà le passé...

Et tout pour le poète allait devenir le passé, mais la mort a pu éteindre ses yeux, les belles visions qu'ils avaient eues, et qu'il avait fixées de sa plume alerte et fine, demeureront vivantes aussi longtemps qu'il se trouvera des âmes de poètes et d'artistes pour les comprendre et les aimer.

XV

Conclusion.

Alfred de Musset a vu l'Italie en poète et il n'avait pas de prétention à l'exactitude. A la manière de certains peintres, il travaillait de mémoire, sans avoir de modèle sous les yeux. Les portraits faits de la sorte sont quelquefois les plus sincères et les plus vivants. Certes, pour se faire une idée même imparfaite de l'Italie, dont chaque province, chaque ville a un aspect,

un style, un langage particuliers, il faut y voyager longuement et lentement, et Alfred de Musset n'avait fait par delà les Alpes qu'un rapide et peu fortuné voyage. Pour comprendre ce qu'a été la peinture italienne au quatorzième et au quinzième siècle, il faut pouvoir s'attarder dans les églises, devant les murailles à demi délabrées ; enfin, pour bien goûter les primitifs, il faut avoir eu le temps de s'habituer à eux. Aujourd'hui nous arrivons en Italie déjà préparés à les aimer par les livres que nous avons lus, les gravures et les photographies qu'on nous a montrées; au temps d'Alfred de Musset, dans l'indifférence où l'on était encore pour l'art de ces grands siècles, il n'y avait personne pour lui conseiller de leur prêter la moindre attention. Mais, s'il n'a pas connu des œuvres qui aujourd'hui nous enchantent, ne peut-on pas dire qu'Alfred de Musset, pénétré comme il l'était de Dante, de Pétrarque et de Boccace, avait par divination retrouvé la poésie des peintres qui furent leurs contemporains. Lorsqu'on est en face de la *Naissance de Vénus* de Botticelli, les vers du prologue de *Rolla* ne viennent-ils pas à la pensée, et n'y a-t-il pas à travers tant de siècles une étrange parenté entre le peintre et le poète?

A une imagination aussi puissante que celle d'Alfred de Musset, le Louvre aurait suffi pour créer une Italie de la Renaissance. Il habitait dans le voisinage

et s'y rendait fréquemment. Dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était déjà très malade, il eut la fantaisie de demander à un ami qui y était installé qu'on lui ouvrît la nuit la porte du musée de peinture : « On l'introduisit, nous dit Paul (1), à dix heures du soir, dans la galerie des écoles italiennes, où il s'installa devant les toiles qu'il préférait, avec une lampe portative à l'usage des promenades aux flambeaux. Il y resta longtemps seul, plongé dans ses réflexions, et il en revint fort content, disant qu'il avait vécu, cette nuit-là, dans la compagnie des anciens maîtres ; qu'il lui semblait les avoir vus à l'ouvrage et qu'il s'en trouvait deux dont il aurait avec bonheur préparé les couleurs et taillé les crayons : Raphaël et Léonard de Vinci. » Le poète qui a fait cette promenade nocturne au musée du Louvre n'a-t-il pas mieux connu l'Italie que beaucoup de voyageurs qui ont fait de longs séjours par delà les Alpes et parcouru la Péninsule dans tous les sens ?

La muse d'Alfred de Musset est si éminemment française qu'aux yeux d'un étranger ses personnages, de quelque nom et de quelque costume qu'il les affuble, se trahissent probablement toujours par leur allure et leur caractère. Cependant il avait une culture assez variée et assez étendue pour pouvoir pénétrer très

(1) *Biographie*, ch. XVII.

avant dans une pensée étrangère et lointaine. Tout enfant, à l'époque où il faisait ses études grecques et latines, il avait étonné ses maîtres par son intelligence de l'antiquité; certains passages des *Lettres de Dupuis et Cotonnet* et ce qu'il a écrit au sujet de la tragédie nous font voir à quel point il possédait Homère, les tragiques grecs et Aristophane. Il demeura toute sa vie fidèle à Molière, à Racine et à La Fontaine; ce qui ne l'empêchait pas de se passionner pour Shakespeare, pour lord Byron, pour Gœthe; il lut aussi Calderon; enfin il chérissait les poètes italiens depuis Dante jusqu'à Leopardi, et il faisait son bréviaire du *Decaméron*. Avec de tels guides il lui était facile de voyager au loin en imagination. C'est en Italie qu'il alla toujours le plus volontiers. La raison de cette préférence était probablement à la fois dans son goût passionné pour les arts et dans la grande affinité qu'il sentait entre le génie français et le génie italien. Si grand admirateur qu'il fût de Shakespeare, il ne se serait pas aventuré dans son pays; il le devinait trop différent du nôtre et il aurait eu peur de s'y égarer. Au contraire, avec Pétrarque et avec Boccace il se sentait en sûreté. Pétrarque n'avait-il pas vécu en France toute une partie de sa vie? Boccace n'était-il pas fils d'une Parisienne? Les deux pays, à l'époque de la Renaissance, se pénétraient l'un l'autre. Les Italiens qui venaient en France ne s'y trouvaient pas

dépaysés; ils y rencontraient des artistes français qui, s'ils se distinguaient surtout dans des travaux différents des leurs, n'en avaient pas moins la même passion pour la grâce et pour la beauté. Quand Léonard de Vinci visitait les châteaux des bords de la Loire, on ne pouvait assurément pas lui montrer des peintures françaises comparables même de loin aux siennes ou à celles de ses maîtres, mais combien il dut aimer notre architecture riante et harmonieuse! C'est à cette époque-là qu'Alfred de Musset se transportait le plus souvent par la pensée lorsqu'il voulait évoquer l'Italie. Les portraits, les paysages qu'il voyait dans les galeries lui rendaient cette Italie réelle. Lui-même, par sa passion ardente pour la beauté, par la sincérité de sa poésie, par la concentration de tout son être dans l'œuvre qu'il composait, ne vivait-il pas comme un artiste de la Renaissance?

Ce n'est pas qu'il se soit montré indifférent à l'égard des Italiens modernes; il goûtait profondément la musique de Rossini et les poésies de Leopardi. Il s'intéressait aussi au sort du peuple italien et il prévoyait qu'il secouerait bientôt le joug de l'Autriche : « Ce qui est juste, disait-il un jour à son frère (1), n'est pas aussi difficile qu'on le pense. On n'empêche point de pousser les rameaux de l'arbre de la vie, et il y a

(1) *Biographie*, ch. XVI.

au delà des monts un peuple qui demande à vivre. Les égoïstes croient le monde fait pour eux et sourient des souffrances d'une grande nation, mais c'est de leur politique à eux qu'il faut sourire. L'intelligence tient par la main la liberté. Peut-être elle n'est pas loin, cette liberté si longtemps attendue, car elle marche par des chemins qu'on ne connaît pas. Du haut du dôme de Milan et du campanile de Saint-Marc, on la verra quelque jour paraître à l'horizon. » Malgré cette vive sympathie pour les Italiens du *Risorgimento,* il ne faut pas regretter, étant donné qu'il ne pouvait leur venir en aide autrement que par cette belle prophétie, qu'Alfred de Musset les ait si peu connus. S'il eût prolongé son séjour en Italie ou s'il y fût revenu, il aurait peut-être connu de trop près les Italiens du dix-neuvième siècle pour pouvoir se représenter aussi librement et aussi fidèlement les contemporains de Boccace et de Léonard de Vinci. Et maintenant que la jeune Italie a conquis son indépendance, n'est-ce pas, comme le faisait Alfred de Musset, à l'école des maîtres de la Renaissance qu'il faut à elle-même lui conseiller d'aller, si elle veut se refaire une vie nouvelle d'art et de poésie ?

Depuis bien des siècles, et surtout depuis le romantisme, l'Italie a eu de fervents amoureux parmi les poètes étrangers. Aucun n'a su exprimer sa passion pour elle avec autant de chaleur et de tendresse

qu'Alfred de Musset. Aux Italiens qui veulent connaître un de nos vrais poètes et qui veulent savoir comment un Français a aimé leur pays, ce sont ses œuvres qu'il faut donner à lire. Aux Français qui partent pour l'Italie et doivent y faire un long séjour, parmi le peu de livres qu'ils peuvent prendre avec eux, il faut conseiller aussi d'emporter leur Musset; même à Florence, même à Venise, au milieu de tant de merveilles, les yeux pleins de visions grandioses ou exquises, un jour viendra où ils seront heureux en le feuilletant de retrouver sur la bouche de ses héroïnes un gracieux sourire français. Le danger est que cette lecture peut donner en Italie même une trop grande nostalgie de Paris et qu'on se surprend, en face du palais des doges ou au pied du campanile de Giotto, à fredonner les chansons de Fortunio et de Mimi Pinson. Aux Français enfin qui n'ont pas pu franchir les Alpes, et qui doivent se contenter de voyager en songe dans le beau pays, c'est encore Alfred de Musset qu'il faut indiquer comme le meilleur guide dans de telles rêveries, plus belles souvent que de vrais voyages. Qu'ils aillent au Louvre, qu'ils étudient l'histoire de la peinture et de la sculpture, qu'ils lisent les poètes italiens, mais qu'ils n'oublient pas Alfred de Musset; qu'ils le relisent au contraire, et d'un bout à l'autre, depuis *Portia* jusqu'à *Carmosine;* dans son œuvre si variée, si pleine de

jeunesse et de gaieté, de passion mélancolique et de tendresse souriante, ils trouveront une Italie qui, pour n'être qu'une vision de poète, n'en est pas moins une Italie véritable, un pays de beauté et d'amour.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

II

LE PREMIER VOYAGE DE LAMARTINE ET SES FANTAISIES NAPOLITAINES

III

LORD BYRON A VENISE ET A RAVENNE

IV

LA VIE ERRANTE DE SHELLEY

V

JOHN KEATS ET LES ORIGINES DU PRÉRAPHAÉLISME ANGLAIS

VI

L'ITALIE D'ALFRED DE MUSSET

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

RUE GARANCIÈRE, 8

